



L'ARMÉE
DU
DUCHÉ DE VARSOVIE

PAR JAN V. CHELMINSKI

TEXTE par le Commandant A. MALIBRAN, ancien chef d'escadron d'artillerie

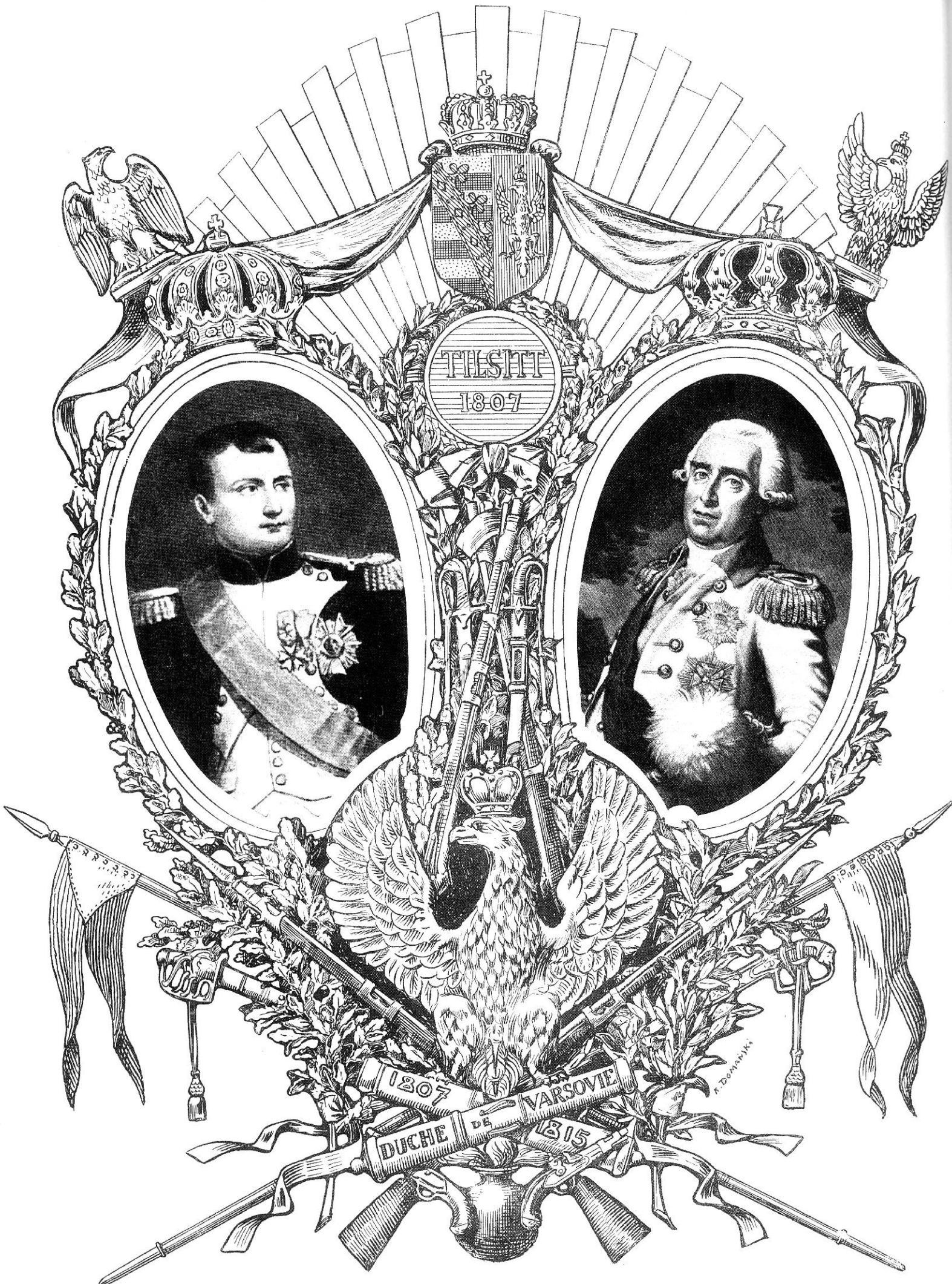


PARIS
J. LEROY ET C^{ie}, ÉDITEURS

55, Rue du Faubourg-Poissonnière, 55

1913





NAPOLÉON I^{er}
Empereur des Français

FREDERIC-AUGUSTE
Roi de Saxe, Duc de Varsovie



C. VINCENT KRASINSKI



C. THADDEUS TYSZKIEWICZ



C. STANISLAS POTOCKI



P. DOMINIQUE RADZIWILL



P. JOSEPH PONIATOWSKI



C. WLADIMIR POTOCKI



G. SOKOLNICKI



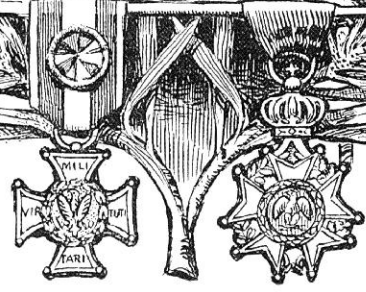
G. FISZER



P. CONSTANTIN CZARTORYSKI



JOSEPH GRABOWSKI



K. DOMANSKI



C. CASIMIR MALACHOWSKI

G. STUART



C. SKARBEK WOYCZYNSKI

G. WIELHORSKI



G. JEAN HENRI DOMBROWSKI



G. AMILCAR KOSINSKI

C. ZOLTOWSKI



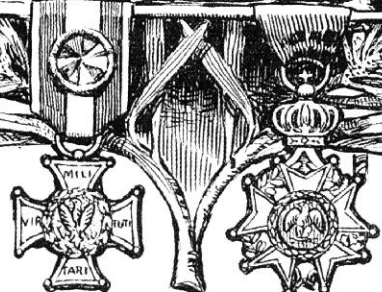
C. HAUKE



G. CHLOPICKI



KLICKI



K. DOMANSKI



GAŁ SKRZYNECKI

GAŁ DWERNICKI

DESIRE CHLAPOWSKI

CE J. ZALUSKI

GAŁ ZAJONCZEK

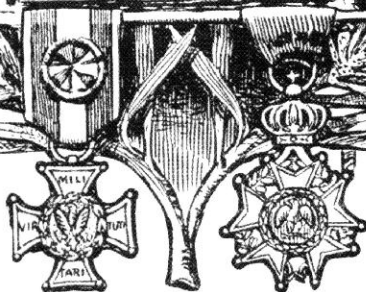
CE ROMAN SOLTYKI

CE IGNALEDUCHOWSKI

REDEL

GAŁ HENRI KAMINSKI

PELLETIER



K. DOMANSKI



JERZMANOWSKI

A. SKARZYNSKI

CIE ZAMOYSKI

SZYMANOWSKI

GAL KNAZIEWICZ

PEROMUALD GIEDROYC

LONCZYNSKI

CIE CZACKI

CIE PAC

WEYSSENHOFF

K. DOMANSKI



C^{te} TARNOWSKI

C^{te} THOMAS LUBIENSKI

C^{te} SEVERIN FREDRO

UMINSKI

P^{te} ANTOINE SULKOWSKI

KICKI

C^{te} PRZEZDZIECKI

TANSKI

SIERAWSKI

KOZIETULSKI

K. DOMANSKI



AVANT-PROPOS

Lozsqe M. Chelminski est venu nous demander d'accompagnez d'un texte les reconstitutions si précises, véritables tableaux de la vie militaize, des unifozmes de l'azmée du duché de Vazsovie de 1807 à 1815⁽¹⁾, nous avons d'abozd reculé devant la difficulté du travail. Il s'agissait en effet de raconter comment s'était créée et organisée cette armée, et de retracer le rôle glorieux qu'elle a joué pendant les guerres du Premier Empire. Le délai qui nous était accordé était si court qu'il nous paraissait impossible de rassembler les documents nécessaires pour mener à bien cette étude. Mais les encouragements que nous avons reçus, les nombreux ouvrages mis à notre disposition, et surtout l'inaltérable complaisance de M. Chelminski à élucider pour nous les difficultés des textes polonais, nous ont décidé à lui donner satisfaction.

La période si courte de l'existence du duché de Vazsovie est sans

(1) Un officier polonais, Roman Rupniccki, a fait en 1810 une série d'aquarelles représentant avec plus de fidélité que de mérite artistique, les costumes de l'armée du duché de Varsovie à cette époque ; ces aquarelles sont la propriété de Madame Jordan Stojowska. C'est en partie dans ce recueil, ainsi que dans les dessins conservés à la Bibliothèque polonaise de Paris, que M. Chelminski a puisé ses renseignements sur les uniformes de l'armée du duché de Varsovie.

contredit la plus brillante de l'histoire de la Pologne. M. Bartoszewicz le fait ressortir d'une manière frappante.

« Cette époque, dit-il, c'est Raszyn, c'est le prince Joseph, c'est l'entrée triomphale des troupes polonaises à Cracovie, c'est l'union de la Lithuanie et de la Pologne; c'est l'époque de Dombrowski, de Koziatowski, de Sokolnicki, de Kniaziewicz, de Niegolewski, etc... ; c'est celle de Somo Sierra et de la campagne de 1812...

« Restés dans les limites du troisième démembrement, nous aurions eu peut-être la tranquillité, mais la tranquillité de la mort. En nous résignant à notre sort, nous perdions peu à peu notre nationalité. L'épopée napoléonienne nous a secoués; partout on sacrifia son sang et sa fortune, sacrifices autrefois inconnus. Ceux qui dormaient si bien du temps de Kosciuszko se réveillèrent: ce fut la première fois qu'en Pologne l'unité nationale se montra d'une manière si éclatante. Il n'y eut plus de Targowiciens! Les descendants des confédérés de Targowice créèrent et organisèrent des régiments et les amenèrent sur les champs de bataille...

« Que serait-il arrivé si Napoléon n'avait pas existé? Que serait Varsovie aujourd'hui? Après le troisième partage, il régnait en Pologne un tel découragement qu'il fallait un ébranlement extraordinaire pour nous arracher à un anéantissement total. Les paysans et les classes inférieures croupissaient dans l'ignorance, les classes élevées se résignaient à leur sort... Dans les rangs de Kosciuszko, on n'avait pas vu les Radziwill, les Potocki, les Czartoryski, les Pac, les Krasinski, les Zaluski, les Sulkowski, etc... Mais maintenant, ils accouraient tous, empressés d'effacer par leur dévouement les fautes et l'indifférence de leurs ancêtres...⁽¹⁾ »

Sortie de terre comme par enchantement, l'armée du duché de Varsovie a trouvé pour l'encadrer, dès le début de son existence, des généraux, des officiers nombreux qui avaient déjà l'expérience de la guerre et fait preuve de hautes capacités. C'est pourquoi nous avons été amené à élargir un peu notre cadre et à parler, assez rapidement d'ailleurs, des légions polonaises qui, dès 1796, combattaient vaillamment à côté des troupes françaises en Italie, en Allemagne et à Saint-Domingue, et à dire quelques mots des dernières convulsions de la Pologne et des efforts héroïques de Kosciuszko pour lui rendre son indépendance. C'est en effet en grande partie dans les armées de Kosciuszko, dans les légions

(1) *Le Swiat*, 7^e année, n° 8.

d'Italie et du Danube que se formèrent tant d'officiers de valeur que nous retrouverons dans l'armée du duché de Varsovie et dans les états-majors français jusqu'à la fin de l'Empire.

L'histoire de l'armée du duché de Varsovie, c'est l'histoire des guerres de Napoléon, dont le nom revient à chaque page de cette étude. Sans tracer en détail la marche des opérations, nous nous sommes attaché à faire ressortir le rôle trop souvent amoindri ou passé sous silence des troupes polonaises. Nous avons utilisé dans ce but les ouvrages polonais, mémoires contemporains et études historiques, dont nous avons donné de nombreux extraits ; nous avons suivi tout particulièrement l'excellent ouvrage de M. Julius Falkowski, fils de l'officier d'ordonnance de Napoléon I^{er}.

Nous avons cherché ainsi à rendre justice à l'armée du duché de Varsovie, dont la vaillance et le dévouement ont si souvent contribué au succès des armées françaises, à ces soldats qui ont prodigué leur sang à côté des troupes françaises, dont ils furent toujours et jusqu'à la fin les plus fidèles alliés.

C. A. M.





INTRODUCTION

Avant son premier démembrement, la Pologne se composait de trois grandes masses de territoires : la Grande-Pologne, la Petite-Pologne et la Lithuanie. La Grande-Pologne, au nord, s'étendait de Posen à Dantzic ; la Petite-Pologne, au sud, de Cracovie à la Podolie et à la Wolhynie ; la Lithuanie, à l'est, comprenait la Lithuanie proprement dite, la Russie blanche et la Russie noire. La Courlande et la Prusse occidentale faisaient également partie de la Pologne.

La république polonaise avait Varsovie pour capitale et était gouvernée par un roi, nommé à l'élection, et qui pouvait même être étranger. Ce roi, dont les pouvoirs étaient très limités, s'appuyait sur un sénat formé des palatins, des castellans et des starostes, et dont l'autorité était également très faible, quoique supérieure à celle du roi.

C'est, comme on le sait, sous le règne du roi Stanislas-Auguste Poniatowski (1764-1795), ancien favori de l'impératrice de Russie Catherine II, et complètement

soumis à l'influence russe, qu'eut lieu en 1772 le premier partage de la Pologne. La Prusse s'empara de la Prusse royale et de ses annexes, à la réserve de Thorn, de Dantzig et des districts situés sur la Notec ; l'Autriche prit possession de la Galicie orientale, d'une partie de la Podolie et de la Vistule jusqu'à la Petite-Pologne ; la Russie garda pour son compte Polock, Witebsk et Mcislaw jusqu'au Dniéper et à la Dwina. Le reste du territoire resta constitué en république, mais demeura soumis en fait à l'influence russe.

Sur les 18 millions d'habitants de la Pologne, 6 millions lui étaient enlevés, 1 million avait disparu par suite des luttes acharnées, des ravages des épidémies, des déportations ordonnées par les spoliateurs. Il ne restait au nouvel état qu'environ 11 millions d'habitants.

Ce premier partage n'avait pourtant pas satisfait les convoitises de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie, qui formèrent bientôt le projet d'un partage encore plus avantageux pour elles ; les circonstances n'allaient d'ailleurs pas tarder à leur en fournir le prétexte.

En 1788 s'ouvrit la diète constitutionnelle, dite diète de quatre ans, sous la présidence de Stanislas Malachowski. L'un de ses premiers actes fut de désigner comme candidat au trône de Pologne, comme successeur éventuel de Stanislas-Auguste, le roi de Saxe Frédéric-Auguste. Plus tard, le 3 mai 1791, la diète adopta une nouvelle constitution, plus libérale que l'ancienne, et augmenta les pouvoirs du roi, en mettant l'armée à sa disposition, et en l'autorisant à rassembler en cas de besoin le « Pospolite ruszenie » ou arrière-ban, si l'armée portée à 100.000 hommes devenait insuffisante ; le roi prêta serment à cette Constitution.

Mais la Russie, mécontente de ces changements qui amoindrissaient son influence en augmentant les forces de la Pologne, se servit des mécontents pour susciter une contre-révolution (Confédération de Targowice), et rassembla sur les frontières polonaises des troupes nombreuses qui se disposèrent à pénétrer en Ukraine et en Lithuanie.

Le roi de Pologne, de son côté, concentra près de Varsovie une armée de 56.000 hommes, formée de trois divisions aux ordres du prince Joseph Poniatowski, son neveu, des généraux Wielhorski et Kosciuszko : le commandement en chef appartenait au prince Poniatowski.

L'armée russe, de 80.000 hommes, sans compter 20.000 Cosaques, entre en Lithuanie et en Pologne vers la fin du mois de mai 1792. L'armée polonaise est refoulée et forcée de se replier malgré sa vigoureuse résistance à Zielence, puis à Polonne, et à Dubienka. Dans cette dernière rencontre, l'arrière-garde polonaise anéantit un régiment de chasseurs à cheval russes qui la chargeait, et en fit un

tel carnage que, suivant l'expression de l'un des combattants (Kierzkowski), sur un quart de lieue la chaussée paraissait verte sous l'amoncellement des cadavres russes qui la jonchaient.

Devant la retraite de son armée, le roi se décide, pour obtenir la paix, à adhérer à la Confédération de Targowice. Les Russes lui imposent l'obligation de réduire son armée à 15.000 hommes, le surplus devant être licencié ou incorporé aux troupes russes. Les Prussiens ont envahi la Grande-Pologne, Thorn et Dantzig; les Russes sont maîtres de Varsovie et d'une immense partie de la Lithuanie. La diète est réunie à Grodno, et, sous la menace des canons russes, elle est obligée de légitimer cette usurpation, et de consentir à la réduction de l'armée et à sa répartition dans les palatinats non encore démembrés.

Aussitôt, un soulèvement éclate. Le général Madalinski lève le premier l'étendard de la révolte: placé à Pultusk avec sa brigade de cavalerie, il part avec elle pour aller rejoindre Kosciuszko, qui est revenu de Dresde à Cracovie, où il a été proclamé généralissime et dictateur le 24 mars 1794.

Un combat s'engage le 4 avril, à Raclawice, entre les Russes et les Polonais; le général russe Tormansoff est battu et laisse aux mains des vainqueurs 11 canons et beaucoup de prisonniers. Cette victoire entraîne le soulèvement de Varsovie le 18 avril: le général Cichowski fait entrer dans la ville le régiment de Dzialinski; le reste des troupes se joint à eux, les Russes se retirent et vont rejoindre les Prussiens. Kosciuszko se met à leur poursuite avec 16.000 hommes renforcés de 10.000 paysans et les rejoint près de Szekociny. Le 5 juin, la bataille s'engage, mais Kosciuszko est forcé de céder devant des forces ennemies deux fois plus fortes que les siennes. En même temps le général Zajoncdek subit un échec à Chelm.

Varsovie est alors assiégée par 40.000 Prussiens et les 10.000 Russes de Fersen. Le siège durait depuis deux mois quand une diversion heureuse vint en aide aux assiégés. Le soulèvement de la Grande-Pologne force les Prussiens, le 5 septembre, à lever le siège si précipitamment qu'ils abandonnent leurs blessés et une grande partie de leurs bagages. L'armée russe de Fersen est forcée de se retirer aussi et marche sur Lublin, pendant que celle de Souwaroff marche sur Varsovie. La défaite du corps polonais de Sierakowski à Brzesc-Litewski ouvre aux Russes la route de la capitale. Kosciuszko se porte alors au secours de son lieutenant, et, pour empêcher la jonction des deux armées russes, il attaque Fersen à Maciejowice le 10 octobre, avec 9.000 hommes, comptant sur l'entrée en ligne en temps utile des 8.000 hommes que lui amène le général Poninski. Ce dernier, retardé, n'arrive pas, et Kosciuszko, forcé d'accepter un combat inégal, est battu; lui-même, couvert de blessures, est fait prisonnier, en même temps que les généraux Kniaziewicz, Sierakowski, Kaminski, Kopec, et bien d'autres officiers.

Le général Wawrzecki, qui le remplace dans le commandement en chef, fait hâter la marche des généraux Dombrowski et Madalinski pour couvrir Varsovie, dont le faubourg de Praga est défendu par les généraux Zajonczek et Jasinski. Les Russes arrivent devant Praga et donnent l'assaut le 4 novembre ; les généraux Jasinski et Grabowski sont tués, Zajonczek est blessé, Praga est prise après un carnage horrible. Varsovie n'a plus qu'à capituler, et les débris de l'armée polonaise prennent la route de Cracovie et finissent par se dissoudre à Radoszyce le 18 novembre.

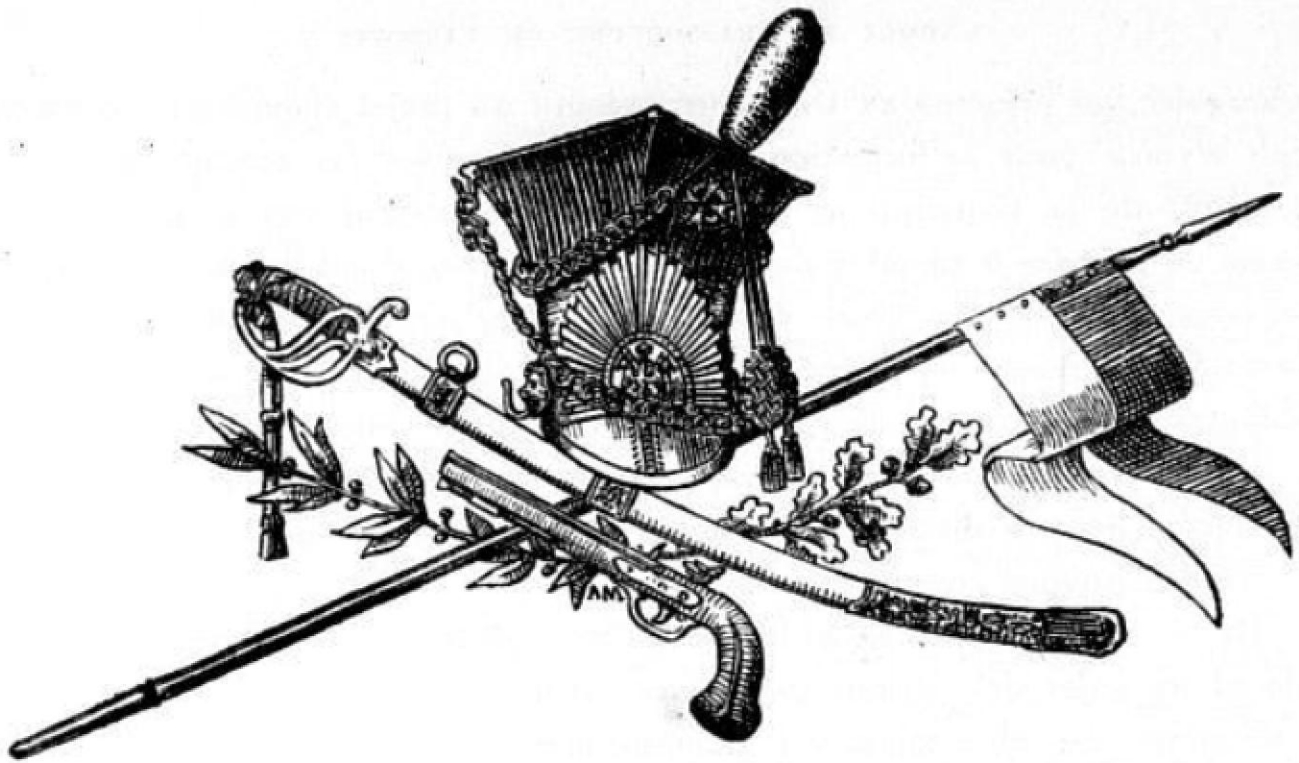
L'année suivante, 1795, le traité de partage était conclu : la Pologne n'existait plus ; le roi Stanislas-Auguste, forcé d'abdiquer le 25 novembre, se retirait en Russie avec un traitement annuel de 200.000 ducats, dont il jouit jusqu'à sa mort, survenue à Saint-Pétersbourg le 12 février 1798.

Les puissances limitrophes de la Pologne se partagèrent ce qui restait de ce malheureux pays.

L'Autriche eut pour sa part la plus grande partie du palatinat de Cracovie, les palatinats de Sandomir et de Lublin, une partie du district de Chelm, et les territoires des palatinats de Brzecz, de Podlachie et de Mazovie situés sur la rive gauche de la Bug.

La Prusse prit les parties de la Podlachie et de la Mazovie situées sur la rive droite de la même rivière, les parties des palatinats de Troki et de Samogitie situées sur la rive gauche du Niémen, et un district du palatinat de Cracovie.

La Russie enfin eut en partage le reste de la Lithuanie jusqu'au Niémen et jusqu'aux limites des palatinats de Brzecz et de Novogrodek, la plus grande partie de la Samogitie, le restant de la Wolhynie, la Courlande et la Sémigalle.



CHAPITRE I

LES LÉGIONS

On vient de voir comment la Pologne succomba après la prise de Varsovie et les massacres de Praga.

Les envahisseurs commencèrent par faire arrêter les principaux de leurs adversaires et les incarcérer, ainsi que les prisonniers de guerre, dans les cachots de Tobolsk, Pétersbourg, Moscou, Olmütz, Magdebourg, etc. C'est ainsi que furent emprisonnés Kosciuszko, Madalinski, Georges Grabowski, Kopec, Zajoncsek et tant d'autres officiers.

D'autres purent échapper à cette dure captivité et se répandirent comme émigrés dans toute l'Europe, cherchant partout des ennemis à leurs oppresseurs et travaillant à la libération de leur patrie.

La France luttait alors contre la coalition des monarques étrangers ligués contre la République, et les émigrés polonais comptaient trouver surtout chez elle un appui contre leurs ennemis communs.

Parmi les Polonais réfugiés à Paris se trouvait le général Jean-Henri

Dombrowski, qui présenta au Directoire exécutif un projet élaboré par le patriote Joseph Wybicki pour la formation de légions polonaises (11 octobre 1796). Mais l'article 287 de la Constitution de l'an III ne permettant pas à la république française de prendre à sa solde des troupes étrangères, Dombrowski fut envoyé en Italie, pour y réaliser ses projets dans les nouvelles républiques que les victoires de Bonaparte venaient d'y créer. C'étaient, à la suite de la victoire de Lodi, les républiques cispadane et transpadane, réunies l'année suivante sous le nom de république cisalpine. Ces nouvelles républiques voulurent se constituer des armées et, en raison du peu d'esprit militaire de leurs habitants, décidèrent d'appeler à leur aide des troupes étrangères.

Dombrowski, arrivé à Milan le 2 décembre 1796, présenta au général Bonaparte ses idées au sujet des légions polonaises : celui-ci, déjà prévenu par une lettre du Directoire, du 28 octobre, lui recommandant d'appuyer les propositions de Dombrowski, adressa au Conseil d'État de la Lombardie la lettre suivante :

Milan, 15 nivôse an V (4 janvier 1797).

« Le général Dombrowski, lieutenant-général polonais, officier distingué et intéressant par les malheurs de sa patrie, qui a succombé sous l'effort du même ennemi qui a pendant tant d'années tyrannisé sa patrie, s'offre à lever une légion polonaise, qui serait pour aider le peuple lombard à défendre sa liberté. Cette brave nation mérite d'être accueillie par un peuple qui aspire à la liberté. Je l'engage à s'entendre avec vous, et je prendrai volontiers toutes les mesures que vous croirez devoir prendre à cet effet avec lui.

« BONAPARTE. »

Cet appel fut bien accueilli, et l'on signa le 9 janvier une convention par laquelle Dombrowski garantissait à la république les services de ses compatriotes; en échange ceux-ci recevaient le titre de citoyens lombards, la solde et les privilèges des troupes nationales. Les Polonais conservaient leur uniforme avec l'emploi de leur langue pour les commandements; ils avaient la cocarde française et des contre-épaulettes aux couleurs nationales de la Lombardie avec l'inscription : *Gli uomini liberi sono fratelli.* (Les hommes libres sont frères.)

A la suite de cette convention, Dombrowski lança le 20 janvier une proclamation en quatre langues, pour appeler les Polonais à entrer dans la nouvelle légion.

Deux semaines plus tard, la légion comprenait déjà près de 1.200 hommes sous les armes, habillés à la polonaise : kurtka, pantalon et czapka de drap bleu. Beaucoup de ces hommes venaient des armées autrichiennes elles-mêmes, qui

comptaient dans leurs rangs bien des officiers et des soldats originaires de la Galicie : ceux-ci, prisonniers de guerre ou déserteurs, venaient sans cesse grossir les forces de la légion.

Pendant les deux premiers mois de son existence, la légion polonaise resta à peu près inactive. En mars, elle fut envoyée à Mantoue, où elle s'augmenta d'un nouveau bataillon ; en même temps son artillerie s'organisait à Milan. Elle ne reçut le baptême du feu que lors de la répression de l'insurrection de Brescia. Au mois d'avril, Dombrowski avait déjà près de 5.000 hommes sous ses ordres.

Le général Bonaparte louait bien le zèle et l'ardeur des Polonais, mais il tardait à les employer, craignant sans doute qu'ils ne fussent pas encore en état d'être engagés contre les armées impériales. Dombrowski avait demandé de renforcer sa légion de 2.000 hommes d'infanterie, 500 cavaliers et 60 canons, pris dans l'armée d'Italie, et de le laisser partir avec ce petit corps par la Croatie, la Transylvanie et la Hongrie, pour tenter une diversion en Galicie où sa présence aurait fait éclater un soulèvement général contre l'Autriche. Ce plan était sur le point d'être adopté, et la légion allait se mettre en mouvement, quand la signature des préliminaires de paix à Léoben, le 18 avril, mit fin à tous ces espoirs. Bonaparte répondit à Dombrowski consterné qu'il fallait patienter, et que les circonstances politiques ne permettaient pas, pour le présent, de faire quelque chose pour la cause polonaise.

C'est à ce moment qu'eurent lieu les massacres de Vérone et les troubles de Venise. La légion prit une part active à l'assaut de Vérone, et le major Liberacki fut blessé mortellement dans les rues de la ville. Elle fut ensuite envoyée devant Venise et établie à Mestre. Pendant le séjour qu'elle fit dans cette petite ville, le général Kniaziewicz et le commandant Drzewiecki arrivèrent de Galicie rejoindre leurs compatriotes. Dombrowski annonça leur arrivée au général Bonaparte, qui voulut recevoir le général polonais.

Le quartier général était à Passiniano, où les nouveaux venus rencontrèrent un officier vêtu d'un simple surtout, qui indiqua, sur sa demande, au général Kniaziewicz la maison du général en chef de l'armée d'Italie.

« Nous entrâmes dans une grande chambre au premier étage, raconte Drzewiecki dans ses mémoires. Beaucoup de généraux y attendaient comme nous. Deux aides de camp faisaient sécher devant la cheminée leurs vêtements mouillés. L'un d'eux, à la vue de nos uniformes, demanda son nom au général Kniaziewicz et lui dit qu'il était attendu. Comme il parlait polonais, nous devinâmes aussitôt que c'était Joseph Sulkowski... La porte s'ouvrit toute grande, et nous aperçûmes le général en chef de l'armée d'Italie, Bonaparte : c'était l'officier qui venait de nous montrer le logement du général en chef ! Après avoir salué les officiers présents, il s'avança vers Kniaziewicz, l'attira dans l'embrasure d'une fenêtre, et se mit à causer avec lui. »

A la suite de cet entretien la légion fut encore augmentée. Le mois de mai fut consacré à cette réorganisation, et au mois de juin, le corps polonais pouvait mettre en ligne deux légions à pied, la première sous le commandement du général Kniaziewicz, la seconde sous celui du général Wielhorski. Chacune d'elles comprenait trois bataillons à 10 compagnies chacun; la compagnie était de 125 hommes; il y avait en outre 3 compagnies d'artillerie sous les ordres du chef de bataillon Axamitowski. Le général Dombrowski exerçait le commandement en chef de tout le corps.

Le règlement français était employé pour le service de garnison; pour les exercices et la discipline intérieure, on avait conservé l'ancien règlement polonais, mais en supprimant les châtiments corporels en usage autrefois.

Le nouveau corps ne tarda pas à être employé: son chef fut envoyé avec le bataillon de grenadiers pour réprimer l'insurrection de Reggio, ce qui ne lui demanda pas plus d'une semaine. Ce séjour à Reggio en juillet 1797 marque une date mémorable pour les Polonais; c'est en effet dans cette ville que Joseph Wybicki composa le célèbre chant national, la *Mazurek de Dombrowski*, cette autre *Matseillaise* qui, comme celle des Français, entraîna si souvent les troupes polonaises à la victoire :

leszcze Polska nie zginela
 Poki my zyjemy
 Co nam obca przemoc wziała.
 Marsz! Marsz! Dombrowski.
 Z ziemi Wloskiej do Polskiej!

« La Pologne n'est pas encore perdue — Tant que nous vivons — Ce que l'étranger puissant nous a volé — Nous le reconquerrons. — Marche! Marche! Dombrowski — Des pays italiens jusqu'en Pologne! »

Bientôt après, les Polonais furent appelés à prendre part aux opérations militaires dans les Etats du Pape. Nous ne les suivrons pas dans le détail de leurs marches dans ces états. Signalons seulement l'entrée à Rome du général Kniaziewicz avec son premier bataillon et l'artillerie, le 3 mai 1798, jour anniversaire de la Constitution de 1791. Les consuls romains offrirent à Dombrowski, commandant en chef des légions, l'étendard de Mahomet que jadis Sobieski, après la délivrance de Vienne en 1683, avait déposé avec son sabre à Notre-Dame-de-Lorette. Cet étendard suivit désormais le quartier général des légions: quant au sabre de Sobieski, il fut envoyé à Paris au général Kosciuszko.

Vers la fin de 1798, l'armée napolitaine envahit les Etats du pape pour en

expulser les Français. Le général Championnet, qui commandait alors l'armée franco-polonaise, se retira sur le Tibre, en arrière de Rome, et s'établit à Civita-Castellana. La légion polonaise, commandée par Kniaziewicz en l'absence de Dombrowski, formait l'aile gauche. Le 1^{er} décembre, elle traversa le Tibre et chassa les Napolitains de leur camp fortifié de Magliano; le 4 décembre, à la suite de la bataille de Civita-Castellana, l'armée napolitaine vaincue se retira en désordre. L'affaire de Magliano fit le plus grand honneur aux Polonais, ainsi que le constate l'ordre du jour suivant :

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

ARMÉE DE ROME

Au quartier général de Terni, le 12 frimaire an VII (2 décembre 1798),
l'adjutant-général de l'état-major général.

ORDRE DU JOUR :

« L'armée est prévenue qu'une colonne de Napolitains forte de 5.000 hommes avait attaqué hier le poste de Magliano et s'en était emparé. Le général Macdonald a donné l'ordre au général polonais Kniaziewicz, à la tête de trois cents hommes de sa légion, d'attaquer Magliano. Après une fusillade assez vive, il a forcé l'ennemi de s'enfuir, en a tué et blessé un grand nombre, a pris tous les équipages de campement, un officier, plusieurs soldats, toute la pharmacie et les bagages. Il est à remarquer qu'un corps de trois cents hommes en a repoussé cinq mille.

« LÉOPOLD BERTHIER. »

Championnet s'élança à la suite de l'armée napolitaine, lui fit un grand nombre de prisonniers et s'avança sur Naples. Gaëte fut prise et reçut comme garnison le premier bataillon de la légion. Kniaziewicz, continuant sa marche, prit Traetta le 1^{er} janvier 1799 et s'empara du haras royal de Mondragone. Cette prise donna au capitaine Elie Tremo l'idée de constituer un corps de cavalerie attaché à la légion, au moyen des chevaux de ce haras et de ceux que l'on avait trouvés à Gaëte; les armes et les harnachements devaient être pris dans les magasins de Gaëte. Après avoir reçu l'approbation des généraux polonais et du général Championnet, ce projet fut mis à exécution; l'organisation du régiment fut poussée activement. Le colonel était Karwowski; Elie Tremo et Biernacki furent nommés chefs d'escadrons; parmi les capitaines se trouvait un excellent officier, Berko Josielowicz, bien connu pendant les campagnes de Kosciuszko (1). Cette formation ne retarda d'ailleurs pas la marche des troupes et n'empêcha pas

(1) L'organisation de ce régiment ne put jamais être complètement terminée; ses pertes furent d'ailleurs si considérables pendant la guerre et surtout pendant la retraite qu'en mars 1800, les Consuls décidèrent qu'il n'y aurait plus de cavalerie à la légion. Ce qui en restait fut envoyé à Metz et employé à renforcer la cavalerie de la 2^e légion, dite du Rhin, créée par la loi du 22 fructidor an VII (13 octobre 1800).

les légionnaires de prendre part au siège de Capoue, qui fut livrée aux Français par l'armistice du 11 janvier.

Le 23 janvier, Naples capitulait à la suite d'un assaut. Championnet y rétablit l'ordre en désarmant les lazzaroni, et proclama la république parthénopéenne.

Pour récompenser les légions polonaises des services importants qu'elles avaient rendus à l'armée d'Italie, Championnet chargea le général Kniaziewicz d'une mission honorable vivement recherchée à cette époque, celle d'aller présenter au Directoire exécutif les drapeaux conquis sur l'ennemi : Kniaziewicz se prépara à partir, emmenant avec lui le chef de bataillon Drzewiecki et ses aides de camp Kosicki et Jean Dombrowski, fils du général. Au moment où il allait se mettre en route, il reçut du Directoire une lettre des plus élogieuses pour lui-même et pour le corps polonais, avec l'annonce qu'il lui était décerné un sabre et des pistolets d'honneur, venant de la fabrique d'armes de Versailles.

Après de courts arrêts à Rome, à Sienna, à Florence et à Bologne où il rencontra le général Moreau, Kniaziewicz arriva à Paris, où la remise des drapeaux se fit avec la plus grande solennité ; une place d'honneur avait été réservée à Kosciuszko. Le grand patriote reçut à son tour la mission polonaise et fit présent à Kniaziewicz d'un sabre qu'il avait reçu du roi de Suède.

Pendant qu'on fêtait encore à Paris les victoires remportées sur les Napolitains, une nouvelle coalition se formait contre la France, et allait menacer les nouvelles républiques fondées en Italie. Des forces austro-russes considérables s'avançaient sous le commandement supérieur du feld-maréchal Souwaroff.

Qu'avait-on en ce moment à leur opposer ? L'élite des troupes françaises était en Egypte avec Bonaparte ; le commandement de l'armée d'Italie avait été donné à l'incapable Schérer : Championnet, rappelé, avait été remplacé à l'armée de Naples par Macdonald.

La deuxième légion polonaise, commandée par Wielhorski et Rymkiewicz, en garnison à Mantoue au début de la campagne, fut répartie entre les différents corps français. Toujours engagée dans les divers combats, elle subit des pertes très importantes, notamment dans la journée du 26 mars et le 5 avril, pendant le combat de Magnano, où fut tué le général Rymkiewicz. Des 4.000 hommes qu'elle comptait à son effectif, 2.000 à peine purent rentrer à Mantoue avec leur artillerie, sous le commandement de Wielhorski. La place de Mantoue, commandée par le général Foissac-Latour, fut assiégée et réduite à capituler le 28 juillet, malgré les protestations des officiers polonais, qui sentaient combien la situation de leurs soldats serait critique après la capitulation. En effet, quand la garnison mit bas les armes, les Autrichiens reprirent ceux des Polonais qui avaient autrefois servi sous leurs drapeaux et les renvoyèrent à leurs anciens régiments : ceux qui avaient

acquis des grades dans la légion furent remis dans le rang comme simples soldats. Axamitowski put à peine ramener à Lyon 150 légionnaires, et quelques autres déguisés avec des uniformes français que leur prêtèrent des camarades.

Les officiers supérieurs, le général Wielhorski et le major Kosinski en tête, furent internés à Léoben et ne furent libérés qu'après la bataille de Marengo.

C'est ainsi que finit la deuxième légion.

La première légion, augmentée des bataillons de grenadiers et de voltigeurs de Malachowski et de Jasinski, et du régiment de cavalerie de Karwoswki, était sous les ordres directs de Dombrowski. On lui adjoignit deux demi-brigades françaises, pour établir les communications entre l'armée d'Italie et l'armée de Naples.

Après la défaite de Magnano, Schérer appela à son aide l'armée de Naples et le corps de Dombrowski. Ce dernier partit aussitôt de Rome pour Florence; mais avant son arrivée, la Toscane s'était soulevée et il dut se frayer un passage les armes à la main; il occupa les routes des Apennins jusqu'à l'arrivée de Macdonald; puis, après la jonction des deux armées, la première légion, avec une demi-brigade française, forma la première division de l'armée. La sanglante bataille de la Trebbia (17, 18 et 19 juin) à la suite de laquelle l'armée se replia sur Gênes, et celle de Novi (15 août), la dernière de la campagne, firent subir à la légion des pertes énormes. La bataille de Zürich, gagnée par Masséna le 26 septembre, finit enfin par briser les forces de la coalition austro-russes.

A la suite des désastres subis par les armes françaises en Italie, la république cisalpine disparut: c'était la patrie adoptive des légionnaires. Les débris de la légion se réfugièrent en France, où, sans se décourager, les Polonais cherchèrent à former de nouvelles légions.

Les conditions avaient en effet changé. Bonaparte, rappelé d'Égypte en secret, avait débarqué à Fréjus le 2 octobre, et le 18 brumaire (9 novembre) changé la forme du gouvernement français. Proclamé premier Consul, il fit rapporter la loi qui défendait à la France d'avoir à sa solde des troupes étrangères, et autorisa la formation de nouvelles légions.

Par arrêté du 21 pluviôse an VIII (10 février 1800), les débris des légions d'Italie furent réunis à Marseille pour servir à la reconstitution d'une nouvelle légion, la légion italique: Dombrowski en laissa le commandement à Wl. Jablonowski et partit pour Paris s'occuper de cette réorganisation.

Kniaziewicz, de son côté, avait reçu l'ordre de former une légion polonaise, par arrêté du 22 fructidor an VII (8 septembre 1799): cette légion, dite du Danube, devait être envoyée à l'armée du Rhin sous les ordres du général Moreau. Cette formation se fit d'abord assez lentement: Kossecki, Fiszer et Drzewiecki furent

envoyés à Metz, à Nancy et à Lunéville pour recruter des volontaires parmi les Autrichiens internés dans ces villes. On concentra ces volontaires à Phalsbourg, puis à Metz; mais on manquait d'effets d'habillement, de linge et de chaussures. On reçut enfin des fusils de Versailles, et au moyen de secours en argent envoyés de divers côtés, par Kosciuszko en particulier, on put achever d'habiller et d'équiper la légion: Dombrowski lui avait envoyé un certain nombre d'officiers.

L'effectif de la légion du Danube devait comprendre:

- 4 bataillons d'infanterie, chacun de 10 compagnies de 123 hommes,
- 1 régiment de cavalerie à 4 escadrons,
- 1 batterie à cheval,

le tout s'élevant à 5.970 hommes.

L'état-major se composait de:

- Kniaziewicz, général commandant en chef.
- Gawrowski, chef d'état-major.
- Sokolnicki, chef de brigade.
- Fiszer, Drzewiecki, Kralewski, Wasilewski, chefs de bataillons.
- Redel, capitaine commandant l'artillerie.

L'organisation de la légion du Danube fut à peu près terminée au mois de mars 1800. Sans attendre la cavalerie qui achevait de s'organiser à Strasbourg, les bataillons d'infanterie furent envoyés sur le Rhin et attachés au corps du général Sainte-Suzanne, qui formait l'aile gauche de l'armée du Rhin.

Les légionnaires se distinguèrent dans les combats de Berg, de Bernheim et d'Offenbourg, et occupèrent la forteresse de Philipsbourg à la suite de l'armistice de Parsdorf (15 juillet). De là on les envoya à Braunau, où les rejoignit leur premier escadron de lanciers.

A la rupture de l'armistice, Moreau les appela sous son commandement direct, en les plaçant à la division Decaen, au centre de l'armée. C'est ainsi que la légion polonaise prit une part active à la bataille de Hohenlinden, le 3 décembre, et c'est le concours efficace qu'elle apporta à la division Richepanse, assaillie par les Autrichiens, qui permit à celle-ci de décider de la victoire. Les lanciers polonais, qui voyaient le feu pour la première fois, montrèrent une bravoure admirable. Le lieutenant Kostanecki, avec 8 lanciers seulement, s'empara de 6 canons autrichiens; un simple lancier, Jan Pawlikowski, prit à lui seul un détachement de 57 Autrichiens, leur fit mettre bas les armes, et les ramena au camp polonais. Complètement illettré, il refusa le grade d'officier que voulait lui conférer le général Moreau, et ne voulut accepter aucune récompense pécuniaire;

on dut se contenter de le nommer sergent et le gouvernement français lui envoya une carabine d'honneur portant l'inscription :

« La République française à son défenseur, le citoyen Jan Pawlikowski, lancier de la cavalerie polonaise, qui pendant la bataille du 12 frimaire de l'an IX de la République, fit 57 prisonniers. »

Après la bataille de Hohenlinden, Kniaziewicz reçut l'ordre de balayer la route de Salzbourg, et poursuivit jusqu'à Salza la brigade du prince Lichtenstein, qui couvrait la retraite des Autrichiens. Un des grenadiers de Fiszer fit prisonnier le prince Lichtenstein au milieu de son état-major, en le tirant à bas de son cheval et le ramenant à demi-mort au milieu des siens, sans que les Autrichiens osassent leur tirer un coup de fusil, de peur de tuer le prince.

Ce combat de Salzbourg fut le dernier de la campagne, que termina l'armistice du 25 décembre, signé à Steyer. L'armée du Rhin prit alors ses quartiers d'hiver, et la légion du Danube eut pour garnison l'abbaye de Kremsmünster: son chef, le général Kniaziewicz, l'y laissa pour accompagner à Paris le général Moreau, et pour aller voir le premier Consul et l'intéresser à la cause polonaise.

Nous avons vu que le général Dombrowski avait été chargé de reconstituer à Marseille, sous le nom de première légion polonaise ou légion italique, son ancienne légion détruite pendant la campagne de 1799; cette fois la légion était à la solde de la France. Elle devait être formée à 7 bataillons d'infanterie et 1 bataillon d'artillerie à 5 compagnies, l'effectif total s'élevant à 9.000 hommes. Les débris du régiment de Karwowski avaient été envoyés à la légion du Danube. Les restes des troupes polonaises ramenées de Mantoue par Axamitowski devaient former les cadres des 4^e, 5^e et 6^e bataillons; ceux du 7^e devaient être tirés des trois anciens bataillons, n^{os} 1, 2 et 3: les recrues furent prises parmi les prisonniers autrichiens d'origine polonaise internés à Lille, Dijon, Besançon et Toulouse.

Le travail d'organisation retint Dombrowski à Paris jusqu'au mois de mars 1800; il se rendit alors à Marseille, où il trouva à son arrivée quatre bataillons d'infanterie bien organisés; l'artillerie se formait en Italie.

Masséna, qui avait remplacé Championnet dans le commandement de l'armée d'Italie, fit revenir Dombrowski et sa légion de Milan, où le rejoignirent, à leur libération, nombre d'officiers polonais faits prisonniers à Mantoue. Parmi eux se trouvait Wielhorski, qui fut envoyé à Marseille pour commander le dépôt; les autres entrèrent à la légion. Lors de la revue qui fut passée à Milan le 8 novembre, la légion avait déjà 5.000 hommes sous les armes.

Quelques jours plus tard, le 20 novembre, Dombrowski fut envoyé avec 4 bataillons complets, 1 compagnie d'artillerie et quelques troupes françaises, faire

5^e Bataillon d'Infanterie

JASINSKI,	chef de bataillon.	}	10 capitaines.
KLICKI,	capitaine adjudant-major.		10 lieutenants.
HEDRYCH,	chirurgien de 3 ^e classe.		10 sous-lieutenants.
			1 sous-lieutenant porte-étendard.
			2 surnuméraires.

TOTAL : 36 officiers, 1297 sous-officiers et soldats.

6^e Bataillon d'Infanterie

ZAGORSKI,	chef de bataillon.	}	10 capitaines.
PAKOSZ,	capitaine adjudant-major.		10 lieutenants.
BALDAUFF,	chirurgien de 3 ^e classe.		10 sous-lieutenants.
			1 sous-lieutenant porte-étendard.
			1 surnuméraire.

TOTAL : 36 officiers, 1275 sous-officiers et soldats.

7^e Bataillon d'Infanterie

ZAWADZKI,	chef de bataillon.	}	10 capitaines.
PETRYKOWSKI,	capitaine adjudant-major.		10 lieutenants.
LOUY,	chirurgien de 3 ^e classe.		10 sous-lieutenants.
			1 sous-lieutenant porte-étendard.
			2 surnuméraires.

TOTAL : 36 officiers, 1514 sous-officiers et soldats.

RÉCAPITULATION

Etat-major général	15	hommes
Etat-major de la légion	54	—
Bataillon d'artillerie à pied	581	—
1 ^{er} bataillon d'infanterie	1.396	—
2 ^e — —	1.395	—
3 ^e — —	1.395	—
4 ^e — —	1.386	—
5 ^e — —	1.333	—
6 ^e — —	1.311	—
7 ^e — —	1.550	—
Dépôt en France et en Italie	200	—
Train d'artillerie et train de la légion	70	—
TOTAL DE LA LÉGION	10.686	hommes

Une revue générale des deux légions fut passée par Dombrowski à Milan le 21 mars : la légion italique comptait 303 officiers et 6.432 sous-officiers et soldats ; la légion du Danube environ 6.000 hommes ; soit en tout à peu près 13.000 hommes.

A la suite du traité de Lunéville, le grand-duché de Toscane avait été érigé en royaume sous le nom de royaume d'Etrurie. C'était pour tenir garnison dans les diverses places de ce royaume que la légion du Danube avait été appelée en Italie : le bataillon de Fiszer fut envoyé à Livourne, celui de Drzewiecki à Sienne.

Cependant les bruits les plus tristes circulaient sur le sort des légions polonaises, et le nouveau chef de l'armée d'Italie semblait les confirmer par la réserve qu'il conservait vis-à-vis des officiers supérieurs polonais. Ces bruits n'étaient pas sans fondement, car, le 21 décembre 1801, arriva un ordre du gouvernement français, prescrivant de dissoudre les légions polonaises, qui devaient être transformées en trois demi-brigades étrangères. L'artillerie était également dissoute et pareil sort attendait sans doute la cavalerie, commandée alors par Rozniecki. La première légion devait former deux demi-brigades, et la légion du Danube une troisième. Le projet excita un mécontentement universel parmi les Polonais, surtout dans la légion du Danube ; peu s'en fallut qu'elle ne se révoltât sous les ordres mêmes de Fiszer et de Kosinski. Le général Dombrowski, apprenant la surexcitation des esprits et le mouvement qui se préparait, s'opposa énergiquement au complot, et, pour chercher un dérivatif, proposa au gouvernement l'envoi d'une expédition polonaise aux îles Ioniennes et en Grèce : mais on ne voulut pas compromettre la paix et son projet fut repoussé. De son côté, Murat aurait voulu retenir au service du royaume d'Etrurie la légion du Danube, (3^e demi-brigade étrangère), mais elle refusa d'entrer au service du nouvel état.

Le ministre de la guerre envoya alors l'ordre d'embarquer la légion pour Saint-Domingue : on lui annonça, pour calmer les esprits, qu'en raison de ses excellents services, elle serait réunie à l'armée française sous le nom de 113^e demi-brigade ; quelques jours plus tard, on la fit embarquer à Livourne sur des transports. Elle se composait de 3 bataillons, commandés par Zagorski, Bolesta et Pierre Wierbycki, et comprenait 118 officiers, 2.235 sous-officiers et soldats, et 56 auxiliaires (services de santé et administratifs). Les Polonais s'embarquèrent avec résignation le 18 mai 1802, bien que la concentration autour d'eux de deux demi-brigades françaises, qui semblaient les garder pour étouffer toute velléité de résistance, produisit sur eux une pénible impression.

Les jours de la 2^e demi-brigade étrangère étaient également comptés. Réunie à Reggio pour une revue, où elle se présenta avec un effectif de 87 officiers et 2.750 sous-officiers et soldats, elle fut incorporée à l'armée française sous le

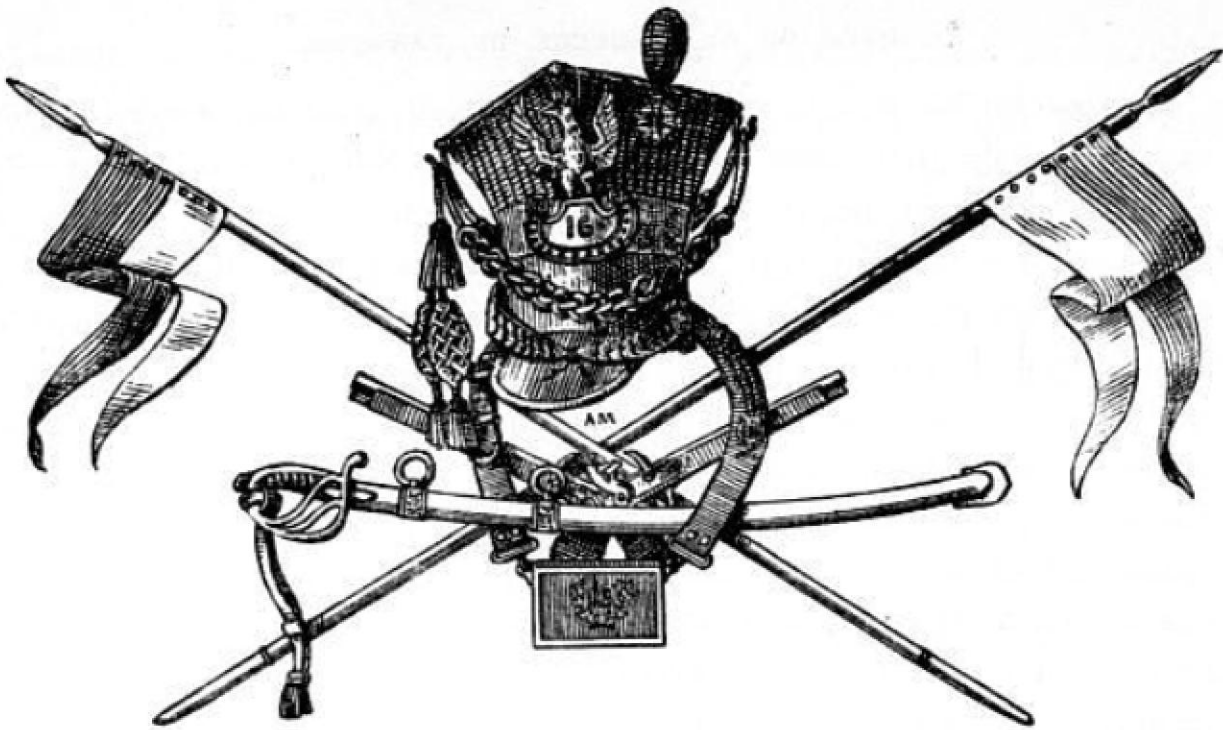
nom de 114^e demi-brigade, puis envoyée à Gênes sous l'escorte d'un régiment de chasseurs à cheval français, pour être aussi embarquée pour Saint-Domingue au commencement de février 1803.

De ces deux demi-brigades, à peine revint-il en France à l'issue de la campagne une quinzaine d'officiers et 150 hommes de troupe. Tout le reste périt sous les balles des nègres, sous les ravages de la fièvre jaune, ou sur les pontons anglais.

Restait la première demi-brigade étrangère. Celle-ci fut incorporée dans la première division italienne au service de la république cisalpine reconstituée. Elle fut employée au blocus de Venise sous les ordres du général Saint-Cyr, et se battit vaillamment à Castel-Franco contre les Autrichiens du duc de Rohan. En 1806, les légionnaires entrèrent à Naples, avec le corps du général Saint-Cyr, pour soutenir le nouveau roi de Naples, Joseph Napoléon.

C'est à Naples que leur arriva la nouvelle de la destruction totale de l'armée prussienne à Iéna, et de l'entrée triomphale de l'empereur Napoléon à Berlin, le 27 octobre 1806.

Aussitôt Dombrowski était rappelé à Paris par un courrier spécial de Napoléon, qui jugeait maintenant à propos de s'occuper de la Pologne, et d'en utiliser les ressources pour appuyer ses nouveaux desseins.



CHAPITRE II

CRÉATION DU DUCHÉ DE VARSOVIE PREMIÈRE ORGANISATION DE L'ARMÉE

Des trois puissances qui s'étaient partagé la Pologne en 1795, deux étaient allemandes, l'autre russe. Le roi de Prusse donna le nom de Prusse, l'empereur d'Autriche le nom de Galicie aux provinces tombées sous sa domination; tous deux s'efforcèrent de germaniser les populations polonaises de ces provinces. Mais si en Prusse la propriété et la liberté individuelles furent respectées dans une certaine mesure, il n'en fut pas de même en Autriche; continuellement en guerre avec la France, l'empereur d'Autriche épuisait ses états, surtout les territoires nouvellement conquis, par des impôts écrasants et par l'obligation du service militaire, en appelant sous les drapeaux au moyen d' enrôlements forcés tous ceux qui étaient en état de porter les armes.

Dans les provinces acquises par la Russie, les populations étaient moins durement traitées. L'empereur Paul I^{er}, qui avait succédé à Catherine II en 1796,

n'était pas inaccessible aux sentiments de justice. Il avait fait mettre en liberté un grand nombre de prisonniers polonais, rappelé de Sibérie ceux que sa mère y avait envoyés, cessé de persécuter l'église catholique, rendu ses statuts à la Lithuanie, et se montrait favorable à la Pologne, quand il fut assassiné en 1801. Son fils, Alexandre I^{er}, ne montrait pas de moins bonnes dispositions envers les Polonais. Cependant ceux-ci supportaient impatiemment le joug des Russes, dont les fonctionnaires, insuffisamment rétribués par leur gouvernement, faisaient preuve d'une rapacité sans bornes et épuisaient le pays.

En résumé, toutes les populations de l'ancienne Pologne supportaient avec peine leurs oppresseurs, et suivaient d'un œil anxieux les événements qui se passaient à l'ouest de l'Europe, espérant toujours et quand même qu'arriverait le jour de leur affranchissement. Ceux des Polonais qui avaient de l'influence et de la fortune cherchaient à maintenir l'esprit national, entretenaient les espoirs de restauration de la patrie, et aidaient les émigrés, tant par les secours pécuniaires qu'ils leur fournissaient que par les renseignements utiles qu'ils leur envoyaient sur l'état du pays.

Le pays était donc mûr pour un soulèvement général, quand l'écrasement des forces prussiennes à Iéna vint ranimer toutes les espérances, si souvent déçues depuis plusieurs années. La nation polonaise était d'avance toute dévouée à Napoléon, quoiqu'il n'eût encore rien fait pour elle, et qu'après la victoire d'Austerlitz, si près des frontières de l'ancienne Pologne, il n'eût pas été question d'améliorer son sort.

Kosciuszko, libéré par Paul I^{er}, était allé se fixer en France après un voyage en Amérique, et se trouvait à Paris au moment de la proclamation de l'Empire. Fervent républicain, il avait bien compris que le changement de régime n'était pas favorable au rétablissement de la Pologne; néanmoins il ne vit jamais d'un mauvais œil ses compatriotes qui s'attachaient à la fortune de Napoléon, espérant que celui-ci les ramènerait quelque jour du côté de la Vistule.

L'écrasement des Prussiens à Iéna et à Auerstædt avait eu lieu le quatorze octobre 1806; onze jours plus tard, le 25, le maréchal Davout entra à Berlin avec son corps d'armée; le maréchal Augereau traversa la ville à sa suite, et l'Empereur Napoléon y fit son entrée le 28.

Deux jours plus tard, le général Dombrowski, appelé par courrier spécial du fond de l'Italie, arrivait à son tour à Berlin, pour préparer le soulèvement de la Pologne; Joseph Wybicki, qui séjournait à Dresde depuis 1802, arriva presque en même temps que lui. L'Empereur les reçut tous deux et leur dit qu'étant forcé de poursuivre ses ennemis à travers la Pologne, il voulait relever ce pays de ses ruines et désirerait savoir si les Français pourraient trouver en Pologne les

ressources nécessaires à leur subsistance. Wybicki répondit que si l'Empereur entrait en Pologne en manifestant le désir de la libérer, la nation polonaise ferait tous les sacrifices pour le satisfaire, les Polonais donneraient leurs biens et leur sang pour reconquérir l'indépendance de leur patrie. « Eh bien, reprit l'Empereur, rédigez tout de suite une proclamation, annoncez que j'entre en Pologne avec 300.000 hommes, et lorsque je verrai que les Polonais sont dignes de redevenir une nation, ils recouvreront leur nationalité. »

Sous l'impression des promesses impériales, Wybicki rédigea aussitôt sa proclamation au peuple polonais; traduite en français par Hauke, aide de camp de Dombrowski, elle fut publiée à Berlin le 3 novembre. En même temps, un appel fut adressé aux membres influents de la noblesse; voici celui qui fut adressé au comte Vincent Krasinski :

« Napoléon le Grand a le dessein de reconstituer la nation polonaise, car la France n'a jamais approuvé le partage de la Pologne, mais il veut être assuré de l'esprit des Polonais. Il a daigné nous faire connaître ses projets : je vous envoie la proclamation adressée par nous à nos frères polonais en exécution de ses ordres. L'Empereur arrivera bientôt à Posen. Hâtez-vous d'y arriver immédiatement au reçu de cet appel, avec les autres Polonais, pour que nous puissions saluer le vainqueur sur nos frontières et le prier de reconstituer notre patrie. Il a aujourd'hui dans sa main le pouvoir de renverser un royaume et d'en créer un autre. Autant que possible la jeunesse devra se présenter à cheval afin de constituer aussitôt une garde d'honneur auprès de Napoléon, etc...

« WYBICKI — DOMBROWSKI.

« *Fait au quartier impérial, à Berlin, le 3 novembre 1806.* »

Au reçu de cette dépêche, le comte Vincent Krasinski réunit en hâte le plus qu'il put de ses amis et partit avec eux de Varsovie pour Posen, que la garnison prussienne avait évacuée dès la nouvelle de l'entrée des Français à Berlin.

Les autorités prussiennes de Varsovie attendaient avec anxiété l'arrivée de l'armée russe, qui s'approchait à marches forcées et dont l'avant-garde arriva à Lowicz le 18 novembre. Mais la menace de l'entrée en ligne de ces renforts n'arrêta pas l'élan et l'enthousiasme des Polonais, qui dès le 13 novembre signèrent l'acte d'insurrection nationale.

Peu de temps après, au commencement de décembre, le prince Joseph Poniatowski, qui avait accepté le commandement de la 1^{re} Légion polonaise, en formation, faisait un appel aux anciens officiers de l'armée de Stanislas-Auguste, en leur demandant de venir se présenter à lui pour reprendre leurs anciens grades dans la nouvelle armée.

Dès son arrivée à Berlin, Napoléon avait fait écrire à Fouché, son ministre de la police, de se mettre en rapport avec Kosciuszko, et de l'engager ainsi que tous les Polonais résidant à Paris à venir trouver de suite le général Dombrowski. Persuadé que le grand patriote arriverait sans tarder à Posen, Napoléon avait prescrit à Dombrowski d'annoncer dans sa proclamation l'arrivée du célèbre général, dont le nom seul devait soulever la Pologne. Mais, malgré toute sa diplomatie, Fouché ne put décider Kosciuszko à partir; celui-ci mit pour conditions essentielles à son départ que Napoléon commencerait par proclamer le rétablissement de la Pologne dans ses anciennes limites et l'abolition du servage des paysans : alors seulement il se rendrait auprès de l'Empereur.

L'Empereur fut contrarié de cette réponse ; il n'était pas en effet dans ses projets ni même en son pouvoir de reconstituer l'ancienne Pologne. Il fallait quand même expliquer l'abstention de Kosciuszko. N'y parvenant pas, Fouché rédigea une fausse proclamation de celui-ci, l'envoya à l'Empereur et la fit même publier dans les journaux. Indigné de cette ruse, Napoléon adressa de vifs reproches à Fouché, mais l'on dut se passer du concours de Kosciuszko.

Celui-ci n'avait pas d'ailleurs grande confiance dans la volonté de Napoléon de délivrer la Pologne : il l'affirma plus tard à Chlapowski quand cet officier vint le voir dans sa retraite de Fontainebleau : « Ne crois pas, lui dit-il, que l'Empereur va reconstituer la Pologne ! Il ne pense qu'à lui-même et non à notre grande nation, il ne se soucie pas de lui rendre son indépendance. C'est un despote ! Son seul but, c'est sa satisfaction, son ambition personnelles. Il ne créera jamais rien de durable, j'en suis sûr... Mais, quoiqu'il ne veuille pas reconstituer notre patrie, il peut nous préparer beaucoup de bons officiers, sans lesquels nous ne pourrions rien faire de bon, si Dieu nous permet de nous trouver dans de meilleures circonstances. Je le répète encore une fois... lui ne fera rien pour nous ! »

Le 3 novembre, l'avant-garde du corps du maréchal Davout arriva à Posen. Le 1^{er} régiment de chasseurs à cheval, colonel Exelmans, fit le premier son entrée dans la ville, chaleureusement accueilli par les habitants; l'infanterie arriva bientôt après, dans les journées des 9, 10 et 11 novembre, et fut reçue avec des transports d'enthousiasme.

Wybicki et Dombrowski, envoyés en avant, trouvèrent à Posen nombre de Polonais qui avaient répondu à leur appel, et recrutèrent parmi eux une garde d'honneur de 100 cavaliers, destinée à recevoir l'Empereur à son arrivée. Le commandement en fut donné à Uminski, qui avait été aide de camp du général Madalinski pendant les campagnes de Kosciuszko.

La marche de l'Empereur depuis Miendzyrzec, c'est-à-dire depuis la frontière polonaise, fut une vraie marche triomphale. La foule le saluait au passage de ses

acclamations les plus vives, les jeunes filles lui jetaient des fleurs, les cloches des églises sonnaient à toute volée, le clergé en vêtements sacerdotaux le bénissait au passage. La garde d'honneur polonaise avait remplacé l'escorte française. A Posen, des arcs de triomphe rappelaient les victoires des Français et portaient l'inscription : « Au libérateur de la Pologne ! »

Mais Napoléon ne vit pas ces derniers préparatifs, car il arriva de nuit à Posen, le 23 novembre; il s'intéressait beaucoup plus au mouvement militaire que créait l'activité du général Dombrowski. Les recrues affluaient de partout dans les différents dépôts qu'il avait organisés, on n'attendait plus que des armes pour former des régiments.

La noblesse polonaise, à défaut de fusils, avait armé les paysans de faux et de piques, et ceux-ci aidaient les soldats français à désarmer les garnisons prussiennes de la Warta à la Vistule; ils y réussirent quelquefois tout seuls, par exemple à Lenczyca. Tout le monde accomplissait son devoir avec le plus grand enthousiasme; les uns s'engageaient à former à leurs frais des compagnies d'infanterie nationale, d'autres des régiments de cavalerie, d'autres encore fournissaient de leur plein gré d'énormes contributions en argent; François Radolinski donna à lui seul 100.000 florins polonais: les femmes offraient leurs bijoux et venaient en foule acclamer le libérateur de la patrie.

Cependant le maréchal Davout continuait sa marche sur Varsovie. Précédé de Murat, il quitta Posen le 16 novembre dans un ordre parfait.

Le 27 novembre, sans attendre davantage le secours de l'armée russe, et quoiqu'elle pût apercevoir au loin dans la campagne les lances des cosaques, la garnison prussienne de Varsovie évacua la ville, en incendiant derrière elle le pont de bois de Praga sur la Vistule.

Vers 6 heures du soir, le jeune Dziewanowski fit traverser la ville à un petit détachement de chasseurs à cheval français qu'il amena jusqu'au pont brûlé, vis-à-vis de Praga. Dès leur arrivée, aux cris : « Les Français! Les Français! » les fenêtres s'illuminèrent, les acclamations retentirent. C'était la fin de la domination des Prussiens! C'était l'aurore d'une ère nouvelle, celle de l'existence si glorieuse, mais si éphémère, du duché de Varsovie!

Le lendemain, 28 novembre, l'avant-garde française fit son entrée dans la ville. Dès l'aube, les rues étaient noires de monde, les fenêtres bondées de spectateurs enthousiastes. Vers midi, les corporations, bannières en tête, allèrent se ranger à l'entrée de la ville, suivies bientôt des cavaliers bien montés, vêtus d'uniformes aux couleurs nationales, qui accompagnaient le prince Joseph Poniatowski. Après eux venait la députation des citoyens conduite par le maréchal Jan Malachowski. Vers 3 heures, les sonneries des trompettes annoncèrent

l'approche de la cavalerie française, en avant de laquelle se tenait Murat, beau-frère de l'Empereur. Cette cavalerie s'arrêta à la barrière; le maréchal Malachowski adressa un discours de bienvenue à Murat, qui lui répondit par quelques paroles; puis les troupes françaises entrèrent dans Varsovie. Murat les précédait, avec son costume théâtral, et monté sur un magnifique cheval blanc; il avait à son côté le prince Joseph Poniatowski; ensuite venait l'état-major, puis le reste des chasseurs à cheval du général Milhaud et les dragons de la division de Beaumont.

Dès leur apparition, les cris de : Vive Napoléon ! Vivent les Français ! retentirent de toutes parts, l'enthousiasme était indescriptible. « Qui n'a pas été témoin de cette scène, écrit Madame Nakwaska, femme du préfet de Varsovie, ne peut comprendre combien est grand l'amour de la patrie, ne peut s'imaginer à quel degré d'exaltation arrivait la joie du peuple en se voyant délivré du joug de l'étranger ! » Les habitants s'arrachaient les officiers et les soldats pour les recevoir chez eux et les fêter de leur mieux. Toute la ville était illuminée.

Le lendemain, la ville offrit un bal au prince Murat dans le château royal.

Le 30 novembre, le maréchal Davout arriva avec son infanterie. Ce fut le même enthousiasme, le même accueil pour les troupes, d'autant plus que dans la matinée on venait d'apprendre à Varsovie l'entrée de l'Empereur à Posen.

Ce même jour, Napoléon apprenait de son côté l'occupation de Varsovie par la cavalerie de Murat, et les démonstrations d'enthousiasme qui l'avaient accueillie. Il approuva alors les propositions de Wybicki relatives à la levée générale (pospolite ruszenie). Conformément à l'ancienne loi polonaise, le woyewode Radziminski signa les appels annonçant l'assemblée générale des Polonais pour le 15 décembre à Lowicz.

A ce moment, Napoléon écrivait à Cambacérès :

« Posen, 1^{er} décembre 1806.

« ...La Pologne tout entière prend les armes. Il est difficile de se faire une idée du mouvement de ce pays. Les Polonais lèvent des régiments à force. Les plus chauds sont les plus riches. Prêtres, nobles, paysans, tous sont unanimes. La Pologne aura bientôt 60.000 hommes sous les armes. Les nobles du pays... fournissent aux dépenses de leur armée... »

Davout écrivait de son côté de Varsovie, à la même date :

« L'esprit de Varsovie est excellent, mais les grands seigneurs polonais usent de leur influence pour arrêter l'élan des classes moyennes. »

Une partie de la haute noblesse polonaise hésitait en effet à se jeter sans réserve dans les bras de Napoléon, craignant que la reconstitution de la Pologne,

due à la France, ne s'écroulât quand les armées françaises se seraient éloignées. Il y avait aussi de sa part une certaine jalousie contre les généraux polonais qui arrivaient avec les armées françaises, après avoir servi dans les légions. Tous ces motifs l'incitaient à une certaine prudence, que l'enthousiasme des masses ne connaissait pas.

Napoléon n'arriva à Varsovie que le 17 décembre, et dans le plus grand secret. Laissant sa voiture en dehors de la ville, il monta à cheval et arriva à minuit, sans que personne fût prévenu ; il fut obligé d'attendre au corps de garde que le château royal lui fût ouvert et que les pièces fussent éclairées. Il avait voulu se soustraire à des manifestations trop éclatantes de la part des Polonais, et éviter d'être obligé de se laisser entraîner trop loin dans la reconnaissance de l'unité polonaise.

Pendant ce premier séjour à Varsovie, qui dura six jours, il traita le pays comme un vainqueur en pays conquis. Malgré toute la bonne volonté et tous les efforts du gouvernement provisoire organisé par Wybicki, il ne trouva pas dans les magasins tous les approvisionnements qu'il aurait voulu y trouver pour les besoins de son armée ; les Prussiens et les Russes, en se retirant, avaient emmené au delà de la Vistule tout ce qu'ils avaient pu, et détruit ce qu'il leur avait été impossible d'emporter. Sans admettre aucune excuse des membres du gouvernement, Napoléon les menaça de brûler le pays et de l'abandonner à ses ennemis. Enfin Wybicki réussit à procurer à l'intendant général de l'armée, Daru, 700.000 quintaux de farine, en réquisitionnant tout ce qui restait chez les habitants, et bientôt l'armée française put compter sur 100.000 rations par jour, avec trois jours de vivres en réserve dans les dépôts. C'est ainsi que l'Empereur put écrire à Fouché, le 18 janvier 1807 :

« J'ai à Varsovie une manutention qui me donne 100.000 rations de biscuit par jour, j'en ai une à Thorn, j'ai des magasins à Posen, à Lowicz, sur toute la ligne ; j'ai de quoi nourrir l'armée pendant un an... »

D'autre part, les Polonais, ravis d'abord de l'entrée des Français à Varsovie, ne tardèrent pas à se plaindre de leurs exigences et des mauvais traitements que ceux-ci leurs faisaient subir. Sans réfléchir, le soldat français traitait la Pologne en pays conquis, et avec d'autant plus de dureté qu'il n'y rencontrait pas autant de ressources qu'il en avait trouvé en Allemagne. Aux exigences trop rudes de certains généraux s'ajoutait aussi le mécontentement que causaient les allures trop lestes et les provocations des jeunes militaires envers les femmes de Varsovie. Le scandale alla à un tel point que la police dut intervenir. Elle ne trouva d'ailleurs rien de mieux, pour protéger les femmes honnêtes, que de faire

apposer des affiches invitant « les femmes de bonne volonté » à porter des rubans jaunes pour se faire reconnaître ! Toutes ces vexations refroidirent dans une mesure notable l'enthousiasme des premiers jours.

Dès son arrivée à Posen, Dombrowski, avec son énergie habituelle, s'était consacré à l'organisation de troupes polonaises, en profitant de l'ardeur générale et de l'empressement des jeunes gens à s'enrôler sous les drapeaux. Le 14 novembre 1806, il avait fait approuver par l'Empereur un projet pour recruter 8.600 hommes sur le territoire du duché de Posen ; le 29 novembre, il avait présenté un nouveau projet relatif à la levée de 40.000 hommes, dont 8.000 cavaliers, sur les terres polonaises appartenant à la Prusse, tout devait être prêt pour le 15 décembre. Il commença par organiser 4 régiments d'infanterie de ligne et 2 régiments de cavalerie régulière, sans compter les troupes irrégulières qui se formaient de tous côtés. L'Empereur avait conféré des grades à une partie des jeunes gens qui avaient formé son escorte d'honneur à Posen, et nommé colonels les nobles polonais qui organisaient des régiments à leurs frais, tels que Mielzinski, Lacki, Poninski, Garczynski, le prince Sulkowski ; pour les seconder on nomma des majors, puis des officiers supérieurs et des capitaines parmi les anciens officiers, légionnaires ou autres ; les lieutenants et sous-lieutenants étaient seuls nouveaux.

Ces formations se faisaient avec une telle activité que la nouvelle armée polonaise semblait sortir de terre. Le 30 décembre, Dombrowski adressait à Joseph Wybicki la lettre suivante :

« J'ai sous mes ordres 30.000 soldats, chiffre bien au-dessus de mes espérances. Le chef d'escadrons Gliszczynski est arrivé hier avec les timbales et la musique, 600 chevaux si beaux et si bien montés qu'on les pourrait montrer comme un vieux régiment. Le chef d'escadrons Lipski a amené aussi 200 cavaliers bien montés et bien habillés. Je n'ai pas encore de nouvelles de Posen... J'ai envoyé mon aide de camp Pakosz près de l'Empereur, lui demandant la permission de me rendre avec mes troupes à la Grande armée : nous avons 1.300 hommes d'infanterie et 6.000 chevaux.

« En ce moment, j'envoie des ordres pour que toutes mes troupes qui se trouvent à Lowicz et aux environs se réunissent le 1^{er} janvier sur la place du marché pour y être passées en revue et pour la cérémonie religieuse, messe et serment. C'est dommage que tu ne sois pas là pour faire un discours à ces jeunes gens si pleins d'ardeur de se mesurer avec l'ennemi. Nous prêterons serment sur le bâton de Czarniecki que m'a envoyé Vincent Krasinski et sur le sabre de Sobieski que j'ai conquis à Lorette. »

Comme on le voit, les quatre régiments d'infanterie et les deux régiments de cavalerie primitifs s'étaient considérablement augmentés.

La réponse de l'Empereur à Dombrowski ne se fit pas attendre. A peine

rentré à Varsovie après sa marche contre les Russes et après les combats de Pultusk et de Golymin, il envoya le 2 janvier 1807 les ordres suivants à l'armée polonaise :

« Le 1^{er} bataillon de chasseurs des 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e régiments, complété à 800 hommes présents sous les armes et formant un total de 3.200 hommes, sous les ordres du général de brigade Axamitowski, partiront de leur cantonnement pour se réunir à Bromberg.

« Les 5^e, 6^e, 7^e et 8^e régiments formeront la seconde brigade, sous les ordres du général de brigade Fiszer, et cette brigade, également composée du premier bataillon de chaque régiment complété à 800 hommes, sera de même dirigée sur Bromberg.

« Cette force de 6.400 hommes formera la division Dombrowski.

« Le 1^{er} régiment de chasseurs à cheval formera son premier escadron, au nombre de 150 chevaux et divisé en 2 compagnies.

« Le 2^e régiment composera de même son premier escadron.

« Ces 2 escadrons, forts de 300 hommes, joindront également la division à Bromberg.

« La compagnie d'artillerie à pied qui se réunit à Posen servira six pièces qui lui seront remises par le commandant d'artillerie pour le service de la division.

« Le régiment de cavalerie nationale formera trois escadrons chacun de 120 hommes, et ces escadrons iront également joindre la division Dombrowski à Bromberg. Cette division sera ainsi portée à une force de 7.000 hommes.

« Toute la levée noble se rendra également à Bromberg pour former la cavalerie du général Dombrowski.

« Les deuxièmes bataillons des huit régiments seront promptement mis en état de suivre les premiers.

« Les 9^e et 10^e régiments achèveront leur organisation à Varsovie. Lorsqu'ils seront formés, ils recevront une destination. »

L'Empereur écrivait en même temps au maréchal Berthier :

« Varsovie, le 2 janvier 1807.

« MON COUSIN,

« Vous trouverez ci-joint l'état de situation de l'armée polonaise ainsi que l'ordre que je donne pour son mouvement. Vous ferez connaître au maréchal Bernadotte que ce corps est sous ses ordres. Mon intention est que, lorsque les Polonais seront en force, vous les dirigiez sur Marienwerder et qu'ils bloquent Graudenz. Vous donnerez également des ordres pour que les hommes disponibles des 2^{es} bataillons soient incorporés dans les 1^{ers}, afin de commencer par avoir une force respectable.

« Je désire que vous envoyiez un adjudant-commandant intelligent à Lowicz, pour voir ce que c'est que la levée de la noblesse (pospolite ruszenie); il les suivra à Bromberg pour voir quelle tournure ils ont et sur quoi on peut compter. »

Le rapport de cet adjudant-commandant dut être bien favorable, car Napoléon ordonna bientôt de former avec cette « pospolite ruszenie » 3 régiments de cavalerie, qui furent attachés à la division de Dombrowski.

L'état-major de cette division avait, à la fin du mois de décembre 1806 la composition suivante :

Chef d'état-major . . .	Colonel Maurice HAUKE.
Aides de camp.	Lieutenants-colonels TREMO, PAKOSZ et WEYSSENHOFF,
Adjudants d'état-major. {	Lieutenants-colonels GODEBSKI, CEDROWSKI et LETTOW.
	Lieutenant Joseph HAUKE.

On voit d'après ces renseignements que l'armée polonaise pouvait à ce moment fournir 7.000 hommes en état de marcher, qu'il y en avait autant dans les dépôts pour former les deuxièmes bataillons et deuxièmes escadrons des régiments, que deux nouveaux régiments achevaient de s'organiser à Varsovie, et que la « *pospolite ruszenie* », soit la valeur de trois régiments de cavalerie, n'était pas comprise dans ces effectifs.

Il y avait en outre sous les drapeaux français quelques milliers de vieux soldats polonais qui étaient en route, à marches forcées, pour rejoindre l'armée ; c'était l'ancienne légion italique, la demi-brigade d'infanterie du général Grabinski, forte de 3 bataillons à 800 hommes ; c'était aussi le régiment de lanciers du colonel Rozniecki. C'était encore la nouvelle légion, nommée légion du Nord, dont l'organisation avait été commencée en septembre 1806 sur les bords du Rhin par les généraux Zajonszczek et Wolodkiewicz ; cette légion, qui s'était beaucoup augmentée par l'incorporation de prisonniers et de déserteurs prussiens, comptait 2.500 hommes, sous les ordres du prince Michel Radziwill. Enfin de nouveaux régiments s'organisaient à Varsovie, à Lenczyca, à Kalisz et à Posen, et allaient bientôt porter l'effectif de l'armée polonaise à plus de 30.000 hommes.

Napoléon passa à Varsovie tout le mois de janvier 1807. Par décret du 14 janvier, il confia le gouvernement de toute la partie de la Pologne qui avait appartenu à la Prusse à une Commission administrative ayant des pouvoirs très étendus. Cette Commission devait être provisoire, et durer jusqu'à ce que le sort de la Pologne fût réglé par un traité de paix avec la Prusse et la Russie. Elle se composait de sept membres, dont il nomma les six premiers : Malachowski, Gutakowski, Stanislas Potocki, Wybicki, Dzialinski et Bielinski ; ces six membres nommèrent le septième à l'unanimité : Valentin Sobolewski. Malachowski était le président de la Commission. La direction de la guerre, c'est-à-dire le ministère de la guerre, fut confiée au prince Joseph Poniatowski.

Ces nominations furent très bien accueillies par l'ensemble de la nation, que remplissaient d'espoir et de confiance la vue des soldats revêtus de leurs nouveaux uniformes, les exercices militaires exécutés avec les commandements

faits en polonais, et aussi la présence de l'Empereur dans la capitale de la Pologne, où il habitait le château royal.

L'Empereur montrait la plus grande activité dans les préparatifs militaires, visitait les dépôts, faisait relever et améliorer les fortifications de Praga, de Serock et de Modlin, passait sans cesse la revue de ses régiments, entouré de la jeunesse polonaise en uniforme de l'ancienne cavalerie nationale, au milieu des cris « Vive l'Empereur ! Vive Napoléon ! » Tous ces préparatifs avaient lieu en vue de la prochaine campagne et de l'ouverture imminente des hostilités.

Le 23 janvier, l'Empereur mit la division Dombrowski aux ordres du maréchal Lefebvre, qui commandait le 10^e corps, formé en vue du siège de Dantzig. Le général Zajonczek fut envoyé à Graudenz avec 4 bataillons formés à Kalisz. La division Dombrowski comptait déjà 13.000 hommes d'infanterie et 6.000 cavaliers.

Quelques jours plus tard, l'Empereur fit réunir sous les ordres de Poniatowski 6 bataillons (dont 4 formés à Varsovie, 1 à Lowicz, 1 à Lenczyca), pour faire le service à Varsovie et à Praga.

Il avait en même temps la pensée de créer et d'attacher à sa garde un régiment de cheveu-légers polonais ; ce ne fut cependant que deux mois plus tard que ce régiment fut constitué, lors du séjour de l'Empereur à Finkenstein. L'histoire de ce régiment fera l'objet d'un chapitre spécial.

Toutes ces formations de régiments se faisaient aux frais de la nation, et surtout aux frais des grands seigneurs polonais, ainsi qu'on l'a déjà vu. L'Empereur n'y contribua que par une avance sur son trésor, à titre de prêt, de un million de francs.

Le 30 janvier, après la reddition de toutes les places et la soumission de tout le pays compris entre le Rhin et la Vistule, assuré que tous ses renforts pourraient rejoindre l'armée sans difficulté, Napoléon quitta Varsovie et se rendit à son armée, concentrée à Allenstein en vue du dernier effort contre les troupes russes. Celles-ci, après la sanglante bataille d'Eylau, le 8 février, furent refoulées vers Kœnigsberg. L'Empereur s'avança alors jusqu'à Osterode, laissant la garde de Varsovie au 5^e corps et aux Polonais, pendant que le maréchal Lefebvre, avec la division Dombrowski, allait faire le siège de Dantzig où s'étaient réfugiés les derniers débris de l'armée prussienne.

En se dirigeant sur Dantzig pour rejoindre les Français, Dombrowski arriva à Dirschau (Tczew), défendue par un fort détachement prussien ; la ville fut prise d'assaut le 23 février, et l'ennemi perdit 7 canons et 800 prisonniers. Cette brillante action fit l'objet d'un ordre du jour de l'Empereur, qui récompensa les jeunes troupes polonaises en accordant 14 croix de la légion d'honneur aux

officiers et aux soldats qui s'étaient le plus distingués. Une colonne prussienne, envoyée de Dantzig au secours de Dirschau, avait été arrêtée par la seule légion du Nord. Dombrowski, blessé d'un éclat d'obus en conduisant ses soldats à l'assaut, se fit transporter à Gniewno, d'où il ne cessa, jusqu'à ce que sa guérison lui permit de revenir à l'armée, de s'occuper de l'organisation des nouveaux régiments ; il fut remplacé à la tête de sa division par le général Kosinski, puis par le général Gielgud, qui l'amena à Dantzig.

En même temps, Kniaziewicz était envoyé à Niedenbourg avec les bataillons formés à Varsovie par le prince Poniatowski, pour maintenir les communications entre l'armée et le quartier général. Il reçut à la fin de mars la brigade Fiszer, qui fut remplacée à la division par les deux régiments des colonels Sulkowski et Zielinski, et par la brigade de cavalerie d'Isidore Krasinski.

L'investissement de la place de Dantzig commença le 14 mars, sous la direction du général Schramm. Au début du siège, le maréchal Lefebvre avait sous ses ordres environ 18.000 hommes : la division Dombrowski, 6.000 hommes, les 2.500 hommes de la légion du Nord, presque tous Polonais, 2.200 Badois, 5.000 Saxons, et seulement 3.000 Français, parmi lesquels 600 sapeurs du génie, troupe d'élite ; l'artillerie de siège ne devait arriver que plus tard.

Les troupes polonaises de Dombrowski avaient de l'ardeur et du zèle, mais n'avaient aucune habitude de la guerre ; la légion du Nord, pleine d'élan, manquait de solidité et se débandait au premier choc. Aussi le maréchal Lefebvre traitait-il assez durement ses auxiliaires, et s'en plaignait-il dans les termes les plus outrageants. L'Empereur lui adressa à ce sujets de vives remontrances, et lui conseilla de les ménager : « Ayez, dit-il, de l'indulgence pour ces jeunes soldats qui débutent. Dites-leur qu'ils sont de bons soldats, ce sera le meilleur moyen pour qu'ils le deviennent. »

Le 7 mai, l'occupation de l'île de Holm, enlevée de vive force, permit de compléter l'investissement de la place. La légion du Nord, avec les Badois, contribua au succès de cette opération ; une colonne de soldats de ces deux troupes se jeta hardiment sur les postes ennemis, les désarma, et enleva 200 hommes et 200 chevaux d'artillerie. « La légion du Nord, dit le 70^e bulletin, et le prince Michel Radziwill qui la commande, se sont distingués. »

Le 15 mai, un vigoureux effort des Russes pour débloquer la place fut arrêté par le général Schramm : le capitaine Sokolnicki, qui s'était déjà fait remarquer pendant le siège, et ses cavaliers polonais se signalèrent pendant ce combat. Le siège traînait en longueur ; les corps des maréchaux Lannes et Mortier vinrent coopérer aux travaux des assiégeants, pour hâter la conclusion. Enfin le 26, au moment où l'assaut était décidé, la place capitula, et le maréchal Lefebvre y

fit son entrée. Les immenses approvisionnements accumulés dans la ville devinrent la proie des vainqueurs; en outre, 4.000 Polonais, qui servaient dans les régiments prussiens de la garnison, vinrent grossir les rangs des régiments polonais.

Pendant que ces événements se poursuivaient, la légion polaco-italienne arrivait au plus vite. Au commencement du mois de mai, elle se trouvait en Silésie et signalait son arrivée par une brillante action de guerre, en détruisant à Strigau un corps de 2.000 Prussiens, lui enlevant ses canons et faisant 800 prisonniers (14 mai); cette légion comptait à peine 3.000 hommes. Elle n'arriva pas à la Grande Armée, car Napoléon la laissa à son frère Jérôme, qui l'arrêta près de lui à Glogau; elle devait être portée à l'effectif de 6.000 hommes d'infanterie et 1.500 cavaliers.

Depuis le mois d'avril, Napoléon avait établi son quartier général à Finkenstein, pour être à la portée de surveiller à la fois le siège de Dantzic et les mouvements de l'armée russe. C'est à Finkenstein qu'il signa, le 6 avril, le décret de formation du régiment de cheveu-légers polonais de la garde.

Après la capitulation de Dantzic, il vint passer deux jours dans la ville pour se rendre compte par lui-même de ses ressources, et donna des ordres pour faire relever les travaux de défense. La légion du Nord reçut la garde du fort de Weichselmünde; le corps de Dombrowski fut rattaché à celui du maréchal Mortier, qui devait se transporter sur la Vistule. Quand il fut rentré à Finkenstein, l'Empereur fit achever tous les préparatifs en vue de reprendre l'offensive au mois de juin, pour séparer les Russes de Königsberg et les rejeter sur le Niémen.

Les hostilités commencèrent le 5 juin et aboutirent bientôt, le 14, à la bataille de Friedland. Guéri de sa blessure, Dombrowski avait rejoint sa division, placée cette fois sous les ordres du maréchal Mortier. Le corps polonais se battit vaillamment à côté des troupes françaises; le régiment de cavalerie du colonel Turno se fit si particulièrement remarquer que l'Empereur se fit présenter Turno le lendemain, pour le féliciter de la belle conduite de ses cavaliers. Pendant la bataille, le général Dombrowski reçut une nouvelle blessure; la division perdit, en tués et blessés, 11 officiers et 525 hommes, d'après le rapport du colonel Hauke, chef d'état-major.

La bataille de Friedland fut la dernière de la campagne; en effet, le 19 juin, les Russes demandaient un armistice, qui fut signé et ratifié le 22. Sans se relâcher de sa vigilance, l'Empereur continua de faire manœuvrer ses troupes comme si la guerre devait continuer; c'est en raison des dispositions qu'il prit à ce moment, que les deux corps de Dombrowski et de Zajoncsek furent réunis en un seul corps de 10.000 hommes, qui fut établi entre Bialystok et Gumbinnen, pour relier les corps de Ney et de Masséna.

Le 25 juin eut lieu sur le Niémen l'entrevue de Tilsitt entre l'empereur Napoléon et l'empereur Alexandre : à la suite de cette entrevue, le traité de Tilsitt, signé le 8 juillet, mit fin à la guerre.

Les principales stipulations de traité étaient les suivantes :

Restitution au roi de Prusse de la Vieille-Prusse, de la Poméranie, du Brandebourg, de la Haute et de la Basse-Silésie :

Abandon à la France des territoires situés sur la rive gauche de l'Elbe, pour en constituer le royaume de Westphalie, qui devait être donné à Jérôme, frère de l'Empereur ;

Abandon des duchés de Posen et de Varsovie pour en fonder un état polonais, le duché de Varsovie, attribué au roi de Saxe, avec une route militaire à travers la Silésie, permettant le passage de l'Allemagne en Pologne.

Après tant de rêves de reconstitution de leur patrie, les Polonais se trouvaient en face d'une bien médiocre réalisation de leurs espérances. Le nouveau duché de Varsovie, créé aux dépens des terres prussiennes, ne comprenait plus que deux millions d'habitants, et était possédé en toute souveraineté par le roi de Saxe, le même il est vrai qu'avait désigné la Constitution de 1791. Les anciennes provinces polonaises arrachées à la Prusse recevaient un semblant d'autonomie, mais elles n'avaient fait que changer de maître.

Le traité de Tilsitt fut en réalité pour les Polonais un quatrième partage de la Pologne, car non seulement il garantissait à la Russie la possession des provinces qu'elle s'était attribuées lors du partage de 1795, mais il détachait des provinces reprises à la Prusse, pour les donner à la Russie, les terres de Bialystok avec Bielsk, et des terres près de la Bober et de la Lososna, avec 400.000 habitants. On n'osait même pas donner au nouvel état le nom de Pologne, de crainte d'éveiller les susceptibilités de l'Autriche.

L'œuvre de Tilsitt fut consommée à Dresde, où Napoléon se rendit directement sans passer par Varsovie. Il y fit venir seulement deux des membres du gouvernement provisoire, Wybicki et St. Potocki, pour traiter avec eux de la constitution du nouvel état. Le 20 juillet, il signa à Dresde le statut constitutionnel du duché de Varsovie, abolissant la servitude, décrétant une assemblée législative composée de deux chambres, le vote du budget, l'indépendance des tribunaux et l'adoption du code Napoléon.

Depuis plus de six mois que les troupes françaises se trouvaient sur le territoire polonais, elles avaient complètement épuisé le pays, dévasté par leurs marches et leurs réquisitions de toutes sortes. Napoléon se réserva en outre tous les meilleurs domaines, d'une valeur de 26 millions de francs, pour en doter

27 maréchaux et généraux, Davout, Ney, Lannes, Berthier, Bernadotte, Masséna, Soult, Mortier, Bessières, etc... La valeur seule du duché de Lowicz, donné en dotation à Davout, montait à 5 millions ; le duché de Siewicz, donné à Lannes, valait 2 millions ; les dotations de Poniatowski, Dombrowski et Zajoncsek dépassaient 3 millions. Napoléon s'appropriait également plusieurs millions, prêtés par les caisses prussiennes aux propriétaires fonciers polonais, et dont il exigeait le remboursement en trois années.

Le pays, si appauvri qu'il fût, avait encore à sa charge l'entretien de ses 37.000 hommes de troupe, sans compter celles du maréchal Davout ; aussi l'épuisement du pays était-il complet, et la misère allait toujours en grandissant.

Après le traité de Tilsitt, Napoléon avait divisé son armée en quatre grands commandements. Le premier fut donné au maréchal Davout, qui, avec le 3^e corps, les Polonais, les Saxons et plusieurs divisions de dragons et de cavalerie légère, devait occuper le duché jusqu'à ce que son organisation fût terminée. Les troupes de Dombrowski et de Zajoncsek, réunies sur la Prégel depuis le 22 juillet, y restèrent jusqu'au mois de septembre, époque à laquelle Dombrowski les ramena à Varsovie.

Dès les premiers jours d'août, les membres du gouvernement du duché revinrent de Dresde, où ils étaient restés près du roi de Saxe, Frédéric-Auguste, duc de Varsovie.

Le 5 août, le prince Poniatowski adressa à l'armée polonaise une proclamation où il disait entre autres choses :

« ...De retour de Dresde, où j'ai été faire mes adieux à Sa Majesté l'Empereur des Français, roi d'Italie, et lui exprimer les sentiments de haute estime qu'a pour lui l'armée polonaise que j'ai l'honneur de représenter, je regarde comme un devoir de vous répéter les propres paroles de l'Empereur des Français : « Je suis
« content de l'armée polonaise, elle a fait preuve de courage, elle est vaillante,
« belliqueuse, mais elle n'a pas encore acquis l'esprit et la tenue militaires, la
« subordination et l'ensemble qui forment les traits caractéristiques d'un bon soldat,
« ce qu'elle saura sans doute acquérir sous de bons chefs et pendant la paix. »

Après leur avoir fait part de ces observations « du plus grand guerrier du monde », le prince fit appel à la bonne volonté de ces soldats pour mériter « l'estime du grand homme ». Il se mit aussitôt à donner l'exemple en exerçant tous les jours, sur la place de Saxe à Varsovie, les troupes qu'il avait sous ses ordres, pour qu'elles pussent se présenter correctement devant le maréchal Davout, commandant en chef de toutes les troupes du duché de Varsovie.

Le 16 août, le maréchal arriva à Varsovie pour passer la revue des trois

anciennes légions polonaises changées en divisions. Nous donnons ci-dessous l'état de ces troupes, qui furent la première armée polonaise depuis le démembrement de 1795. Chacune des trois divisions comprenait 4 régiments d'infanterie et 2 de cavalerie (1 de lanciers⁽¹⁾, 1 de chasseurs), 1 bataillon d'artillerie et un détachement du génie. Il n'y avait pas de général en chef; néanmoins le commandement supérieur était confié au prince Poniatowski, directeur, puis ministre de la Guerre.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

Commandant supérieur de l'Armée.	Prince Joseph PONIATOWSKI, Général de division.
Chef d'État-Major général.	Général de brigade KAMIENECKI.
Commandant supérieur de l'Artillerie.	Général de brigade AXAMITOWSKI.
Inspecteur général de l'Infanterie	Général de brigade FISZER.
Inspecteur général de la Cavalerie.	Général de brigade ROZNIECKI.

1^{re} DIVISION

Général de division	Prince Joseph PONIATOWSKI.
Chef d'état-major	Colonel J. PASZKOWSKI.
Major de division	N.....

Infanterie.

Général de brigade.	LUC BIEGANSKI.
1 ^{er} Régiment, Colonel Michel GRABOWSKI.	
2 ^e Régiment, Colonel Comte Stas POTOCKI.	
3 ^e Régiment, Colonel ZOLTOWSKI.	
4 ^e Régiment, Colonel Comte Félix POTOCKI.	

Cavalerie.

Général de brigade.	Stan. WOJCZYNSKI.
1 ^{er} Régiment de chasseurs, Colonel Michel DOMBROWSKI, puis PRZEBENDOWSKI.	
2 ^e Régiment de lanciers, Colonel Comte Thadée TYSZKIEWICZ.	

Artillerie à pied.

1 ^{er} Bataillon	Chef de bataillon J. REDEL.
-------------------------------------	-----------------------------

(1) Les lanciers du duché portaient le nom de hulans : nous conserverons ce nom de lancier pour les différencier des hulans des armées allemande, autrichienne et russe.

2^e DIVISION

Général de division.	ZAJONCZEK.
Chef d'état-major	Colonel KOSSECKI.
Major de division	SKORZEWSKI (Paul).

Infanterie.

Général de brigade.	Comte Isidore KRASINSKI.
5 ^e Régiment ⁽¹⁾ ,	Colonel Prince Michel RADZIWILL.
6 ^e Régiment,	Colonel Valentin SKORZEWSKI.
7 ^e Régiment,	Colonel SOBOLEWSKI.
8 ^e Régiment,	Colonel GODEBSKI.

Cavalerie.

Général de brigade.	NIEMOJEWSKI.
3 ^e Régiment-lanciers,	Colonel LONCZYNSKI.
4 ^e Régiment-chasseurs,	Colonel KWASNIEWSKI.

Artillerie à pied.

2^e Bataillon, Chef de bataillon GORSKI.

3^e DIVISION

Général de division.	Jean-Henri DOMBROWSKI.
Chef d'état-major	Colonel Cz. PAKOSZ.
Major de division	M. HAUKE.

Infanterie.

Général de brigade.	Amilcar KOSINSKI.
9 ^e Régiment,	Colonel Prince Antoine SULKOWSKI.
10 ^e Régiment,	Colonel DOWNAROWICZ.
11 ^e Régiment,	Colonel MIELZYNSKI.
12 ^e Régiment,	Colonel PONINSKI.

(1) Le 5^e régiment était l'ancienne légion du Nord, qui s'était distinguée au siège de Dantzig. Attachée à la division Milhaud elle resta avec elle comme garnison de la place; elle était à la solde de la France. Lors de l'organisation du duché de Varsovie, on lui donna le choix de rester au service de la France ou de passer au service du duché. Le 11 août, elle fut convoquée à une revue, et chaque compagnie, consultée sur son choix, cria: Vive la Pologne! (Niech z y je Polksa!) Il n'y eut que les officiers français en service dans la légion qui demandèrent à rentrer dans l'armée française. La légion prit le nom de 5^e régiment du duché, et n'arriva à Varsovie qu'au commencement de mai 1808.

Cavalerie.

Général de brigade. M. SOKOLNICKI.

5^e Régiment-chasseurs, Colonel TURNO.

6^e Régiment-lanciers, Colonel DOM. DZIEWANOWSKI.

Artillerie à pied.

3^e Bataillon. Chef de bataillon HURTIG.

En résumé, l'armée du duché de Varsovie comprenait au total, en 1807, 31.713 hommes d'infanterie, 6.035 cavaliers et 95 canons, y compris ceux de la batterie à cheval que le jeune comte Wladimir Potocki organisa à ses frais. Trois officiers français furent détachés à cette armée pour en organiser l'artillerie et le génie, c'étaient Pelletier, Bontemps et Malet de Granville, qui prit plus tard le nom de Malecki.

En même temps le régiment de cheveu-légers de la garde s'organisait dans la caserne de Mir. Son colonel était le comte Vincent Krasinski, les chefs de ses quatre escadrons étaient Thomas Lubienski, Jean Kozietuski, Ignace Stokowski et Henri Kamienski.

L'ancienne légion polaco-italienne, arrivée en Silésie avec le général Grabinski et laissée au roi de Westphalie fut aussi l'objet d'une réorganisation. Portée à l'effectif de 6.000 hommes, elle prit le nom de légion de la Vistule et fut divisée en trois régiments.

1 ^{er} Régiment :	{	Colonel CHLOPICKI.
	{	Major KONSINOWSKI.
	{	Chefs de bataillon : RUTHIE et FONDZIELSKI.
2 ^e Régiment :	{	Colonel BIALOWIEJSKI.
	{	Major SZOTT.
3 ^e Régiment :	{	Colonel SWIDERSKI.
	{	Major BILLING.

Le régiment de cavalerie de cette légion, lanciers de la Vistule, qui devint plus tard le 7^e lanciers français, reçut comme chef le colonel Klicki, en remplacement du colonel Rozniecki, nommé général inspecteur de la cavalerie.

Au mois de novembre, le général Grabinski reçut l'ordre de demander séparément à chaque régiment de la légion de la Vistule, ainsi qu'on l'avait fait pour la légion du Nord, s'il voulait entrer dans l'armée française. Tous sans exception, officiers et soldats, répondirent qu'ils ne voulaient servir que leur patrie. Mais l'Empereur ne tint pas compte de ce désir et les envoya à Cassel, au service du

royaume de Westphalie. En arrivant dans cette nouvelle garnison, la légion reçut les restes des hussards de Kalinowski ⁽¹⁾, qui furent répartis dans les divers régiments.

Les troupes qui formaient les trois divisions polonaises restèrent pour le moment en Pologne, où elles tinrent garnison dans les différentes villes du pays. Le maréchal Davout en passa l'inspection, en commençant par la division du prince Poniatowski, dont l'état-major se trouvait à Varsovie. Il fut étonné du bon ordre des troupes, de la manière dont elles manœuvraient et de la belle allure des soldats, et en témoigna sa satisfaction par les éloges qu'il adressa aux officiers après la revue.

Le maréchal, qui avait sous ses ordres toutes les troupes françaises et étrangères qui se trouvaient dans le duché, était en réalité un vice-roi militaire, avec le suprême contrôle sur les autorités civiles pendant cette période d'organisation. « Quoi qu'il nous fasse sentir, dit Ostrowski, que nous n'avons pas encore conquis notre indépendance, puisque c'est lui qui gouverne le pays, son honnêteté, son amour de la discipline, sa sévérité, son énergie bien connue, lui viennent en aide pour faire régner l'ordre dans le duché et assurer le succès du gouvernement civil. »

Le 1^{er} septembre 1807, le comte de Schœnfeld, ministre plénipotentiaire du roi de Saxe, était arrivé à Varsovie : le 5, il fit réunir le gouvernement provisoire, en prononça la dissolution puis il lut le décret royal remplaçant le gouvernement par un ministère de 6 membres, presque tous membres de l'ancien gouvernement. Stanislas Malachowski était président du conseil, le prince Poniatowski conservait le portefeuille de la guerre.

Le 21 du même mois, le roi de Saxe, duc de Varsovie, reçu à la frontière par le président du conseil des ministres et par le général Dombrowski, arriva à Varsovie avec sa femme et sa fille, et fit son entrée solennelle dans la capitale. Frédéric-Auguste aimait les Polonais et parlait bien leur langue; il était bon, juste et pieux, mais n'avait rien d'un soldat et manquait complètement du prestige qui lui eût été nécessaire pour répondre à l'enthousiasme de ses nouveaux sujets.

« L'entrée du roi à Varsovie a été superbe, écrit M^{me} Nakwaska. Il était assis dans un carrosse découvert traîné par huit chevaux. Le maréchal Davout et le prince

(1) Ce régiment de hussards, organisé par le prince Jean Sulkowski, avait été accepté à la solde et au service de la France par décret impérial du 12 mars 1807, et devait comprendre 1.043 hommes. Le colonel Kalinowski remplaça Sulkowski le 10 octobre. Le général Rozniecki passa en revue le régiment à Mlociny, où on lui présenta 529 hommes et 217 chevaux, mais les hommes n'avaient encore ni armes, ni uniformes. Napoléon fit licencier le régiment et en fit répartir les hommes dans les lanciers de la Vistule (300 hommes) et dans les régiments d'infanterie. (Mémoires de Cajetan Wojciechowski.)

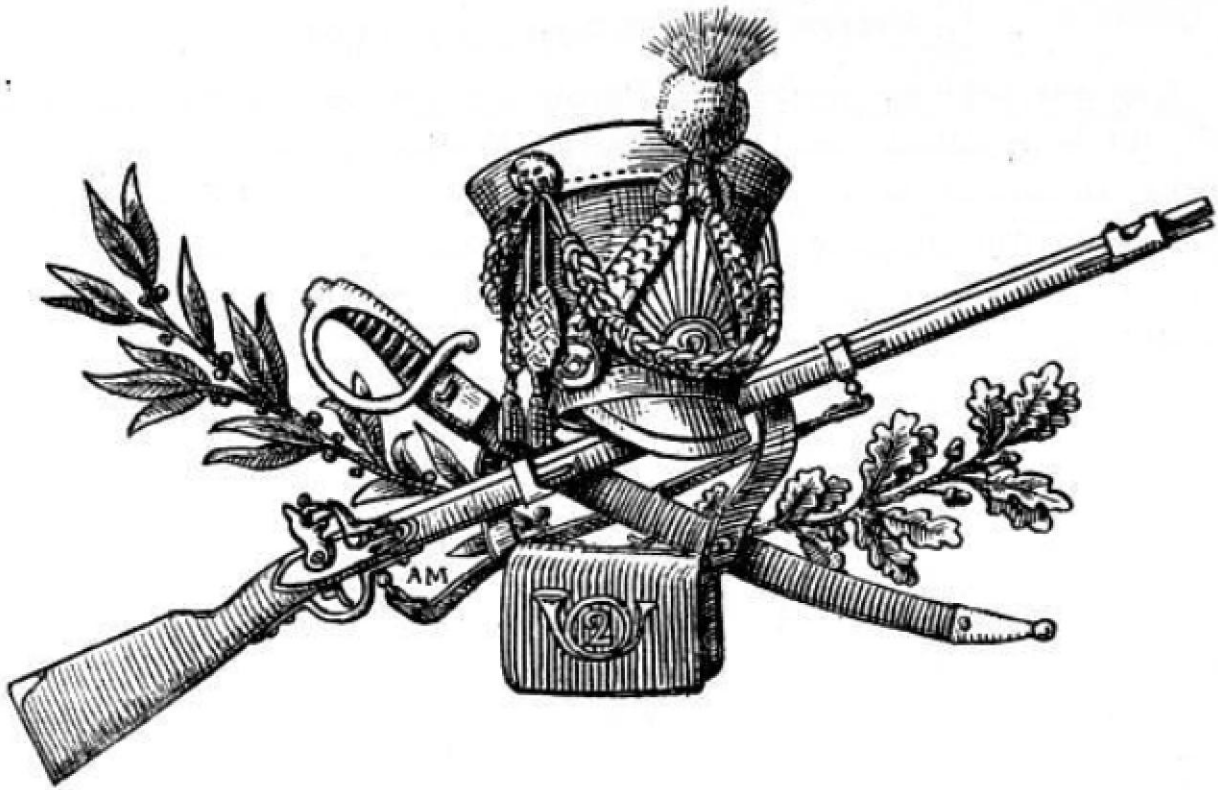
Joseph l'accompagnaient à cheval, ainsi que les généraux et les officiers, en uniformes éclatants et admirablement montés, qui lui faisaient une escorte magnifique... Les cloches des églises sonnaient, les vivat! retentissaient comme un tonnerre... »

Les réceptions et les fêtes se succédèrent sans interruption pendant le séjour du roi à Varsovie. C'est dans un de ces bals que le général de division Morand fit la connaissance d'une jeune Polonaise de bonne famille et de grande beauté, M^{lle} Parys, et en devint éperdument amoureux. Le lendemain il la demanda en mariage, fut agréé, et leur union fut célébrée quelques jours plus tard.

Le roi de Saxe resta à Varsovie jusqu'au 21 décembre. La veille de son départ, il rétablit l'ordre militaire « *Virtuti militari* », qu'avait créé Stanislas-Auguste, et en décora plusieurs officiers de tous grades. Il apporta aux insignes de cet ordre une modification, en remplaçant sur le revers de la croix le guerrier à cheval — le même qui figure sur les armes de la Lithuanie — par les mots « *Rex et patria* » ; il voulait ainsi éviter de froisser l'empereur de Russie.

Après le départ du roi, le duché de Varsovie continua à s'organiser : au mois d'avril 1808, il fut divisé en départements. En vue de diminuer les charges qui pesaient sur le pays, l'Empereur prit à son compte le tiers des dépenses de l'armée polonaise et ordonna au maréchal Davout de payer au trésor polonais, à partir du mois de juin, tout ce dont il avait besoin pour l'entretien des corps français établis dans le duché, et qui avaient jusque-là vécu aux frais des Polonais. Cette mesure fit bonne impression sur tous, car le trésor du duché était hors d'état de supporter de telles dépenses.

Ce n'est qu'au commencement du mois de septembre que les troupes françaises se retirèrent pour aller en Silésie, avec Breslau pour quartier général. Le maréchal conserva encore quelque temps l'autorité suprême sur l'armée polonaise, mais il confia au prince Joseph Poniatowski le commandement direct des trois divisions qu'elle comprenait. Il continua cependant d'exercer une surveillance politique sur le duché, et confia le commandement de la place de Varsovie à l'un de ses officiers, le colonel Saulnier.



CHAPITRE III

LES POLONAIS EN ESPAGNE EN 1808 — SARAGOSSE

Dès le commencement de l'année 1808, l'Empereur Napoléon s'était décidé à intervenir en Espagne, où la situation politique était fortement troublée : des forces françaises considérables s'acheminaient vers Madrid, des réserves étaient organisées en France pour les soutenir ; le commandement de tous ces détachements était confié à Murat. Celui-ci, arrivé à Bayonne le 26 février pour prendre la direction des mouvements de troupes et compléter l'organisation de l'armée d'Espagne, franchit la frontière le 10 mars. Moins de deux semaines plus tard, le 23, les troupes françaises étaient à Madrid.

Prévoyant qu'il serait obligé de se rendre lui-même en Espagne, Napoléon avait fait diriger sur Bayonne des détachements de sa garde, les mamelucks et des troupes polonaises, légion de la Vistule et cheveau-légers de la Garde. Lui-même quitta Paris le 2 avril pour arriver le 14 à Bayonne, où il s'installa au château de Marac.

L'un des premiers régiments polonais qui arrivèrent à Bayonne, à la fin d'avril, fut le régiment des lanciers de la Vistule, commandé par le colonel Konopka, successeur de Klicki à la tête du régiment. Le lendemain, ce furent les régiments d'infanterie de la légion, qui avaient quitté Cassel au mois de février, et laissé en passant leur dépôt à Sedan, sous les ordres du major Falkowski, ancien officier d'ordonnance de l'Empereur.

Napoléon passa en revue chacun de ces régiments. Le chef de la légion de la Vistule était le général Grabinski, officier déjà âgé, mais plein de mérite et de bravoure. Sans tenir compte des sentiments qui l'attachaient à ses troupes, l'Empereur voulut lui imposer le commandement de la brigade suisse : Grabinski refusa et donna sa démission, de sorte que la légion resta sans chef. Ce ne fut que plus tard, par décret du 7 juin 1808, que le colonel Chlopicki, chef du 1^{er} régiment, fut appelé au commandement en chef de la légion de la Vistule.

Il y avait donc à l'armée, au commencement de la campagne d'Espagne, environ 8.000 Polonais, tant légionnaires que cheveu-légers de la Garde.

Napoléon reçut à Bayonne la députation polonaise que le roi de Saxe lui avait envoyée à Paris, pour lui exprimer sa gratitude de l'organisation du duché de Varsovie. Les députés étaient Stanislas Potocki, Dzialynski et Bielski. L'Empereur les retint près de lui pour régler diverses affaires qui intéressaient le duché : à la fin de mai, il conclut avec eux la convention dite de Bayonne, qui réglait la dette du duché envers la France. Il s'était en effet substitué à la Prusse, comme créancier des prêts hypothécaires que cette puissance avait faits aux propriétaires fonciers polonais, prêts qui, intérêts compris, s'élevaient à plus de 40 millions. Il avait en outre avancé sur son trésor un million de francs pour aider à l'organisation de l'armée polonaise, et estimait à 3 millions la valeur des armes et des canons qu'il lui avait fournis, aux dépens des arsenaux et des magasins de la Prusse. L'ensemble de toutes ces dettes fut réduit au chiffre global de 20 millions, que le duché s'engagea à rembourser à la France en trois versements avant l'année 1811.

C'est aussi pendant son séjour à Bayonne que l'Empereur fit entrer la Pologne dans la Confédération du Rhin, non comme dépendance de la Saxe, mais comme état distinct : on sait que l'Empereur était Protecteur de la Confédération du Rhin. Par une seconde convention, conclue aussi à Bayonne, il demanda que le duché lui assurât un contingent de 8.000 hommes (infanterie, cavalerie, artillerie) et envoyât en outre des recrues pour maintenir au complet les effectifs de la légion de la Vistule et des cheveu-légers polonais. La députation n'osa pas refuser; mais, se rappelant les désastres de Saint-Domingue,

elle obtint l'assurance que les troupes polonaises ne seraient jamais employées en dehors du continent.

C'est en vertu de cette convention qu'au mois d'août arrivèrent trois régiments d'infanterie du duché, prélevés à raison de un par chaque division polonaise; c'étaient :

le 4^e régiment, colonel Félix Potocki,

le 7^e régiment, colonel Mathieu Sobolewski.

le 9^e régiment, colonel prince Antoine Sulkowski.

Ces régiments comptaient un total de 8.000 hommes, ce qui portait à 16.000 le nombre des Polonais dans la péninsule.

Le reste de l'armée polonaise, déjà presque considéré comme un corps français, devint le 9^e corps d'armée. Lorsqu'on rappela en France les garnisons françaises de Dantzic, Glogau, Küstrin et Stettin, elles furent remplacées par les mieux équipés et les mieux armés des régiments polonais. Il ne resta plus dans le duché, après le départ du corps du maréchal Davout, que 12.000 soldats polonais, sans compter les troupes saxonnes, qui furent bientôt réduites à 1.200 hommes.

Ajoutons que l'armement des troupes polonaises était généralement très défectueux. En septembre 1808, l'Empereur leur fit encore envoyer 12.900 fusils. 1.200 carabines, 280 pistolets et 750 sabres, qui furent surtout distribués aux garnisons des forteresses mentionnées plus haut. Les troupes qui restèrent en Pologne n'avaient que de vieux fusils prussiens, dont les platines étaient en si mauvais état qu'à peine pouvait-il partir un coup sur cinq.

Revenons maintenant au rôle des troupes polonaises en Espagne.

Murat avait emmené avec lui deux escadrons des cheveu-légers polonais de la Garde, ceux de Lubienski et de Koziatulski; le 3^e escadron, avec Jerzmanowski, ne tarda pas à le rejoindre, ainsi que le colonel Krasinski; ces escadrons se trouvaient à Madrid quand éclata l'insurrection du 2 mai. Il n'y avait alors dans l'intérieur de la ville que 4.000 hommes d'infanterie, 18 canons et 200 mamelucks; la cavalerie était cantonnée dans les villages voisins en dehors de la ville; sitôt prévenue, elle se rassembla pour y entrer. L'infanterie seule avec les mamelucks et quelques chasseurs à cheval prit part à la répression sanglante de l'émeute. Les cheveu-légers n'eurent à remplir qu'un rôle de surveillance et de police, et contribuèrent à maintenir le calme par de fréquentes patrouilles.

Mais l'insurrection gagna bientôt toute l'Espagne, à la fin du mois de mai, quand on y apprit l'abdication arrachée au roi d'Espagne et à son fils par Napoléon, qui voulait donner le trône d'Espagne à son frère Joseph. L'Empereur envoya aussitôt des ordres énergiques pour réprimer le mouvement insurrectionnel.

En arrière du corps du maréchal Moncey et de celui du général Dupont, il avait en réserve le corps du maréchal Bessières, formé des divisions Merle, Verdier et Lassalle; il le renforça encore en lui envoyant la légion de la Vistule, avec ses trois régiments d'infanterie à 1.600 hommes et son régiment de lanciers à 1.000 hommes.

En quittant Bayonne, la légion de la Vistule reçut l'ordre de se rendre à Pampelune, sous les ordres du général Lefebvre-Desnouettes, qui devait passer avec elle en Aragon. Les trois régiments, avec l'artillerie qu'ils accompagnaient, traversèrent les Pyrénées successivement, le 7, le 13 et le 25 juin 1808; leur régiment de cavalerie, avec le colonel Konopka, les avait précédés. Dès l'arrivée à Pampelune des lanciers polonais, le général Lefebvre-Desnouettes se mit en route pour Saragosse, sans attendre le reste de la légion. Il arriva sur l'Èbre le 12 juin, et chassa les Espagnols de Tudela, où il fut rejoint par le 1^{er} régiment de la Vistule et par un bataillon français. Avec ce renfort, il se porta au-devant d'un fort détachement espagnol de 10.000 hommes renforcé de 18 canons, que son chef, Palafox, avait posté à Mallen pour arrêter les Français. L'attaque de l'infanterie, vigoureusement menée, et l'apparition subite des lanciers de Konopka sur leur gauche mirent en fuite les Espagnols, qui perdirent plus de 6.000 hommes. Ils se reformèrent le lendemain à Alagon, mais, devant le feu des tirailleurs français et polonais, ils se dispersèrent pour aller se réfugier derrière les murailles de Saragosse.

Le 15 juin, Lefebvre-Desnouettes se porte sur cette ville, précédé en avant-garde par deux escadrons de lanciers et le 1^{er} régiment de la Vistule. Sur les hauteurs, devant la route d'Epila, 5.000 Espagnols barrent la route; le colonel Chlopicki les chasse de leurs positions et les refoule dans la ville en leur enlevant deux canons. Une attaque brusquée contre la porte del Carmen et la porte Santa-Engrazia échoue devant l'énergique résistance des défenseurs, et les assaillants doivent s'écarter et attendre des renforts pour commencer un siège en règle; ils établissent leur camp entre le canal et l'Èbre.

Le 21 juin, le 2^e régiment de la Vistule arrive à son tour et prend position sur la route d'Alagon.

Palafox avait quitté Saragosse et rassemblé quelques détachements qui, réunis à 3.000 hommes des nouvelles levées et aux insurgés des environs, formèrent un corps de 8.000 hommes d'infanterie, avec 100 cavaliers et 4 canons. Ce corps s'avance pour menacer les communications des Français et s'arrête le 23 juin à Epila, à une trentaine de kilomètres de Saragosse. Le colonel Chlopicki part le 23 au soir pour se porter au-devant de l'ennemi, marche toute la nuit, arrive en face des Espagnols, cloue les canonnières sur leurs pièces, disperse l'infanterie et s'empare des 4 canons.

L'Empereur, informé de cette résistance, désigne quelques troupes de renfort et envoie le général Verdier prendre le commandement des troupes réunies devant Saragosse. Celui-ci se rapproche de la place : à l'aile gauche, on chasse les grand'gardes espagnoles placées près du château ; à droite, la brigade Habert prend 4 canons à l'ennemi ; la position de Monte-Torrero est enlevée.

Le 3^e régiment de la Vistule arrive devant la place le 30 juillet, après avoir marché jour et nuit ; un peu d'artillerie de siège arrive également.

A l'aide de ces renforts, le général Verdier décide de tenter une nouvelle attaque le 2 juillet. Une fausse attaque doit être exécutée sur le château par le colonel Piré, commandant la brigade de l'aile gauche ; à droite, le général Habert doit attaquer le couvent Saint-Joseph, devant la porte Quemada ; la principale attaque, celle du centre, sera dirigée contre la porte del Carmen par le général Lefebvre-Desnouettes.

L'attaque de gauche est exécutée par le 1^{er} bataillon du 3^e régiment de la Vistule ; quoique menée avec prudence, elle coûte la vie au major Szott, qui dirige le bataillon.

Deux colonnes sont lancées sur le couvent Saint-Joseph ; l'une, sous les ordres du général Habert, et composée d'un bataillon français et d'une compagnie de voltigeurs du 1^{er} régiment polonais, s'avance le long de la route du Monte-Torrero ; l'autre, conduite par le colonel Chlopicki avec 400 Polonais de son régiment, s'avance par les jardins. Après avoir échoué une première fois, ces colonnes reviennent à la charge et s'emparent du couvent, mais le lieutenant-colonel qui dirigeait le bataillon français est tué.

Au centre, deux compagnies, l'une du 2^e polonais, l'autre du 70^e régiment français, se jettent sur le couvent des Capucins, situé à une centaine de mètres de la porte del Carmen, et en chassent les Espagnols, qui se retirent en mettant le feu aux bâtiments ; 4 canons sont alors mis en batterie contre la ville et l'attaque générale commence. Les compagnies de voltigeurs arrivent jusqu'à la porte, mais les Espagnols ne se laissent pas vaincre. Une cinquantaine de Polonais parviennent à atteindre la porte del Portillo ; la moitié sont tués sur le parapet d'une batterie.

Enfin, devant l'impossibilité de pénétrer dans la ville, le général Verdier donne l'ordre de la retraite et rentre dans son camp ; ses 4 canons, dont tous les attelages ont été tués, sont sauvés par les voltigeurs du 2^e régiment polonais qui les ramènent sous une pluie de balles.

On fut dès lors amené à entreprendre un siège régulier ; le général Lacoste, du génie, prit la direction des travaux. Il n'avait avec lui que deux officiers de son arme : on mit à sa disposition des officiers d'infanterie, tant français que

polonais. Le capitaine Jupe, des lanciers de la Vistule, qui avait servi dans l'artillerie, constitua un détachement spécial choisi parmi les Polonais en vue d'assurer ce service.

Malheureusement l'insuffisance des effectifs n'avait permis de bloquer et d'attaquer la place que sur la rive droite de l'Èbre. Le faubourg situé sur la rive gauche resta toujours libre, et c'est par là que les assiégés restèrent en communication avec l'extérieur et purent souvent recevoir des renforts.

Pendant que se poursuivaient les travaux de siège, l'ennemi ne cessait de harceler les troupes d'investissement par des sorties fréquentes. Toutes ces attaques furent repoussées, et ce fut pour les régiments de la Vistule, pour le 3^e en particulier, l'occasion de se distinguer.

Le 2 août, la garnison de la place reçut un renfort de 2.000 hommes avec quelques canons. Le même jour, les 14^e et 44^e régiments venaient renforcer l'armée assiégeante.

Les batteries de siège furent terminées et armées le 3 août au matin, et la place fut encore une fois sommée de se rendre. A cette sommation, Palafox répondit qu'il continuerait à faire la guerre « au couteau », si tous les autres moyens de défense lui manquaient. Le bombardement commença, et l'on disposa des batteries pour faire brèche au château et au couvent de Santa-Engrazia. Le lendemain 4, deux brèches étaient faites à droite et à gauche de la porte du couvent et étaient reconnues praticables. A onze heures les colonnes d'assaut se massèrent dans les tranchées, puis s'élançèrent vers la ville, pendant que le 3^e régiment polonais exécutait une fausse attaque sur la rive gauche de l'Èbre. Sur la brèche de droite le 1^{er} bataillon du 70^e français partit le premier, suivi du 1^{er} polonais : en même temps le capitaine Ball et les deux compagnies d'élite du 1^{er} bataillon du 2^e polonais se jetèrent sur la brèche de gauche, en délogèrent l'ennemi qui leur abandonna une batterie ; arrêtés un instant par des murs élevés sous une grêle de balles, ils réussirent quand même à se frayer un passage et à ouvrir au 44^e régiment français la porte du couvent barricadée avec des sacs à terre. Toute la colonne de gauche entra alors dans la ville.

En plus de ces deux brèches, les sapeurs devaient, pendant l'assaut, ouvrir un passage près de la porte del Carmen au 2^e bataillon polonais. Ils y réussirent et le major Regulski pénétra dans la ville avec son bataillon ; mais, arrêté bientôt par des obstacles infranchissables, il dut se retirer par le même chemin et subit de grosses pertes : des 80 grenadiers des compagnies d'élite 27 seulement sortirent de la ville.

Les assaillants qui avaient pénétré dans la place durent se battre à chaque pas, conquérir les maisons une à une, étage par étage. Quelques détachements

du 70^e, le 1^{er} régiment polonais, le 14^e avec le colonel Henriot, arrivèrent enfin jusqu'à la rue principale, le Gosso, et firent des efforts désespérés pour la traverser, mais sans y réussir, en raison de la résistance acharnée des défenseurs. Pendant ce temps, la colonne de gauche s'était précipitée sur la place del Carmen, défendue par une batterie dont les canonniers se firent massacrer jusqu'au dernier : le 44^e régiment français et le 2^e de la Vistule jonchèrent encore le sol de leurs cadavres. Enfin, on fut obligé d'abandonner le couvent des Carmes, plusieurs fois pris et repris, après l'avoir incendié.

La nuit arrivée, on s'installa dans les maisons conquises ; le 3^e régiment polonais et le 19^e français, rappelés du faubourg, occupèrent la rue Santa-Engrazia.

La lutte recommença le lendemain, sans qu'on pût encore traverser le Cosso, qui avait déjà coûté tant de sang. En raison de l'impossibilité de continuer les attaques avec les forces trop restreintes dont on disposait, on se décida à s'arrêter et à ne conserver que les positions conquises. Du 4 au 13 août, on n'avait pu en effet prendre que quatre maisons.

A ce moment parvint à Saragosse la nouvelle du désastre de Baylen, où le général Dupont avait capitulé avec sa division ; ce désastre avait entraîné l'évacuation de Madrid par le roi Joseph et la retraite de l'armée française jusqu'à Vittoria. En même temps, les défenseurs de Saragosse attendaient des renforts qui leur arrivaient de Valence. Craignant d'être coupé du reste de l'armée, le général Verdier prit le parti d'abandonner pendant la nuit les ruines si chèrement conquises. A minuit, le 13, au signal donné par quatre coups de canon, après avoir brûlé les affûts et noyé les munitions, l'armée assiégeante prit la route de Tudela, aux acclamations de joie des défenseurs de la place. Après avoir installé à Tudela une grande ambulance, où les blessés non transportables furent laissés à la discrétion des Espagnols, le général Verdier se retira au delà de l'Aragon, et y resta jusqu'au second siège de Saragosse.

L'échec du premier siège avait rempli d'enthousiasme les défenseurs de la ville et l'Espagne tout entière. Palafox en profita pour préparer aussitôt une seconde défense, dans le cas d'un retour offensif des Français. Il demanda le concours de toute la jeunesse aragonaise : les hommes au-dessous de 35 ans furent enrôlés et envoyés en face des troupes françaises pour s'aguerrir. Un corps de 14.000 hommes arriva de Valence avec le général Saint-Marc, un autre de 8.000 hommes arriva de Murcie avec le général Llamas ; tous deux repartirent de Saragosse pour aller joindre sur le haut Ebre l'armée du général Castaños.

En même temps Palafox ne perdait pas de vue les défenses de Saragosse et s'occupait de les relever et de les améliorer. Dès le commencement de septembre, le mur d'enceinte de la ville fut renforcé, le château d'Aljaferia

flanqué de quatre bastions; une tête de pont en forme de lunette fut construite sur la Huerba; le couvent de Saint-Joseph fut renforcé par de grands travaux; de nouveaux murs furent construits en avant de l'enceinte: le Monte Torrero fut pourvu d'un ouvrage très bien fortifié sur le bord du canal, enfin le faubourg de la rive gauche fut mis en état de défense. A l'intérieur de la ville, des mesures de précaution furent prises, on construisit des abris à l'épreuve de la bombe, et chaque îlot de maisons devint une véritable forteresse. Des approvisionnements furent constitués pour six mois pour une garnison de 15.000 hommes, chiffre qui fut beaucoup augmenté après la bataille de Tudela par l'arrivée des fuyards qui portèrent la garnison à 35.000 hommes.

Du côté des Français, après la retraite du général Verdier, la situation de l'armée était critique. Junot avait capitulé en Portugal, et l'on pouvait craindre d'être forcé de repasser les Pyrénées, quand une nouvelle armée française arriva d'Allemagne et entra en Espagne; elle amenait avec elle les 4^e, 7^e et 9^e régiments d'infanterie du duché de Varsovie. En même temps tous les corps français furent renforcés ainsi que la légion de la Vistule qui, ainsi qu'on l'a vu, avait subi des pertes importantes.

Pendant que s'était poursuivi le premier siège de Saragosse, le roi Joseph était entré en Espagne. Arrivé à Bayonne le 7 juin, reconnu roi le 7 juillet par la Junte réunie à Bayonne, il avait passé la frontière le 9, avec une forte escorte de quatre régiments d'infanterie de vieilles troupes, de lanciers polonais et d'un régiment de cavalerie du duché de Berg; il s'était ainsi dirigé lentement sur Madrid. La résistance de Saragosse exaltait cependant les esprits, et les Espagnols, partout soulevés, se portèrent sur Burgos dans l'espoir d'écraser les troupes de Bessières. Les armées de don Gregorio de la Cuesta et de don Joaquin Blake, formant un total de 26 à 28.000 hommes, se réunirent à Medina del Rio Seco, où le maréchal Bessières les attaqua. A la suite de marches rapides qui avaient égrené ses troupes, il ne pouvait mettre en ligne que 9 à 10.000 hommes d'infanterie et 1.200 cavaliers, dont près de la moitié étaient les cheveu-légers polonais du colonel Krasinski. Malgré leur supériorité numérique, les Espagnols ne tinrent pas devant les baïonnettes françaises et les charges de la cavalerie achevèrent de les renverser; ils laissèrent sur le terrain 4 à 5.000 morts, presque tous tombés sous le sabre des cavaliers, et perdirent 18 canons, beaucoup de drapeaux et une quantité de fusils. Les cheveu-légers polonais se firent remarquer par leur ardeur: l'escadron du capitaine Radziminski culbuta à lui seul le régiment entier des dragons espagnols de la Reyna (14 juillet). Cette victoire permit à Joseph de poursuivre sa marche et d'entrer à Madrid le 20 juillet.

Il y apprit presque aussitôt la nouvelle de la funeste capitulation de Baylen. Epouvanté, il se décida à abandonner Madrid, qu'il quitta le 2 août, ramenant l'armée jusqu'à l'Ebre. C'est cette retraite précipitée qui entraîna la levée du siège de Saragosse. Peu après, on apprenait également la convention de Cintra et l'évacuation du Portugal par Junot (30 août).

Des 130.000 hommes qui étaient entrés en Espagne, 60.000 à peine s'y trouvaient encore sous les armes; 25.000 étaient prisonniers des Espagnols; 25.000, ceux de Junot, se trouvaient sur les flottes anglaises qui les ramenaient en France en vertu des termes de la convention de Cintra; les 20.000 autres avaient péri.

Napoléon n'apprit que le 3 août, à Bordeaux, la capitulation de Baylen et ses conséquences. Il se hâta de rentrer à Paris pour prendre les mesures nécessaires, et faire de nouveaux préparatifs contre l'Espagne, afin de venger les échecs infligés à ses armées. Pleinement rassuré sur son accord avec la Russie à la suite de son séjour à Erfurt et par la convention du 12 octobre, comptant aussi que l'Autriche ne ferait rien contre lui, pendant quelque temps du moins, il donna ses ordres pour l'envoi de nouvelles troupes en Espagne.

La nouvelle armée d'Espagne se composait de 8 corps :

Le 1^{er} corps, maréchal Victor, fut porté de Berlin à Bayonne;

Le 2^e corps (Bessières), fut donné au maréchal Soult;

Le 3^e corps était celui du maréchal Moncey;

Le 4^e corps, maréchal Lefebvre, comprenait la division Sebastiani et des régiments polonais et allemands.

Le 5^e corps, maréchal Mortier, fut envoyé du Rhin aux Pyrénées;

Le 6^e corps fut celui du maréchal Ney, augmenté d'une division;

Le 7^e corps, général Gouvion Saint-Cyr, fut formé des troupes françaises enfermées à Barcelone, de la colonne Reille et de deux divisions venues d'Italie;

Le 8^e corps fut celui de Junot, revenu du Portugal en passant par la France.

Le maréchal Bessières fut mis à la tête d'une réserve de 14.000 cavaliers.

Enfin le général Walther prit le commandement des 10.000 hommes de la Garde impériale.

Les troupes polonaises appelées à prendre part à cette campagne étaient la légion de la Vistule, infanterie et cavalerie, et les cheveau-légers de la garde, déjà en Espagne, puis les 4^e, 7^e et 9^e régiments d'infanterie du duché, qui, arrivés en France au milieu de l'été, laissèrent leurs dépôts à Bordeaux et firent partie du 4^e corps.

L'armée franchit les Pyrénées à la fin d'octobre, et l'Empereur arriva à Bayonne le 3 novembre.

Le 10 novembre, le maréchal Soult mit en déroute, à Burgos, un corps de 12.000 Espagnols, qui furent poursuivis et sabrés par la cavalerie de Lassalle (chasseurs à cheval et cheveu-légers polonais). Le lendemain, le maréchal Victor dispersa à Espinosa les 30.000 hommes du général Blake, qui laissa 3.000 morts et blessés sur le terrain.

Restaient les corps de Palafox et de Castaños. Le maréchal Lannes, à qui fut donné le commandement du 3^e corps, augmenté de la division Lagrange du 6^e corps et de forces importantes de cavalerie, fut chargé de les attaquer et de les refouler sur le 6^e corps. Au 3^e corps étaient joints les régiments de la Vistule; Lefebvre-Desnouettes avait le commandement de toute la cavalerie, cuirassiers, dragons, lanciers polonais et cheveu-légers de la Garde. L'action s'engagea le 23 novembre à Tudela, où la légion de la Vistule combattait pour la deuxième fois. Les Espagnols, refoulés des hauteurs de Tudela dans la plaine, s'enfuirent en désordre, poursuivis par la cavalerie; ils perdirent 40 canons, 2.000 morts et 3.000 prisonniers presque tous blessés. Pendant cette bataille, le 1^{er} régiment de la Vistule était commandé par le colonel Konsinowski, Chlopicki n'étant pas encore guéri des blessures qu'il avait reçues à Saragosse.

La bataille de Burgos avait ouvert la route de Madrid, et Napoléon marcha droit sur cette ville avec le 1^{er} corps, la garde impériale et une partie de la réserve de cavalerie. La route de Madrid traversait les gorges de la Guadarrama, dans lesquelles les Espagnols avaient disposé les 12.000 hommes qui leur restaient pour fermer le passage au col de Somo-Sierra: 16 pièces de canon, réparties en 4 batteries, barraient le passage le plus difficile du défilé.

Arrivé le 29 novembre au pied du col, l'Empereur prit ses dispositions pour forcer le passage le lendemain: deux régiments d'infanterie devaient gravir les hauteurs à droite et à gauche de la route pour faire tomber les défenses des Espagnols, pendant que le reste et la cavalerie suivraient la chaussée. Ce mouvement s'exécute le 30 dès le matin; les Espagnols se défendent assez mal à droite et à gauche, mais le gros de leurs forces et leurs canons exécutent un feu meurtrier sur la colonne du centre. Pour brusquer l'attaque, l'Empereur fait charger sur les batteries l'escadron de cheveu-légers polonais qui était de service près de lui, sous les ordres du chef d'escadrons Koziatulski. Ces jeunes gens s'élancent furieusement, en colonne par quatre en raison de l'étroitesse de la route, et arrivent au galop en haut de la montagne en renversant tout sur leur passage, sous une grêle de projectiles, balles et

mitraille; le premier escadron est à peu près détruit, mais il fraie le passage aux autres, les batteries sont prises, les Espagnols en fuite sont poursuivis au delà du défilé de Guadarrama. « Charge brillante s'il en fût, dit Napoléon, où les Polonais se sont couverts de gloire et ont montré qu'ils étaient dignes de faire partie de la garde impériale: canons, drapeaux, fusils, soldats, tout fut enlevé, coupé ou pris. » L'escadron de Koziatulski laissa 3 officiers et 26 hommes sur le terrain; un officier et 5 hommes moururent de leurs blessures; il y eut en tout 35 tués, 22 blessés grièvement, le reste avait perdu ses chevaux ou était blessé ⁽¹⁾. Cette action d'éclat immortalisa les [cheveu]-légers polonais de la garde.

La prise de Somo-Sierra ouvrait à l'armée la route de Madrid, où l'Empereur entra le 2 décembre, non sans une résistance assez sérieuse du côté des faubourgs.

Tandis que les armées espagnoles étaient refoulées, celle de Palafox sur Saragosse, les autres sur Cuença, sur Almaraz, sur les Asturies, les détachements anglais n'avaient pas encore eu le temps de se réunir. Napoléon prit ses mesures pour les détruire et fit rassembler à Madrid le 1^{er}, le 3^e et le 6^e corps avec une cavalerie considérable.

Le 19 décembre, il envoya Ney avec deux divisions à leur poursuite dans la direction de Valladolid; lui-même, le 22, passa la Guadarrama avec sa Garde. Le colonel Krasinski était à l'avant-garde avec les cheveu-légers; en arrivant au pied de la montagne, effrayé par les difficultés du passage au milieu de tourbillons de neige qui aveuglaient les cavaliers, il voulut arrêter sa colonne pour remettre le passage au lendemain; mais le général Lefebvre-Desnouettes lui apporta l'ordre formel de l'Empereur de continuer sa marche quand même. Les cheveu-légers mirent pied à terre, se formèrent par groupes en se tenant par le bras et traînant leurs chevaux derrière eux, et réussirent ainsi à se frayer un passage au milieu de la neige et de la tempête. Le reste de l'avant-garde et les troupes les suivirent.

La marche se poursuivit au delà de la Guadarrama, ralentie et rendue des plus difficiles en raison du dégel qui rendait les chemins impraticables. Arrivé à Astorga, le 2 janvier 1809, l'Empereur reçut un courrier qui lui apprenait les armements de l'Autriche et l'entente de cette puissance avec l'Angleterre. Cette nouvelle rendait nécessaire sa présence en France, il se décida aussitôt à quitter

(1) Les lieutenants Krzyzanowski, Rowicki et Rudowski furent tués; parmi les blessés se trouvaient les capitaines Dziewanowski et Pierre Krasinski, et le lieutenant Niegolewski; ce dernier avait reçu 2 coups de sabre et 9 coups de baïonnette; il guérit pourtant ainsi que Krasinski, tandis que Dziewanowski mourait quelques jours plus tard des suites de ses blessures.

l'armée, dont il donna le commandement au maréchal Soult. Celui-ci continua la poursuite, et, après une bataille livrée à Elvina, força les Anglais à se rembarquer à la Corogne les 17 et 18 janvier.

Le 22, après la défaite à Uclès des dernières forces espagnoles, le roi Joseph rentra dans sa capitale, soutenu par les divisions Dessolles et Sébastiani.

Quoique la victoire de Tudela datât du 23 novembre, le maréchal Moncey, chargé de prendre Saragosse, n'avait pu s'en rapprocher que le 10 décembre. Aussitôt qu'il fut renforcé par le corps du maréchal Mortier, le 19, il commença l'investissement de la place.

Les régiments de la Vistule, qui avaient pris part au premier siège, avec le général Verdier, étaient répartis dans les deux divisions du 3^e corps ; le 1^{er} faisait partie de la 1^{re} brigade (général Brun) de la 2^e division (général Musnier) ; la 2^e appartenait à la 1^{re} brigade (général Habert) de la 1^{re} division (général Grandjean), et le 3^e, à la 2^e brigade (général Laval) de la même division. Le colonel Chlopicki, guéri de ses blessures, avait repris le commandement du 1^{er} régiment.

La première opération du siège consista à s'emparer des ouvrages extérieurs de la place. Pendant la nuit du 20 au 21 décembre, 300 travailleurs français et 300 travailleurs polonais construisirent une batterie sur une hauteur qui commandait la redoute du Monte-Torrero. Dès l'aube, cette batterie ouvrit le feu ; bientôt, profitant du désordre causé par l'explosion d'un caisson espagnol, le général Habert, avec sa brigade (14^e français et 2^e polonais), assaillit la redoute par la gorge du côté de la ville et en chassa les défenseurs.

Pendant que cette action se déroulait, le général Gazan cherchait à entrer dans le faubourg de la rive gauche, mais toutes ses attaques échouèrent ; il dut se retirer après avoir perdu 400 hommes et se contenter d'investir le faubourg.

L'investissement terminé, le général Lacoste, chargé des travaux de siège, décida de faire 3 attaques : l'une sur le château, à gauche ; la seconde au centre, sur la tête de pont de la Huerba ; la troisième à droite, sur le couvent de Saint-Joseph. La tranchée fut ouverte, dans la nuit du 29 au 30 décembre, sur les trois attaques à la fois, et les travaux se poursuivirent, malgré une grande sortie tentée le 31 par les défenseurs, qui furent vivement repoussés. Plusieurs sorties, tentées le 2 janvier sur la deuxième parallèle, n'eurent pas de résultats plus heureux.

Les attaques principales étaient celles du centre et de droite ; les travaux y furent poussés avec la plus grande activité. Quatre batteries, comprenant 32 bouches à feu dont 8 mortiers, furent achevées le soir du 9 janvier, et ouvrirent le feu le lendemain sur la tête de pont et le couvent de Saint-Joseph,

dont l'artillerie fut réduite au silence vers le soir. Le feu recommença le jour suivant et bientôt la brèche du couvent fut praticable. Vers 4 heures, 250 voltigeurs polonais des 2^e et 3^e régiments, et autant de voltigeurs français des 14^e et 44^e de ligne, ayant à leur tête le lieutenant-colonel Stahl, du 14^e, s'élançèrent sur la brèche et réussirent à s'emparer du couvent, défendu par 3.000 Espagnols qui furent tués, pris ou s'enfuirent. La prise du couvent permit d'ouvrir la troisième parallèle.

Le 15, après une vigoureuse canonnade contre la tête de pont de la Huerba, le capitaine Milberg et 40 voltigeurs du 1^{er} polonais s'emparèrent de l'ouvrage. L'ennemi avait donc perdu sur son front d'attaque tous ses ouvrages extérieurs, et n'avait plus comme protection que la muraille de la ville : il redoubla de travail pour fortifier les maisons et faire de chacune d'elles une véritable forteresse.

Des sorties générales tentées le 17 et le 22 ne réussirent pas mieux que les précédentes.

Cependant les travaux traînaient en longueur ; les troupes, épuisées par les fatigues du siège, en proie à la famine, sans viande, souvent réduites à une demi-ration de pain, commençaient à souffrir beaucoup. L'arrivée du maréchal Lannes, le 23 janvier, vint ranimer les courages et donner une nouvelle impulsion à l'attaque.

Lannes prend aussitôt le commandement de toutes les troupes. Le maréchal Mortier, renvoyé à Catalayud avec la division Suchet, rencontre l'armée de secours de François Palafox ; ce corps de plus de 10.000 hommes, attaqué à la baïonnette, chassé de sa position et poursuivi par la cavalerie, perd 1.000 hommes, 2 drapeaux et 6 canons ; c'est le combat de Liciñena. En même temps, le colonel Gasquet se porte à Zuera, met en déroute 3.000 ennemis, leur fait des prisonniers et leur enlève un canon.

Pendant ce temps, les travaux de siège continuent sans interruption ; sur trois points, les tranchées descendent jusqu'à la Huerba, sur laquelle on établit des ponts protégés par des parapets de gabions et de fascines ; on prépare des places d'armes de l'autre côté de la Huerba pour y concentrer des colonnes d'assaut. Enfin, huit nouvelles batteries sont montées et armées.

Le 26 janvier 1809, 50 canons commencent à ruiner le mur d'enceinte ; trois brèches sont pratiquées, deux vis-à-vis du couvent Saint-Joseph, une plus à droite au couvent Saint-Augustin ; au centre une brèche est ouverte près de Santa Engrazia. L'artillerie espagnole est réduite au silence.

Le lendemain, après une canonnade violente, l'assaut est décidé pour midi. La brèche du couvent de Saint-Augustin n'est pas praticable, mais les deux

autres le sont. Les voltigeurs français et polonais de la brigade Habert, conduits par le lieutenant-colonel Stahl du 14^e, s'élancent sur la brèche de droite, mais arrivés en haut ils se trouvent en face d'un nouveau rempart armé de deux canons et sont forcés de se retirer sous un feu violent ; le sous-lieutenant Dobrzycki tombe grièvement blessé ; on est réduit à se fortifier sur la brèche même.

L'assaut sur la brèche de gauche, exécuté par les voltigeurs de la brigade Laval, ne rencontre pas une résistance aussi vive, la colonne franchit la brèche et s'empare de quelques maisons.

L'attaque du centre était dirigée contre le couvent de Santa-Engrazia que l'on savait miné par l'ennemi ; le 1^{er} régiment polonais se tenait massé dans la tranchée, prêt pour l'assaut. Le capitaine Nagrodski s'élanche sur la brèche avec deux compagnies et 30 sapeurs français ; il tombe percé de deux balles dans la poitrine, mais son détachement entre dans le couvent ; les sapeurs sondent les murs pour chercher les mines. Le colonel Chlopicki, dans la tranchée, veut aller les secourir avec un bataillon, mais le général Lacoste, la montre à la main, le retient par le bras jusqu'à ce que le temps nécessaire pour l'explosion des mines, s'il y en a, soit écoulé. Dès qu'il est libre, Chlopicki se retourne vers ses braves aussi impatients que lui, en leur criant ; « Hurra, dzieci, naprzod ! » (Hourra, les enfants, en avant !). Tous se précipitent dans le couvent et en chassent les Espagnols. Se rendant compte de l'importance d'avoir une place d'armes dans la ville, Chlopicki entre de vive force dans le couvent d'Encalzas, contigu au premier, s'empare de tous les bâtiments qui entourent la place Engrazia et prend une batterie de 2 canons qu'il retourne contre les Espagnols.

C'est à la suite de cet assaut où les Polonais firent preuve de tant d'héroïsme, qu'un grenadier français s'approcha d'un officier polonais pour lui demander comment le royaume de Pologne avait jamais pu être conquis !

L'attaque heureuse de Chlopicki est aussitôt soutenue par les troupes françaises, qui cherchent à étendre leurs avantages et réussissent à se maintenir dans le couvent de la Trinité. Cette journée coûta 600 hommes aux assiégeants, parmi lesquels le brave colonel Stahl ; 15 canons furent enlevés aux Espagnols.

Le maréchal Lannes fut si content de l'exploit de Chlopicki qu'il lui confia le commandement de l'attaque du centre, commandement qu'il conserva pendant les vingt jours que dura encore le siège.

A la suite de ce succès, l'attaque de gauche contre le château fut abandonnée, et la lutte reprit avec plus d'acharnement encore sur les autres points. Il fallut continuer les attaques maison par maison, au prix des plus grands efforts, pour arriver jusqu'au Cosso. Ces luttes continuelles coûtaient

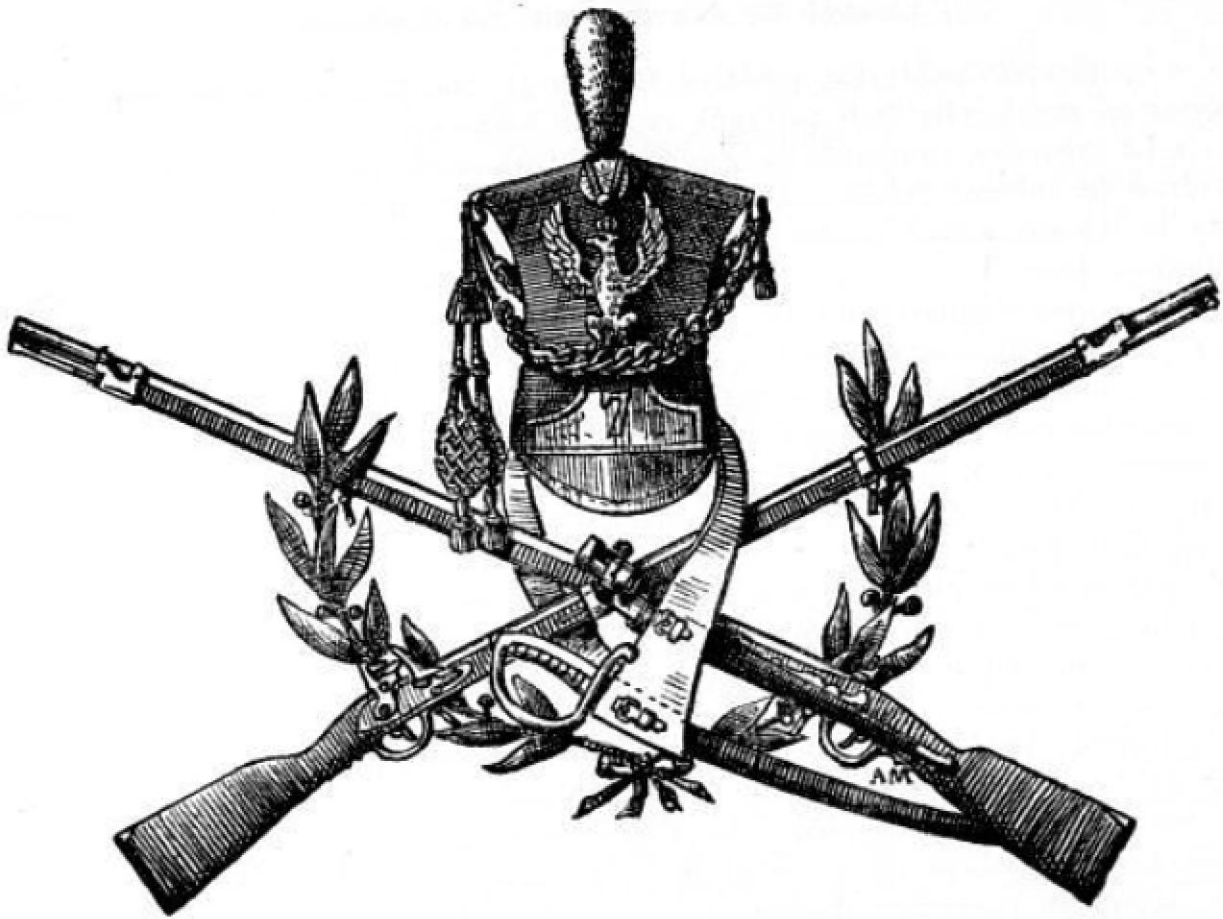
énormément de monde ; le général Lacoste fut tué d'une balle au front ; le colonel Rogniat qui le remplaça fut blessé à son tour.

On fut enfin obligé d'avoir recours à la mine pour progresser. A l'attaque du centre, on fit sauter le couvent de Saint-François, après y avoir attiré des centaines d'Espagnols par une fausse attaque ; puis on s'en empara et on commença à miner le Cosso.

Le 18 février, le maréchal Lannes dirigea lui-même une attaque contre le faubourg, qui fut enlevé et où l'on fit prisonniers 4.000 des défenseurs ; 3.000 s'échappèrent, mais une partie furent tués dans leur fuite. Enfin l'explosion des mines qui firent sauter le bâtiment de l'Université acheva de briser la résistance, et le 20 février, la junte consentit à la reddition de la place.

La défense héroïque de Saragosse avait coûté la vie à plus de 54.000 Espagnols, dont les deux tiers appartenant à la garnison, le reste aux habitants de la ville. Du côté des assiégeants, d'après le général Rogniat, les pertes ne dépassèrent pas 3.000 hommes. Le siège avait duré cinquante-deux jours.

La légion de la Vistule perdit pendant le siège 1.390 hommes, soit près du tiers de son effectif. Elle avait déployé une ardeur incroyable et fait preuve de la plus grande endurance, pendant ce second siège comme pendant le premier, et c'est en grande partie à son concours qu'on était redevable du succès.



CHAPITRE IV

LES POLONAIS EN ESPAGNE DE 1809 A 1812

A la suite de la campagne d'hiver de 1808, après les nombreux combats livrés en décembre et en janvier, les troupes avaient besoin de repos. Aussi l'Empereur prescrivit-il de les laisser se refaire pendant un ou deux mois avant d'achever la soumission du midi de l'Espagne. Les opérations ne reprirent qu'au mois de mars 1809, contre les armées espagnoles qui s'étaient reformées et qui étaient soutenues par 20.000 hommes de troupes anglaises débarquées en Portugal.

Les régiments polonais du duché (4^e, 7^e, 9^e) étaient alors dans le 4^e corps, celui du général Sébastiani, et en constituaient une division. Ils se distinguèrent à la bataille de Talavera, le 28 juillet, et à celle d'Almonacid, le 10 août. Le général Fiszer rapporte comme il suit leur participation à ces batailles, d'après les rapports du prince Antoine Sulkowski, colonel du 9^e régiment.

« La division polonaise, postée à Consuerga, reçut, le 23 juillet 1809, l'ordre de se porter en avant : elle était partagée en deux brigades.

« La première, composée du 4^e régiment d'infanterie et du 1^{er} bataillon du 7^e, sous les ordres du colonel Sobolewski, se mit en marche sur Talavera de la Reyna pour aller à la rencontre des généraux de la Cuesta et Arthur Wellesley. Cette bataille, avantageuse pour S. M. Catholique (le roi Joseph) qui commandait en personne le 1^{er} et le 4^e corps, n'apporta pas moins d'honneur à la brigade polonaise, qui manœuvra jusqu'à 9 heures du soir contre la cavalerie ennemie et se couvrit de gloire.

« La deuxième brigade, composée du 9^e régiment d'infanterie et du 2^e bataillon du 7^e, sous les ordres du colonel Sulkowski, se dirigea sur Tolède pour couvrir cette ville contre une attaque de l'ennemi. Les projets du général espagnol Vénégas pour s'emparer de Tolède échouèrent : le lieutenant-colonel Zdzitowiecki, avec 200 hommes, repoussa bravement la cavalerie qui avait passé la rivière à la nage et l'obligea à s'enfuir par le même chemin, en lui infligeant des pertes sensibles.

« Le 9 août, les deux brigades polonaises se réunirent avec le 4^e corps (Sébastieni), attaquèrent l'ennemi qui assiégeait Tolède, le repoussèrent sur tous les points et l'obligèrent à se retirer.

« L'armée espagnole occupait une très forte position, près du village d'Almonacid, sur des hauteurs que couronnait un ancien château du temps des Maures. Le 11 août, la division polonaise et le 4^e corps marchèrent sur Almonacid ; l'aile droite fut aussitôt engagée. Le 1^{er} bataillon du 9^e polonais, la baïonnette au canon, engagea l'attaque ; dès le début, le grenadier Pociewicz, aidé de quelques camarades, s'empara d'un canon au milieu des rangs ennemis. Pendant ce temps, le 4^e régiment, conduit par le lieutenant-colonel Zembrzycki, et le 7^e, avec le colonel Sobolewski, s'avançaient de front sur la montagne, sous un feu terrible des Espagnols. Le colonel Sobolewski fit battre la charge et s'empara en un clin d'œil de cette position presque imprenable, couverte d'un fort retranchement et défendue par 10.000 hommes et 8 canons. C'est alors qu'il tomba frappé d'une balle, en criant : « Ce n'est rien, en avant, les enfants, en avant ! » puis il mourut.

« En même temps que la division polonaise, la division française du général Laval mettait l'ennemi en fuite ; les Espagnols perdirent 28 canons (sur lesquels 8 furent pris par les Polonais), toutes leurs munitions et leurs bagages ; 2 généraux, plus de 100 officiers et 3.000 hommes furent faits prisonniers.

« De notre côté, nous avons à regretter, outre le colonel Sobolewski, le lieutenant-colonel Sielski, tué pendant le combat.

« En dédommagement de leurs fatigues, S. M. Catholique ordonna de placer les régiments polonais à Tolède et aux alentours, pour s'y refaire par un repos bien mérité. »

A la suite de cette bataille, l'armée de Vénégas était complètement dispersée, et le roi Joseph quitta l'armée pour rentrer à Madrid.

Au mois de novembre, le maréchal Soult, qui avait remplacé le maréchal Jourdan comme chef d'état-major général de l'armée, répartit les quatre corps de l'armée d'Espagne sur un grand demi-cercle au sud-ouest de Madrid, entre le Tage et Tolède, où se trouvait encore la division polonaise.

L'armée espagnole, qui s'était reformée sous le commandement de don

Juan de Areizaga, comprenait près de 60.000 hommes avec 80 canons. Vers le 15 novembre, elle se porta sur Ocaña, où s'engagea le 18 et le 19 novembre une bataille dont les résultats furent des plus importants pour les armes françaises.

Voici le rapport adressé au prince Poniatowski par le prince Antoine Sulkowski à la suite de cette bataille.

« Nous restâmes sur nos anciennes positions jusqu'au 10 novembre. L'ennemi débouchant avec de grandes forces de la Sierra Morena, la division polonaise se rassembla à Ocaña.

« Le 10 novembre, le général Sébastiani, avec la division de dragons du général Milhaud, s'avança à la rencontre des Espagnols; il prit avec lui un bataillon du 7^e polonais sous le commandement du major Jakubowski, qu'il laissa dans une forêt d'oliviers pendant que lui-même commençait l'attaque avec ses cavaliers. Ramené en arrière par de grosses forces de cavalerie espagnole qui le poursuivaient avec vigueur, il fut couvert dans sa retraite par le bataillon de Jakubowski. Il revint à la charge et obligea l'ennemi à s'enfuir avec une perte de 500 hommes et de 2 canons.

« Pendant la nuit, nous nous retirâmes sur Aranjuez et prîmes position sur les hauteurs près de la ville, nous y restâmes jusqu'au 16 novembre.

« Ce jour-là nous nous réunîmes au 1^{er} corps (maréchal Victor). L'ennemi tenta de traverser le Tage à Villamanrique, pour menacer Madrid; pour le couper de cette rivière, nous nous mîmes en route le 17 jusqu'au village de Bayonna: l'ennemi fut forcé de se retirer et de concentrer ses forces à Ocaña.

« Forcés d'accepter la bataille, le 4^e et le 5^e corps se réunirent, et le 19 nous nous mîmes en marche contre l'ennemi dans l'ordre suivant: la division polonaise au centre de la première ligne, l'artillerie et le 5^e corps à droite, le reste de l'infanterie et la cavalerie entière à l'aile gauche; en deuxième ligne la division allemande rangée en colonnes. La réserve, commandée par le roi Joseph, était composée de sa garde et de la division Dessolles.

« Nous prîmes position en bon ordre en face de l'ennemi, et, comme à Almonacid, nous eûmes à subir une pluie de balles et de boulets. L'ennemi, voyant la manœuvre audacieuse de ses adversaires, menacé d'être tourné par nos autres colonnes du côté d'Ocaña, voyant aussi que notre ligne, soutenue par l'artillerie polonaise et hollandaise, s'avançait avec une grande ardeur, commença à se retirer en désordre et, poursuivi par nous, se débânda en laissant sur le terrain 5 à 6.000 tués et blessés, toute son artillerie, ses bagages et ses munitions.

« Lorsque le général Verlet, qui nous commandait, dut rentrer à Madrid en raison de sa maladie, le commandement temporaire fut donné au général Blondeau; mais celui-ci, ne connaissant pas la langue polonaise, me confia le commandement de la division. »

Le prince Sulkowski termine ce rapport en donnant une longue liste des officiers et soldats qui se distinguèrent dans chacun des trois régiments polonais.

Il ne dit pas qu'au plus fort de l'action, voyant un peu d'irrésolution se manifester parmi ses soldats, il prit lui-même le drapeau de son régiment, ramena ses hommes à la charge et emporta le point principal de la position.

Après la bataille d'Ocaña, il n'y eut plus en Espagne de combat sérieux d'infanterie, à l'exception de la bataille de Sagonte, et les régiments polonais ne trouvèrent plus l'occasion de faire parler d'eux.

Une fois encore, cependant, une poignée de ces mêmes Polonais accomplit une action digne d'être rapportée.

Après avoir occupé les provinces de Grenade et de Malaga, le général Sébastiani avait confié à une compagnie de 150 hommes du 4^e régiment la défense de la petite forteresse de Fuengirola, située au bord de la mer entre Malaga et Marbella ; le chef de ces braves était le capitaine Mlokosiewicz.

Le 14 octobre 1811, deux vaisseaux de ligne anglais, quatre frégates et vingt bateaux de transport vinrent débarquer sur le rivage les 82^e et 89^e régiments de ligne anglais et le régiment espagnol de Tolède, en tout près de 4.000 hommes, sous le commandement du général anglais lord Blainey. Celui-ci fit sommer Mlokosiewicz de rendre la forteresse, sans quoi il détruirait la garnison entière : le commandant de la place répondit simplement : « Venez la prendre. »

Lord Blainey fit débarquer de l'artillerie et commença à bombarder Fuengirola avec ces pièces légères, aidées par celles de l'escadre. La garnison ne se laissa pas intimider par cette canonnade ni par les travaux de siège ; cependant elle perdait du monde ; mais un secours vint lui rendre confiance. Une nuit, le lieutenant Chelminski, du 4^e régiment, avec 25 hommes, réussit à traverser les lignes anglaises et arrive à la forteresse, où il annonce que le major Bronisz arrive avec 200 hommes du 4^e et quelques dragons français au secours des assiégés.

Le lendemain, dès l'aube, Mlokosiewicz aperçoit au loin avec sa lunette les secours annoncés. Sans perdre un instant, il laisse 50 hommes dans la forteresse, sort avec le lieutenant Chelminski et les 100 hommes qui lui restent, se jette sur les assiégeants sans leur laisser le temps de se reconnaître, s'empare d'une batterie anglaise de 6 canons, et fonce à la baïonnette sur les Espagnols qu'il met en désordre. Avant que ceux-ci aient pu se rendre compte du petit nombre de leurs agresseurs, des coups de fusil éclatent derrière eux. Pris entre deux feux et croyant à l'arrivée de secours importants, Espagnols et Anglais s'enfuient. Mlokosiewicz et le major Bronisz se lancent à leur poursuite, font prisonniers 140 soldats et 50 officiers, parmi lesquels lord Blainey lui-même.

Pendant sa captivité, qui dura jusqu'en 1814, le général anglais écrivit ses souvenirs : il s'y plaint à plusieurs reprises de la manière dont se conduisaient les Polonais en Espagne. Ces propos d'un prisonnier mécontent n'ont pas une importance excessive, cependant il faut avouer que la discipline des troupes polonaises n'était pas toujours excellente.

Déjà, lorsqu'elles traversaient la France pour venir en Espagne, un incident assez caractéristique s'était produit à Châtellerault. Zaluski raconte que le 7^e régiment polonais, celui du colonel Sobolewski, quitta Châtellerault le soir, pour marcher la nuit en raison des fortes chaleurs ; il était suivi de femmes et de filles qu'attirait la musique et qui l'accompagnèrent jusqu'en dehors de la ville. En arrivant dans un endroit boisé, le régiment fit halte et l'arrière-garde se livra dans l'obscurité à un nouvel enlèvement des Sabines qui fit quelque bruit. L'Empereur, à qui l'on porta plainte, ne s'émut pas outre mesure, et se contenta de répondre que les honnêtes femmes n'avaient pas à suivre, la nuit, la musique d'un régiment en marche.

En Espagne, il est à croire également que les troupes polonaises se livrèrent à des excès, comme aussi les Français, d'ailleurs. Toujours est-il que les Polonais jouissaient d'une réputation de cruauté excessive ; on allait jusqu'à prétendre qu'ils dévoraient les enfants. Kierzkowski parle dans ses mémoires de la terreur que, sous ce rapport, les Polonais inspièrent aux Espagnols, qui sur leur passage cachaient leurs femmes et leurs enfants. Lord Blainey s'étend aussi sur la haine des Espagnols contre les Polonais, auxquels il attribue les excès les plus révoltants. Limouzin (*Souvenirs d'Espagne*) donne la même note : « Leur discipline était tellement relâchée à cet égard, dit-il, que leurs chefs n'y paraissaient pas faire attention... C'étaient en quelque sorte des corps francs auquel tout paraissait permis. Aussi l'approche d'un détachement de ces troupes faisait désertir villes et villages, et le nom de « Polaco » jetait l'épouvante partout. »

Quoi qu'il en soit, les Polonais se battaient admirablement, et inspièrent sur les champs de bataille une véritable terreur aux Espagnols, en particulier les lanciers de la Vistule, qui avaient reçu de leurs ennemis le surnom bien significatif de « los infernos picadores ».

Revenons maintenant à la légion de la Vistule, que nous avons quittée à la fin du siège de Saragosse.

Il serait très difficile de retracer en détail l'histoire de cette vaillante phalange, dont on voit les régiments lutter avec bravoure et concourir au succès dans tous les combats livrés en Catalogne, dans les provinces d'Aragon et de Valence par le général Suchet, et de relater les exploits des lanciers de la Vistule, l'effroi des Espagnols, et dont la seule apparition suffisait à mettre en fuite les guérillas. Leur bravoure était si bien reconnue que tous les généraux demandaient à en avoir des détachements avec eux.

Ne pouvant les suivre partout, nous nous bornerons à mentionner les services les plus éclatants qu'ils rendirent aux armées françaises.

A peine le colonel Chlopicki fut-il guéri des blessures qu'il avait reçues au siège de Saragosse, qu'il reprit le commandement de la légion. Nous le voyons à la tête de toutes les expéditions où ses régiments eurent à lutter contre les Espagnols, troupes régulières ou partisans.

A Maria Belchita, le 18 juin 1809, il enlève à la baïonnette la position ennemie : cet exploit lui apporte enfin le grade de général de brigade, que l'Empereur lui avait fait attendre si longtemps. Un peu plus tard, en Aragon, Chlopicki, avec le colonel Konsinowski, du 2^e régiment, attaque les chefs de partisans Villa-Campa et Gallo-Canta. Villa-Campa est forcé de se réfugier dans le couvent de Notre-Dame de la Tremendad, défendu par 5.000 hommes de troupes régulières. Suchet envoie contre lui le général Henriot, qui a dans ses troupes un bataillon du 2^e régiment de la Vistule : c'est ce bataillon qui plante le premier le drapeau français sur les tours du couvent, le 25 novembre 1809.

Au mois de février 1810, Villa-Campa se montre de nouveau en Aragon. La division Laval, dont une brigade est commandée par Chlopicki, se porte à sa rencontre, l'atteint le 9 février près de la ville fortifiée de Villed, et le met en déroute : la victoire est décidée par l'attaque simultanée du régiment polonais de Chlopicki, et des lanciers de la Vistule du colonel Klicki. Sept jours plus tard, la brigade Chlopicki, formée du 1^{er} régiment de la Vistule et d'un régiment français, s'empare du camp retranché de Fernel, dans la province de Valence, et rejette l'ennemi de l'autre côté du Guadalaviar.

Chlopicki concourt ensuite à la prise de Lérida, le 14 mai, et à celle de Mequinenza le 8 juin, où le seul bataillon du chef de bataillon Chluszewicz suffit à s'assurer de la possession de la place.

C'est encore Chlopicki que le général Suchet désigne, pendant le siège de Tortose (août 1810), quand il lui faut envoyer un chef énergique contre Villa-Campa et le général Carabajal qui organisent l'insurrection en Catalogne : il choisit Chlopicki comme « le général le plus capable, en raison de ses capacités militaires et de son extraordinaire énergie dans l'exécution des missions qui lui sont confiées ». Le général Chlopicki répond à cette confiance en battant l'ennemi dans deux combats, dont le plus important est celui de Fuente Sana, dans lequel, après deux heures de lutte acharnée, il l'oblige à s'enfuir jusqu'à la Nouvelle-Castille, en abandonnant 6 canons et une foule de prisonniers.

Après la bataille de Wagram (5 et 6 juillet 1809), le général Bronikowski était arrivé au quartier général de l'Empereur, envoyé par le prince Poniatowski avec des dépêches importantes relatives à la campagne de Pologne. Napoléon lui témoigna sa satisfaction en lui confiant le commandement d'une nouvelle légion polonaise, qu'il voulait organiser avec les prisonniers autrichiens d'origine

polonaise tombés en son pouvoir. Le décret signé à Wolkersdorf, le 8 juillet 1809, constituait cette 2^e légion de la Vistule à 3 régiments, chacun devant comprendre 3 bataillons à 6 compagnies de 160 hommes.

L'organisation de cette légion fut confiée au capitaine Tanski, ancien légionnaire, qui en fut nommé major, avec rang de lieutenant-colonel. Tanski fit venir pour l'aider quelques officiers polonais de la garde du vice-roi d'Italie et des cheveu-légers de la garde : au bout d'un mois, il avait déjà deux bataillons de 900 hommes. Commencée à Saint-Polten, continuée à Augsbourg, cette organisation fut terminée à Orléans. A ce moment, le général Bronikowski, par décret du 18 février 1810, passa avec son grade dans l'armée française et quitta la légion, qui comptait à ce moment 2.200 hommes : Tanski en resta donc le seul chef. Il reçut alors l'ordre de partir avec eux pour l'Espagne, pour passer sous les ordres du général de division Séras.

En arrivant à Bordeaux, il apprit que la 2^e légion de la Vistule était fondue avec la première, dont elle devenait le 4^e régiment. Ce régiment, entré en Espagne le 29 mars, reçut bientôt un nouveau chef, le colonel Estko, quand Tanski la quitta au mois d'août pour aller se guérir des blessures qu'il avait reçues à Benavente le 2 août 1810.

La dernière action de guerre à laquelle prirent part les régiments de la Vistule en Espagne, fut la bataille de Sagonte, le 25 octobre 1811.

Sagonte était assiégée par le général Suchet depuis la fin de septembre, quand une armée de secours s'avança sous les ordres du général Blake pour faire lever le siège. Ce général avait avec lui 30.000 hommes, parmi lesquels les divisions Zayas et Lardizabal ; il était en outre soutenu par les partisans du général Mahy et ceux de Villa-Campa. Obligé de laisser des troupes devant Sagonte, Suchet n'avait à opposer que 17 à 18.000 hommes à cette armée de secours.

Il place la division Habert à sa gauche, en face de la division Zayas : vers le centre, la division Harispe, la division italienne et la cavalerie font face à la division Lardizabal ; à droite enfin, les brigades Robert et Chlopicki et les dragons italiens font tête à Maby et Villa-Campa, en gardant le défilé de Gilet à Betara.

Au début de l'action, les Espagnols de Lardizabal commencent à remporter quelques avantages et enlèvent quelques pièces ; mais le général Harispe les refoule avec l'aide du 3^e régiment de la Vistule, qui reprend les canons conquis, décime la cavalerie espagnole, et fait pencher la victoire de son côté. A droite, le général Chlopicki, laissant son régiment français avec la brigade Robert pour garder le défilé, arrive avec le 1^{er} régiment de la Vistule soutenir les généraux

Harispe et Boussard, et attaque les Espagnols à Obispo. Après une lutte acharnée, l'ennemi est rejeté sur la rive droite du Guadalaviar en perdant 6.500 hommes tués, blessés ou prisonniers. Le lendemain, Sagonte capitulait.

Quelques semaines plus tard, Valence, investie le 26 décembre, capitulait à son tour le 9 janvier 1812 ; l'armée du général Blake forte de 18.000 hommes, qui s'y était réfugiée, était prisonnière de guerre.

Les cris de victoire retentissaient encore dans le camp français, quand le général Chlopicki reçut l'ordre de revenir immédiatement sur l'Ebre avec les quatre régiments de sa légion : il devait y retrouver les trois régiments de lanciers polonais, portant les nos 7, 8 et 9 de la cavalerie française. Pareil ordre était envoyé au prince Antoine Sulkowski, qui avait été nommé général après la bataille d'Ocaña, pour les 4^e, 7^e et 9^e régiments d'infanterie du duché.

Au mois de février, tous les régiments polonais envoyés en Espagne se trouvaient donc réunis sur l'Ebre ; c'étaient sept régiments d'infanterie et trois de lanciers. Les quatre régiments de la Vistule devaient être à 3.000 hommes, ceux du duché à 2.400, ceux de cavalerie à 1.000 ; on avait comblé les pertes, tous les ans, par de nouveaux contingents. Or, le nombre des Polonais rassemblés sur l'Ebre ne dépassait pas 6.000 hommes. Combien donc avait péri en Espagne ! On peut évaluer à 40.000 hommes le chiffre des pertes pendant cette période de trois ans et demi : les uns avaient été tués sur le champ de bataille ou étaient morts des suites de leurs blessures, les autres n'avaient pas résisté au climat et aux maladies.

Nous venons de parler de trois régiments de lanciers. En effet, un deuxième régiment de lanciers de la Vistule avait été créé, et le chef d'escadrons Thomas Lubienski, des cheveu-légers de la garde, en avait été nommé colonel par décret du 7 février 1811. Quatre mois plus tard, le 18 juin 1811, les deux régiments de lanciers de la Vistule furent incorporés dans l'armée française, et prirent les nos 7 et 8 des régiments de lanciers ; ils contribuèrent à former un troisième régiment, qui prit le n° 9, et porta comme eux le nom de lanciers polonais, quoi qu'il n'entrât pas beaucoup de Polonais dans ses rangs.

Nous avons laissé de côté jusqu'ici les cheveu-légers polonais de la Garde impériale. Les huit compagnies ou escadrons de guerre du régiment avaient accompagné l'Empereur à Madrid et pris part avec lui à la poursuite des Anglais jusqu'à Astorga.

Ils reçurent à ce moment, où l'Empereur quitta l'armée, l'ordre de revenir à Valladolid, puis de rentrer en France. Ils s'échelonnèrent par détachements sur la route pour escorter l'Empereur jusqu'à la frontière ; puis ils se

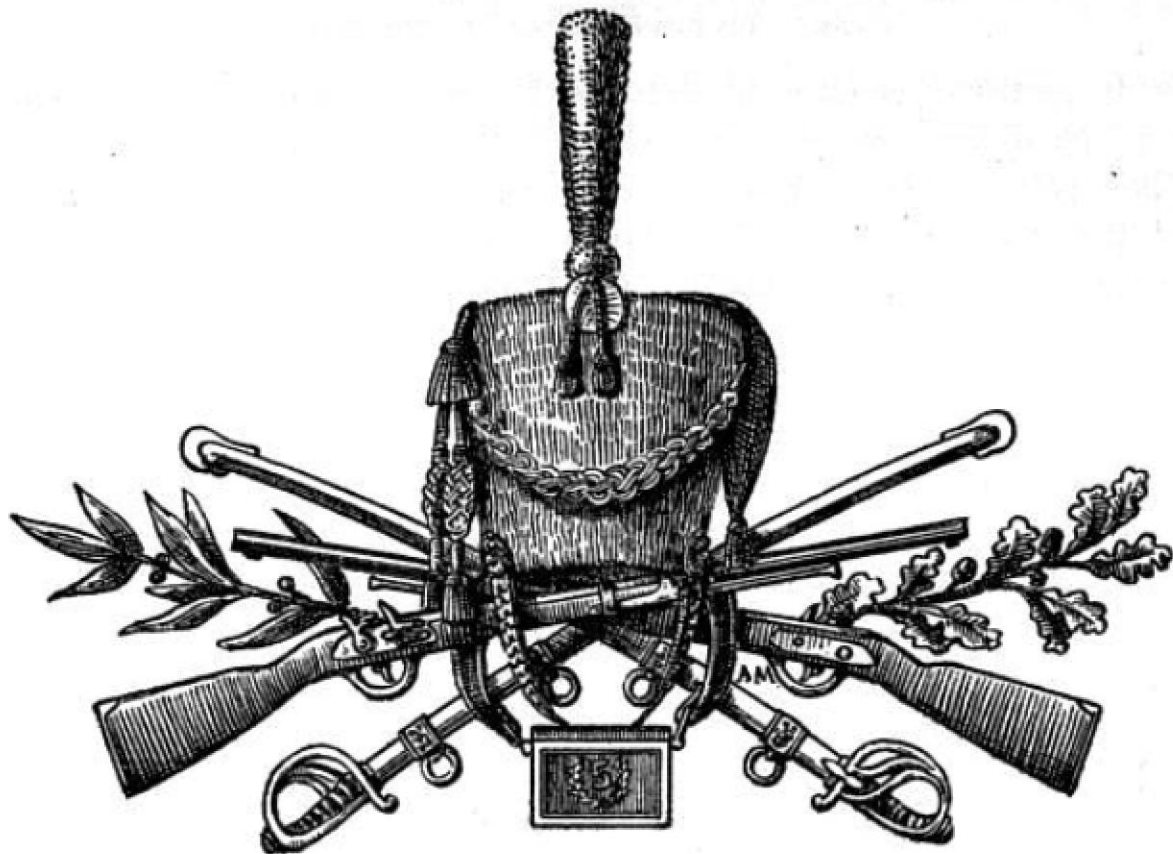
concentrèrent près de la frontière, le premier demi-régiment avec le colonel Krasinski à Toloza, le second avec le major Dautancourt à Villa Franca.

Rentrés à Paris au milieu du mois de février 1809, les escadrons furent complétés pour aller prendre part à la campagne d'Autriche de 1809. Quand cette campagne fut terminée, le régiment revint prendre ses quartiers à Chantilly, mais une partie fut renvoyée en Espagne avec le major Delafre : ce détachement comptait 400 chevaux.

Il partit en trois fractions, le 10 et le 16 décembre 1809, et le 3 janvier 1810, pour arriver en Espagne au milieu de février. C'est au moment où ils allaient franchir la frontière que les cheveu-légers virent leur armement changé, ils reçurent la lance et devinrent cheveu-légers lanciers.

Le détachement fut mis à la disposition du général Dorsenne, qui avait son quartier général à Burgos, et pendant un séjour de dix mois à Castroxeriz, sur la Pisnerga, les Polonais furent employés contre les guérillas. A l'arrivée du maréchal Bessières, on les fit venir à Valladolid ; ils assistèrent à la bataille de Fuentes de Oñoro, mais sans avoir l'occasion de charger.

Enfin en septembre 1811 le détachement, réduit à 315 hommes, fut rappelé en France et réuni à la portion principale du régiment, en vue de la guerre que l'on prévoyait inévitable avec la Russie.



CHAPITRE V

CAMPAGNE DE 1809 EN POLOGNE

Les violences exercées à Bayonne contre la famille royale d'Espagne avaient indigné l'Autriche et l'Allemagne, et les difficultés que les troupes françaises rencontraient dans la péninsule avaient rendu à ces puissances l'espoir d'une revanche des défaites qu'elles avaient subies.

Sous l'impulsion de l'archiduc Charles, l'Autriche avait réorganisé son armée, et les agents de l'Angleterre l'excitaient à la guerre. L'empereur de Russie cherchait bien à l'arrêter dans cette voie, mais le cabinet de Vienne espérait qu'un succès des armes autrichiennes entraînerait contre la France l'Allemagne et même la Russie. Dans la Prusse, l'exaspération contre les Français était si grande que les troupes françaises y furent même insultées.

Un officier de Berlin, le major Schill, qui en 1806 et 1807 avait fait la

guerre de partisans pendant le siège de Dantzig, embaucha des partisans et partit en plein jour avec les 500 cavaliers de la garnison, se dirigeant d'abord sur l'Elbe, puis sur l'Oder. Avec sa troupe qui compta bientôt 600 chevaux, il se mit à piller et tuer les Français, et vint enfin attaquer Stralsund, avec le secours de navires anglais. Poursuivi par des détachements français et par les chasseurs à cheval de Kwasniewski, il fut rejoint dans les rues de Stralsund, tué, et sa troupe fut dispersée.

Pendant que se déroulaient ces événements, les troupes autrichiennes étaient déjà en mouvement. Le 10 avril 1809, l'archiduc Charles et la première armée autrichienne entière passaient l'Inn, marchant sur l'Isar et sur la Bavière. La seconde armée, avec l'archiduc Jean, se dirigeait vers l'Italie. En même temps le 7^e corps autrichien, commandé par l'archiduc Ferdinand d'Este, entrait en Pologne et se mettait en marche sur Varsovie.

Voici quelle était à ce moment la situation de l'armée du duché de Varsovie :

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

3 généraux de division :

Prince PONIATOWSKI, ZAJONCZEK, DOMBROWSKI.

13 généraux de brigade :

KAMINSKI, BIEGANSKI, SOKOLNICKI, ROZNIECKI, KAMIENIECKI, HAUKE, PIOTROWSKI, NIEMOIEWSKI, HEBDOWSKI, FISZER, GRABOWSKI, WOJCZYNSKI, ISIDORE KRASINSKI.

35 aides-de-camp.

1 adjudant-commandant.

3 inspecteurs aux revues.

6 sous-inspecteurs.

3 commissaires des guerres.

3 payeurs.

1 médecin en chef.

1 chirurgien en chef.

1 pharmacien en chef.

3 chirurgiens de 1^e classe.

3 chirurgiens de 2^e classe.

Infanterie : 12 régiments.

1 ^{er} régiment, à Praga.	Colonel MALACHOWSKI	1.934 hommes
2 ^e — à Varsovie.	Colonel Stas. POTOCKI	1.962 —
3 ^e — à Varsovie.	Colonel ZOLTOWSKI	2.339 —
4 ^e — (en France)	Colonel Félix POTOCKI	2.555 —

5 ^e	régiment à Lissa et Czenstochowa.	Colonel prince Michel RADZIWILL.	1.933 hommes
6 ^e	— à Serock	Colonel SIERAWSKI	1.807 —
7 ^e	— (en France)	Colonel SOBOLEWSKI	2.855 —
8 ^e	— à Modlin	Colonel GODEBSKI	1.888 —
9 ^e	— (en France)	Colonel prince Ant. SULKOWSKI	2.555 —
10 ^e	— à Dantzig	Colonel DOWNAROWICZ	1.485 —
11 ^e	— à Dantzig	Colonel MIELZYNSKI	1.691 —
12 ^e	— à Thorn.	Colonel WEYSSENHOFF.	1.335 —

Cavalerie : 6 régiments.

1 ^{er}	régiment, chasseurs, à Piaseczno	Colonel PRZEBENDOWSKI.
2 ^e	— lanciers, à Varsovie.	Colonel TYSZKIEWICZ.
3 ^e	— lanciers, frontières de Silésie	Colonel LONCZYNSKI.
4 ^e	— chasseurs, frontières de Silésie	Colonel MENCINSKI.
5 ^e	— chasseurs, frontières de Lithuanie et de Prusse.	Colonel TURNO.
6 ^e	— lanciers, frontières de la Vistule et de la Netze.	Colonel DZIEWANOWSKI.

5.500 hommes et 5.000 chevaux.

3 bataillons d'artillerie, génie et train.

Chefs de bataillon : REDEL, GORSKI, HURTIG.

	Compagnies d'artillerie.	Compagnies de sapeurs.	Compagnies du train.
à Varsovie.	3	1/2	1
à Praga.	1	1/4	»
à Serock	1	1/2	1/2
à Modlin	1	1/2	1/2
à Czenstochowa.	1	1/4	1/2
à Dantzig	1	»	»
(en France)	1	1	1/2
TOTAUX.	9 comp^{ies}	3 comp^{ies}	3 comp^{ies}

A ces trois bataillons étaient affectés 800 chevaux.

Total de l'armée : 31.713 hommes, 6.035 chevaux.

Si l'on déduit de ces effectifs ceux des troupes détachées à l'étranger, il ne reste plus que 17.397 hommes, dont 11.265 pour l'infanterie et 4.584 pour la cavalerie.

Il y avait en outre un corps auxiliaire saxon de 3.447 hommes.

La garde nationale de Varsovie s'élevait à 2.000 hommes.

Le matériel d'artillerie comprenait 293 canons, dont 93 de campagne, 39 à Varsovie, 50 à Praga, 37 à Serock, 37 à Modlin, 28 à Czenstochowa et 52 à Thorn. Les garnisons de ces cinq dernières places exigeaient 18.000 hommes, plus que le duché n'en pouvait fournir à lui seul.

L'armée était divisée de la manière suivante :

1^{re} DIVISION

Commandant en chef	Général Prince PONIATOWSKI.
Aide-de-camp.	Colonel RAUTENSTRAUCH.
Généraux de brigade.	KAMIENIECKI, WOJCZYNSKI, AXAMITOWSKI.
Major de division.	Colonel BIEGANSKI.
Chef d'état-major	Colonel PASZKOWSKI.
Médecin en chef.	LUCEY.

1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e régiments d'infanterie, 1^{er} et 2^e régiments de cavalerie, 1^{er} bataillon d'artillerie plus une batterie à cheval.

2^e DIVISION

Général	ZAJONCZEK.
Aide-de-camp.	Lieutenant-colonel RADZIMINSKI.
Généraux de brigade.	NIEMOJEWSKI, KRASINSKI.
Major de division	Colonel SKORZEWSKI.
Chef d'état-major.	Colonel KOSSECKI.
Médecin en chef	SZULC.

5^e, 6^e, 7^e et 8^e régiments d'infanterie, 3^e et 4^e régiments de cavalerie, 2^e bataillon d'artillerie.

3^e DIVISION

Général	J.-H. DOMBROWSKI.
Aide-de-camp.	Lieutenant-colonel CEDROWSKI.
Généraux de brigade.	SOKOLNICKI, GRABOWSKI.
Major de division	Colonel HAUKE.
Chef d'état-major	Colonel PAKOSZ.
Médecin en chef	PUCHALSKI.

9^e, 10^e, 11^e et 12^e régiments d'infanterie, 5^e et 6^e régiments de cavalerie, 3^e bataillon d'artillerie.

Par décret du 7 mars 1809, le roi de Saxe décida la création d'aides de camp pour être attachés à sa personne. Deux d'entre eux, le colonel Paszkowski et le colonel Pakosz, désignés pour être de service près de lui, furent remplacés dans leurs fonctions. Les trois autres, colonels prince Radziwill, Stas. Potocki et Turno, qui ne devaient faire de service près du roi que lorsque celui-ci résiderait dans le duché de Varsovie, devaient à ce moment seulement être remplacés dans leurs commandements.

L'insigne de service de ces aides de camp était un brassard blanc brodé d'or, avec frange d'or, porté au bras droit.

Le chef de l'armée, ministre de la guerre, était le prince Joseph Poniatowski, neveu de l'ancien roi de Pologne Stanislas-Auguste, il avait dû à cette parenté le commandement qu'il avait exercé du temps de Kosciuszko, et pendant lequel il ne s'était d'ailleurs pas fait remarquer. Son amour pour le plaisir l'avait écarté jusqu'en 1807 de tout travail sérieux. Aussi l'empereur Napoléon, qui le connaissait bien⁽¹⁾, avait-il hésité à lui confier le ministère de la guerre. Mais le prince était le favori de l'aristocratie polonaise, qu'on aurait froissée en refusant au premier de ses membres cette place importante. C'est en raison de cette défiance que l'Empereur avait laissé la haute surveillance de l'armée du duché au maréchal Davout, qui au début était le vrai ministre de la guerre.

Après le départ du maréchal, l'organisation des troupes se ralentit, mais ce fut surtout à cause de l'épuisement des ressources nationales. Poniatowski fit ce qu'il put : il créa, en y contribuant sur sa fortune privée, l'école élémentaire de l'artillerie et du génie et l'école d'application des mêmes armes sur le modèle de l'école de Metz : ces écoles s'ouvrirent au commencement d'août 1808 ; il transforma aussi l'école des cadets de Kalisz et créa des ateliers militaires. Le travail de bureau du ministère était confié à deux officiers du plus haut mérite, le général Hebdowski et le colonel Rautenstrauch.

(1) Lettre de l'Empereur au grand duc de Berg.

« Posen, le 2 décembre 1806

« Je connais Poniatowski mieux que vous, parce que je suis, depuis dix ans, les affaires de la Pologne. C'est un homme léger et inconséquent plus que d'ordinaire ne le sont les Polonais, ce qui est beaucoup dire. Il jouit de peu de confiance à Varsovie. Ce n'en est pas moins un homme qu'il faille bien traiter et ménager. »

Une autre lettre de l'Empereur, celle-là adressée à Duroc, montre qu'il n'avait pas complètement tort de se défier du prince.

« Osterode, 23 février 1807

« On m'a désorganisé 4.000 hommes de la levée polonaise... Voyez le prince Poniatowski et témoignez-lui en mon mécontentement... Le prince Poniatowski paraît mettre beaucoup de légèreté dans toutes ces affaires... On a bouleversé, par esprit d'animosité, ce qu'avait fait Dombrowski, et on a fait beaucoup de mal. On a arrêté l'élan du pays, de sorte qu'aujourd'hui on n'y comprend plus rien. »

L'hostilité de Dombrowski contre le prince ne remonterait-elle pas à ces incidents ?

En 1809, nommé chef supérieur de l'armée, le prince Poniatowski consacrait toutes ses matinées à exercer ses troupes ; les après-midi, sauf le peu de temps qu'il donnait au travail de bureau, étaient réservées à ses plaisirs ; aussi beaucoup de ses compatriotes le regardaient d'un mauvais œil. Cette impopularité grandit encore pendant la campagne de 1809, quand il consentit, comme on le verra plus loin, à la capitulation de Varsovie.

Les généraux Dombrowski et Zajoncsek étaient ses ennemis personnels : le premier, à qui ses services passés et ses talents auraient mérité le commandement supérieur de l'armée et qui avait pu espérer en être chargé, ne lui montrait pourtant en public aucun sentiment d'animosité, mais Zajoncsek ne se cachait pas pour manifester sa jalousie, et traita souvent le prince avec une rudesse qui lui attira une fois une réprimande sévère de l'Empereur. Le prince supportait ces outrages avec magnanimité : il avait une âme vraiment supérieure et devait plus tard réparer sa légèreté passée et montrer, au moment des plus cruelles épreuves, qu'il était capable de tout sacrifier au devoir et à l'honneur.

Au moment de l'entrée en campagne, l'armée de l'archiduc Ferdinand comprenait 33.000 hommes, savoir :

Infanterie	25.000 hommes.
Cavalerie.	5.200 hommes.
Artillerie et train	2.800 hommes avec 94 canons.

Elle était divisée en trois groupes :

L'avant-garde, commandée par le général Mohr.

Le gros de l'armée, formé des deux divisions des généraux Mondet et de Schauroth.

La brigade détachée du général Bronowacki.

A part trois régiments galiciens de nouvelle formation, ces troupes étaient composées de vieux régiments bien exercés.

Il y avait en outre en Galicie des réserves, 7.200 hommes d'infanterie et 200 cavaliers, sous les ordres des généraux Merfeld, Egermann, Starynski, Grosser et Biking, et sous le commandement en chef du prince de Hohenzollern-Indelfingen. De plus, dès le commencement de mars les Autrichiens avaient commencé à faire en Galicie une levée de 20.000 recrues, mais cette levée s'opérait lentement, au milieu de populations mal disposées pour l'Autriche. Il n'y avait en Galicie que deux places fortes, Zamosc et Sandomir, pourvues d'enceintes maçonnées en assez mauvais état.

Au commencement du mois de mars, le roi de Saxe était venu à Varsovie ; le 10 mars, la diète avait voté des subsides en vue de la rupture avec

l'Autriche, et l'on avait résolu d'augmenter l'armée polonaise : mais le trésor était vide, et il fallut demander du secours à l'Empereur par l'intermédiaire du maréchal Davout. On forma les troisièmes bataillons des six régiments d'infanterie cantonnés dans le duché et en Prusse ; les bataillons furent portés à 840 hommes et les régiments à 1.047 ; on créa trois nouvelles batteries d'artillerie à pied, et une d'artillerie à cheval, celle-ci formée à ses frais par Roman Soltyk. Le général Pelletier fut mis à la tête de l'artillerie, le chef de bataillon Mallet nommé commandant du génie, et le capitaine Bontemps, français comme les deux officiers précédents, fut placé à la tête du matériel d'artillerie.

Déduction faite des cadres nécessaires aux nouvelles formations, l'armée polonaise pouvait mettre en ligne :

6 régiments d'infanterie, n ^{os} 1, 2, 3, 6, 8 et 12.	9.259 hommes.
5 régiments de cavalerie, n ^{os} 1, 2, 3, 5 et 6.	3.504 chevaux.
3 compagnies d'artillerie à pied	18 canons.
2 compagnies d'artillerie à cheval.	9 canons.

Les troupes saxonnes comptaient 2.155 hommes avec 12 canons.

L'armée active s'élevait donc à 15.500 hommes avec 39 canons.

Les garnisons incomplètes laissées dans les places ne s'élevaient qu'à 7.500 hommes en tout, et il restait 1.800 hommes et 1.150 chevaux dans les dépôts.

C'est cette armée de 15.000 hommes que le prince Poniatowski allait opposer aux 30.000 hommes de l'archiduc Ferdinand.

Trois jours avant l'ouverture des hostilités, le prince ne croyait pas être attaqué et n'était même pas informé des mouvements de l'ennemi. En effet il écrivait le 12 avril au maréchal Davout :

« La frontière est si bien gardée sur toute son étendue et surveillée si sévèrement pour ne laisser passer aucune communication qu'il est impossible de se procurer des renseignements sûrs sur les positions occupées par les troupes autrichiennes. En comparant les nouvelles contenues dans les différents avis avec l'avis positif que l'archiduc Ferdinand se trouve déjà ou arrivera d'un moment à l'autre à Konskie, il paraît évident que les Autrichiens vont porter leurs troupes sur la Pilica...

« Les déserteurs qui nous arrivent en grand nombre des environs de Cracovie sont d'accord pour nous donner le nombre et le nom des régiments. On annonce généralement que le corps de l'archiduc Ferdinand se monte à 30.000 hommes, mais il n'est guère probable qu'il puisse porter de notre côté plus de 15 à 18.000 hommes. Dès lors le corps qui devrait agir sur la Pilica serait plutôt destiné à observer nos mouvements qu'à effectuer l'invasion du duché... »

Poniatowski prit néanmoins les dispositions suivantes: le 6^e régiment de cavalerie (lanciers) se porta de Blonie à Nadarzyn; le 3^e régiment d'infanterie, sous les ordres du général Bieganski, alla occuper Raszyn avec 4 pièces; le 3^e régiment de lanciers alla à Piaseczno, le 1^{er} chasseurs à cheval s'échelonna de Gora à Mniszew, et le 5^e chasseurs à cheval se porta de Nieporent à Blonie. La garnison de Varsovie était formée des premiers et deuxièmes bataillons des 1^{er}, 2^e, 6^e et 8^e régiments d'infanterie, du 2^e régiment de cavalerie, d'artillerie, et de la division saxonne. Les bataillons du 6^e et du 8^e étaient tirés de Serock et de Modlin.

Le 15 avril, le prince reçut l'exemplaire de la proclamation de l'archiduc aux Polonais, faite le 12 avril: cet exemplaire lui fut rapporté par le major Mallet, qu'il avait envoyé reconnaître les rives de la Pilica. Mallet lui apporta en même temps une lettre de l'archiduc lui annonçant qu'il passerait la frontière le 15 avril à 7 heures du matin: le prince recevait cette déclaration à 8 heures.

Il vint aussitôt prendre position à Raszyn, en poussant son avant-garde à Tarczyn avec le général Bieganski et chargeant Rozniecki de l'éclairer avec sa cavalerie.

Cette position de Raszyn se trouvait à quatre lieues de Varsovie qui était ainsi couverte. Poniatowski aurait voulu se porter plus en avant, mais les rapports de sa cavalerie sur les effectifs des Autrichiens et les observations du général Pelletier sur le danger de s'aventurer trop loin, le décidèrent à attendre les événements sans avancer davantage.

En présence de l'invasion imminente des Autrichiens, le gouvernement polonais mit la garde nationale de Varsovie sous les ordres du colonel Saulnier, commandant français de la place. La garnison quitta la ville à 3 heures du soir pour aller bivouaquer près de Raszyn: c'étaient les 1^{er} et 2^{es} bataillons des 1^{er}, 2^e et 6^e régiments d'infanterie, le 2^e régiment de lanciers, l'artillerie et le reste de la division saxonne. Le 12^e régiment d'infanterie avait déjà été rappelé de Thorn, mais il n'arriva qu'après la bataille de Raszyn, le 20 avril.

Cependant l'armée de l'archiduc s'avavançait; Tarczyn fut évacuée par l'avant-garde polonaise, qui se replia sur Raszyn. La position était couverte par un ruisseau marécageux, la Rawka, qui n'offrait dans les environs que trois points de passages, faciles à défendre, à Falenty, Michalowice et Jaworowo. Le village de Falenty se trouvait en avant du centre de la position à droite de bouquets de bois: Poniatowski y plaça le général Sokolnicki avec les 1^{er} bataillons des 1^{er} et 8^e régiments et 4 canons, avec un bataillon du 6^e et 2 canons comme réserve. À droite, le général Bieganski et deux bataillons du

3^e régiment, avec 4 canons, défendirent le point de passage de Michalowice. A gauche. Jaworowo, le troisième point de passage, était occupé par un bataillon du 1^{er} et un du 2^e régiment, avec 6 canons, sous les ordres du général Kaminski. En arrière de Raszyn, au centre, deux bataillons du 2^e, trois bataillons saxons, un escadron de hussards et 12 canons saxons étaient en position sous les ordres du général Polentz. La cavalerie observait l'ennemi tout en se retirant devant lui.

Le 19 au matin, cette cavalerie eut à Nadarzyn un engagement avec l'avant-garde autrichienne et se replia sur l'armée.

Cette avant-garde, conduite par le général Mohr, déboucha dans l'après-midi avec 3 bataillons d'infanterie, 2 de chasseurs et 12 canons. Impatient de combattre, l'archiduc fit aussitôt attaquer Falenty sans attendre le gros de son armée. Le village fut enlevé, puis repris par l'infanterie polonaise, et enfin occupé définitivement par les Autrichiens : pendant ce dernier assaut, le colonel Godebski, du 8^e, fut tué, le chef d'état-major Fiszer fut blessé dans la mêlée. Sokolnicki se retira sans désordre et regagna Raszyn à la fin de l'après-midi. Les Autrichiens cherchèrent à poursuivre leurs avantages et à forcer le passage sur les trois points, surtout au centre; ils réussirent à entrer à Raszyn, mais ils durent évacuer le village incendié sous le feu de l'artillerie polonaise et repasser le pont vers 9 heures du soir. Les pertes des Polonais s'élevèrent à 1300 hommes dont 450 tués; celles des Autrichiens à 2.500.

La bataille n'était ni gagnée ni perdue : si les Polonais avaient dû évacuer Falenty, ils restaient maîtres de la position de Raszyn. Cependant, après un conseil de guerre tenu à 10 heures du soir, Poniatowski décida de se replier pendant la nuit, ses effectifs trop faibles ne lui permettant pas de continuer la lutte. Sokolnicki, resté en position à Wilanow toute la nuit pour protéger la retraite, se replia dans la matinée du 20 sur les lignes de Varsovie sans que les Autrichiens fissent rien pour le poursuivre.

Bien que l'armée se trouvât renforcée par l'arrivée du 12^e régiment, on ne pouvait tenir à Varsovie; tous les généraux étaient d'accord sur ce point, y compris Dombrowski arrivé à la fin de la bataille et Zajoncsek arrivé à Varsovie dans la nuit. Aussitôt après la bataille, les Saxons étaient repartis pour la Saxe; l'armée ne comptait pas plus de 9.000 hommes disponibles. On ne pouvait en vouloir aux Saxons de leur départ, ils avaient en effet été rappelés au 9^e corps de l'armée française; d'ailleurs ils ne devaient rien aux Polonais, aucun traité ne liait les deux pays; on devait au contraire des remerciements à ce détachement saxon, qui n'avait pas voulu quitter le duché de Varsovie à la veille d'une bataille, dans laquelle il avait fait bravement son devoir.

Les Autrichiens ne s'approchaient de Varsovie qu'avec prudence : leur

cavalerie, qui parut devant la ville vers midi, fut saluée par le feu de l'artillerie polonaise, qui possédait quelques canons de 24. Ces boulets de gros calibre firent une forte impression sur les Autrichiens qui crurent la ville mieux armée et mieux défendue qu'elle ne l'était. Aussi l'archiduc, désireux de conclure un arrangement, fit demander une entrevue au prince Poniatowski. Les deux chefs convinrent d'un armistice de vingt-quatre heures, puis, dans une nouvelle entrevue le lendemain 24, conclurent une convention d'après laquelle Varsovie devait être évacuée dans les quarante-huit heures par les troupes polonaises.

La signature de cette convention donna lieu à un incident que rapporte le comte Joseph Krasinski.

L'archiduc ayant d'abord écrit au bas de la convention le mot « Accordé », le prince Poniatowski s'adressa à lui : « Monseigneur, dit-il, on n'accorde qu'aux vaincus. Veuillez mettre « Convenu ». — « C'est juste, reprit l'archiduc, et il ratura lui-même le mot « Accordé » pour le remplacer par « Convenu ».

Les armes et les munitions qui se trouvaient à Varsovie furent évacuées par bateaux sur Modlin; l'armée traversa la Vistule et se porta sur Modlin et Serock. Le conseil des ministres se retira à Tykocin en emportant les archives.

Pendant ce temps, la brigade autrichienne détachée du général Bronowacki s'était portée sur Czenstochowa, dont le fort, solide et bien armé, était défendu par le colonel Stuart qu'il avait sommé de se rendre. Sur son refus, il avait commencé à bloquer la place, mais avait levé presque aussitôt le blocus pour aller rejoindre Varsovie, où il arriva le 21.

Le 23 juillet, à l'expiration du délai fixé par l'armistice, l'archiduc fit son entrée à Varsovie, et y maintint les autorités polonaises. La garnison de la ville se composa de 10.000 Autrichiens, le reste de l'armée fut cantonné dans les environs.

Praga fut l'objet d'une convention spéciale, négociée entre le colonel Paszkowski pour les Polonais et le colonel Neipperg pour les Autrichiens. Le major Hornowski occupait la tête de pont de Praga avec une garnison polonaise; il fut convenu qu'il resterait, et que les garnisons des deux villes s'abstiendraient de toute hostilité de part et d'autre de la Vistule qui les séparait.

L'armée polonaise s'était retirée sur la Narew, et occupait Zegrze et Modlin. Très découragée tout d'abord, elle reprit bientôt confiance sous l'influence de son commandant en chef et des généraux expérimentés qu'il avait à ses côtés, Dombrowski, Zajoncsek, Sokolnicki, Fiszer et Pelletier. Les bataillons et les escadrons furent complétés au moyen des dépôts, l'artillerie fut renforcée et l'on put disposer bientôt de 14.000 hommes, répartis en 13 bataillons d'infanterie, 15 escadrons de cavalerie, 4 compagnies d'artillerie à pied de

6 pièces chacune, 2 d'artillerie à cheval à 4 pièces. Le prince s'occupa en même temps d'organiser de nouvelles levées avec le concours du gouvernement ; il envoya à cet effet le général Niemojewski à Lomza et le général Hauke à Plock.

L'archiduc Ferdinand désirait toujours s'emparer de Praga ; mais, la convention l'empêchant de l'attaquer du côté de Varsovie, il détacha le général Mohr avec cinq bataillons et huit escadrons pour l'attaquer par la rive droite de la Vistule. Mohr traversa le fleuve à Karczew sur des bateaux, arriva le 25 devant Praga et somma Hornowski de capituler ; sur son refus, il investit la place en faisant la chaîne autour de ses retranchements.

Informé de ce mouvement offensif de Mohr, Poniatowski le fit attaquer par trois colonnes, la première avec Sokolnicki se dirigeant sur Grochow, la seconde avec Kaminski sur Okuniew, la troisième avec Sierawski marchant sur Radzymin : Dombrowski suivait cette dernière colonne avec le 5^e chasseurs et le 6^e lanciers. En même temps le major Krukowiecki devait inquiéter les Autrichiens sur la rive gauche. Sierawski arriva à Radzymin à minuit et commença son attaque le 26 dès le matin, pendant que Sokolnicki, qui avait marché toute la nuit, arrivait à Praga et engageait l'action de son côté. L'attaque fut si impétueuse que les Autrichiens se débandèrent et se retirèrent de toutes parts en désordre avec une perte de 1.200 hommes. Poniatowski se trouvant trop faible pour les poursuivre, ne laissa à Radzymin qu'une avant-garde avec Sokolnicki, et revint sur la Narew, où il établit son quartier-général à Zegrze. Dès son arrivée, il dut agir énergiquement pour mettre fin à la discorde qui régnait entre Dombrowski et Zajoncdek, et à l'hostilité que tous deux lui témoignaient. Le prince réussit à les éloigner en leur faisant prendre des commandements particuliers, pour ne conserver avec lui que des généraux de brigade. Dombrowski fut chargé d'aller organiser à Posen les nouvelles levées de la Grande-Pologne, Zajoncdek reçut le commandement des réserves, dont les garnisons de Praga, de Serock et de Modlin formeraient le noyau ; il eut sous ses ordres les généraux Hauke à Plock, Isidore Krasinski à Serock, Piotrowski à Modlin, et le major Hornowski à Praga.

Le prince put alors disposer, sans être contrecarré dans ses ordres, de son armée de 14.000 hommes : son chef d'état-major était le colonel Rautenstrauch, remplaçant par intérim le général Fiszer blessé à Raszyn.

L'archiduc, désirant renouveler encore une fois sa tentative sur Praga, fit construire une tête de pont près d'Ostrowek, vis-à-vis de Gora, et commencer la construction d'un pont.

Pendant ce temps Sokolnicki ne restait pas inactif et refoulait sur Gora

les troupes du général Mohr. Le colonel Turno, du 5^e régiment de cavalerie, alla reconnaître la tête du pont et fit sur l'état d'avancement des travaux un rapport qui fut envoyé au prince. Sokolnicki, accompagné du général Pelletier, s'avança sur Ostrowek et attaqua l'ennemi dans la nuit du 2 au 3 mai. Trois bataillons du 6^e d'infanterie, conduits par le chef de bataillon Boguslawski, le lieutenant-colonel Suchodolski et le chef de bataillon Blumer, soutenus par le 12^e d'infanterie, l'artillerie et le 5^e chasseurs à cheval, s'élançèrent sur les retranchements et entourèrent les Autrichiens qui n'avaient pas de retraite, le pont n'étant pas terminé : 38 officiers et 1.800 hommes furent pris, 3 canons enlevés : leurs pertes furent en outre de 500 tués et blessés. La nuit suivante, l'ennemi leva lui-même le pont que l'on s'apprêtait à incendier.

Cette affaire fit grand honneur au général Sokolnicki, au colonel Sierawski et au chef de bataillon Blumer, que le prince félicita dans un ordre du jour spécial. En même temps il adressa aux Galiciens une proclamation qui produisit un excellent effet : dès ce jour, dans l'espoir de leur rattachement au duché de Varsovie, ils s'apprêtèrent à entrer dans les rangs de l'armée polonaise.

La veille de l'affaire d'Ostrowek, on avait appris les victoires remportées par Napoléon près de Ratisbonne et sa marche sur Vienne. Le 5 mai, ces nouvelles étaient confirmées par un messenger impérial, le colonel Stoffel, porteur d'un ordre ainsi conçu :

« Vu la distance qui sépare l'Empereur de l'armée polonaise, Sa Majesté s'en rapporte au zèle du prince et à ce qu'il fera dans l'intérêt commun ; mais l'armée de l'Empereur marchant sur Vienne, le prince doit entrer en Galicie. »

Déjà tout le pays compris entre le Bug et la Wieprz était occupé par les Polonais ; le prince l'annonça au major général et lui rendit un compte détaillé de la situation.

N'ayant pu réussir à traverser la Vistule, l'archiduc Ferdinand chercha à couper l'armée polonaise des places de l'Oder : il laissa donc la Galicie pour se diriger sur Thorn avec un corps de 6.000 hommes. La cavalerie autrichienne déjà avancée dans la direction de Posen, avait occupé Piotrkow et s'était portée jusqu'à Wlodawa ; Mohr reçut l'ordre de marcher sur Thorn par la rive gauche de la Vistule.

Dombrowski était arrivé à Posen le 10 mai. Le général Wojczynski lui envoya de Thorn un premier détachement sous les ordres du colonel Cedrowski, qui arriva à Posen après un engagement heureux contre les Autrichiens à Szlesin. La garnison de Thorn, renforcée de deux bataillons venus de Dantzig, s'élevait à 3.600 hommes environ ; la tête de pont de

Thorn était défendue par le colonel Mielzynski avec un millier d'hommes.

Arrivé devant Thorn le 14 au soir, l'archiduc fit donner l'assaut le lendemain à la tête de pont, qui fut emportée après une vive résistance, et les défenseurs se réfugièrent sur la rive droite. Le lendemain et les jours suivants se passèrent en combats d'artillerie sans résultats. Enfin les Autrichiens, n'ayant pu réussir à enlever la place, se retirèrent après avoir subi quelques pertes; le colonel Brusch, chef d'état-major de l'archiduc, fut tué. Le 20, la place était délivrée, et l'archiduc, apprenant les progrès de Poniatowski en Galicie, rentra à Varsovie.

La cavalerie polonaise avait en effet pénétré en Galicie : 2 escadrons du 5^e, arrivés à Kock le 6 avril, mirent en fuite 300 hussards après un engagement dans lequel fut tué le chef d'escadrons Berko Josielowicz, qui, pendant l'insurrection de 1794, avait été chef du régiment des juifs polonais, et avait ensuite servi dans les légions. La fuite des hussards fut si rapide qu'ils n'eurent pas le temps de détruire le pont sur la Wieprz; la marche en avant continua donc; le 9 mai, le colonel Dziewanowski occupa Lublin avec le 3^e escadron de son 6^e régiment de lanciers.

Le prince se porta également sur Lublin avec le gros de l'armée; arrivé le 10 à Kock, le 11 à Lubartow, il s'arrêta trois jours dans cette ville. C'est de là qu'il envoya à l'Empereur le général Bronikowski, porteur d'une lettre du général russe Gortchakoff interceptée par la cavalerie polonaise. Dans cette lettre se manifestait la connivence des Autrichiens et des Russes, tout opposés à un agrandissement du duché de Varsovie; ce double jeu de la Russie se montra de plus en plus évident à la fin de la campagne.

La présence du prince Poniatowski à Lubartow excita l'enthousiasme patriotique des habitants: le prince Constantin Czartoryski et beaucoup d'habitants se joignirent à l'armée. A Lublin, où il entra le 24, Poniatowski reçut le même accueil, et nomma un gouvernement provisoire avec Stanislas Zamoyski pour président. Il ordonna la création de trois nouveaux corps, et forma avec les jeunes gens qui se présentèrent à cheval une compagnie de guides, dont il donna le commandement au colonel Mionczynski.

Le corps d'armée continua le 14 son mouvement sur la San; le général Kaminski fut détaché à Zamosc avec 3 escadrons. Quand l'avant-garde polonaise fut arrivée à l'embouchure de la San, le 16 mai, les généraux Sokolnicki et Rozniecki prirent leurs mesures pour enlever Sandomir et sa tête de pont. La garnison, sous les ordres du général Egermann, se composait de 4.000 hommes, presque tous des recrues; la place était entourée de murs en mauvais état, armés de 27 canons; la tête de pont, inachevée, était armée de 15 canons.

L'attaque fut décidée pour la nuit du 17 au 18, et par les deux rives à la fois. Rozniecki devait attaquer la tête de pont; Sierawski devait passer la Vistule au-dessous de Sandomir, Sokolnicki la passer à Zawichost, et tous deux ensemble donner l'assaut à la place. Les deux colonnes, réunies le 17 au soir, s'approchèrent de Sandomir, tirèrent quelques coups de canon, et Sokolnicki somma le général autrichien de se rendre. Sur son refus, il lança le 12^e régiment d'infanterie à l'assaut. Malgré sa vigueur, l'attaque échoua; la tête de colonne, conduite par le prince Marcelin Lubomirski, fut criblée de balles et son chef fut tué; la colonne dut se retirer. Sokolnicki envoya alors Sierawski avec un escadron et une compagnie de voltigeurs faire le tour de la place. A un endroit où le mur d'enceinte était en partie éboulé, Sierawski en tenta l'escalade et réussit: il envoya aussitôt demander des renforts: il était minuit.

Rozniecki, de son côté, avait fait reconnaître la tête du pont par un de ses officiers déguisé en paysan, et lancé sur elle Boguslawski et Potocki avec des compagnies du 6^e et du 8^e d'infanterie. Les lunettes avancées furent enlevées, les parapets de l'ouvrage principal escaladés, 1.000 hommes pris ou mis hors de combat.

Egermann, pris entre deux feux, demanda à capituler, et évacua la ville dans les douze heures avec ce qui lui restait de la garnison. Celle-ci était composée en partie de Galiciens, qui n'eurent pas plus tôt reconnu en sortant de la place l'uniforme national et les drapeaux aux aigles blanches, qu'ils désertèrent en masse, et que 800 d'entre eux vinrent se mêler aux rangs de leurs compatriotes, à la grande confusion de leurs anciens chefs.

Parti de Lublin, Poniatowski avait continué sa marche jusqu'à Janow, où il apprit l'investissement de Zamosc par la cavalerie de Kaminski. Il chargea alors le général Pelletier d'aller reconnaître la place et de l'enlever; lui-même se porta à Ulanow en attendant le résultat de ses attaques dirigées contre Sandomir et Zamosc.

Pelletier avait avec lui 2.000 hommes, 2 canons et 6 obusiers; le 18, il rallia les escadrons de Kaminski, qui avait bloqué la place et saisi les écluses d'inondation. Zamosc, à moitié couverte par des marais et des inondations, n'avait du côté opposé que des remparts en mauvais état que les Autrichiens se hâtaient de réparer. Pelletier fit canonner la place par le capitaine Soltyk et passa la journée du 19 à réunir les matériaux nécessaires à la confection de fascines et d'échelles pour l'assaut. Cinq colonnes d'attaque furent formées, en vue de l'assaut qui devait être donné à une heure du matin. Les deux premières escaladèrent les murailles et s'élançèrent vers les portes pour les ouvrir: le général Pelletier fit aussitôt entrer dans la ville l'escadron du 3^e régiment, pendant que les autres colonnes réussissaient également à franchir les murailles. A quatre heures du matin, toute résistance

avait cessé : des 3.000 hommes de la garnison autrichienne, 500 étaient tués ou blessés, les 2.500 autres prisonniers, tout le matériel de guerre était pris.

Poniatowski, informé de ce succès, envoya à Kaminski l'ordre de marcher sur Leopold (Lemberg); le reste des troupes, à part une petite garnison laissée à Zamosc, rejoignit le 21 le gros de l'armée sur la San. L'armée occupait une excellente position, d'où elle pouvait déboucher sur les derrières de celle de l'archiduc, et menacer ses communications avec Cracovie.

Le 22, le général Pelletier et le colonel Mallet firent la reconnaissance de Sandomir et donnèrent des ordres pour que l'on remît la place en état de défense, malheureusement la tête de pont avait été rasée aussitôt après la prise de la ville.

Rozniecki continua ses mouvements plus au midi, enleva Jaroslaw qui contenait de grands approvisionnements, et entra le 28 à Leopold, où il fut accueilli avec joie. La population entière et tous les grands propriétaires voisins s'imposèrent les plus grands sacrifices pour faire de nouvelles levées et les équiper. Le chef d'escadrons Strzyzewski, avec l'escadron du 3^e lanciers qu'il commandait, alla organiser l'insurrection au Sud de Leopold.

Sur la Basse-Vistule, les Autrichiens avaient en vain essayé de traverser le fleuve dans le courant de mai; le général Zajoncsek, à la tête de 9.000 hommes des nouvelles levées et 800 cavaliers s'était opposé avec succès à toutes leurs tentatives.

A la même époque, le colonel Grammont, à la tête de 1.500 Autrichiens, avait échoué en voulant s'emparer de Czenstochowa : arrivé devant la place le 2 mai, il avait dû, après une série de combats infructueux qui durèrent jusqu'au 17, se replier sur Cracovie avec une perte de 500 hommes.

Malgré ses succès en Galicie, le prince Poniatowski n'était pas sans inquiétudes : l'armée russe, qui devait lui venir en aide, montrait à son égard une mauvaise volonté évidente. Le général Pelletier, envoyé au prince Galitzine, n'avait pu que constater sa duplicité; les généraux russes étaient tout disposés à marcher d'accord avec l'Autriche, malgré les ordres de leur gouvernement.

Telle était la situation quand, après son échec sur Thorn, l'archiduc Ferdinand rentra à Varsovie. Il sentit alors toute l'importance de la perte de Sandomir, et envoya Schauroth avec 8.000 hommes pour tâcher de la reprendre. En même temps Mohr se repliait sur la Bzura.

Schauroth arriva le 26 mai devant les avant-postes de Sokolnicki. La garnison polonaise de Sandomir se composait des 3^e, 6^e et 12^e régiments d'infanterie, d'un escadron du 1^{er} et d'un du 6^e régiment de cavalerie, et de 3 compagnies d'artillerie. Dès l'approche des Autrichiens, Sokolnicki les fit attaquer pour les maintenir à distance de la place et pour couvrir ses travaux.

De son côté, Dombrowski avait mis la plus grande activité pour organiser 4.000 volontaires à Posen; il lui restait encore près de 2.000 hommes disponibles. Le 22 mai, il prit l'offensive sur toute la ligne, en refoulant partout les troupes de Mohr en retraite sur la Bzura. Celui-ci s'arrêta quelques jours à Lowicz, puis se rapprocha de Varsovie pour recevoir quelques renforts.

Le 1^{er} juin, Dombrowski occupait Lowicz, Kosinski et Uminski étaient à Blonie. L'armée de Dombrowski s'était élevée à 7.500 hommes, soit 8 bataillons d'infanterie, 2 régiments de cavalerie de nouvelle formation, et 8 pièces servies par 200 canonniers. En même temps Zajoncsek venait de chasser l'ennemi de l'île d'Obory, à deux milles au-dessus de Varsovie.

Menacé de toutes parts, apprenant les échecs de ses lieutenants à Czenstochowa et à Sandomir, l'archiduc prit le parti d'évacuer Varsovie et d'abandonner le duché. Il quitta la ville le 30 mai pour se porter devant Sandomir, où il s'était fait précéder de 6.000 hommes: il laissait derrière lui le général Mondet avec 13.000 hommes pour s'opposer aux progrès de Dombrowski et de Zajoncsek.

Dès l'évacuation de Varsovie par Mondet dans la nuit du 1^{er} au 2 juin, Zajoncsek y entra au milieu de l'enthousiasme général des habitants; il réunit aussitôt à Varsovie toutes ses forces disponibles, soit 4.900 hommes. Les places de la rive droite n'étant plus menacées, on n'y laissa que quelques dépôts. Soltyk rapporte que le général Piotrowski, gouverneur de Modlin, disposait d'une garnison si peu nombreuse qu'il craignait une révolte des prisonniers de guerre autrichiens, chaque fois qu'il en arrivait un fort détachement. Il imagina de leur faire bander les yeux quand ils entraient dans la place jusqu'à l'instant où les verrous des casemates se refermaient sur eux.

Pendant ce temps, le gouvernement galicien, présidé par Zamoyski, s'occupait activement des nouvelles formations militaires: 3 régiments d'infanterie s'organisaient à Lublin, à Pulawy, à Zamosc; 5 régiments de cavalerie s'organisaient, 1 à Léopol, 4 en Podolie, ces derniers recrutés dans la Podolie autrichienne et aussi dans la Podolie russe et dans la Wolhynie, dont les volontaires passèrent la frontière, armés et montés, au nombre d'un millier, pour s'enrôler sous les drapeaux polonais.

Ferdinand d'Este arriva à Sandomir le 4 juin et passa la revue des 13.000 hommes qu'il avait avec lui. Le lendemain, voulant reconnaître les forces autrichiennes, le prince Poniatowski fit sortir Sokolnicki de la place avec 5.000 hommes. Une fois la reconnaissance effectuée, et après quelques engagements qui ne lui occasionnèrent aucune perte, ce détachement rentra dans la ville. Dans la soirée du 6, les Autrichiens firent une vive attaque contre les ouvrages avancés et les faubourgs, mais échouèrent complètement.

Ne pouvant enlever Sandomir de vive force, l'archiduc forma le projet de manœuvrer sur la San pour forcer Poniatowski à s'écarter de la place, ce qui eût facilité l'investissement. Il commença ses mouvements le 8 : Schauroth, avec 8.000 hommes, passa la Vistule à Polaniec et s'avança sur la Wisloka ; Egermann occupait la ligne de la Dunayec avec 4.000 hommes ; Geringer, avec 3.000 autres, couvrait leurs mouvements vers Szydlow.

Comptant sur l'arrivée prochaine des Russes, Poniatowski resta dans sa position de Trzesnia, et se contenta d'envoyer au devant de l'ennemi le général Rozniecki avec une avant-garde. Informé par cette avant-garde que l'ennemi s'avançait en force, il prit une position plus concentrée à Wrzawy, en avant de la San, position couverte par des digues, des haies et des fossés qui rendaient la défense facile, mais où il se trouvait sans communication avec la place.

Les Russes avaient bien franchi la frontière le 2 juin et se portaient sur Lublin après avoir occupé Kock le 10. Rassuré par les promesses de Galitzine et comptant sur son appui, Poniatowski se prépara à combattre l'archiduc. Le combat eut lieu le 12 juin : après une série d'engagements qui durèrent toute la journée, l'archiduc ne put arriver à forcer les positions de l'armée polonaise. La nuit suivante, le prince envoya le général Pelletier presser le général russe Souwaroff de faire passer la San à ses troupes, mais celui-ci trouva prétexte sur prétexte pour retarder son intervention, si bien que Poniatowski comprit tout ce qu'il avait à craindre et se décida à la retraite. Dans la nuit du 13 au 14, il repassa la San, en repliant derrière lui le pont de bateaux qui avait servi à son passage.

Pendant ce temps, que devenaient les armées de Zajoncdek et de Dombrowski ?

Le premier avait poursuivi vigoureusement la division Mondet qui se retirait sur la Pilica avec ses 11.000 hommes. Dombrowski s'avançait de son côté par Rawa pour le rejoindre, mais le pont sur la Pilica était coupé ; Zajoncdek se trouva réduit à ses seules forces et Mondet put l'écraser sous des forces supérieures. Le 11 juin, après avoir perdu 600 hommes hors de combat et 400 prisonniers, Zajoncdek se retira sur Gora, en face de Pulawy occupée par les Russes. Pendant ce temps Dombrowski occupait Lubochnia, s'emparait de Piotrkow le 16, et son avant-garde refoulait vigoureusement les Autrichiens jusqu'à Konskie.

Débarassé du corps de Poniatowski, l'archiduc s'empressa d'investir Sandomir avec l'aide de la division Mondet qui s'était avancée à marches forcées et était arrivée le 15. Tout fut donc préparé pour l'assaut.

De son côté, Sokolnicki s'était préparé à une défense vigoureuse, avec

les 5.000 hommes dont il disposait: aussi répondit-il fièrement par un refus à la sommation qui lui fut adressée le 15, à dix heures du soir, par le général Geringer. Une heure après, le feu commençait et la place était couverte de projectiles; neuf colonnes d'assaut, comprenant ensemble 10 à 11.000 hommes, tentaient une attaque brusquée. Après une lutte acharnée sur tous les points, toutes les attaques échouèrent: au jour, le combat avait cessé et les assaillants s'étaient retirés, laissant sur le terrain 689 morts, dont 26 officiers, et 986 blessés; ils avaient perdu 320 prisonniers. Du côté de la garnison, les pertes s'élevaient à un millier d'hommes. La journée se passa à enlever les blessés et enterrer les morts.

Le 17, un nouvel assaut allait être tenté, quand Sokolnicki n'ayant plus que 4.000 hommes disponibles, ne possédant plus de munitions pour l'infanterie et l'artillerie de petit calibre, n'ayant plus l'espoir d'être secouru, négocia et conclut une capitulation qui fut signée le 18. La garnison obtint de sortir avec ses armes et ses canons de campagne: elle devait se retirer à Mniszew, au delà de la Pilica.

Les Autrichiens occupèrent la ville le 19: l'archiduc fit aussitôt enlever le matériel de guerre, qui fut envoyé à Cracovie, et détruire les fortifications de la place; puis le 22, il se mit en marche, par Kielce, sur Piotrkow, que son avant-garde occupa le 30. Il se rapprochait ainsi de l'Allemagne et de l'armée de l'archiduc Charles qui se trouvait dans le Marchfeld. Sur la rive droite de la Vistule, il ne laissa que de faibles détachements, qui avaient l'ordre de se replier sans résistance s'ils étaient attaqués.

L'armée de Poniatowski venait d'être rejointe et renforcée par celle de Zajoncdek. Le prince s'occupa de réorganiser ses troupes: l'infanterie forma une division sous les ordres de Zajoncdek, la cavalerie une autre sous Rozniecki; le tout s'élevait à 12.000 hommes.

Les Russes vinrent enfin le 21 mai relever les Polonais sur la San et occupèrent Léopol et Rzeszow, mais en rétablissant partout les autorités autrichiennes et faisant preuve de leur mauvais vouloir envers les patriotes polonais.

Poniatowski se mit alors en route pour Pulawy, où il arriva le 24; il fit occuper par sa cavalerie Radom et Opatow. Sokolnicki, en marche sur Mniszew, alla rejoindre Dombrowski pour couvrir Varsovie. Le prince avait dès lors 12.000 hommes à Pulawy, 11.000 sur la Pilica; il pouvait en deux marches les rassembler à Radom. L'archiduc avait complètement échoué dans son expédition sur Varsovie; il était réduit à se tenir sur la défensive, et ne faisait plus que couvrir les derrières de l'armée de l'archiduc Charles, au moment où ce dernier allait avoir à livrer une bataille décisive.

Le prince Poniatowski avait son quartier-général à Pulawy; il y reçut un témoignage de satisfaction de l'Empereur pour les résultats de sa campagne. Il en fit part à l'armée par l'ordre du jour suivant :

Quartier-général de Pulawy, le 2 juillet 1809.

ORDRE DU JOUR :

« Le prince commandant en chef s'empresse de faire connaître à l'armée que S. M. l'Empereur et Roi est satisfait de l'armée polonaise et lui a ordonné de témoigner aux troupes le contentement qu'il éprouve de leur conduite. Ce témoignage de la bienveillance de ce souverain doit leur servir d'encouragement pour mériter à l'avenir de semblables louanges et la protection dont il nous a donné tant de preuves. Des armes et des subsides sont déjà en route....

« De plus, le prince informe l'armée que S. M. l'Empereur ordonne que l'armée galicienne soit organisée sur le même pied que les troupes françaises, qu'elle ait pour enseignes les aigles françaises et qu'elle soit à sa solde, tout en restant sous la direction du prince commandant en chef, pour coopérer avec nos troupes contre l'ennemi commun.

« Le général chef d'Etat-major général.

« FISZER. »

Les troupes organisées en Galicie prirent le nom de troupes franco-galiciennes: elles devaient se composer de 6 régiments d'infanterie et de 10 de cavalerie, dont 7 de lanciers, 2 de hussards et 1 de cuirassiers; tous ces régiments furent équipés aux frais des habitants.

Après une semaine passée à Pulawy, Poniatowski résolut de suivre l'armée de l'archiduc. Sa cavalerie occupa Kielce, Opatow et Konskie, en faisant quelques prisonniers. Le 4, Sokolnicki et Dombrowski avaient rallié l'armée du prince à Radom; le prince passa les troupes en revue et félicita Dombrowski de la belle tenue de ses nouveaux régiments.

A ce moment, l'armée autrichienne, 24.000 hommes, était à cheval sur la Pilica, appuyant sa droite à la Nida, et couvrait Cracovie. Les 30.000 Russes de Galitzine suivaient la grande route de Vienne, échelonnés entre Dembica et Rzeszow.

L'archiduc reçut l'ordre d'aller prendre le commandement des troupes autrichiennes réunies en Pologne et laissa la direction de son armée au général Mondet, qui continua la marche sur Cracovie par la Haute Vistule. Poniatowski partit le 5 de Radom dans la même direction; arrivé le 3 à Kielce, il poursuivit sa marche en trois colonnes, celle de droite avec Kosinski, celle de gauche avec Rozniecki, conservant pour lui le commandement de celle du centre. C'est ainsi qu'il arriva le 14 devant Cracovie, après une série d'engagements dans lesquels les Autrichiens perdirent un millier d'hommes et 500 prisonniers. Devant Cracovie

Rozniecki engagea sa cavalerie contre celle de l'ennemi et fit plier celle-ci. Mohr demanda alors une suspension d'armes de douze heures, bientôt suivie d'une capitulation : l'armée autrichienne devait évacuer Cracovie et la remettre aux Polonais ainsi que Podgorze, son faubourg. Poniatowski arrivé le 14 au soir, se prépara à entrer dans la ville le 15.

Mais les Autrichiens avaient eu soin de prévenir les Russes et de les faire entrer dans la ville, et peu s'en fallut qu'il n'y eût un conflit sanglant entre Russes et Polonais. Lorsque Wladimir Potocki entra à Podgorze avec son peloton, il trouva en face de lui le général russe Sievers qui voulut lui interdire le passage : l'avant-garde polonaise entra quand même et fit prisonniers un certain nombre d'Autrichiens qui s'étaient mêlés aux Russes ; Rozniecki prit lui-même deux officiers Autrichiens au milieu des rangs russes. A Cracovie, la place était occupée par des hussards russes et de l'artillerie : Poniatowski fit mettre la baïonnette au canon à ses troupes et se fraya un passage de vive force. Pour contenir les Russes et assurer sa prépondérance, il fit entrer dans la ville Sokolnicki et sa brigade.

Le lendemain 16 juillet, on apprenait à Cracovie la nouvelle de la conclusion de l'armistice de Znaïm ; la campagne était terminée.

Pendant le séjour assez long qu'il fit à Cracovie, le prince Poniatowski se consacra à la réorganisation des troupes polonaises, dont il passa de fréquentes revues, et s'occupa sérieusement de leur instruction. Mais l'armement des nouveaux régiments était encore très incomplet et l'on fut obligé de demander à l'Empereur d'envoyer des armes. Celui-ci ne tarda pas à s'en occuper. Le 2 septembre, il prescrivait au général Clarke, ministre de la guerre, d'envoyer de Magdebourg à Varsovie 10.000 fusils, 3.000 pistolets et 1.000 sabres. Le 4 septembre, il écrivait encore : « Mon intention est d'envoyer en Pologne 50.000 fusils, 5 à 6.000 mousquetons et 6.000 sabres pour la cavalerie légère. J'ai déjà envoyé 10.000 fusils... Il y a dans les forteresses allemandes 30.000 fusils ; il faut les envoyer par Dresde à Varsovie... Dans les autres forteresses sur le Rhin, il se trouve encore 56.000 fusils ; il faut aussi les envoyer à Dresde. Il faut qu'il n'y ait que moi et vous qui sachions que tout cela est destiné à Varsovie. » On voit que, de Schœnbrunn, l'Empereur ne se désintéressait pas des affaires de la Pologne.

L'Empereur aurait voulu que le prince Poniatowski se rendit à Olmütz, mais sur l'observation que celui-ci lui fit que son départ de Cracovie y ferait entrer les Russes, ce projet fut abandonné.

Pendant que les négociations pour la paix se poursuivaient à Schœnbrunn

l'Empereur reçut le 3 août 1809, la députation polonaise composée d'Ignace Potocki, ancien grand-maréchal de Lithuanie, Thadée Matuszewicz, membre du gouvernement provisoire de Galicie et Ignace Mionczynski; cette députation venait plaider près de lui la cause de la Pologne. Mais quelque bien disposé que fût l'Empereur en sa faveur, il ne pouvait réunir au duché que les provinces occupées par les troupes polonaises.

Le traité était établi et prêt à être signé, quand Matuszewicz s'aperçut que la ligne de démarcation proposée coupait en deux les domaines du comte Zamoyski, qui avait tant fait pour la cause polonaise. Il en fit la remarque au duc de Bassano, et l'Empereur la rectifia lui-même d'un trait de crayon pour laisser au comte Zamoyski son domaine intact, et ajouter ainsi au duché tout le district de Zamosc.

Le traité de Schœnbrunn fut signé le 14 octobre 1809. L'article relatif au duché de Varsovie était ainsi conçu :

« S. M. l'Empereur d'Autriche cède et abandonne à S. M. le Roi de Saxe, pour être réunis au duché de Varsovie, toute la Galicie occidentale ou Nouvelle Galicie, un arrondissement autour de Cracovie, sur la rive droite de la Vistule, qui sera ci-après déterminé, et le cercle de Zamosc dans la Galicie orientale. »

Wieliczka et le territoire des mines de sel devaient appartenir en commun à l'empereur d'Autriche et au roi de Saxe.

La Russie reçut le cercle de Tarnopol et le district de Czortkow pour prix de sa coopération ou plutôt de sa neutralité.

C'était donc encore un partage de la Pologne, le cinquième. Sur près de deux millions et demi d'habitants qui étaient enlevés à l'Autriche, le duché de Varsovie en acquérait deux millions, la Russie près d'un demi-million.

Comme nous l'avons dit plus haut, le prince Poniatowski s'occupa beaucoup de l'armée pendant les quatre mois qu'il passa à Cracovie. Il passa de fréquentes revues, distribua des récompenses et de l'avancement à ceux qui le méritaient. M. de Lavaux, qui faisait partie des guides du prince, a laissé le tableau d'une de ces parades militaires, où figuraient un bataillon du 12^e régiment d'infanterie (colonel Weysenhoff) et le 3^e régiment de lanciers (colonel Lonczynski).

« Derrière la musique le tambour-major faisait des évolutions avec sa grande canne qu'il lançait en l'air et rattrapait au vol toujours très adroitement. Derrière lui venaient les sapeurs barbus avec d'énormes haches : trois d'entre eux étaient décorés de la croix « *Virtuti militari* » ; ensuite marchait la compagnie d'élite, c'est-à-dire les grenadiers, coiffés de leurs bonnets à poil, et portant des épaulettes de laine rouge. Derrière eux s'avançaient quatre compagnies de fusiliers coiffés de czapkas carrés, suivies de l'excellente compagnie des voltigeurs, avec leurs cols jaunes et leurs épaulettes de laine verte.....

« Après l'infanterie se montrait le 3^e lanciers, dont les fanions blanc et rouge flottaient au vent et présentaient aux yeux le spectacle le plus agréable. Leur belle tenue, les superbes chevaux qu'ils montaient si bien que cavalier et monture ne semblaient faire qu'un, tout cela charmait le public. »

Il faut dire que seuls, les vieux régiments et les bataillons amenés par Dombrowski et Zajonczenk étaient bien habillés et bien armés : il en était de même de ceux qu'avait envoyés Woyczynski. Mais les régiments de nouvelle formation étaient assez mal vêtus, et leurs armes dépareillées, vieux fusils prussiens, mousquetons, fusils de chasse, faisaient mauvaise impression. Ce ne fut que plus tard qu'ils furent équipés et armés comme les autres.

Le 20 octobre, au milieu des fêtes qui se succédaient, une salve de 101 coups de canon tirés des remparts de Wawel annonça la signature du traité de paix qui ouvrait une ère nouvelle dans l'histoire du duché de Varsovie.

A la date du 14 novembre 1809, les effectifs de l'armée polonaise s'élevaient à 62.000 hommes, ainsi que l'indique le tableau qu'en donne Soltyk à la fin de son histoire de la campagne de 1809, tableau que nous reproduisons ci-dessous :

ARMÉE DU DUCHÉ DE VARSOVIE

Infanterie.

1 ^{er}	régiment, Colonel Casimir MALACHOWSKI	2.690	hommes.	
2 ^e	— Colonel Stanislas POTOCKI	3.030	—	
3 ^e	— Colonel Edouard ZOLTOWSKI	2.647	—	
4 ^e	— Colonel WIERZBINSKI	2.241	—	2 bataillons détachés en Espagne.
5 ^e	— Colonel Prince Michel RADZIWILL	2.104	—	
6 ^e	— Colonel Julien SIERAWSKI	2.673	—	
7 ^e	— Colonel JAKUBOWICZ	1.905	—	2 bataillons détachés en Espagne.
8 ^e	— Colonel STUART	2.302	—	
9 ^e	— Colonel Prince Antoine SULKOWSKI	2.050	—	2 bataillons détachés en Espagne.
10 ^e	— Colonel DOWNAROWICZ	1.996	—	2 bataillons détachés à Dantzig.
11 ^e	— Colonel MIELZYNSKI	2.145	—	2 bataillons détachés à Dantzig.
12 ^e	— Colonel WEYSSENHOFF	2.604	—	
TOTAL			28.387	hommes.

Cavalerie.

1 ^{er} régiment chasseurs,	Colonel PRZEBENDOWSKI . . .	937 hommes.	
2 ^e — lanciers,	Colonel TYSZKIEWICZ . . .	1.163	—
3 ^e — —	Colonel LONCZYNSKI . . .	1.015	—
4 ^e — chasseurs,	Colonel KWASNIEWSKI . . .	687	—
5 ^e — —	Colonel Cas. TURNO . . .	1.097	—
6 ^e — lanciers,	Colonel Dom. DZIEWANOWSKI.	1.099	—
	TOTAL.	—	5.998 hommes.

Détaché
en Allemagne.*Artillerie, Génie, Tran.*

Artillerie à pied, Colonel GORSKI	une compagnie détachée en Espagne.	} 2.620 hommes.
Artillerie à cheval, Chef d'escadrons Wlad. POTOCKI	une compagnie détachée à Dantzig.	
TOTAL GÉNÉRAL		37.005 hommes.

ARMÉE FRANCO-GALICIENNE.

Infanterie.

1 ^{er} régiment, Colonel SZNEIDER	3.425 hommes.	Devenu plus tard le 13 ^e .
2 ^e — Colonel SIEMIONOWSKI	2.852	—
3 ^e — Colonel MIASKOSWIKI	3.422	—
4 ^e — Colonel KENCZYCKI	2.338	—
5 ^e — Colonel Prince Constantin CZARTORYSKI.	2.561	—
6 ^e — Colonel Joseph HORNOWSKI	1.985	—
	TOTAL.	—
		16.583 hommes.

Cavalerie.

1 ^{er} régiment lanciers,	Colonel ZAWADZKI	840 hommes.
2 ^e — —	Colonel ROZWADOWSKI	954
3 ^e — —	Colonel PRZYSZYCHOWSKI	936
4 ^e — —	Colonel Adam POTOCKI	899
5 ^e — —	Colonel RYSZCZEWSKI	943
6 ^e — —	Colonel TRZECIECKI	916
7 ^e — —	Colonel TARNOWSKI	661
8 ^e — hussards,	Colonel TOLINSKI	1.048
9 ^e — —	Colonel UMINSKI	803
10 ^e — cuirassiers,	Colonel Stan. MALACHOWSKI.	610
	TOTAL.	—
		8.610 hommes.
	TOTAL GÉNÉRAL	—
		25.193 hommes.

Total général de l'armée polonaise, 62.198 hommes, dont: $\left\{ \begin{array}{l} 6.265 \text{ en Espagne.} \\ 3.024 \text{ à Dantzig.} \\ 686 \text{ en Allemagne.} \end{array} \right.$

Pendant la campagne de 1809, au mois de mai, le prince Poniatowski avait créé une compagnie de guides pour l'escorter. Cette compagnie, formée surtout de jeunes gens de bonnes familles galiciennes, avait la composition suivante :

1 capitaine (Mionczynski),	4 sergents,
1 lieutenant,	8 caporaux,
1 sous-lieutenant,	2 trompettes,
1 porte-étendard,	60 guides.

Un ordre du 23 novembre 1809 forma la cavalerie en brigades qui furent réparties comme il suit dans les divisions :

à la 1^{ère} division (Général Zajoncsek).

1 ^{ère} Brigade, Général SOKOLNICKI :	$\left\{ \begin{array}{l} 4^{\text{e}} \text{ régiment franco-galicien — lanciers.} \\ 5^{\text{e}} \text{ — — — — — lanciers.} \\ 8^{\text{e}} \text{ — — — — — hussards.} \end{array} \right.$
2 ^{ème} Brigade, Général AXAMITOWSKI :	$\left\{ \begin{array}{l} 2^{\text{e}} \text{ régiment du duché — lanciers.} \\ 9^{\text{e}} \text{ — franco-galicien — hussards.} \end{array} \right.$
3 ^{ème} Brigade, Général NIEMOJEWSKI :	1 ^{er} régiment du duché — chasseurs.
4 ^{ème} Brigade, Général HAUKE :	1 ^{er} régiment franco-galicien — lanciers.
5 ^{ème} Brigade, Général BIEGANSKI :	3 ^e régiment du duché — lanciers.

à la 2^{ème} division (général Dombrowski).

1 ^{ère} Brigade, Général KAMIENIECKI :	$\left\{ \begin{array}{l} 4^{\text{e}} \text{ régiment du duché — lanciers.} \\ 10^{\text{e}} \text{ — franco-galicien — cuirassiers.} \end{array} \right.$
2 ^{ème} Brigade, Général WOYCZYNSKI :	6 ^e régiment du duché — lanciers.
3 ^{ème} Brigade, Général KRASINSKI :	5 ^e régiment du duché — chasseurs.
4 ^{ème} Brigade, Général PIOTROWSKI :	3 ^e régiment franco-galicien — lanciers.
5 ^{ème} Brigade, Général KAMINSKI :	$\left\{ \begin{array}{l} 2^{\text{e}} \text{ régiment franco-galicien — lanciers.} \\ 6^{\text{e}} \text{ — — — — —} \\ 7^{\text{e}} \text{ — — — — —} \end{array} \right.$

Le 20 novembre 1809, les troupes polonaises quittèrent Cracovie, où il ne resta pour constituer la garnison, que la brigade du général Bieganski.

L'armée rentra bientôt à Varsovie, précédant de quelques jours son commandant en chef, qui installa d'abord son quartier-général à Mniszew. Il se souvenait sans doute des cris hostiles qui l'avaient accueilli après la bataille de Raszyn, et de l'appellation de traître qu'on lui avait alors prodiguée. Cette fois il revenait en vainqueur, et malgré ses efforts pour se soustraire aux manifestations enthousiastes, il ne put échapper aux ovations, notamment à celle qui lui fut faite au théâtre de Varsovie le 6 janvier 1810, au milieu des cris unanimes de : « Vive le prince commandant en chef ! »

A ces manifestations vinrent s'ajouter les plus grands honneurs : l'Empereur lui envoya le grand cordon de la légion d'honneur, et le roi de Saxe le premier grand cordon qui fut donné de l'ordre « *Virtuti militari.* » Le prince reçut en outre, sur le domaine national des provinces nouvelles, une dotation de un million et demi de guldens polonais (environ deux millions de francs).

Il ne faut pas oublier que pendant que se déroulait cette campagne de 1809 entre l'armée polonaise et l'armée de l'archiduc Ferdinand, un autre régiment polonais se distinguait aux côtés de l'Empereur sur le Danube. C'était le régiment de cheualégers polonais de la garde, qui assista à toutes les batailles de la campagne d'Autriche, et se fit remarquer à Essling et surtout à Wagram par ses charges brillantes contre la cavalerie autrichienne. Dans l'une de ces charges, l'escadron de Stokowski culbuta le régiment de hulans de Schwarzenberg ; ceux-ci étaient armés de lances : voyant que les cheualégers n'avaient que leurs sabres, ils jetèrent leurs lances pour combattre avec les mêmes armes que leurs adversaires, ce qui ne les empêcha pas d'être battus. C'est du reste à la suite de cette campagne que les cheualégers demandèrent à changer leur armement et à le compléter par la lance.



CHAPITRE VI

L'ARMÉE POLONAISE DE 1810 A 1812

Quand s'acheva l'année 1809, la situation du duché de Varsovie, malgré la gloire qu'il venait d'acquérir, était assez critique. Le trésor était vide ; le pays, épuisé par l'entretien des troupes et les ravages de la guerre, était sans ressources, la misère était profonde. Le gouvernement se débattait au milieu des plus sérieuses difficultés pour faire revivre l'agriculture, l'industrie et le commerce, et pour sortir de la situation précaire où il se trouvait.

Sans tenir compte de ces embarras financiers, Napoléon, qui prévoyait des difficultés ultérieures avec la Russie et se préparait déjà à les surmonter, envoyait au prince Poniatowski les ordres les plus pressants pour relever et renforcer les forteresses du duché, remplir les arsenaux et les magasins, et pour augmenter toujours les effectifs de l'armée.

Un décret royal en date du 30 mars 1810, porta l'effectif de l'armée à 60.000 hommes, en incorporant à l'armée du duché les troupes franco-galiciennes.

L'état-major général se composait de 87 officiers, savoir :

8 généraux de division, dont un commandant en chef et trois inspecteurs généraux d'armes ; celui de l'infanterie était en même temps chef d'état-major général.

15 généraux de brigade, dont un dans les bureaux de la guerre.

2 adjudants commandants attachés à la personne du roi de Saxe.

1 — — sous-chef d'état-major général.

4 — — chefs d'état-major des divisions.

9 chefs d'escadrons
24 capitaines } aides de camp des généraux.

4 lieutenants-colonels
8 capitaines
12 lieutenants } adjudants d'état-major.

Troupes :

17 régiments d'infanterie à 3 bataillons de 6 compagnies ; chaque régiment à 2.487 hommes, soit pour les 14 régiments présents en Pologne : 34.818 hommes

16 régiments de cavalerie à 4 escadrons de 2 compagnies,
dont 11 de lanciers, 3 de chasseurs, 2 de hussards 12.345 h.
et 1 de cuirassiers 419 h.

TOTAL 12.764 hommes.

Artillerie et génie. Etat-Major. 76 h.

1 régiment d'artillerie à pied. } 8 compagnies de campagne. 2.685 h.
 } 8 compagnies de place.

1 régiment d'artillerie à cheval à 2 escadrons
de 2 compagnies 691 h.

1 compagnie d'ouvriers. 123 h.

1 bataillon de sapeurs à 6 compagnies dont
1 de pontonniers 756 h.

TOTAL 4.331 hommes.

TOTAL des troupes en Pologne 51.913 hommes.

Il faut ajouter pour les 3 régiments d'infanterie qui étaient en Espagne, avec une compagnie d'artillerie et une compagnie de sapeurs. 8.000 h.

Ce qui donne pour l'effectif total près de. 60.000 hommes.

Chaque régiment d'infanterie était à 3 bataillons de 6 compagnies, dont 1 de grenadiers, 1 de voltigeurs, et 4 de fusiliers.

Etat-major du régiment :

1 colonel,	1 aumônier,
1 major,	6 adjudants sous-officiers,
3 chefs de bataillon,	2 sous-officiers 2 ^e et 3 ^e porte-aigle,
1 payeur,	1 tambour de régiment,
3 adjudants-majors,	1 tambour de bataillon,
1 porte-aigle,	8 musiciens,
1 médecin de 1 ^{re} classe, 2 de 2 ^e classe, 3 de 3 ^e classe,	3 maîtres ouvriers (maître armurier, maître tailleur, maître bottier).

Officiers, pour l'ensemble des trois bataillons :

6 capitaines de 1 ^{re} classe,	9 lieutenants de 1 ^{re} classe,
6 — de 2 ^e classe,	9 — de 2 ^e classe,
6 — de 3 ^e classe,	18 sous-lieutenants.

Chaque compagnie se composait de :

1 capitaine,	1 fourrier,
1 lieutenant,	8 caporaux,
1 sous-lieutenant,	2 tambours,
1 sergent-major,	117 soldats.
4 sergents,	

Chaque régiment de cavalerie était à 4 escadrons de 2 compagnies sauf le régiment de cuirassiers qui n'était qu'à 2 escadrons.

Etat-major du régiment :

1 colonel,	1 aumônier,
1 major,	1 porte-étendard,
2 chefs d'escadrons,	2 adjudants sous-officiers,
1 payeur,	1 trompette major,
2 adjudants-majors,	1 vétérinaire,
1 médecin de 1 ^{re} classe, 2 de 2 ^e classe, 2 de 3 ^e classe,	5 maîtres ouvriers (armurier, sellier, tailleur, culottier, bottier).

Officiers pour l'ensemble du régiment :

3 capitaines de 1 ^{re} classe,	4 lieutenants de 2 ^e classe,
5 — de 2 ^e classe,	16 sous-lieutenants
4 lieutenants de 1 ^{re} classe,	

Chaque compagnie se composait de :

1 capitaine,	1 fourrier,
1 lieutenant,	8 caporaux,
2 sous-lieutenants,	1 maréchal ferrant,
1 maréchal des logis chef,	2 trompettes,
4 sergents,	79 cavaliers.

Une des compagnies était compagnie d'élite.

Le régiment de cuirassiers, à 2 escadrons, avait à l'état-major :

1 colonel,	1 aumônier,
1 major,	1 porte-étendard,
1 chef d'escadron,	1 trompette-major,
1 payeur,	1 vétérinaire,
1 médecin de 2 ^e classe, 1 de 2 ^e classe, 2 de 3 ^e classe,	5 maîtres ouvriers (comme ci-dessus).

Chaque compagnie avait la même composition que celles des autres régiments de cavalerie.

Le nombre des aides de camp mis à la disposition des généraux fut réglé par un décret royal du 3 avril 1810.

Les généraux de division ne devaient avoir en temps de paix que 2 aides de camp, dont l'un du grade de chef d'escadrons au plus, l'autre du grade de capitaine au plus ; les généraux de brigade qu'un seul aide de camp du grade de capitaine au plus.

Chaque général avait en outre le droit de choisir lui-même un autre aide de camp parmi les officiers d'infanterie ou de cavalerie.

Les aides de camp en surnombre devaient être versés dans les régiments, ou réformés s'il n'y avait pas de vacances.

Notons dès maintenant que le 14 avril 1812, en vue de la guerre contre la Russie, le nombre des aides de camp fut augmenté d'un par général.

Par un autre décret du 18 avril 1810, rendu sur la proposition du prince Poniatowski, le roi de Saxe répartit les troupes polonaises qui se trouvaient dans le duché en quatre divisions, placées sous les ordres des généraux de division Zajoncsek, Dombrowski, Sokolnicki et Kamieniecki. Le prince conservait le commandement en chef de l'armée.

Le territoire du duché fut divisé en quatre commandements militaires, à chacun desquels correspondait une division.

Le premier, sous les ordres du général Zajoncsek, englobait les départements de Varsovie, de Plock et de Lomza, avec l'état-major de la division à Varsovie.

Le deuxième, sous les ordres du général Dombrowski, les départements de Posen, de Kalisz et de Bromberg, avec l'état-major de la division à Posen.

Le troisième, sous les ordres du général Sokolnicki, les départements de Lublin et de Siedlec, avec l'état-major de la division à Lublin.

Le quatrième enfin, sous les ordres du général Kamieniecki, les départements de Cracovie et de Radom, avec l'état-major de la division à Radom.

Dans leurs commandements, les généraux de division avaient à peu près l'autorité des gouverneurs.

Les généraux de brigade avaient leurs états-majors dans les villes les plus importantes des départements.

Du commencement de 1811 au mois de mars 1812, l'état-major général eut la composition suivante :

Général en chef et ministre de la guerre.	Prince Joseph PONIATOWSKI,
Chef d'état-major général et inspecteur général de l'infanterie	Général de division FISZER.
Inspecteur général de la cavalerie.	Général de division ROZNIECKI,
Inspecteur général de l'artillerie	Général de brigade PELLETIER.

4 généraux de division :

ZAJONCZEK,	DOMBROWSKI,
SOKOLNICKI,	KAMIENIECKI.

14 généraux de brigade :

Isidore KRASINSKI,	Stanislas POTOCKI,
Michel GRABOWSKI,	NIEMOJEWSKI,
ZOLTOWSKI,	KOSSECKI,
Thadée TYSZKIEWICZ,	KWASNIEWSKI,
KAMIENSKI,	DZIEWANOWSKI,
TURNO,	Prince Michel RADZIWILL,
Prince Antoine SULKOWSKI,	BRONIKOWSKI.

1 ordonnateur en chef du rang de général de brigade WASILEWSKI.

CORPS DE TROUPE

Infanterie.

1 ^{er} régiment,	Colonel Casimir MALACHOWSKI.	
2 ^e —	Colonel KRUKOWIECKI.	
3 ^e —	Colonel ZAKRZEWSKI.	
4 ^e —	Colonel WIERZBINSKI	en Espagne

L'ARMÉE DU GRAND-DUCHÉ DE VARSOVIE

5 ^e	régiment,	Colonel OSKIERKO	à Dantzig.
6 ^e	—	Colonel SIERAWSKI.	
7 ^e	—	Colonel PROLOWSKI	en Espagne.
8 ^e	—	Colonel STUART.	
9 ^e	—	Colonel ?.....	en Espagne.
10 ^e	—	Colonel H. KAMINSKI	à Dantzig.
11 ^e	—	Colonel CHLEBOWSKI	à Dantzig.
12 ^e	—	Colonel WEYSSENHOFF.	
13 ^e	—	Colonel ZYMIRSKI.	
14 ^e	—	Colonel SIEMIONOWSKI.	
15 ^e	—	Colonel MIASKOWSKI.	
16 ^e	—	Colonel Prince Constantin CZARTORYSKI.	
17 ^e	—	Colonel HORNOWSKI.	

Le 5^e régiment était l'ancienne légion du Nord ; le 17^e était celui qu'avait formé à ses frais le comte Zamojski. Le 13^e régiment était le seul habillé de drap blanc, drap enlevé aux Autrichiens.

Cavalerie.

1 ^{er}	régiment chasseurs,	Colonel PRZEBENDOWSKI.
2 ^e	— lanciers,	Colonel PAC.
3 ^e	— —	Colonel RADZIMINSKI.
4 ^e	— chasseurs,	Colonel DOLFUSS.
5 ^e	— —	Colonel KURNATOWSKI.
6 ^e	— lanciers,	Colonel PONGOWSKI.
7 ^e	— —	Colonel ZAWADZKI.
8 ^e	— —	Colonel Prince Dominique RADZIWILL.
9 ^e	— —	Colonel PRZYSZYCHOWSKI.
10 ^e	— hussards,	Colonel UMINSKI.
11 ^e	— lanciers,	Colonel Comte Adam POTOCKI.
12 ^e	— —	Colonel RZYSZCZEWSKI.
13 ^e	— hussards,	Colonel TOLINSKI.
14 ^e	— cuirassiers,	Colonel Stanislas MALACHOWSKI.
15 ^e	— lanciers,	Colonel TRZECIECKI.
16 ^e	— —	Colonel Comte TARNOWSKI.

Les deux régiments de hussards étaient habillés avec du drap enlevé aux Autrichiens.

Artillerie à pied.

Colonels REDEL, GORSKI, DOBRSKI, BONTEMPS.

Artillerie à cheval.

Colonels HAUERSCHILT, HURTIG.

Génie.

Colonel des sapeurs. . SALECKI.

Colonel du génie. . . MALLET (Malecki).

Les régiments à la solde de la France étaient les suivants :

Légion de la Vistule, Général CHLOPICKI :

1 ^{er} régiment	Colonel KONSINOWSKI.
2 ^e —	Colonel CHLUSZEWICZ.
3 ^e —	Colonel MALCZEWSKI.
4 ^e —	Colonel ESTKO.

Lanciers polonais :

7 ^e régiment	Colonel KLICKI.
8 ^e —	Colonel Thomas LUBIENSKI.
1 ^{er} cheveu-légers lanciers de la garde,	Colonel Comte Vincent KRASINSKI.

Tous ces régiments, aussi bien ceux du duché que ceux au service de la France, furent constamment augmentés en 1810 et 1811. L'ensemble des régiments d'Espagne (4^e, 7^e, 9^e) fut porté de 8.000 à 12.000 hommes : il fallut donc leur envoyer du duché 4.000 bons soldats. Le régiment des cheveu-légers de la garde fut porté de 1.000 à 2.000 hommes : il fallut lui envoyer 1.000 cavaliers équipés et habillés, plus 200 pour le régiment de Th. Lubienski.

Bientôt après l'Empereur fit porter à 1.000 chevaux les régiments de cavalerie du duché et fit ajouter une dix-neuvième compagnie à chacun des régiments d'infanterie. Le pays fournit, pour faire face à ces nouvelles exigences, près de 14.000 hommes et 10.000 chevaux ; tous les ordres de l'Empereur furent exécutés sans retard.

En conséquence, au commencement de l'année 1812, le duché pouvait mettre en ligne 71.000 hommes prêts à marcher, avec 165 canons.

Un dernier effort, exécuté sur l'ordre du roi de Saxe, porta ce chiffre à 74.700 hommes et 22.850 chevaux.

On peut facilement s'imaginer l'état d'épuisement du pays à la suite de ce prélèvement de 75.000 hommes sur une population de 3.800.000 habitants, dont la dixième partie était des Juifs qui se libéraient du service militaire par des contributions en argent. On fut forcé de prendre pour la dernière levée des conscrits trop jeunes pour résister aux fatigues de la guerre : une partie fut incorporée dans les régiments du duché, une autre fut envoyée à la légion de la Vistule. Aussi vit-on périr beaucoup de jeunes gens au commencement de la campagne de 1812, avant même que la légion ne fût arrivée au Dniéper.

Tout en augmentant les troupes disponibles, on travaillait activement à remettre en état les défenses de Thorn, de Zamosc, de Modlin et de Praga. Le plus difficile était de fortifier Modlin, dont les remparts, commencés en 1806, n'étaient pas achevés en 1811, et dont Napoléon tenait à faire une place de premier ordre. Le 11 décembre 1811, il donna encore une fois l'ordre formel que tout fût terminé pour le 15 février 1812, que l'armement fût au complet, ainsi que les approvisionnements. La caisse du duché était presque vide, et pourtant cet ordre fut exécuté : on fit venir à cet effet 20.000 paysans de tout le pays, apportant avec eux un mois de provisions et leurs outils : on devait les payer par un dégrèvement ultérieur sur leurs impôts ; c'est ainsi que le travail fut achevé, au milieu de la misère générale.

C'est par de tels sacrifices que le pays payait sa dette de reconnaissance à Napoléon. L'entretien de l'armée s'élevait à 42.600.000 guldens polonais, les revenus du duché n'étaient que de 41.600.000 guldens. Comment arrivait-on ? La plupart des fonctionnaires ne touchaient pas leur traitement, beaucoup d'officiers n'étaient pas payés, la solde de la troupe était souvent en retard, et personne ne se plaignait. En 1811, la solde manqua tout à fait ; il fallait cependant faire vivre l'armée ; on donna des rations de vivres aux officiers.

Au commencement du mois de mars 1812, le prince Poniatowski reçut de l'Empereur l'ordre de se tenir prêt à marcher ; en même temps le général Sokolnicki fut appelé au grand état-major impérial. C'était d'ailleurs depuis longtemps le désir de Sokolnicki, qui espérait pouvoir rendre plus de services à sa patrie dans l'entourage de l'Empereur qu'à la tête de sa division.

Il ne restait plus à l'armée que trois généraux de division, Zajoncdek, Dombrowski et Kamieniecki. Ce dernier, déjà un veillard, et qui n'avait fait preuve d'aucune valeur militaire, ne devait sa haute situation qu'à l'amitié que le prince Poniatowski avait pour lui. Quand le prince reçut l'ordre impérial, il chercha à éloigner d'un service au-dessus de ses moyens le vieux général, et réussit à lui

persuader d'accepter le gouvernement de Grodno; le commandement de sa division fut offert au général Kniaziewicz, le vieux légionnaire, qui l'accepta avec plaisir.

Le prince apporta ainsi une modification radicale au fractionnement de l'armée, en réduisant les quatre divisions à trois divisions seulement, qui devinrent les 16^e, 17^e et 18^e divisions de la Grande Armée, dont elles formèrent le 5^e corps.

Pendant ce temps les troupes polonaises d'Espagne, rappelées sur la Vistule, se mettaient en marche pour revenir. Elles rentraient comblées de gloire, et le colonel Klicki, du 7^e lanciers de la Vistule, apporta à Paris les clefs de Valence et 21 drapeaux conquis sur les Espagnols.

Les troupes polonaises qui partaient pour la campagne de Russie avaient la répartition suivante :

5^e CORPS DE LA GRANDE ARMÉE

Prince Poniatowski	Commandant le 5 ^e corps.
Général Fiszer	Chef d'état major.
Général Rautenstrauch.	Sous chef d'état-major.

16 ^e Division Général ZAJONCZEK. Chef d'État-Major Colonel WEYSSENHOFF.	1 ^{re} brigade, Général MIELZYNSKI, puis Général Isidore KRASINSKI. 2 ^e brigade, Général PASZKOWSKI. Brigade de cavalerie légère : Général TYSKIEWICZ.	3 ^e , 15 ^e et 16 ^e régiments d'infanterie. 4 ^e et 12 ^e régiments de cavalerie.
17 ^e Division Général DOMBROWSKI Chef d'État-Major Colonel CEDROWSKI.	1 ^{re} brigade, Général AXAMITOSWKI, puis Général KOSSECKI. 2 ^e brigade, Général PIOTROWSKI, puis, Général ZOLTOWSKI, puis, Général PAKOSZ. Brigade de cavalerie légère : Général DZIEWANOWSKI.	1 ^{er} , 6 ^e , 14 ^e et 17 ^e régiments d'infanterie. 1 ^{er} et 15 ^e régiments de cavalerie.
18 ^e Division Général KNIAZIEWICZ Chef d'État-Major Colonel NOWICKI	1 ^{re} brigade, Général BIEGANSKI. 2 ^e brigade, Général M. GRABOWSKI, puis, Général Stanislas POTOCKI. Brigade de cavalerie légère : Général Prince Ant. SULKOWSKI.	2 ^e , 8 ^e et 12 ^e régiments d'infanterie. 5 ^e et 13 ^e régiments de cavalerie.

Les régiments de cavalerie légère attachés à ces trois divisions ne tardèrent pas à en être séparés pour être employés ailleurs, et changèrent plusieurs fois de

corps et de division pendant la durée de la campagne. Il en fut de même des autres corps de la cavalerie polonaise.

Les brigades du général Niemojewski (6^e et 8^e lanciers) et du général Axamitowski (remplacé par Kossecki à la brigade d'infanterie) (9^e lanciers, 10^e hussards) furent attachées aux 1^{er} et 2^e corps de cavalerie de réserve.

Au 4^e corps de cavalerie de réserve fut donnée la 4^e division (polonaise) de cavalerie légère du général Rozniecki, comprenant la 28^e brigade, général Dziewanowski (2^e, 9^e et 11^e lanciers) et la 29^e brigade : général Turno (3^e, 15^e et 16^e lanciers); ainsi que le 14^e cuirassiers.

Le 1^{er} juillet, on détacha également à ce 4^e corps la 19^e brigade légère, général Tyszkiewicz (4^e chasseurs, 12^e lanciers) et la 20^e brigade légère (5^e chasseurs, 13^e hussards).

Au 9^e corps : à la division Girard, les 4^e, 7^e et 9^e régiments d'infanterie.

Au 10^e corps : à la division Grandjean, les 5^e, 10^e et 11^e régiments d'infanterie, général de brigade prince Michel Radziwill.

Légion de la Vistule : 1^{re} brigade, général Chlopicki, 1^{er} et 3^e régiments.

2^e brigade, général Bronikowski, 2^e et 4^e régiments.

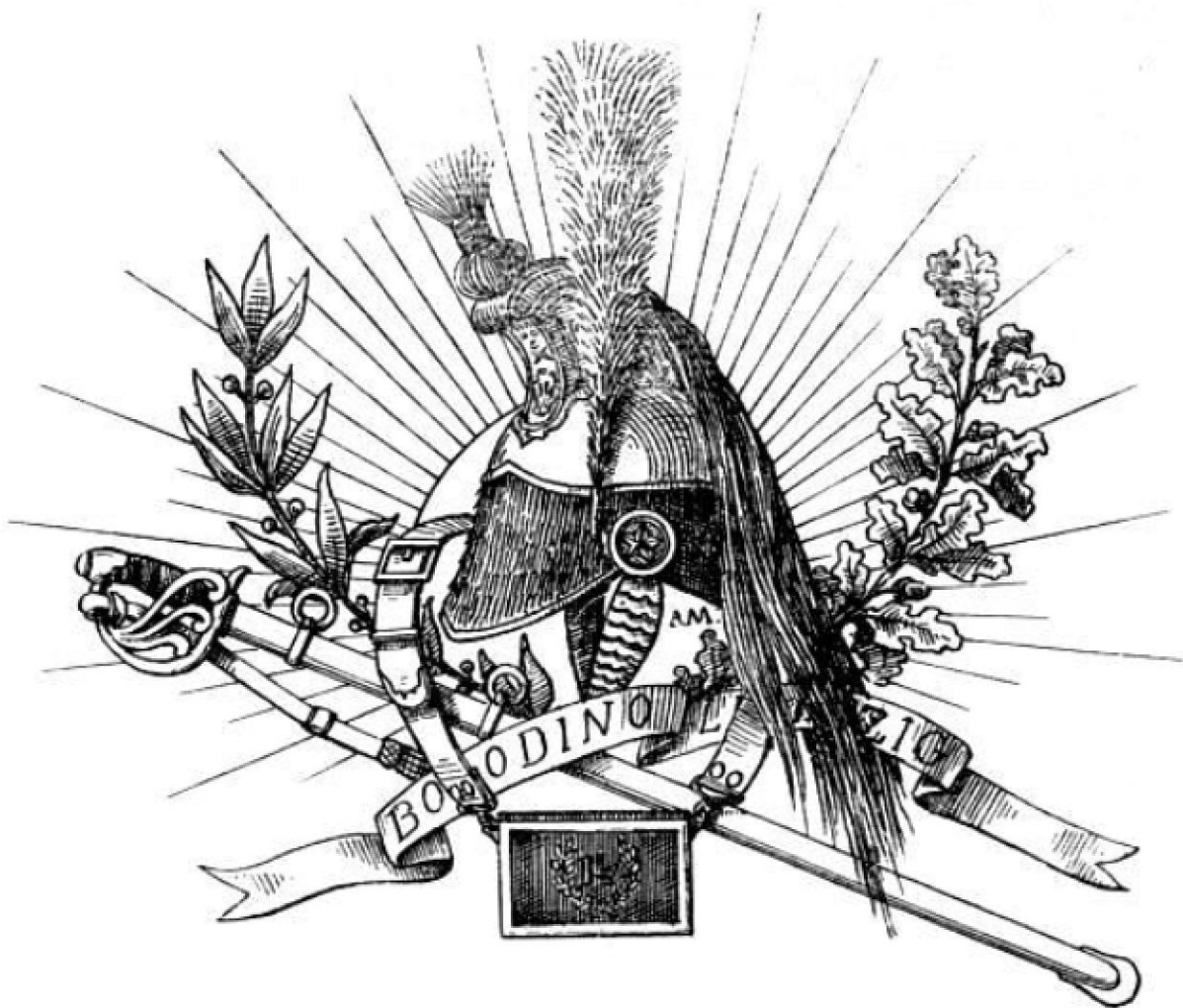
Au commencement du mois de mars 1812, les trois divisions polonaises commencèrent à se diriger vers Grodno, sur la frontière russe. Le prince Poniatowski les passa en revue et adressa à chacune d'elles une allocution pleine de sentiments patriotiques.

Dans ses mémoires, Kozmian a retracé le tableau du départ de la 16^e division :

« Le prince Joseph, après avoir passé la division en revue sur la place de Saxe, fit former le cercle à son état-major et à tous les officiers de la division, et leur fit d'une voix vibrante, l'allocution suivante :

« Compagnons d'armes! nous allons combattre sous les drapeaux de l'Empereur. Souvenez-vous qu'en franchissant la frontière, ce n'est pas dans un pays ennemi que vous entrez, mais bien sur le territoire de votre patrie. Portez vos armes vengeresses contre vos ennemis, mais soyez des amis et des protecteurs pour vos compatriotes. Nous ne marchons pas pour conquérir, mais pour délivrer... Cela suffit aux Polonais. — Vive l'Empereur! »

Enfin, quand les trois divisions furent parties, le prince Poniatowski quitta Varsovie le dernier, et alla établir son quartier-général à Rajgrad.



CHAPITRE VII

1812. — CAMPAGNE DE RUSSIE

Depuis le mois de novembre 1811, la guerre semblait inévitable entre la France et la Russie, et les souverains de ces deux puissances faisaient leurs préparatifs en vue de cette éventualité. Napoléon, forcé de réunir et d'échelonner d'immenses approvisionnements pour assurer la subsistance de ses troupes dans un pays que les Russes se disposaient à ravager devant elles, cherchait à gagner du temps pour ne commencer la campagne qu'au mois de juin 1812. Il prit donc ses dispositions pour rapprocher le plus possible ses troupes du théâtre d'opérations et de la frontière russe, sans arriver à une rupture prématurée avec la Russie.

Dès le mois de janvier 1812, il avait demandé à tous les princes allemands de fournir leurs contingents au complet ; il avait rappelé d'Espagne les troupes polonaises qui s'y battaient ; il faisait rentrer progressivement de ce pays la jeune garde et les dragons, qui rentraient escadron par escadron ; il acheminait vers le Rhin les régiments de sa garde qui n'étaient pas à Paris même. L'armée d'Italie,

qui avait un énorme trajet à faire pour arriver en ligne, recevait un premier ordre de mouvement, de manière à pouvoir s'ébranler dès le mois de février et arriver en bon état sur le théâtre de la guerre.

De leur côté, les Russes avaient décidé de faire face à l'armée impériale avec deux fortes armées réunies sur la Dwina et sur le Dniéper; ces armées devaient se retirer systématiquement devant l'ennemi, en lui opposant une masse de 250.000 hommes; des réserves évaluées à 100.000 hommes étaient prêtes à les soutenir. Du côté de l'Autriche, une troisième armée de 40.000 hommes opérerait suivant les circonstances avec les 60.000 hommes de l'armée du Danube.

Enfin, en février, appréhendant que la Russie ne le devançât sur la Vistule, Napoléon se décida à mettre définitivement ses troupes en marche, et à conclure des alliances avec la Prusse et l'Autriche. La première de ces puissances s'engagea à lui fournir 20.000 hommes commandés par un général prussien, mais rattachés à un corps français. L'Autriche consentit par un traité secret, à fournir un corps indépendant de 30.000 hommes, commandé par le prince de Schwarzenberg, et qui serait rendu à Léopol (Lemberg) le 15 mai.

Tout étant bien réglé, l'Empereur donna ses ordres pour les premières marches, de manière à arriver sur le Niémen au mois de mai.

Le maréchal Davout eut sous son commandement le 1^{er} corps, formé des cinq divisions françaises Morand, Friant, Gudin, Compans et Desaix, et d'une division polonaise prise à Dantzig. De plus, outre sa cavalerie légère, il eut à sa disposition le 1^{er} corps de cavalerie de réserve, soit 2 divisions de cuirassiers et 5 régiment de cavalerie légère en tout 96.000 hommes. La division prussienne, 17 à 18.000 hommes, fut mise également sous ses ordres. Quartier-général à Hambourg.

Le maréchal Oudinot reçut le commandement du 2^e corps, les deux divisions françaises Legrand et Verdier et une division suisse, plus une division de cuirassiers de la réserve de cavalerie; en tout 40.000 hommes. Quartier-général à Munster.

Au maréchal Ney fut confié le 3^e corps, avec les deux divisions françaises Ledru et Razout, les Wurtembergeois, et le 2^e corps entier de la cavalerie de réserve; en tout 49.000 hommes. Quartier-général à Mayence.

L'armée d'Italie, sous les ordres du prince Eugène, vice-roi d'Italie, forma le 4^e corps, avec deux divisions françaises, une division italienne et la garde royale; en tout 45.000 hommes. Le général Junot fut attaché au 4^e corps.

Le 5^e corps fut celui du prince Poniatowski, avec ses trois divisions polonaises: en tout 36.000 hommes. Quartier-général à Varsovie.

Le général Gouvion-Saint-Cyr commanda le 6^e corps, formé de vingt-cinq mille Bavares; il devait retrouver l'armée d'Italie à Bayreuth.

Le général Reynier prit le commandement du 7^e corps, composé de dix-sept mille Saxons, qui reçurent l'ordre de se rendre le plus rapidement possible à Kalisz.

Enfin, les Westphaliens et les Hessois formèrent le 8^e corps, sous les ordres de Jérôme, roi de Westphalie, et se concentrèrent à Magdebourg, au nombre de 18.000 hommes.

La cavalerie de réserve était divisée en quatre corps. Les régiments qui n'étaient pas déjà affectés formaient encore 15.000 hommes, qui marchèrent provisoirement avec la garde impériale. Celle-ci comptait 47.000 hommes et se divisait en deux corps : la jeune garde, avec le maréchal Mortier, comprenant les tirailleurs et les voltigeurs; la vieille garde, avec le maréchal Lefebvre, composée des grenadiers et des chasseurs, de la cavalerie des régiments de la Vistule, et de la réserve d'artillerie. La garde devait rejoindre l'Empereur quand il arriverait à l'armée.

Un 9^e corps de 38.000 hommes, sous le maréchal Victor, devait être tenu en réserve entre l'Elbe et l'Oder; il comprenait la division française Partouneaux, une division polonaise et nombre d'autres détachements.

Enfin une dernière réserve, formée de troupes diverses et s'élevant à 37.000 hommes, était aux ordres du maréchal Augereau.

D'autres détachements, dépôts, division danoise, etc., portaient les réserves, y compris les corps de Victor et d'Augereau, à un total de 130.000 hommes qui s'ajoutaient aux 423.000 hommes de la Grande Armée.

Tous ces corps devaient se mettre en mouvement dès la fin de février, de manière à se trouver sur l'Oder au commencement d'avril, et sur la Vistule au milieu du même mois.

A la fin d'avril, l'armée avait terminé ces mouvements préparatoires. Le 2^e corps était à l'extrême-gauche, à Dantzig; Davout sur la Vistule, entre Marienbourg et Elbing; Ney à Thorn à la droite du 1^{er} corps; le prince Eugène à Plock, avec le 4^e et le 6^e corps; le roi Jérôme à Varsovie, avec les Polonais, les Saxons et les Westphaliens; la garde à Posen, et enfin les Autrichiens, à l'extrême-droite, se tenaient prêts à entrer en Wolhynie.

Pendant cette période préparatoire, le duché de Varsovie servit de caravansérail à toutes ces troupes de passage, qu'il était obligé de loger et de nourrir, quand la population des campagnes n'avait pas de pain pour elle-même. Les soldats étrangers ne se contentaient pas des rations qui leur étaient allouées; ils pillaient les campagnes et même les petites villes; les habitants étaient obligés de se défendre contre eux, et ces désordres affaiblissaient l'esprit militaire de la population. Les lettres de M^{me} Nakwaska, femme du préfet de Varsovie, montrent à quelles charges était soumis ce malheureux pays, à quel degré de misère il était réduit. Nous en donnons ici quelques extraits.

« Varsovie, 31 mars 1812.

«.....La guerre est inévitable, le duché sera inondé cette semaine de troupes étrangères. Nos régiments se concentrent autour de Varsovie. Les Saxons, Bavaois, Wurtembergeois, et Badois occupent les départements de Bromberg, Kalisz, Posen, ainsi qu'une partie du département de Varsovie..... Tout est prêt à marcher, on n'attend que l'ordre d'entrer en campagne. Le général Hauke reste comme commandant à Zamosc..... Ignace Potocki nous écrit de Dantzig qu'on a réquisitionné la moitié du blé des magasins.Mon mari est occupé à en devenir fou; il a 40.000 soldats dans son département et il faut les nourrir tous, dans une année où les récoltes sont si maigres et où les paysans sont réduits à manger du pain fait de glands et d'écorce de bouleau. Si grande que nous ayons supposée notre misère, pourtant il est évident que le mal peut augmenter indéfiniment. »

« le 19 avril 1812.

« Nous attendons le roi de Westphalie, qui est depuis quatre jours à Kalisz où il attend l'ordre de venir ici..... Les troupes ont reçu l'ordre de s'arrêter là où elles se trouveront le 21 de ce mois. La garde impériale arrivera à Glogau le 23. Les mulets de l'Empereur et ses bagages sont depuis quelques jours à Posen. »

« Varsovie, le 26 avril 1812.

« Tout marche à pas de tortue, excepté la misère qui fait des progrès énormes. Nos troupes n'ont que quelques jours de vivres, les chevaux manqueront bientôt d'avoine, de foin et de paille. On manquera de tout! Il arrivera ce que le bon Dieu voudra! Nous avons presque un temps d'hiver, il gèle le matin; on craint pour la récolte prochaine, et alors ce sera la fin pour tous. Nous mourrons tous de faim, cela vaudra mieux. »

D'après les contemporains, Ostrowski en particulier, la conduite des troupes étrangères était odieuse. Le roi Jérôme était entré dans le duché à la tête de trois bandes de brigands, car on ne pouvait qualifier autrement les troupes westphaliennes, sans discipline, ne montrant que gloutonnerie et bestialité et se croyant tout permis en Pologne. Les Saxons imitaient la conduite de leurs camarades, et leur chef, le général Vandamme, les laissait faire et faisait peu honneur à ses collègues français. Les réclamations du gouvernement au roi Jérôme n'eurent aucune suite.

Les exigences de ce souverain, à son arrivée à Varsovie, étaient énormes, et la municipalité de Varsovie dut lutter énergiquement pour arriver à les faire réduire. Il y avait constamment des désordres, et ce ne fut qu'après des rixes où les Allemands n'eurent pas toujours le dessus, qu'ils mirent enfin un terme à leurs brutalités.

L'armée polonaise formait un total d'environ 70.000 hommes, amis des Français et exécrant les Russes. C'était elle qui, avec les habitants de quelques grandes villes, incarnait le patriotisme de la nation; le reste de la population était beaucoup plus tiède. Napoléon ne se flattait pas de soulever toute la population, mais il espérait pouvoir augmenter l'armée polonaise, la doubler au

moins, et réveiller ainsi par elle l'enthousiasme de tous. Il pensait que la guerre contre la Russie soulèverait un nouvel élan patriotique, qui amènerait cette augmentation d'effectifs qu'il désirait.

C'est dans ce but qu'il envoya à Varsovie un ambassadeur chargé de diriger l'action du gouvernement polonais, de pousser les Polonais à se confédérer et de fomenter l'insurrection dans les anciennes provinces, la Lithuanie et la Wolhynie. Il chargea de cette mission M^{re} de Pradt, archevêque de Malines, qu'il expédia à Varsovie avec ses instructions.

Arrivé à Varsovie le 5 juin, l'ambassadeur se présenta dès le 7 en grande pompe au Conseil d'État, remit ses lettres de créance, puis entama des pourparlers avec les ministres. Les instructions qu'il avait reçues du duc de Bassano étaient assez vagues, et il s'en plaignait souvent; du reste, malgré son esprit, il ne réussit pas auprès des Polonais et ne satisfit personne.

L'Empereur quitta Paris le 9 mai avec l'Impératrice, pour se rendre à Dresde à la cour du roi de Saxe, son fidèle allié. Il arriva le 16 et resta jusqu'au 29; de là il partit pour le Niémen, en passant par Posen, Thorn, Dantzic et Kœnigsberg. Il s'arrêta dans toutes ces places et dans les points intermédiaires pour mettre de l'ordre dans les services de l'armée. A Thorn, indigné des excès commis par les Allemands, il adressa des reproches sérieux aux chefs de corps qui les avaient sous leurs ordres, Ney et le prince Eugène; le prince de Wurtemberg fut particulièrement mal traité.

Enfin, après avoir étudié les mouvements des Russes et discerné la répartition de leurs troupes, il prit ses dispositions pour le passage du Niémen. Il résolut de l'effectuer à Kowno avec les corps de Davout, d'Oudinot et de Ney, la garde impériale et deux corps de cavalerie de réserve, puis de marcher sur Wilna. Le maréchal Macdonald devait traverser le Niémen à Tilsitt pour manœuvrer en Courlande, le prince Eugène à Prenn, au-dessous de Kowno, avec le 4^e et le 6^e corps, et le 3^e corps de cavalerie de réserve. Enfin, plus au sud, le roi Jérôme devait passer à Grodno avec le 5^e, le 7^e et le 8^e corps, et le 4^e corps de cavalerie de réserve.

Le 23 juin, l'Empereur lança de Wilkowiski, où il coucha dans une ferme, sa fameuse proclamation à l'armée :

« Soldats,

« La seconde guerre de Pologne est commencée. La première s'est terminée à Friedland et à Tilsitt!....

« La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armes françaises. Mais la paix que nous conclurons portera avec elle sa garantie : elle mettra un terme à la funeste influence que la Russie exerce depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe. »

Le tableau ci-dessous indique la répartition et l'emplacement des troupes au moment du passage.

EMPLACEMENT DES TROUPES DE LA GRANDE ARMÉE
sur les lieux de passage du Niémen, le 23 juin 1812.

		TROUPES POLONAISES COMPRISES DANS CES CORPS.	
vis-à-vis de Tilsitt.	10 ^e corps. Maréchal MACDONALD.	Division GRANDJEAN Corps auxiliaire prussien du général Yorck. Divisions d'infanterie : KLEIST GRAWERT Cavalerie légère : MASSENBACH	{ 5 ^e , 10 ^e et 11 ^e régiments de l'infanterie du duché, détachement d'artillerie, général Prince Michel RADZIWIŁŁ. } 25.000 hommes.
	1 ^{er} corps. Maréchal DAVOUT.	Divisions d'infanterie : MORAND FRIANT GUDIN COMPANS DESAIX Brigades de cavalerie légère : PAJOL BORDESOLLE	} 65.000 hommes.
vis-à-vis de Kowno.	2 ^e corps. Maréchal OUDINOT.	Divisions d'infanterie : LEGRAND VERDIER MERLE DE ROME (division suisse) Brigades de cavalerie légère : CORBINEAU CASTEX	} 3 ^e lanciers français (ancien 2 ^e de la Vistule. Colonel Th. LUBIENSKI. } 45.000 hommes.
	3 ^e corps. Maréchal NEY.	Divisions d'infanterie : LEDRU RAZOUT MARCHAND (division wurtembergeoise) Brigades de cavalerie légère : MOURIEZ BAUERMANN	} 35.000 hommes.

TRoupES POLONAISES,
COMPRIS DANS CES CORPS.

vis-à-vis de Kowno.

1 ^{er} corps de cavalerie de réserve. Général NANSOUTY.	} Divisions de cavalerie :	BRUYÈRES	} 6 ^e régiment de lanciers. Colonel PONGOWSKI	} 7.200 hommes.	
					SAINr-GERMAIN
2 ^e corps de cavalerie de réserve. Général MONTBRUN.	} Divisions de cavalerie :	WATHIER	} Brigade NIEMOJEWSKI. 8 ^e et 6 ^e lanciers. Brigade AXAMITOWSKI. 9 ^e lanciers et 10 ^e hussards.	} 9.500 hommes.	
		SÉBASTIANI			DEFrance
Garde impériale. Maréchal LEFEBVRE (vieille garde). Maréchal MORTIER (jeune garde). Maréchal BESSIÈRES (cavalerie).	} Divisions d'infanterie :	LABORDE	} Les 4 régiments de la Légion de la Vistule. Général CHLOPICKI. Chevau-légers lanciers polonais de la garde. Général Vinc. KRASINSKI.	} 32.000 hommes.	
		ROGUET			
		CLAPARÈDE			
		Cavalerie de la Garde			

à Pilony, à 5 lieues au sud de Kowno.

4 ^e corps. Prince EUGÈNE.	} Divisions d'infanterie :	DELZONS	} 7 ^e régiment de lanciers (ancien 1 ^{er} de la Vistule). Colonel KLICKI.	} 40.000 hommes.
		BROUSSIER		
		PINO (division italienne). Garde royale italienne.		
6 ^e corps. Général SAINT-CYR (aux ordres du prince Eugène).	} Brigades de cavalerie légère italienne :	VILLATA	} 20.000 hommes.	
		Cavalerie de la garde royale.		
3 ^e corps de cavalerie de réserve. Général GROUCHY.	} Divisions de cavalerie :	KELLERMANN	} 10.000 hommes.	
		LAHOSSAYE		
		CHASTEL		

		TROUPES POLONAISES COMPRISES DANS CES CORPS		
vis-à-vis de Grodno.	5 ^e corps. Prince J. PONIATOWSKI.	Division d'infanterie :		} 25.000 hommes.
		ZAJONCZEK	3 ^e , 15 ^e et 16 ^e rég. d'inf.	
		DOMBROWSKI	1 ^{er} , 6 ^e , 14 ^e et 16 ^e rég. d'inf.	
		KNIAZIEWICZ	2 ^e , 8 ^e et 12 ^e rég. d'inf.	
vis-à-vis de Grodno.	7 ^e corps. Général REYNIER.	Divisions d'infanterie saxonne:		} 15.000 hommes.
		LECOQ	Le petit corps du général Amilcar Kosinski, 8.000 h., arriva après le passage (1).	
		ZESCHAU		
		Brigades de cavalerie légère saxonnes :		
		FUNK		
	GABLENTZ			
vis-à-vis de Grodno.	8 ^e corps. Général VANDAMME.	Divisions d'infanterie westphalienne :		} 15.000 hommes.
		OCHS		
		DE DAREAU		
		Cavalerie légère westphalienne.		
Ces 3 corps sous le roi Jérôme.				
vis-à-vis de Grodno.	4 ^e corps de cavalerie de réserve. Général LATOUR-MAUBOURG.	Divisions de cavalerie :		} 12.000 hommes.
		KELLERMANN		
		CHASTEL		
		THIELMANN (Saxons)		
		ROZNIECKI (Polonais)	{ 2 ^e , 3 ^e , 7 ^e et 11 ^e lanciers et 14 ^e cuirassiers.	

Ces effectifs, dont le total s'élevait à 355.000 hommes, n'étaient pas absolument exacts, beaucoup d'hommes manquant toujours aux appels et s'écartant des rangs pour aller en maraude. Napoléon a dit plus tard qu'il n'y eut guère que 331.000 hommes à passer le Niémen, chiffre d'ailleurs très supérieur aux 268.000 hommes que les Russes pouvaient leur opposer. Cette armée était pourvue de 1194 canons, et allait recevoir le corps de Kosinski⁽¹⁾. Il y avait en outre les 30.000 hommes de Schwarzenberg réunis à l'extrême-droite de l'armée.

A l'état-major général russe, on était persuadé que la majeure partie de la grande armée française passerait par Varsovie et franchirait le Niémen à Grodno. Napoléon avait cherché à donner corps à cette idée en faisant courir le bruit de son arrivée à Varsovie et en envoyant ostensiblement dans cette ville une partie de ses voitures et de ses bagages.

(1) En août 1812, le général Kwasniewski amena à Kosinski une brigade formée du 13^e régiment d'infanterie venant de Zamosc, et d'un régiment formé avec les gardes nationales de Varsovie.

Depuis un mois on voyait les lanciers polonais du duché faire des patrouilles sur la rive du Niémen près de Kowno, sans que les Russes s'en inquiétassent. La division Bruyères, dont ces lanciers dépendaient, campait à une lieue du fleuve, couverte par des forêts et par les hauteurs; rien donc ne pouvait faire croire aux Russes qu'on chercherait à passer ailleurs qu'à Grodno.

Le 23 juin, avant l'aube, l'Empereur, accompagné du maréchal Berthier, arriva en voiture au camp du général Bruyères, fit venir le général et le colonel Pongowski, chef du 6^e lanciers, et les questionna sur les positions occupées par les Russes. Il leur témoigna le désir de se costumer en Polonais pour faire lui-même la reconnaissance des bords du fleuve, tout en ne se faisant pas reconnaître. Il mit bas son habit, Berthier en fit de même : le colonel Pongowski, le major Suchorzewski et Soltyk en firent autant, chacun offrant son uniforme à essayer. L'Empereur prit la redingote du colonel, ainsi que son bonnet de police (*konfederatka*), le *czapska* lui ayant paru trop lourd. Berthier se costuma aussi, et tous deux, montant à cheval, se rendirent avec un peloton d'escorte à Alexota, village situé en face de Kowno. Ils entrèrent dans une petite maison, les chevaux furent cachés dans la cour, et l'Empereur se plaça à une fenêtre pour examiner attentivement tous les environs, le cours du Niémen et de la Wilia. Rentrés au camp, l'Empereur et le major général déjeunèrent, puis quittèrent leurs uniformes polonais, et repartirent, assurés que rien du côté des Russes ne s'opposerait au passage de l'armée sur ce point.

Ce même jour, vers sept heures du soir, l'armée leva le camp et se porta sur le Niémen. L'Empereur arriva, accompagné de Berthier et d'un nombreux état-major, dans lequel on pouvait voir Sokolnicki et Vincent Krasinski; l'escorte était formée des cheveu-légers polonais et des chasseurs à cheval de la garde. Ils traversèrent l'armée, qui s'était massée derrière les bois dans le plus profond silence, et arrivèrent à Poniémen, point choisi pour le passage à un coude du Niémen. Les équipages de pont avaient été amenés à proximité. On fit d'abord passer successivement sur deux ou trois bateaux une centaine de voltigeurs du 13^e léger, puis les pontons furent amenés, et le général Eblé commença la construction de trois ponts; ceux-ci furent terminés à une heure du matin, et les troupes commencèrent à passer sans interruption. Le passage dura deux jours et deux nuits.

A la pointe du jour, le 24, le corps de Davout, qui franchit le fleuve le premier, était presque tout entier sur la rive droite. Il se porta aussitôt le long du Niémen dans la direction de Zyzmori, prêt à combattre. A la suite de Davout passa la cavalerie de Murat, qui couvrit le pays jusqu'à Kowno.

Dans l'après-midi, l'Empereur traversa les ponts à son tour, escorté des cheveu-légers polonais, heureux de voir étinceler déjà sur la rive russe du

Niémen les lances de leurs camarades du duché de Varsovie. Il se rendit à Kowno, laissant ses escadrons d'escorte bivouaquer près de la ville sous un épouvantable orage. Presque aussitôt après, il leur fit traverser Kowno pour se porter sur le bord de la Wilia, dont le pont avait été détruit par les Russes. Impatient de faire reconnaître la rive opposée, il demande des volontaires pour passer la rivière à la nage. Le chef d'escadrons Koziatulski lance aussitôt son cheval dans la Wilia, suivi de son escadron; mais la rivière gonflée par une crue, entraîne les cavaliers qui sont en péril de se noyer. S'apercevant des dangers que courent ses cavaliers, l'Empereur ordonne qu'on aille à leur secours et promet des récompenses aux sauveteurs. On s'empresse d'aller les secourir, le général Krasinski s'avance lui-même dans l'eau jusqu'au dessus de la ceinture pour aider au sauvetage. En résumé, il n'y eut, dans tout l'escadron de service, qu'un seul cheveu-léger noyé. C'est là l'incident qui a été si exagéré par les écrivains militaires, qui en ont fait un véritable drame.

De Kowno, l'Empereur continua sa marche jusqu'à Wilna, avec le corps de Davout, la garde, et la cavalerie sous les ordres de Murat.

A l'extrême-gauche, Macdonald n'avait éprouvé aucune difficulté à traverser le Niémen à Tilsitt, avec le corps prussien et la division Granjean.

Ainsi, en trois jours, l'armée française avait traversé le Niémen, séparé l'une de l'autre les deux armées russes, et elle menaçait Wilna, où se trouvaient l'empereur Alexandre et le général Barclay de Tolly, qui quittèrent la ville le 16. L'armée de Barclay de Tolly se replia sur la Dwina, celle du général Bagration sur le Dniéper dans la direction de Minsk. En quittant Wilna, les Russes incendièrent les ponts sur la Wilia et mirent le feu aux magasins de vivres et de fourrages dont la ville était pourvue.

Le départ de l'empereur de Russie et de l'armée causèrent à Wilna une vraie panique; beaucoup d'habitants, dévoués aux Russes, s'enfuirent avec leurs voitures et leurs bagages, en causant un désordre indescriptible. Tous les ordres relatifs au départ des troupes furent exécutés d'une manière parfaite, mais quel épouvantable chaos parmi les habitants! Là des files de voitures se hâtaient pour partir au plus vite; ailleurs des amas de chariots de vivres et de fourgons de bagages encombraient les rues et obstruaient le passage; ailleurs encore des bandes de moujicks enfonçaient les portes des écuries et des granges pour s'emparer de chevaux, de voitures et de chariots. Ajoutez à ces scènes de désordre les lueurs des incendies qui éclairaient la ville, les nuages de fumée noire qui la couvraient; c'était l'incendie des magasins qui contenaient 150.000 quintaux de farine et de grands approvisionnements d'avoine et de foin rassemblés pour les besoins de l'armée et que les Russes n'avaient pas voulu abandonner aux Français.

Pendant ce temps Napoléon, s'attendant à une forte résistance de l'ennemi pour s'opposer à son entrée à Wilna, s'avancait avec l'armée et s'arrêtait à quelques lieues de la ville, en installant son quartier dans la ferme d'Oswiany. Dès l'aube du 17 juin, Murat envoya en reconnaissance vers la ville deux détachements des 7^e et 8^e hussards, qui furent ramenés vivement et avec de grandes pertes par les cosaques de la garde impériale russe, chargée de couvrir la retraite de l'armée. L'Empereur, croyant que cette armée l'attendait, résolut de l'attaquer le lendemain.

Au petit jour, le général Bruyères se mit en marche avec l'avant-garde, précédée par le 6^e lanciers du duché. Arrivés devant la barrière de la ville, les lanciers polonais s'arrêtèrent et attendirent assez longtemps sans rien voir de l'ennemi. Impatienté, le major Suchorzewski demanda au colonel Pongowski d'entrer dans Wilna avec une compagnie; avec son consentement, il se précipita dans les rues avec ses cavaliers, acclamé par les habitants, sans voir de Russes nulle part. Ce n'est que de l'autre côté de la ville qu'il aperçut un détachement de cavalerie ennemie escortant les retardataires et les bagages sur la route de Swenciany; les lanciers les chargèrent et s'emparèrent de presque tout le convoi. Certain dès lors que Wilna était évacuée, le général Bruyères la fit occuper le soir même.

Le lendemain, vers midi, Napoléon entra triomphalement dans la capitale de la Lithuanie. En première ligne s'avancait le prince Dominique Radziwill à la tête de son régiment, le 6^e lanciers. Derrière l'Empereur marchaient Vincent Krasinski et les cheveu-légers de la garde; beaucoup de Polonais se trouvaient dans la suite de l'Empereur, Sokolnicki, Pac, Falkowski, Wonsowicz, et le prince Sapieha, son chambellan.

La députation de la noblesse et des habitants attendait à la barrière, sous la conduite du maréchal de la noblesse Lachnicki : celui-ci prononça un discours auquel l'Empereur répondit avec bienveillance, tout en insistant fortement pour que les habitants de Wilna et de la Lithuanie procurassent des approvisionnements à l'armée. Troublé, Lachnicki en fit la promesse, quoique l'on ne fût pas en état de la tenir. La foule reçut le souverain avec des marques de joie et des acclamations d'enthousiasme : les maisons étaient décorées de bannières, de tentures et de drapeaux aux armes de la Pologne et de la Lithuanie, l'aigle blanche et le guerrier à cheval. C'est au milieu des cris et des vivats que Napoléon s'arrêta devant le palais des évêques de Wilna, où fut établi le quartier impérial.

Cette belle et mémorable journée, à la veille de laquelle s'était organisée à Vasovie la confédération générale de la Pologne, se termina à Wilna par une grande assemblée réunie sur l'initiative de l'Université. On y lut une adresse à

L'Empereur, on y déclara nuls comme contraires aux lois tous les partages de la Pologne, et on y affirma l'ardent désir de tous les Lithuaniens de réaliser sans retard l'union de la Lithuanie à la Pologne. Cette adresse fut présentée à l'Empereur par le prince Alexandre Sapieha. Napoléon ne s'opposa pas aux désirs des Lithuaniens et le 1^{er} juillet, on proclama solennellement dans la cathédrale de Wilna l'union de la Lithuanie à la Pologne. L'Empereur s'occupa aussitôt d'organiser la Lithuanie, et en nomma par décret du 3 juillet le gouvernement provisoire, auquel il adjoignit M. Bignon comme commissaire impérial. La Lithuanie fut divisée en quatre départements: Wilna, Grodno, Minsk et Bialystok.

Pendant que l'Empereur était ainsi occupé, ses lieutenants poursuivaient l'exécution du plan stratégique qu'il avait élaboré. Le maréchal Oudinot marchait à la rencontre du général russe Wittgenstein, le trouvait le 28 juin en ordre de bataille à Dwelkow, non loin de Wilkomierz, le chassait de sa position et se mettait à sa poursuite. Wittgenstein traversa Wilkomierz en y brûlant les magasins militaires aussi richement approvisionnés que ceux de Wilna, et hâta sa marche sur Swenciany. Mais le maréchal Ney passa la Wilia le 29 à Suderwa et lui barra la route; Wittgenstein fit alors demi-tour, marcha sur Braclaw, puis sur Dünabourg, où il s'arrêta sur la rive droite de la Dwina. De tous les corps russes qui formaient le centre de l'armée de Barclay de Tolly, les Français n'en purent rattrapper aucun: tous échappèrent et purent rejoindre l'une ou l'autre des deux armées russes.

La poursuite des troupes russes par les Français était en effet des plus difficiles, pour bien des raisons. La principale était qu'ils n'avaient pas de bonnes cartes. Napoléon possédait bien une assez grande carte de la Russie, mais très incomplète dans ses détails; et cette carte avait servi à faire des cartes partielles pour les maréchaux et les généraux de division, mais ces dernières étaient assez erronées. Les noms y étaient écrits avec l'orthographe française, qui les dénaturait, de sorte que ni les officiers français ni même les officiers polonais des états-majors ne pouvaient s'y reconnaître, ni les habitants comprendre un nom quand on le leur demandait. Le général Sokolnicki voulut corriger ces cartes à Wilna, mais l'Empereur s'y opposa, jugeant que ce serait pis encore et que chacun prononcerait les noms à sa façon. Il était donc impossible aux Français de suivre les traces des troupes russes, qui connaissaient parfaitement le pays, tandis que leurs agresseurs, ne pouvant jamais se procurer de renseignements précis, s'égarèrent sur les routes et dans les grandes forêts lithuaniennes.

Une autre cause qui gêna beaucoup les troupes françaises dans leurs marches, ce fut l'énorme quantité de chariots et de voitures qu'elles traînaient à leur suite, ce fut aussi le trop lourd chargement que les fantassins devaient porter sur eux pour une si longue expédition; chez les Russes au contraire, le fantassin était

pourvu d'un havre-sac très léger, les fourgons, réduits au minimum, étaient attelés d'excellents chevaux. De plus, le soldat français, affamé, tombait d'épuisement, les chevaux périssaient en grand nombre, car la première récolte avait été mauvaise en Lithuanie, les magasins militaires étaient incendiés, et les approvisionnements, qu'on faisait venir de Kœnigsberg, n'arrivaient pas aussi vite que les besoins l'exigeaient.

Enfin, une autre source de difficultés pour les mouvements des troupes pendant cette première période des opérations provint des orages et des pluies qui tombèrent sans interruption les 1^{er}, 2 et 3 juillet, transformant les routes en bourbiers où les troupes n'avançaient qu'avec peine, où l'artillerie et les charrois s'enlisaient. En même temps, après les fortes chaleurs de juin, l'air se refroidit, et l'abaissement subit de température fit périr des milliers de chevaux. Ce fut surtout le corps du prince Eugène qui souffrit de ces perturbations atmosphériques. Le passage du Niémen, commencé le 19 juin au soir, dut être interrompu pendant quarante-huit heures, les nuits pluvieuses et froides amenèrent la dysenterie parmi les troupes; les routes se couvrirent de chevaux morts et de voitures abandonnées; le désordre fut extrême. Ce désordre régnait aussi, quoique à un degré moindre, dans les autres corps, et l'Empereur dut attendre une quinzaine de jours à Wilna, pour donner aux trainards le temps de rejoindre.

Les trainards et les maraudeurs étaient en effet une plaie de l'armée. Braves et disciplinées sur le champ de bataille, les troupes françaises étaient terribles en marche et au repos, et l'on a pu dire avec raison que là où les troupes de Napoléon avaient passé, l'herbe ne poussait plus. Déjà on avait eu à se plaindre des Français et surtout de leurs alliés: ce fut cent fois pis en Lithuanie.

Dès le départ de Kowno, et quoique l'on fût en pays ami, la dévastation était épouvantable: le blé vert était foulé sous le passage des troupes, les arbres étaient coupés, les chaumières détruites. Les soldats démolissaient maisons et cabanes pour s'en faire des abris pour eux-mêmes, enlevaient la paille des toits, les portes, les fenêtres, pour en faire du feu; les paysans s'enfuyaient dans les forêts en emportant le peu qu'ils pouvaient sauver de leurs biens. Au fur et à mesure que les troupes s'avançaient, elles marquaient leur passage par les mêmes dévastations. Pis encore, des milliers de soldats quittaient leurs corps pour aller à la maraude et se conduisaient comme des brigands, attaquant aussi bien les châteaux de la noblesse que les chaumières des paysans.

Quand la grande armée fit entrer en Lithuanie 350.000 hommes, Napoléon ordonna bien de faire venir de Kœnigsberg des convois de blé et d'avoine; mais cet ordre ne fut donné qu'à Kowno, et il fallait au moins quinze jours pour que ces approvisionnements arrivassent. En outre, pas plus à Wilna que dans les autres villes de la Lithuanie, il n'y avait assez de fours pour faire cuire le pain

même avec les quantités insuffisantes de farine qui arrivaient de Thorn et de Dantzig; il fallut donc nourrir les hommes avec de la viande, surtout avec de la viande de porc, et les chevaux avec du blé vert. La conséquence fut une épidémie parmi les hommes, et la perte de 10.000 chevaux en quelques jours, L'armée ne put résister à cette épreuve et commença à se débander.

Les paysans lithuaniens avaient d'abord profité de l'arrivée de l'armée pour secouer le joug du servage et se révolter contre leurs maîtres. Mais bientôt paysans et nobles firent cause commune contre les maraudeurs, dont le nombre atteignit en quelques jours 30.000 hommes. Ces hordes de brigands, où dominaient les Hollandais, les Bavares, les Wurtembergeois et les Westphaliens saccageaient tout, sans épargner jusqu'aux faubourgs de Wilna. Les Lithuaniens, qui avaient d'abord accueilli les Français comme des libérateurs, en arrivaient à dire : « Le Français est venu nous débarrasser de nos chaînes, mais aussi de nos bottes. » La noblesse même était découragée.

L'un des premiers actes du gouvernement provisoire lithuanien fut de créer une armée, mais ses efforts ne furent pas considérables; il ne mit sur pied que cinq régiments d'infanterie et quatre de cavalerie, en tout douze mille hommes. Ces régiments furent organisés grâce aux efforts et à la libéralité des plus riches propriétaires de la noblesse, qui en furent nommés les colonels. Ces régiments prirent les numéros suivants :

Infanterie.

18 ^e régiment,	Colonel Alexandre CHODKIEWICZ.
19 ^e —	— Constantin TYSENHAUS.
20 ^e —	— Charles PRZEDZDZIECKI.
21 ^e —	— Adam BISZPING.
22 ^e —	— Stanislas CZAPSKI.

Cavalerie.

17 ^e régiment lanciers	Colonel Michel TYSZKIEWICZ.
18 ^e —	— Joseph WAWRZECKI.
19 ^e —	— RAJECKI.
20 ^e —	— OBUCHOWICZ (1).

Le commandement en chef de cette armée lithuanienne fut donné au prince Romuald Giedroyc. Le général Hogendorp, aide de camp de l'Empereur, fut délégué par lui pour surveiller la levée et l'organisation des troupes lithuaniennes.

(1) D'après M. Jules Brzozowski.

Le gouvernement manquait de fonds pour achever d'habiller ces régiments et pour les entretenir; aussi ne furent-ils jamais tous complètement organisés. On comptait recevoir des subsides de l'Empereur, à qui l'on fit demander par le prince Sapieha quatre millions pour les premiers besoins; mais l'Empereur fit répondre qu'il était étonné que le patriotisme de la noblesse lithuanienne ne trouvât pas quatre millions quand il s'agissait de la libération de sa patrie, et finalement il ne donna que 400.000 francs sur la caisse impériale et encore à titre de prêt au gouvernement lithuanien.

L'Empereur voulut aussi avoir à Wilna une garde d'honneur formée de jeunes nobles, comme celle qu'on avait organisée à Varsovie en 1806; il voulut aussi former en Lithuanie un régiment de cheveu-légers lanciers de la garde, qui devait prendre le n° 3. Mais ces deux formations ne réussirent ni l'une ni l'autre. Le prince Gabriel Oginski réunit à peine une vingtaine de jeunes gens de la noblesse pour former la garde d'honneur. Quant aux cheveu-légers lithuaniens dont le commandement fut donné au général Konopka, ancien chef des lanciers de la Vistule, on en forma deux escadrons, qui furent détruits par les Russes avant d'avoir pu rejoindre l'armée, ainsi que nous le verrons plus loin.

L'organisation des gardes nationales eut plus de succès. Un assez fort détachement de ces troupes, assez mal armées il est vrai, fut réuni à Wilna sous le commandement de l'ancien colonel d'artillerie Kosiel'ski; on en forma aussi à Grodno, à Kowno et à Wilkowiez. On créa aussi des gardes nationales à cheval qui furent portées à 4 escadrons de 120 hommes et qu'on employa contre les maraudeurs concurremment avec la gendarmerie.

En un mot, Napoléon réussit à galvaniser en Lithuanie la plus grande partie de la haute aristocratie, la jeunesse de l'Université et les habitants de quelques villes. Mais la noblesse Lithuanienne, peu fortunée, restait au fond sympathique à la Russie, et les paysans, pillés et découragés, ne s'enrôlèrent dans les nouveaux régiments que contraints et forcés.

L'Empereur fut très désillusionné en voyant la marche des affaires en Lithuanie, après qu'il avait annoncé partout en traversant l'Europe qu'il allait mettre la Pologne à cheval et la reconstituer tout entière avec le sang polonais. Ce qui l'irritait le plus, c'est que, tandis qu'en 1806 et 1807 les Polonais qui servaient dans les armées prussienne et autrichienne avaient quitté leurs régiments pour venir grossir les forces nationales du duché, les Lithuaniens qui servaient dans l'armée russe avec différents grades ne venaient pas rejoindre les nouveaux régiments lithuaniens, sachant pourtant que cette campagne allait décider du sort de leur pays. Il eût été, en effet, très important pour l'Empereur que ces officiers ou ces fonctionnaires quittassent le service de la Russie; c'est

pour cette raison qu'il avait fait insérer dans l'acte de confédération les articles 6 et 7, d'après lesquels les officiers, soldats, fonctionnaires civils ou militaires au service de la Russie devaient abandonner leurs grades et leurs emplois pour les retrouver aussitôt dans l'armée et dans l'administration lithuaniennes.

Voyant que ces deux articles ne produisaient pas les résultats attendus, Napoléon exigea que le gouvernement lançât une nouvelle proclamation rédigée dans le même ordre d'idées. On lui en présenta une composée par Kozmian, mais il la trouva trop longue et dicta lui-même la proclamation suivante :

« Polonais,

« Rentrez sous les drapeaux de votre patrie. Servir vos ennemis avait une excuse: vous n'aviez plus de patrie. Aujourd'hui, c'est autre chose: la Pologne est ressuscitée! La confédération générale de Pologne et de Lithuanie vous ordonne à tous de quitter le service de la Russie. Généraux, officiers et soldats de toutes armes, écoutez donc la voix de votre patrie. Abandonnez les drapeaux de vos oppresseurs, rangez-vous sous ceux des Jagellons et de Sobieski. La patrie l'attend de vous. L'honneur et la religion vous le commandent! »

Napoléon resta dix-huit jours à Wilna, qu'il quitta dans la nuit du 16 au 17 juillet. Avant de partir, il fit venir de Kœnigsberg le général hollandais Hogendorp, son aide-de-camp, et le nomma gouverneur général de la Lithuanie, avec voix prépondérante dans les conseils du gouvernement lithuanien. Le duc de Bassano resta à Wilna pour représenter l'Empereur pendant son absence; il eut l'autorité supérieure sur l'armée. L'avant-veille de son départ, l'Empereur avait reçu la députation envoyée par la diète de Varsovie; cette députation lui apportait le manifeste annonçant la reconstitution de la Pologne, espérant provoquer de sa part une déclaration solennelle. Napoléon écouta le discours qui lui fut fait par le sénateur Joseph Wybicki, mais se refusa à prononcer les paroles qu'on attendait : « La Pologne est rétablie. » Son intention était pourtant bien de la rétablir, mais il avait des ménagements à garder avec l'Autriche. Le peu de netteté de sa réponse produisit une impression défavorable sur les Polonais.

En quittant Wilna, il passa par Swenciany et alla établir son quartier général à Gloubokoë, où il apprit que l'armée de Bagration avait échappé à la poursuite des corps de Davout et de Jérôme. Ce dernier, après avoir passé le Niémen à Grodno, s'était avancé aussi vite que possible à la suite des Russes; mais, retardé par les difficultés du terrain, il avait perdu beaucoup de temps et laissé beaucoup de monde en arrière. Des 30.000 Polonais, il ne restait plus que 23.000; ses 18.000 Westphaliens étaient réduits à 14.000, les 10.000 cavaliers de Latour-Maubourg à 6 ou 7.000; les Saxons, à deux jours de marche en arrière, n'avaient plus que 13 à 14.000 hommes au lieu de 17.000.

Sa cavalerie avait eu quelques engagements malheureux. Le 9 juillet,

l'avant-garde, commandée par le général Rozniecki, s'était avancée vers la ville de Mir. Trois régiments de lanciers polonais, sous les ordres du général Turno, furent battus par les Cosaques de l'hetman Platow et perdirent 300 hommes. Le lendemain, Rozniecki fit porter en avant 6 régiments, mais les Cosaques, renforcés par 2 régiments d'infanterie et 3 de cavalerie sous les ordres du prince Wasiltchikoff, obligèrent encore les Polonais à se retirer; après une lutte acharnée où ceux-ci exécutèrent plus de quarante charges, ils ne furent dégagés que par la grosse cavalerie de Latour-Maubourg. Ce furent les combats de Koralice et de Mir.

Le 13 juillet, Jérôme arriva à Nieswicz : le lendemain sa cavalerie d'avant-garde atteignit à Romanoff l'arrière-garde de Platow et essuya encore un échec. Le 1^{er} régiment de chasseurs à cheval polonais commença l'attaque avec trop d'impétuosité, fut entouré et perdit 9 officiers et 270 hommes.

Davout était alors à Minsk. Apprenant l'arrivée de Jérôme et des troupes qu'il amenait, il se décida à se porter sur Bobruisk pour couper la route à Bagration. Prenant à ce moment le rôle de général en chef qui lui avait été donné par l'Empereur, il communiqua au roi Jérôme la décision impériale qui le plaçait sous ses ordres, et lui prescrivit de marcher également sur Bobruisk. Froissé d'être placé en sous-ordre, Jérôme remit son commandement aux mains du général Marchand, son chef d'état-major, et se retira de sa personne sur Novogrodek. Davout essaya de le faire revenir sur sa résolution, mais en vain. Tout cela avait pris du temps, si bien que l'opération sur Bobruisk avorta et que Bagration put encore s'échapper.

Sur la Dwina, la division Sébastani, placée en face du camp de Drissa pour observer les Russes, venait de se laisser surprendre. Profitant de ce que les troupes françaises se gardaient mal, le général Koulnieff, à la tête de 5.000 hommes de cavalerie et d'infanterie légère, jeta un pont sur la Dwina, surprit et écrasa le 10^e hussards polonais du colonel Uminski et la brigade de chasseurs à cheval du général Saint-Geniès, qui fut lui-même fait prisonnier avec quelques centaines d'hommes.

Au même moment, un corps russe assez important, sous le commandement du général Tormanoff, se concentrait au sud près des frontières du duché de Varsovie; les cosaques avaient déjà pénétré sans résistance sur le territoire du duché et l'alarme avait gagné Varsovie.

L'Empereur s'occupa sans tarder à réparer toutes ces fautes. Il envoya à la confédération de Varsovie l'ordre de provoquer l'insurrection générale en Wolhynie pour occuper les Russes de ce côté. Puis il marcha sur Witebsk, en faisant pénétrer ses troupes entre le Dniéper et la Dwina, toujours pour empêcher la jonction des deux armées russes qui se dirigeaient, celle de Barclay de Tolly sur Witebsk en remontant la Dwina, celle de Bagration sur Smolensk en remontant le Dniéper.

Pour retarder les progrès de l'armée française, Barclay de Tolly s'arrêta en avant d'Ostrowno, où un premier combat s'engagea le 25 juillet. Murat prit la direction des opérations et fit soutenir son infanterie par la cavalerie du général Bruyères : le 6^e lanciers et le 10^e hussards polonais se distinguèrent en chargeant et rompant un régiment de dragons russes, les dragons d'Ingrie. L'ennemi se retira à deux lieues en arrière d'Ostrowno et le lendemain, à la suite d'un second combat vivement disputé, se replia sur Witebsk. Dans cette seconde journée, le succès restait indécis, quand Murat réunit toute la cavalerie polonaise qui se trouvait sur le terrain, c'est-à-dire les brigades Niemojewski et Axamitowski, et les mena à la charge. Le 8^e lanciers, du prince D. Radziwill, rompit le premier les carrés russes, et les autres régiments complétèrent la victoire.

Une bataille semblait probable pour le 28 et l'on s'y prépara des deux côtés ; mais Barclay, apprenant que Bagration, arrêté par Davout à Mohilew le 23, était forcé de faire un long détour pour traverser le Dniéper et ne pourrait le rejoindre avant Smolensk, se décida à décamper pendant la nuit. Il se mit en retraite, en laissant une arrière-garde pour se couvrir et cacher son départ ; il laissa ses feux allumés le long des rives de la Luczica et se retira par les bois dans la direction de Smolensk. Murat et Ney le poursuivirent le lendemain jusqu'à mi-chemin de cette ville, tandis que l'Empereur entra dans Witebsk en flammes, où il séjourna une dizaine de jours.

Jusque-là toutes les combinaisons de Napoléon pour envelopper l'une ou l'autre des armées russes avaient échoué, aussi en était-il très irrité et montrait-il à tous sa mauvaise humeur. Il attribuait surtout, assez injustement, au prince Poniatowski et aux Polonais les retards qui avaient empêché d'arrêter et de détruire l'armée de Bagration. Il avait déjà fait d'amers reproches à l'aide de camp du prince, Arthur Potocki, au sujet des lenteurs du 5^e corps, qui pourtant hâtait sa marche vers le Dniéper. Quelques jours après son entrée à Witebsk, il témoigna encore publiquement la défaveur où il tenait le prince. Voyant de sa fenêtre passer le 8^e lanciers polonais dont la belle tenue attira son attention, il demanda quel était ce régiment : Murat lui répondit que c'était le régiment qui s'était distingué le 26 juillet à Ostrowno sous les ordres du prince Radziwill : « Radziwill, dit l'Empereur, a fait de bonne besogne. Ce Radziwill vaut bien Poniatowski. »

Au moment de l'arrivée à Witebsk, la diminution des effectifs de tous les corps était déjà énorme. Le corps de Macdonald était réduit de 30.000 hommes à 24.000, celui d'Oudinot de 38.000 à 23.000, celui de Ney de 36.000 à 22.000, la cavalerie de Murat (Nansouty et Montbrun) de 22.000 à 13.000, celle de Latour-Maubourg de 10.000 à 5.000, les cinq divisions de Davout de 72.000 à

52.000. La garde impériale avait fondu de 37.000 à 28.000, cette diminution provenant surtout de la jeune garde. La division Claparède (légion de la Vistule) avait perdu 4.000 hommes sur 7.000, pertes provenant presque entièrement des recrues trop jeunes que l'on y avait incorporées. Le 5^e corps avait perdu par la dysenterie presque tous ses jeunes conscrits de 18 à 20 ans, et n'avait plus que 22.000 hommes sur 32.000. L'armée d'Italie était tombée de 80.000 à 52.000, le corps bavarois de 27.000 à 13.000, les Westphaliens de 18.000 à 10.000, les Saxons de 17.000 à 13.000. Les pertes dépassaient donc 120.000 hommes, tant par les maladies et les fatigues que par la désertion et la maraude.

Pendant son séjour à Witebsk, l'Empereur s'attacha à faire faire des appels exacts dans tous les corps pour se rendre compte de l'étendue du mal. Il passa tous les jours des revues des troupes, et forma les retardataires en bataillons de marche pour les renvoyer à leurs corps. Malgré tout, il disparut plus de 50.000 hommes, déserteurs qui passèrent en Russie, maraudeurs qui pillaient et dévastaient la Lithuanie et la Russie blanche.

Au bout de ces dix jours passés à Witebsk à refaire les troupes, l'Empereur reçut de Murat les deux nouvelles suivantes :

Le général Barclay de Tolly revient sur Witebsk après s'être réuni à l'armée de Bagration.

Pendant la nuit du 9 août, l'hetman Platow, qui marchait en avant-garde, s'est jeté à Inkowo sur l'avant-garde du général Sébastiani, a enlevé quelques canons et un bataillon entier du 24^e de ligne; Sébastiani s'est retiré en sauvant le reste de son avant-garde.

Surpris d'une pareille audace de Barclay, Napoléon chercha aussitôt à tirer parti de la marche de ses adversaires. Il décida de se porter avec toute son armée sur Orsza, en se croisant avec l'armée de Barclay de l'autre côté de la forêt de Babinowicz, de traverser le Dniéper à Orsza, et de se diriger à marches forcées sur Smolensk, pour prendre la ville et tomber sur les derrières de l'armée russe.

Ces mouvements s'exécutèrent du 10 au 13 août. Le soir du 13, l'armée arriva sur le Dniéper, Murat en tête, puis Ney, l'Empereur, et enfin le vice-roi d'Italie à l'arrière-garde. Sur la rive opposée du Dniéper, Davout attendait depuis deux jours à Dombrowna pour couvrir le passage de l'armée. Celle-ci établit trois ponts entre Rososna et Kamien, et le 14 elle était tout entière sur la rive gauche du fleuve.

Le corps polonais et le corps saxon passèrent de leur côté à Mohilew. L'Empereur reprit au 5^e corps la division Dombrowski pour l'envoyer à droite avec la mission spéciale de surveiller le Dniéper d'Orsza à Mozyr et de servir de liaison entre le corps saxon et le corps autrichien, tout en restant en communication

avec les corps laissés en Lithuanie et dans la Russie blanche (1). Le 5^e corps se trouva réduit à 15.000 hommes; il n'avait plus que deux divisions sur trois, cinq régiments de cavalerie sur seize et deux batteries sur dix-sept : le prince Poniatowski ne disait rien, mais il attendait l'issue de la bataille à laquelle on croyait pour présenter ses observations à l'Empereur.

Le 14 août, l'armée française, en marche sur Smolensk, traversait une vaste plaine couverte de bonnes routes qui conduisaient à la ville. La superbe cavalerie de Murat suivait la grande route : cette énorme masse de cavaliers aux uniformes variés et aux armes différentes, ces divisions serrées de hussards, de dragons, de lanciers et de cuirassiers, dont les casques et les cuirasses étincelaient au soleil, formaient un tableau admirable; les lanciers se reconnaissaient de loin à la forêt de leurs lances dont les flammes battaient au vent.

Derrière la cavalerie, le corps du maréchal Ney s'avavançait par échelons, suivi de la garde impériale, puis du corps du maréchal Davout, et enfin de celui du prince Eugène, augmenté temporairement de la division Claparède. A l'aile droite, les corps du prince Poniatowski et du général Junot marchaient sur une route parallèle à deux lieues d'intervalle. La division de cavalerie légère du général Sébastiani marchait seule sur la rive droite du Dniéper pour observer l'ennemi.

La cavalerie de Murat rencontra à Liady deux régiments de cosaques qui formaient l'avant-garde du général russe Newerowski, et qui s'enfuirent à l'approche des cavaliers français. Quelques lieues plus loin, la division entière de ce général s'était embusquée à Krasnoë en profitant des accidents du terrain. La petite ville de Krasnoë est située sur une hauteur au pied de laquelle passe une petite rivière, de l'autre côté de laquelle d'autres hauteurs s'élèvent à peu de distance. Devant la ville, de l'autre côté de la rivière, on n'apercevait que des tirailleurs disséminés, mais sur la hauteur une batterie de huit canons, placés perpendiculairement à la route, battait le défilé par où elle passait; à droite et à gauche de la route, toute l'infanterie de la division russe était massée en deux forts carrés couverts par des broussailles : en arrière, les dragons de Tcharkoff étaient placés en réserve.

Les voltigeurs français envoyés à Murat par le maréchal Ney délogèrent facilement de la plaine et de la ville les tirailleurs russes, auxquels on fit quelques prisonniers. On apprit par ceux-ci qu'il n'y avait à ce moment, à Smolensk et aux environs, d'autre force russe que la division Newerowsky :

(1) Cet ordre fut donné le 5 août. Dombrowski emmenait avec lui les 2^e, 7^e et 15^e régiments de lanciers. Ce qui restait de cavalerie au 5^e corps fut alors mis sous les ordres du général Sébastiani. Plus tard, au mois de septembre, le général Lefebvre Desnouettes en prit le commandement. Cette cavalerie se composait de la brigade Tyszkiewicz (4^e et 12^e régiments) et de la brigade Sulkowski (5^e et 13^e) avec une batterie d'artillerie à cheval de 6 canons.

Barclay de Tolly et Bagration étaient encore loin, au nord de Smolensk. Cette nouvelle était si importante que Murat envoya aussitôt un officier la porter à l'Empereur. En même temps il donna l'ordre au 9^e régiment de lanciers du duché, commandé par le major Krzycki en l'absence du colonel, de passer par le ravin pour tourner l'aile droite des Russes et de se précipiter sur les canons. Il semblait que Murat ne se fût pas aperçu qu'à côté des canons il y avait 8.000 fantassins cachés dans les broussailles. En s'approchant de la batterie, les lanciers furent reçus par un feu d'artillerie et une fusillade si nourrie qu'ils durent reculer. Newerowski les fit poursuivre par ses dragons, mais les lanciers se retournèrent sur les dragons russes et les chargèrent avec une telle vigueur qu'en un clin d'œil deux cents d'entre eux furent percés à coups de lance; le reste s'enfuit pour ne s'arrêter qu'à Smolensk. Pendant cette poursuite, les lanciers arrivèrent jusqu'à la batterie, dont les canonnières n'osèrent tirer, de peur de tuer leurs cavaliers : les lanciers se jetèrent sur les canons, mais ils ne purent les enlever, car les canonnières s'enfuirent avec les attelages et les avant-trains.

Pendant ce temps, le roi de Naples tournait la gauche de l'ennemi par les hauteurs avec quatorze régiments de cavalerie. Newerowski, obligé de se retirer, forma sa division en un énorme carré, avec ses canons dans les angles, et se replia dans cet ordre sur Smolensk, au milieu des flots de cavalerie qui le chargeaient sans discontinuer. On compta quarante charges exécutées sur le carré russe, qui les soutint sans faiblir. Le général russe perdit ses canons : il n'avait plus de cavalerie depuis Krasnoë. A plusieurs reprises, la cavalerie française pénétra dans cette masse compacte et arriva jusqu'à son centre, mais sans pouvoir la rompre; il eût fallu du canon. Mais l'artillerie française était arrêtée à Krasnoë devant le pont détruit par les Russes; ce n'est que le soir qu'une batterie wurtembergeoise put arriver; elle fit subir de grandes pertes aux Russes, qui réussirent néanmoins à se retirer à Smolensk.

On avait rapporté à l'Empereur que la division russe du général Newerowski était seule à défendre l'approche de Smolensk et que le roi de Naples s'avancait avec beaucoup de prudence. Il se porta alors au galop dans la direction de Krasnoë. En arrivant, le combat tirait à sa fin, et il n'y avait aucune inquiétude à avoir sur son issue. Les troupes bivouaquèrent sur les hauteurs de Kaniosowa, et la tente impériale fut dressée à un endroit nommé Boyarinkoff.

Le corps polonais se trouvait alors à quelques lieues de Krasnoë; quant à celui de Junot, on ne savait où il se trouvait.

Napoléon crut que la garnison de Smolensk ne se composait que des débris de la division Newerowski et crut pouvoir tenter une attaque de vive force. Le 15, il envoya Murat en reconnaissance à Smolensk.

A partir de Lubnia, la route passe dans la forêt pendant plusieurs lieues; en sortant des bois, on aperçut au loin les murailles et les tours de Smolensk éclairées par le soleil. Smolensk était une ancienne ville-frontière, alternativement prise et reprise par les Russes et les Polonais. Ses murs et ses tours avaient été construits par les rois de la dynastie des Jagellons; une grande brèche, connue sous le nom de brèche de « Sigismond », faite par les boulets polonais en 1621, était encore visible en 1812.

Smolensk avait une population d'environ 15.000 âmes; toutes les maisons étaient en briques. Les fortifications étaient restées les mêmes que sous Sigismond III, avec très peu d'améliorations modernes; les murailles avaient 25 pieds de hauteur sur 15 à 18 d'épaisseur, l'enceinte avait un développement de 3.500 toises; en avant des murs, il y avait un glacis en terre et un chemin couvert. Il n'y avait que trois portes, la première conduisant au pont sur le Dniéper, les deux autres donnant sur les faubourgs du côté opposé. Il y avait trente tours, dont la moitié en ruines; leurs murs n'avaient que 3 à 4 pieds d'épaisseur, ce qu'on ignorait du côté des Français. Les murailles et les tours étaient entourées d'un fossé sec, sans palissade, et dont la majeure partie était encombrée de décombres. On avait construit de nouveaux bastions devant quelques tours mieux conservées; en avant du pont, sur la rive droite du Dniéper, il y avait un chemin couvert et un épaulement, ainsi qu'une citadelle, haute redoute en terre de forme pentagonale régulière avec des bastions, placée en dehors de l'enceinte, et formant un saillant à l'Ouest. De loin, la place paraissait très puissante, quoique ses remparts remontassent à Sigismond III et à son fils Wladislas IV. Elle avait été excellente à cette époque, mais elle avait perdu ses qualités premières : ses parapets s'étaient abaissés en s'écroulant dans les fossés à moitié comblés et où l'on voyait encore des traces de palissades. Il eut été facile d'escalader les remparts, mais les Français l'ignoraient; ils ne connaissaient pas les points faibles de la place, et cette ignorance leur coûta beaucoup de sang.

La meilleure manière de défendre Smolensk à cette époque était d'organiser la défense dans les faubourgs : le plus grand, celui de Pétersbourg, s'étendait sur la rive droite du Dniéper; les autres, sur la rive gauche, étaient bordés de maisons en bois qui s'avançaient jusqu'aux murailles de la place.

Le roi de Naples examina Smolensk de la rive gauche, et envoya son rapport à l'Empereur; lorsqu'il le reçut, celui-ci était en marche avec son état-major et son escorte habituelle à l'extrémité de la forêt que traverse la route de Krasnoë à Smolensk. Murat ne tarda pas à arriver et, après un entretien de quelques minutes, l'Empereur envoya au⁷ maréchal Ney l'ordre verbal de se

hâter le plus possible pour aller rejoindre l'avant-garde près de Smolensk. En examinant la ville de loin, Murat n'avait pu se rendre compte du nombre de ses défenseurs, et l'Empereur croyait n'y avoir affaire qu'aux restes de la division Newerowsky. Le maréchal Ney arriva devant Smolensk à 8 heures du matin et y trouva l'Empereur.

Les cosaques et les tirailleurs russes des faubourgs s'étaient dispersés dans les prairies en avant de la place : la cavalerie de Murat eut bien vite raison des cosaques, mais elle eut plus de mal avec les tirailleurs; il fallut faire venir ceux de Ney. Abrisés derrière les accidents de terrain et les broussailles, les tirailleurs russes défendaient l'approche du faubourg de Krasnoë; les tirailleurs français se jetèrent dans un ravin au fond duquel coule un ruisseau aboutissant au Dniéper et qui jadis amenait ses eaux dans les fossés de la place; ils entrèrent dans le fossé, et le maréchal leur envoya en soutien un bataillon d'infanterie; cette colonne arriva dans le chemin couvert et chassa les Russes à la baïonnette du côté de la place. On aperçut bientôt les soldats français sortant du fossé et escaladant les remparts, ce qui fit dire au maréchal Ney : « C'est la première fois que je vois une place forte enlevée par un seul bataillon français! » Il parlait trop vite, car on vit soudain sortir des deux portes de la ville deux longues colonnes d'infanterie, sous la protection de 60 canons qui se démasquèrent sur les murailles et vomirent une grêle de mitraille sur les assaillants, accueillis en outre par une fusillade nourrie venant des remparts.

Il devenait évident que la garnison de Smolensk se composait de forces importantes et qu'une attaque de vive force ne pouvait réussir. Le maréchal Ney fit retirer ses troupes sous la citadelle et envoya un second bataillon pour couvrir la retraite du premier. Le feu cessa sur toute la ligne. Napoléon ne voulut cependant pas faire un siège en règle et attendit l'arrivée des autres corps sur la ligne de combat.

On ne savait pas d'où venait la forte garnison de la place : on questionna des prisonniers, et l'on apprit que pendant la nuit, la division Raïeffski était venue renforcer la division Newerowski, et qu'en outre la division du prince de Mecklembourg y avait été envoyée par Bagration; il y avait donc 30.000 hommes à Smolensk.

Les corps français arrivèrent l'un après l'autre et allèrent prendre les positions qui leur étaient affectées. Le maréchal Ney conservait la sienne devant le faubourg de Krasnoë, et étendait sa gauche jusqu'au Dniéper : à droite, le corps du maréchal Davout était placé sur deux lignes, entre la route de Krasnoë et celle de Mscislaw, vis-à-vis de la principale porte de Smolensk, la porte Malachowska, où aboutissent toutes les routes venant du sud.

A ce moment, le 16 août avant midi, les armées de Barclay et de Bagration avaient fait leur jonction près de Smolensk. Les généraux des deux armées furent convoqués en conseil de guerre; Bagration voulait défendre Smolensk à tout prix. Barclay de Tolly au contraire faisait remarquer le peu de valeur défensive de la place, et ajoutait que si on la défendait, Napoléon couperait les armées russes de Pétersbourg et de Moscou. On décida enfin que Barclay de Tolly défendrait Smolensk, et que Bagration se dirigerait sur Kolodnia, à deux lieues et demie de là, pour surveiller la route de Moscou; Barclay lui renverrait les divisions de Raïeffski et du prince de Mecklembourg en les remplaçant par deux des siennes.

Le corps polonais était en position à droite de celui du maréchal Davout vis-à-vis du faubourg de Nicolskoë; ses effectifs avaient beaucoup fondu, mais les soldats marchaient comme de vieux guerriers quand ils passèrent devant l'Empereur, aux cris, de « Niech zyje Cesarz! », tandis qu'au-dessus de leur tête flottaient leurs drapeaux nationaux. L'Empereur s'entretint avec le prince Poniatowski avec bienveillance, comme s'il eût voulu le dédommager du mauvais accueil qu'il avait fait à Witebsk à son aide de camp, peut-être aussi pour l'encourager à ne pas ménager ses soldats dans la bataille qui allait s'engager.

A l'extrême droite, à côté du corps polonais, et vis-à-vis du faubourg de Sloboda-Raczenka et jusqu'au Dniéper, la cavalerie du roi de Naples complétait le cercle formé par l'armée, appuyée au fleuve par ses deux ailes.

Derrière le corps de Davout, la garde impériale avait installé ses bivouacs; la tente de l'Empereur était dressée sur une éminence d'où il pouvait surveiller Smolensk et ses environs. Derrière la garde, on plaça les parcs d'artillerie, comprenant 500 canons et 2.500 caissons. Le corps de Junot aurait dû se placer derrière le corps polonais, mais le soir arriva sans qu'on eût encore de ses nouvelles.

Toute la journée du 16 août fut employée à bien placer les troupes sur leurs positions en vue de la bataille du lendemain.

L'Empereur, en faisant sa reconnaissance des abords de Smolensk, avait trouvé un excellent observatoire, où il envoya de suite le général Sokolnicki pour surveiller les mouvements des Russes, en particulier ceux de Barclay de Tolly, dont on voyait l'armée s'approcher de la ville. Cet observatoire était la redoute Sigismond, construite sur une éminence deux cents ans auparavant, mais dont les remparts à moitié écroulés ne constituaient qu'un abri précaire contre les boulets tirés de Smolensk. Sokolnicki s'y installa avec ses quatre aides de camp et put envoyer aussitôt à l'Empereur des renseignements importants : l'ennemi renforçait sa défense au moyen de quelques canons, et pour masquer ces

préparatifs, il envoyait au dehors quelques bataillons d'infanterie qui se déployaient en tirailleurs et s'engageaient déjà contre des tirailleurs de Ney; ces derniers, plus habiles et meilleurs tireurs, leur firent beaucoup de mal. Un second renseignement, plus important, fut que Barclay occupait les hauteurs à l'entrée du faubourg de Pétersbourg. Ces renseignements furent envoyés à l'Empereur à Iwanowna, à une lieue de la redoute Sigismond. Il n'y eut d'ailleurs, ce jour-là, que ces tiraileries sans importance à l'aile gauche.

Le lendemain 17, à la pointe du jour, Sokolnicki s'aperçut que les remparts en face du pont étaient garnis d'infanterie; la ville, n'étant pas complètement investie, avait ses communications libres avec l'armée russe par le pont que commandait la redoute. Bientôt après, des tourbillons de poussière qui s'élevaient du côté opposé indiquèrent nettement que l'armée de Bagration était en retraite. Napoléon put alors se convaincre que l'ennemi ne voulait pas accepter une bataille sous les murs de Smolensk, mais s'enfermait dans la ville. S'emparer sans canons de siège et sans matériel d'escalade d'une place dont les murs avaient 18 pieds d'épaisseur, et cela à côté d'une armée qui communiquait librement avec elle, c'était un problème devant lequel Napoléon seul pouvait ne pas reculer, confiant dans l'héroïsme de soldats habitués à faire des miracles.

Des huit heures du matin, les colonnes russes sortirent des portes et commencèrent à se placer devant les faubourgs, envoyant leurs tirailleurs dans les champs voisins, disséminés derrière les buissons et les accidents de terrain. Mais ce n'étaient plus les troupes de la veille : la division Raïeffsky, partie de Smolensk pendant la nuit, se retirait avec Bagration; le corps du général Doktoroff et la division Konownitzine l'avaient remplacée.

Les avant-postes français se replièrent : l'Empereur fit avancer ses troupes en colonnes d'attaque et déploya ses tirailleurs. La canonnade et la fusillade commencèrent de part et d'autre. Napoléon hésitait cependant à ordonner l'attaque, attendant probablement l'arrivée du corps de Junot, qui, malgré tous les ordres expédiés, n'apparaissait pas.

Enfin, vers une heure, l'Empereur arriva sur le champ de bataille, passa devant le front des troupes en indiquant à chacun sa place; il ordonna au chef du 5^e corps de changer de front, d'aller occuper Slohoda-Raczenka avec son aile droite, de diriger son aile gauche sur le faubourg de Nicolskoë, et d'étendre sa cavalerie jusqu'au Dniéper quand Murat aurait balayé les Cosaques qui formaient l'aile gauche des Russes.

À deux heures, l'ordre d'attaque fut donné à l'armée entière; les colonnes s'ébranlèrent et s'avancèrent vers les faubourgs. Les cinq divisions de Davout se jetèrent sur les faubourgs de Mscislaw, Roslaw et Nicolskoë, le maréchal Ney

sur celui de Krasnoë, la division Marchand sur la citadelle. La division de cavalerie du général Bruyères se lança sur les Cosaques et les cavaliers russes qui se trouvaient dans les prairies entre Sloboda et le Dniéper, et les força à repasser le fleuve, qu'ils traversèrent à gué. C'est à ce moment que le corps polonais se lança à l'attaque; ses voltigeurs traversèrent au pas accéléré le fossé qui les séparait des tirailleurs russes et les dispersèrent; les divisions Zajoncsek et Kniaziewicz les suivirent, se dirigeant la première sur le faubourg de Nicolskoë, la seconde sur Sloboda; la cavalerie de Murat vint se placer derrière elles.

La division Konownitzine, embusquée dans les maisons et derrière les palissades des jardins, défendait le faubourg par un feu bien ajusté : il fallut s'emparer de chaque maison successivement, comme l'avait fait la légion de la Vistule au siège de Saragosse. Mais bientôt la scène change, les obus incendient les maisons, tout brûle, et c'est au milieu des flammes et de la fumée que la lutte continue acharnée : ceux qui tombent sont étouffés ou brûlés. Ainsi périt le général Michel Grabowski à la tête de sa brigade, ainsi disparaissent le colonel Zawadzki, le major Gawar, Dembinski, Putkanski, et tant d'autres. Parmi les blessés se trouvent le général Mielzynski, les colonels Krukowiecki, Zakrzewski, Biernawski et Miaskowski, heureux encore d'être emportés hors de cet horrible brasier. Au bout de deux heures de lutte, les régiments polonais réussissent à pousser leurs adversaires à la baïonnette jusqu'aux murailles de la place et les y massacrent; beaucoup d'hommes tombent encore, Zajoncsek est blessé à la tête de sa division.

Un renfort arrive aux Russes par le chemin couvert; ce sont deux bataillons de chasseurs de la garde. En même temps une batterie russe envoyée du faubourg de Pétersbourg mitraille les Polonais sur la rive droite; mais le général Pelletier avec l'artillerie polonaise la réduit bientôt au silence. Les dragons russes se montrent à leur tour et passent le Dniéper à gué à un endroit où les eaux sont très basses, pour faire une tentative contre les canons polonais; mais la brigade de cavalerie de Tyszkiewicz les force à repasser le fleuve; l'aide de camp du prince Poniatowski, le brave capitaine Kicki, est le premier à prendre part à cette charge.

Ces combats sur l'aile droite permettent aux débris de la division Konownitzine de rentrer dans la place, pendant que les assaillants restent en face des murailles, ne sachant où aller.

Le corps de Davout se trouvait dans la même situation. Il avait pris les faubourgs au prix de mille efforts et était arrivé devant la porte Malachowska, mais sans avoir les moyens de l'enfoncer. Au même moment la division de grenadiers russes du prince Eugène de Wurtemberg faisait une sortie par cette porte et

refoulait les assaillants. Voyant l'impossibilité de prendre Smolensk sans faire brèche, le maréchal Davout fit canonner la muraille par 36 canons de 15 livres placés tout près d'elle; après une heure de canonnade, le mur était encore presque intact. L'Empereur fit cesser cette tentative inutile; il pensa tout d'abord qu'il serait impossible d'entrer dans la place sans y faire une brèche, mais il fallait du temps et du matériel. La situation était embarrassante, d'autant plus que Ney n'avait pas mieux réussi de son côté et n'avait pu chasser du faubourg de Krasnoë la division Olsouwiew, du corps de Bogowouth; les Russes avaient même menacé la redoute de Sigismond où se trouvaient Sokolnicki et ses aides.

Les choses se passèrent ainsi jusqu'à quatre heures et demie, Doktoroff défendit brillamment la ville, soutenu par les renforts que lui envoyait constamment Barclay de Tolly. Des cinq corps que celui-ci avait avec lui, trois corps presque entiers furent employés; il ne lui restait plus que la Garde russe et le corps du général Ostermann, assez diminué depuis la bataille d'Ostrowno.

Mais à ce moment tout changea. Le général Pelletier, qui était à la tête des batteries polonaises sur la rive droite, trouva une position dominante qui lui parut excellente pour bombarder la place. L'Empereur, averti, y accourut, et fit venir le général Sorbier avec 60 canons de position, qui, de concert avec les batteries polonaises, ouvrirent le feu. Le résultat fut immense; les tours, moins épaisses à leur partie supérieure, s'écroulèrent, une quantité de maisons prirent feu, les Russes étaient atteints dans les rues. Vers 6 heures du soir les communications de la ville avec les faubourgs en flammes devinrent impossibles, le pont devint impraticable. Le bombardement dura jusqu'au lendemain matin.

Pendant ce temps, on découvrit une ancienne brèche, mal réparée depuis deux siècles. Le général du génie Haxo alla la voir et se rendit compte qu'il serait facile de la débarrasser de la terre et des pierres avec lesquelles on l'avait comblée. Soudain, après minuit, un énorme incendie éclata dans la ville; on pensa d'abord que c'étaient les obus français qui l'avaient allumé, mais l'on apprit bientôt que c'était l'œuvre des Russes, qui avaient fait de même à Witebsk en se retirant. Jugeant la défense impossible à prolonger, le général en chef russe fit jeter deux ponts à côté de l'ancien, envoya le général Korff occuper la tête de pont avec sa division pour former l'arrière-garde et couvrir sa retraite, favorisée par l'obscurité de la nuit. Toutes les troupes se trouvèrent à une heure du matin de l'autre côté du Dniéper avec leurs canons, leurs fourgons et leur matériel, sans qu'à l'aile gauche française on se fût aperçu de rien. Pour faire une diversion et masquer ses mouvements, le général russe avait envoyé deux bataillons par la

porte de Nicolskoë se jeter sur le corps polonais. Leurs coups de fusil jetèrent l'alarme dans le camp français, mais les assaillants disparurent bientôt.

L'incendie détruisit tous les magasins de Smolensk, que le général Korff quitta avant le jour. Il chercha encore à détourner l'attention en lançant un détachement contre les Polonais, mais il leur facilita ainsi l'entrée de la ville, où ils pénétrèrent en vainqueurs par la porte de Nicolskoë à la suite des Russes, qu'ils pourchassaient baïonnette aux reins; à l'aube, ils étaient dans la ville.

Au point du jour, Sokolnicki s'approcha de la ville, à cheval, accompagné de son aide de camp Roman Soltyk. N'apercevant plus personne sur les remparts, il devina que Smolensk était évacuée par les Russes. « Entrons les premiers » s'écria-t-il, et, suivi de Soltyk, traînant tous deux leurs chevaux par la bride, ils escaladèrent les remparts écroulés et entrèrent dans l'enceinte, au moment même où les Polonais d'une part, les fantassins de Davout de l'autre se répandaient dans les rues après avoir enfoncé les portes.

La bataille de Smolensk coûta cher au corps polonais, 60 officiers et 2.000 hommes tués ou blessés, 1 général tué et 3 généraux blessés.

En évacuant Smolensk, les Russes avaient brûlé le pont qui reliait la vieille ville à la nouvelle ville, aussi ne put-on se mettre immédiatement à leur poursuite. Le général Eblé construisit aussitôt des ponts, mais on avait un jour de retard. Dans la nuit du 18 au 19, Ney et Davout passèrent le Dniéper, et atteignirent l'armée russe à Valoutina. Un combat terrible s'engagea, où chacun des deux adversaires perdit 6 à 7.000 hommes, combat d'ailleurs sans résultat, puisqu'il n'empêcha pas les Russes de se retirer. Encore une fois ils se dérobaient et se retiraient à l'intérieur du pays. Fallait-il les y poursuivre et tenter une campagne d'hiver, ou hiverner sur les frontières de la Russie et de Lithuanie?

Napoléon se décida à attendre trois ou quatre jours à Smolensk pour recevoir des renseignements plus précis. Sur sa droite et sur sa gauche, les renseignements étaient satisfaisants. Oudinot et Saint-Cyr avaient remporté une brillante victoire à Polock le 18 août. A l'extrême droite, Schwarzenberg, avec les Saxons de Reynier et le corps de Kosinski, avait remporté un avantage sur Tormanzoff à Horodeczna. Ce corps polonais de Kosinski était composé de volontaires, de trois bataillons d'infanterie régulière, et d'un régiment de la garde nationale mobilisée sous les ordres du colonel Maczynski, en tout 3.000 hommes.

Le 21 août, au quartier-général de Smolensk, dans un conseil auquel assistaient le prince Poniatowski, le maréchal Ney, le général Kniaziewicz, le prince Eugène et le général Dessolles, son chef d'état-major, on discuta l'opportunité de la marche sur Moscou. Le général Dessolles, hostile à la continuation de la campagne, fit observer que du côté du sud, où l'armée russe de Tchitchagoff allait opérer, la

sécurité des derrières de la Grande Armée dépendait uniquement de la bonne volonté de l'autrichien Schwarzenberg, et que celui-ci, quoique ses forces fussent doubles de celles de Tormanzoff, l'avait laissé échapper à Horodeczna. Kniaziewicz affirma que c'était Schwarzenberg qui, malgré l'invitation formelle que lui-même lui avait portée de la part de Jérôme de se hâter, avait laissé Bagration s'échapper à Nieswicz. L'Empereur avoua qu'il avait bien pensé à confier aux Polonais et aux Saxons la défense de la Wolhynie quand Schwarzenberg serait arrivé sur la ligne de bataille, mais que la brusque apparition de Tormanzoff sur la frontière du duché et son attaque sur l'avant-garde de Reynier, l'avaient forcé à risposter immédiatement pour couvrir la Pologne: Poniatowski était alors à Mohilew, Schwarzenberg était plus près, c'est pourquoi il l'avait envoyé au secours de Reynier. Napoléon ajouta qu'il regrettait que les circonstances l'eussent forcé à agir de la sorte, mais qu'il n'avait pas pu faire autrement; Schwarzenberg était un homme d'honneur, qui ne trahirait pas la confiance qu'il lui avait témoignée.

C'est alors que le prince Poniatowski supplia l'Empereur de l'envoyer vers le Sud dans la direction de Kiew; il lui représenta que le corps polonais, réduit par le départ de la division Dombrowski, par les marches et les combats, à moins de 12.000 hommes, n'était pas de grande importance dans la Grande Armée: au contraire, dans l'Ukraine et la Podolie, son concours serait aussi important qu'il l'avait été en Galicie en 1809, et même d'avantage, car ces deux provinces étaient riches; avec son influence, il pouvait y réunir des approvisionnements importants et y rassembler peut-être 100.000 cavaliers. Le vice-roi d'Italie et le maréchal Ney appuyèrent ces arguments, mais l'Empereur refusa net et répondit qu'il ne voulait séparer aucune troupe de la Grande Armée; si Schwarzenberg n'avait pas été près de la frontière polonaise, il y aurait envoyé le 5^e corps depuis longtemps; maintenant il était trop tard, il faudrait quinze jours à Schwarzenberg pour venir à Smolensk, autant que de Smolensk à Moscou. Pour couper court à la discussion, il ajouta d'un ton tranchant: «J'ai besoin des Polonais.»

Le lendemain matin, Napoléon passa en revue le corps du vice-roi d'Italie, qui partit ensuite sur la route de Moscou. Les officiers de l'état-major impérial constatarent avec étonnement que le général Dessolles ne se trouvait plus aux côtés du vice-roi; ils apprirent par l'ordre du jour qu'il avait reçu la permission de rentrer en France.

Cependant Murat et Davout marchaient à la suite de l'ennemi qui se retirait dans le plus grand ordre. En arrivant à Dorogobouje, ils le trouvèrent arrêté en bataille: Barclay de Tolly, cédant à la pression de tous ses officiers, s'était en effet décidé à attendre les Français. Informé aussitôt par courrier, Napoléon quitta Smolensk le 24 avec sa garde, marcha toute la journée et toute la nuit du 24 au 25

pour arriver à temps ; mais les Russes, trouvant le terrain trop désavantageux pour eux, s'étaient retirés sur Wiazma. L'Empereur se décida alors, sans esprit de retour, à les poursuivre et à marcher sur Moscou.

Du quartier général de Dorogobouje, il envoya ses instructions aux chefs de corps ; celles du maréchal Victor étaient les suivantes :

« Le duc de Bellune devra se garder des attaques des ennemis qui auraient pu échapper à Schwarzenberg et à Saint-Cyr et essaieraient de me suivre. J'ai déjà ordonné les mesures de précaution contre les corps auxiliaires qui voudraient partir de Wolhynie pour Minsk ou Mohilew.

« J'ai choisi la division Dombrowski pour surveiller les routes de Minsk, Mohilew et Bobruisk : j'ai envoyé encore cinq régiments de ce côté (c'étaient les régiments lithuaniens composés de recrues qui n'étaient pas du tout exercées). »

Le maréchal Victor se conforma à cet ordre. Il devait envoyer vers Minsk, dès leur arrivée, les 4^e, 7^e et 9^e régiments polonais. Jugeant que Dombrowski suffirait à surveiller Bobruisk, il employa sa cavalerie à observer les débouchés des marais de Prypec aux environs de Mozyr, où l'on avait à craindre l'irruption de détachements russes de la division Ertel.

Le corps polonais couvrait toujours l'aile droite de la grande armée, obligé de marcher à quelques heures de la route que suivaient les troupes, utilisant les sentiers, passant à travers les champs et les broussailles. Il y trouvait parfois l'avantage de rencontrer des villages que leurs habitants n'avaient pas abandonnés et pouvait s'y procurer des vivres, mais cela n'arrivait pas tous les jours ; des détachements restèrent deux jours sans manger.

A Wiazma, d'où les Russes avaient décampé à son arrivée, Napoléon s'arrêta deux jours, puis il repartit le 31 pour Gjat, espérant rencontrer les Russes en route à Czarewo-Zaimcze ; ils en étaient encore partis. Le 1^{er} septembre, l'armée occupa Gjat.

Des changements importants s'étaient produits dans l'armée russe. Barclay de Tolly, que ses retraites successives avaient rendu tout à fait impopulaire, venait d'être remplacé par le général Koutousoff. Celui-ci, arrivé à l'armée quand elle occupait la position de Czarewo-Zaimcze, la lui fit abandonner pour aller en prendre une autre à vingt-cinq lieues de Moscou, à Borodino, aux environs de Mozaïsk ; il s'y établit fortement derrière des retranchements en terre en attendant l'approche de l'armée française.

Celle-ci, retardée par les temps affreux des 1^{er}, 2 et 3 septembre, ne se mit en marche que le 4, pour aller coucher à Gridnewa ; le 5, elle repartit pour arriver en face de la position russe. Le premier obstacle qui s'offrit à elle était la redoute de Szwerdino, construite sur un monticule.

Nous ne dirons de la bataille de Borodino ou de la Moskowa que ce qui concerne le rôle qu'y ont joué les Polonais, en nous appuyant surtout sur l'ouvrage de Roman Soltyk, officier à l'état-major impérial.

Le prince Poniatowski, toujours à la droite de la grande armée, suivait avec son faible corps l'ancienne route de Mozaïsk, à travers les forêts, en chassant devant lui les cosaques qu'il rencontrait. En arrivant sur la plaine où se trouvait la redoute de Szwerdino, il fut accueilli par le feu des tirailleurs russes, dont le point d'appui était un monticule armé d'une batterie, et derrière lequel se tenait en réserve un régiment de chasseurs de la division Konownitzine. Le prince s'arrêta et envoya pour enlever ce monticule le chef de bataillon Rybinski avec 14 compagnies de voltigeurs — il ne faut pas oublier que ces compagnies étaient bien réduites. Rybinski s'avança vers la position ennemie et l'enleva sans tirer un coup de fusil : les Russes se retirèrent dans la forêt. Le prince envoya à leur poursuite un régiment d'infanterie accompagné de 12 canons, avec l'ordre de traverser la forêt et de voir ce qu'il y avait de l'autre côté, où le bruit du canon se faisait entendre.

Ce régiment déboucha de la forêt quand déjà la redoute de Szwerdino était aux mains des Français. Peu après, une division de cuirassiers russes se précipita sur l'infanterie française; la division de cavalerie du général Bruyères chargea les cuirassiers et les rejeta sur l'infanterie polonaise qui les reçut par des feux de bataillons et leur fit subir de grandes pertes. En tête de la division Bruyères se distinguèrent le 6^e lanciers polonais (colonel Suchorzewski), le 3^e (colonel D. Radziwill) et le régiment de hussards prussiens du colonel Ziethen.

La journée du 6 septembre se passa en préparatifs de part et d'autre en vue de la bataille qui devait être livrée le lendemain.

Le plan de l'Empereur était de n'engager à sa gauche que très peu de forces, de faire au centre une attaque sérieuse, et de porter ses efforts sur la droite. A l'extrême-droite, le corps polonais devait traverser les bois, tourner la gauche des Russes, et venir en aide à l'attaque principale en débouchant sur Uticza.

Dès le lever du soleil, Napoléon donna ses derniers ordres de la redoute de Szwerdino, devant laquelle il avait fait dresser sa tente; il envoya le général Sokolnicki au prince Poniatowski pour lui faire commencer son mouvement. A 8 heures, le prince en avait exécuté la première partie : il avait quitté la grande route de Mozaïsk et s'enfonçait dans la forêt, sur deux colonnes, en marche vers Uticza. En première ligne s'avancait la division commandée par Isidore Krasinski, remplaçant Zajonczenk blessé à Smolensk : Kniaziewicz venait ensuite. Les tirailleurs et flanqueurs polonais, formant un grand cercle, tenaient à distance

les tirailleurs et les cosaques. A proximité d'Uticza, on plaça sur une éminence une batterie d'artillerie qui commença à foudroyer les bataillons de chasseurs et les milices (opolczenie) qui défendaient la position. Les colonnes de Krasinski se précipitèrent alors sur les Russes ébranlés, les chassèrent à la baïonnette et s'établirent dans Uticza.

Le prince envoya aussitôt un officier porter à l'Empereur la nouvelle de l'occupation du village : c'était le lieutenant d'artillerie Roztworowski. Il arriva près de l'Empereur couvert de sang, pouvant à peine se tenir sur son cheval, un bras cassé par un boulet qui l'avait frappé en route; il n'avait pas voulu se laisser soigner avant d'avoir rempli sa mission et annoncé : « Uticza est prise ». Il perdit connaissance en prononçant ces paroles et on dut lui faire immédiatement l'amputation du bras, à laquelle il eut la chance de survivre.

Maître d'Uticza, Poniatowski se dirigea vers la deuxième position des Russes, précédé par ses tirailleurs. Heureusement pour lui, le corps de réserve du général Touczkoff, qui se trouvait derrière les chasseurs et des milices, venait d'envoyer une de ses divisions au secours de Bagration, fortement menacé par les attaques de Ney et de Davout. L'énorme supériorité numérique des Russes se trouvait ainsi un peu atténuée. Les Polonais subirent des pertes sensibles en s'avancant, mais leurs tirailleurs délogèrent les Russes de leurs positions. A ce moment, Koutousoff envoya une division du corps de Bogowouth au secours de sa gauche; cette division s'avança dans les taillis et menaça le flanc des Polonais qui durent céder du terrain et lutter pendant deux heures dans les bois, sans avantages bien marqués de part et d'autre. Soltyk raconte que le lieutenant-colonel Blumer réussit à mettre fin à cette fusillade meurtrière; il réunit une cinquantaine de ses hommes, fit battre la charge et s'avança en faisant pousser de grands cris de : « Hourra! » Croyant à l'arrivée de forces considérables que l'épaisseur des bois ne lui permettait pas d'apprécier, l'ennemi se replia et cessa le feu.

Pendant ce temps, au centre, la division Razout, après une attaque infructueuse contre une redoute, se repliait en désordre quand Murat vint rétablir le combat. Il rallia la division, la ramena au feu, et chargea lui-même à la tête de la division Bruyères; les canonnières russes furent tués sur leurs pièces et la redoute occupée. De son côté Ney, qui s'avancait dans la plaine, lança en avant la cavalerie wurtembergeoise qu'il avait sous la main : prise de flanc par une charge des cuirassiers de Galitzine, cette cavalerie fut forcée de se retirer en abandonnant une batterie à cheval. Mais cette perte ne fut que momentanée; Murat envoya la cavalerie de Nansouty à son secours. En tête, marchait le 6^e lanciers polonais commandé par Suchorzewski; voyant un escadron de cuirassiers

siers russes occupé à atteler ses chevaux aux pièces conquises, soutenus par les autres escadrons rangés en bataille, Suchorzewski s'élança sur eux avec une centaine d'hommes, les culbuta et reprit les six pièces.

Vers midi, le moment décisif était arrivé : le centre était victorieux, mais les ailes restaient en arrière. Napoléon envoya la division Claparède (régiments de la Vistule) au secours de son aile gauche.

Poniatowski, impatient de voir se terminer la lutte de la division Krasinski dans les bois, envoya pour la soutenir la division Kniaziewicz qui se tenait en réserve sur la lisière, mais toutes ces actions disséminées n'aboutissaient pas. Le général Kniaziewicz donna alors au prince le conseil de retirer toute son infanterie de la forêt et de la rallier sur la première position qu'elle avait conquise. La retraite fut ordonnée et le 5^e corps revint prendre position près d'Uticza.

Après deux heures de repos données à ses troupes, le prince reprit l'offensive en marchant sur Muszyna. Devant lui marchait le 13^e hussards du colonel Tolinski. Le général Sébastiani, auquel l'Empereur avait donné à Wiazma le commandement de toute la cavalerie polonaise, le conduisait. Il se fit précéder d'un escadron de flanqueurs, sous les ordres du capitaine Gawronski, pour chasser les tirailleurs ennemis et les cosaques qui formaient la gauche de Touczkoff; les trois autres régiments de cavalerie du 5^e corps les poursuivirent, l'infanterie russe se retira, et le combat cessa de ce côté. Les Polonais avaient conquis le village de Pasarzew. La lutte se prolongea encore jusqu'à 3 heures dans la forêt, occupée par les chasseurs russes, et couverte par une batterie qui fut prise et reprise plusieurs fois. Le général Touczkoff fut tué, et les Polonais, après une perte d'un millier d'hommes, restèrent maîtres du champ de bataille; leur cavalerie poursuivit les Russes pendant une bonne heure, jusque vis-à-vis de Borodino.

Les Russes étaient battus et avaient subi des pertes considérables, près de 60.000 hommes, mais ils n'étaient pas détruits et se retiraient sans désordre. Du côté des Français, les pertes s'élevaient à 30.000 hommes, dont 9 à 10.000 tués.

La Grande Armée continua dès le lendemain sa marche sur Moscou, Murat et Davout se dirigeant sur Mozaïsk, le prince Poniatowski passant par Wereja, le prince Eugène par le chemin de Rouza. L'Empereur resta un jour sur le champ de bataille avec la garde et le corps de Ney qui avait énormément souffert.

Le 14 au matin, l'armée arriva en vue de Moscou, que l'armée russe avait commencé à évacuer pendant la nuit; elle continua à défiler toute la journée. Le lendemain, l'Empereur fit son entrée à la tête de ses troupes dans l'ancienne capitale de la Russie, mais il ne traversa qu'une ville déserte, dont la plupart des habitants avaient fui. Les troupes furent cantonnées dans la ville, mais presque

aussitôt l'incendie éclata sur tous les points, en exécution des ordres qu'avait laissés le gouverneur Rostopchine; favorisé par le vent, le feu fit d'énormes ravages. L'armée dut évacuer la ville, dont les quatre cinquièmes furent détruits, et n'y rentra que le 19, quand l'incendie fut terminé.

On commençait à ne plus savoir ce qu'était devenue l'armée russe, quand on apprit que les cosaques menaçaient déjà les communications de la Grande Armée sur la route de Smolensk. L'Empereur envoya aussitôt Murat à l'avant-garde, en lui confiant le corps polonais, plus apte que tout autre à se procurer des renseignements sur la marche de l'ennemi. Murat passa la Moskowa le 22 septembre, et se réunit le 27, à Podolsk, au prince Joseph qui avait chassé l'ennemi de cette ville et l'avait occupée le 24. De là, tous deux se portèrent sur Krasno-Pachra où se trouvait Koutousoff; mais, quoique les troupes réunies de Murat, de Poniatowski et de Bessières fussent numériquement inférieures aux siennes, le général russe se replia sur la route de Kaluga. Murat l'y suivit.

Le 29 septembre, la cavalerie polonaise se trouvait sous les ordres de Lefebvre-Desnouettes. Au sortir d'un bois, elle rencontra la cavalerie russe et la refoula sur l'arrière-garde commandée par Miloradowitch, qui avait pris position en arrière de Czerikow. L'infanterie polonaise vint se déployer en face des tirailleurs russes qui occupaient le bois et le village; le 2^e régiment attaqua le bois, le 12^e le village, et tous deux chassèrent l'ennemi de ses positions. Un retour offensif des Russes amena une lutte acharnée qui dura jusqu'à la nuit, sous une pluie battante qui empêchait les fusils de faire feu et ne permettait que l'emploi de la baïonnette. Enfin, Poniatowski se mit à la tête de son escorte, composée d'une centaine de lanciers, et chargea la colonne russe avec tant de furie qu'il la rompit, la mit en fuite et lui fit 300 prisonniers. Miloradowicz avait 20.000 hommes contre les 12.000 Polonais.

Le lendemain et les jours suivants, on continua à suivre les Russes dans la direction de Kaluga. Le 3 octobre, Sébastiani, qui avait repris le commandement de la cavalerie polonaise, fut arrêté et subit un échec. Le 4, un engagement plus sérieux eut lieu à Winkowo; mais ce jour-là, le corps polonais avait reçu un précieux renfort, la légion de la Vistule. Les 6^e et 8^e lanciers, qui marchaient en tête, furent assaillis par des hordes de cosaques soutenus par les tirailleurs des milices. Ils se déployèrent sur un seul rang pour couvrir le terrain, et restèrent inébranlables jusqu'à ce qu'un renfort arrivât et leur permit de reprendre l'offensive. Les cosaques furent enfin chassés, grâce au concours de la légion de la Vistule et du général Chlopicki; le 2^e régiment de la légion se fit particulièrement remarquer, mais perdit 300 hommes.

Koutousoff se retira enfin au-delà de la Nara, rivière dont les berges sont assez escarpées, et se retrancha en arrière de Taroutino. Murat et Poniatowski restèrent à Winkowo, à une journée de marche de Taroutino; Bessières se plaça en réserve en arrière à Woronowo. Murat et Koutousoff conclurent alors un armistice, d'après lequel chacun d'eux devait prévenir l'autre trois heures avant de reprendre les hostilités.

Poniatowski profita de cette tranquillité relative pour réorganiser son infanterie, dont certaines compagnies n'avaient plus que quelques hommes; il fut forcé de réduire ses bataillons d'un tiers, c'est-à-dire de n'en former que deux avec trois. Pendant cette période de repos, il alla voir l'Empereur à Moscou et lui donna le conseil de se retirer au-delà du Dniéper pendant qu'il en était temps encore, avant que les rigueurs du climat et les chutes de neige ne vinssent rendre la retraite presque impossible. Affectant une tranquillité qu'il ne possédait certainement pas, l'Empereur lui répondit qu'il pouvait se rassurer sur son sort, et qu'il ne craignait pas de subir celui de Charles XII.

Vivant toujours dans l'espoir que l'Empereur Alexandre lui demanderait la paix, Napoléon passait le 18 octobre sur la place du Kremlin la revue des troupes du maréchal Ney, réduites à la valeur d'une simple division, quand il entendit au loin le grondement du canon. Il n'y fit pas attention, se fiant à l'armistice conclu entre Murat et Koutousoff; malgré l'observation de Duroc, qu'on se battait sûrement du côté de Winkowo, il acheva de passer sa revue. Mais bientôt arriva un aide de camp de Murat, Béranger, qui apportait la nouvelle que Murat avait été assailli par l'armée entière de Koutousoff, sortie inopinément des bois sans qu'on s'y attendit: les Russes avaient culbuté l'avant-garde et la première ligne, pris 12 canons, une quantité de fourgons et de bagages; deux généraux et 4.000 hommes étaient hors de combat. Murat était blessé et les troupes enveloppées.

En réalité, le corps de Murat courait les plus grands dangers. Persuadés que Koutousoff ne romprait pas l'armistice, les Français s'étaient mal gardés, comme cela leur arrivait trop souvent, et avaient été surpris. Plus prudent, Poniatowski, qui avait pris plus de précautions, arrêta net avec son infanterie la marche victorieuse du général russe, avec l'aide de la division Friedrichs détachée du corps de Davout. Murat eut ainsi le temps de rassembler sa cavalerie, de la remettre en ordre, de repousser par des charges désespérées la cavalerie d'Orloff-Denisoff et de sabrer quatre bataillons russes. Grâce à ces prodiges de valeur, Murat, blessé lui-même, avait pu se replier sur Woronowo sous la protection de l'infanterie polonaise formée par Kniaziewicz en trois carrés. Les pertes avaient été sensibles: 1.500 hommes hors de combat dont

500 morts, parmi lesquels le général Léry et le général Fiszer, chef d'état-major du corps polonais ; parmi les blessés se trouvait le général prince Antoine Sulkowski.

Averti par le combat de Winkowo, qu'il n'avait plus à compter sur la paix, Napoléon prit la décision de quitter Moscou immédiatement. L'armée s'y était reposée pendant son séjour et avait comblé ses vides ; les blessés rentrés dans le rang avaient compensé les pertes des premiers jours et l'armée allait sortir de Moscou aussi nombreuse que lorsqu'elle y était entrée. Seul le corps polonais avait fait des pertes irréparables et se trouvait réduit à 5.000 hommes. Du côté des Français, si l'infanterie se présentait encore bien, la cavalerie, à l'exception de celle de la garde, était ruinée, et, après les pertes de Winkowo, ne pouvait plus compter ; ses chevaux, ainsi que ceux de l'artillerie et des trains, n'étaient plus que des squelettes.

L'ordre de départ donné, on passa toute la journée du 18 en préparatifs, pour partir le lendemain. Les corps du prince Eugène, de Davout, de Ney, défilèrent successivement le 19, suivis de la garde impériale, pour se porter vers Kaluga. Mortier resta à Moscou avec 10.000 hommes et ne devait partir que le 23, après avoir fait sauter le Kremlin ; il rejoindrait l'armée par la route de Wereja. Le prince Poniatowski avait été envoyé à Wereja par le nord de Winkowo, afin de surveiller la nouvelle route de Kaluga. Ney le remplaçait à Winkowo avec la division Claparède, et devait, par de fausses manœuvres, donner le change à Koutousoff sur la véritable route que suivait l'armée.

Mais celui-ci ne se laissa pas tromper ; il envoya le général Doktoroff disputer le passage à Malo-Iaroslavec, où s'engagea le 24 octobre une sanglante bataille ; les Russes ne réussirent pas à arrêter l'armée française, mais ils lui firent subir de grosses pertes ; les blessés, au nombre de 2.000, allaient encore alourdir les convois.

Le lendemain 25, Napoléon monta à cheval dès le matin pour aller reconnaître les positions de l'armée russe ; en sortant du village de Gorodnia, il fut chargé par une nuée de cosaques, qui se ruèrent sur le groupe où se trouvait l'Empereur. Tous les officiers mirent le sabre à la main ; le général Pac à la tête de l'escorte composée d'un peloton de chasseurs à cheval et d'un peloton de cheveu-légers polonais, fondit sur les cosaques et les arrêta assez longtemps pour que les escadrons de service eussent le temps d'arriver et de dégager l'Empereur et le maréchal Bessières. Le chef d'escadron Koziatulski fut blessé d'un coup de lance pendant ce combat ; il fut peu après nommé major dans son régiment.

Le même soir, l'Empereur apprit que les cosaques avaient également

attaqué la cavalerie polonaise à une dizaine de lieues de Malo-Iaroslavec, à Medyn. Sous les ordres de Lefebvre-Desnouettes, cette cavalerie faisait une reconnaissance, lorsqu'elle tomba à Medyn au milieu de masses nombreuses de cosaques qui avaient de l'artillerie avec eux. Réduits à quelques escadrons, les Polonais eurent grand'peine à se faire jour et rentrèrent à Wereja, laissant sur le champ de bataille quelques centaines de tués et de blessés qu'ils ne purent emmener, ainsi que trois canons, les premiers canons polonais qui tombèrent aux mains des Russes pendant la campagne.

Cet échec détermina l'Empereur à se diriger directement sur Smolensk par Mozaïsk, en prenant la traverse de Wereja : en conséquence, il envoya au prince Poniatowski l'ordre de nettoyer la route de Wereja n'importe par quel moyen. Quoiqu'il pût voir lui-même l'armée de Koutousoff se diriger en longues lignes vers le sud, il ne changea pas sa décision. Le 26, il donna les ordres nécessaires pour la retraite sur Wereja et envoya son avant-garde à Borowsk, où il retrouva le lendemain le maréchal Ney revenu de Winkowo, ainsi que le prince Poniatowski. Ce dernier s'était acquitté avec éclat des ordres qu'il avait reçus ; il avait malmené les cosaques de Platow, avait pris une revanche brillante de l'échec de Medyn, et ouvert à l'armée la route de Mozaïsk. Ce fut la dernière action militaire à laquelle le prince prit part jusqu'à la fin de la retraite.

En effet, quelques jours plus tard, le 3 novembre, à une demi-lieue de Wiazma, une masse énorme de cavalerie russe, — les divisions Wasiltchikoff et Korff, — apparut subitement sur le flanc de l'armée et vint se jeter entre le corps du prince Eugène et le corps polonais, coupant ainsi l'armée en deux.⁽¹⁾ Le prince Poniatowski, voulant s'approcher de ces cavaliers, donna de l'éperon à son cheval pour sauter un fossé, mais l'animal fit un faux pas et s'abattit lourdement sur son cavalier que l'on crut tué. Ses aides de camp l'aidèrent à se relever, il ne pouvait se tenir debout ; on le mit dans sa voiture avec un chirurgien qui parvint à arrêter l'hémorragie qui s'était déclarée. Mais le prince resta dans l'impossibilité de remonter à cheval et acheva la retraite en voiture. Le général Zajoncsek prit le commandement du corps polonais, qui se rallia au corps de Davout et prit part au combat de Wiazma, où il perdit encore une partie de son faible effectif.

Il était sorti 30.000 hommes du duché de Varsovie : à Smolensk, 8.000 avaient déjà disparu ; la séparation de la division Dombrowski avait enlevé au corps polonais encore 7.000 hommes. Il ne lui en restait donc plus que 15.000, bientôt réduits à 5.000 après la bataille de Borodino, les combats de Czerykow et

(1) Pendant cette bataille, le corps polonais perdit un canon qui avait été démonté. Le général Pelletier, s'étant approché trop près d'une colonne russe, fut enlevé et fait prisonnier avec son aide de camp. Le colonel Jacob Redel le remplaça dans le commandement de l'artillerie.

de Winkowo, à 1.200 après ceux de Medyn et de Borowsk ; enfin, après le combat de Wiazma, il n'en restait plus que 800 — huit cents —. La légion de la Vistule (division Claparède) partie à l'effectif de 7.000 hommes, n'en avait plus que 3.000 à son arrivée sur le Dniéper ; à son second passage à Smolensk, elle était réduite à 1.500 hommes.

On comptait trouver à Smolensk des renforts, des vêtements et des vivres ; malheureusement les approvisionnements étaient loin d'être aussi importants qu'on l'avait espéré : aussi n'y resta-t-on que le moins longtemps possible. La garde était arrivée le 9 novembre, les autres corps du 10 au 13 ; ils ne séjournèrent dans la ville que quelques jours pour s'y reposer. L'avant-garde repartit avec Sébastiani le 13, la garde le 14, le prince Eugène, le parc d'artillerie et la foule des soldats sans armes le 15, Davout le 16, et enfin Ney, à l'arrière-garde, le 17. On se dirigea sur Orsza, pour aller de là à Minsk, où se trouvaient de grands magasins.

Avant d'avoir ordonné ces mouvements qui aboutirent plus tard à tant de catastrophes, Napoléon avait eu d'abord d'autres projets et envoyé en conséquence des ordres au général Zajoncsek qui commandait le petit corps polonais. Mais par suite du changement de plan, on lui envoya des contre-ordres qui n'arrivèrent pas en temps utile, si bien que ce malheureux corps erra pendant quelques jours sur les bords du Dniéper, au milieu de hordes de cosaques, et ne put rejoindre l'avant-garde française qu'à Krasnoë. Nous empruntons aux mémoires de Joseph Krasinski, aide de camp de Zajoncsek, le récit des tribulations du corps polonais pendant ces quelques jours et du rôle qu'il remplit à la bataille de Krasnoë.

« J'étais à peine depuis une heure auprès du général Zajoncsek, dit Krasinski, quand il m'envoya porter un rapport au maréchal Berthier. La distance n'était pas grande, car nous étions campés à peu de distance des murailles de Smolensk, où se trouvait le grand quartier général... J'arrivai, je me présentai à l'officier de jour, mais je fus obligé d'attendre bien longtemps dans le salon de service...

« Enfin on m'appela ; le vice-connétable (Berthier) me prit des mains mon rapport et m'ordonna d'attendre la réponse. J'avais la perspective d'attendre encore longtemps ; heureusement, le quartier du général Krasinski et des officiers de son régiment était tout proche ; je m'y rendis, après avoir prévenu l'officier de service.

« ... Je trouvais dans une grande pièce le général et plusieurs de ses officiers confortablement couchés sur de la paille ; il y avait là plusieurs de mes amis, Koziatulski, Zaluski, Zembrucki, ce dernier très malade, etc. Ils me reçurent comme un frère et me donnèrent de quoi me restaurer, malgré la pénurie où ils se trouvaient eux-mêmes...

« Au bout de quelque temps, je fus appelé près du maréchal Berthier pour

recevoir sa réponse. Je le trouvai près d'une cheminée où brûlait un bon feu ; il déchirait des papiers et en jetait les morceaux dans les flammes. Un peu plus loin, dans la pénombre, se trouvait un autre personnage plus petit, sans rien de remarquable, et dont la tenue était plutôt négligée ; je le pris pour un scribe.

« — Combien de baïonnettes avez-vous ? me dit ce personnage.

« Si je l'avais regardé plus attentivement, je l'aurais reconnu à sa redingote grise, mais il était dans l'ombre, et je répondis négligemment :

« — Je ne sais pas, Monsieur.

« Alors Napoléon, car c'était lui, frappa du pied en s'écriant :

« — Qui est-ce qui m'a f... un aide de camp pareil !

« Je vis alors à qui j'avais affaire, et je répondis sans me troubler :

« — Sire, je ne suis pas l'aide de camp du général qui m'envoie, je ne suis près de lui que depuis une heure ; j'appartiens à la 13^e division.

« — Alors c'est tout autre chose, dit l'Empereur.

« Et il recommença ses questions, auxquelles je pus répondre sans hésitation, car j'avais été renseigné par le colonel Denhoff, qui remplaçait le chef d'état-major du corps polonais. L'Empereur prit Berthier à part et causa avec lui ; puis le maréchal écrivit un ordre pour le général Zajonczenk et me le donna en me disant d'aller le lui remettre en personne.

... « Je revins à notre camp, mais je le trouvai vide : personne ! Pas même un traînard polonais pour m'indiquer la direction qu'on avait prise. J'errai de tous côtés par la nuit claire, la lune projetant sa clarté sur la neige... Enfin, j'aperçus une voiture chargée de malles qui, au loin, suivait la grande route et j'y trouvai le général Rautenstrauch, qui m'apprit que le matin, aussitôt après mon départ, le général Zajonczenk avait reçu l'ordre de se porter immédiatement à l'extrême-gauche, à Mscislaw, par une route qu'il me montra. Rautenstrauch aurait dû remplacer Fiszer comme chef d'état-major, mais au lieu de faire son devoir, il filait vers la Lithuanie.

Krasinski raconte ensuite qu'arrêté par la présence de bandes de cosaques, il revient à Smolensk où on le renvoie avec une escorte de douze gendarmes d'élite sous les ordres d'un lieutenant. Cette escorte est dispersée par les cosaques ; Krasinski parvient à leur échapper, se perd dans la campagne, passe la nuit dans une maison de poste et repart le matin.

« A peine avais-je fait une demi-lieue, continue-t-il, que je vois des maraudeurs en fuite, criant : « Les Cosaques ! les Cosaques ! » Je me jette de côté dans la campagne, des bandes de Cosaques me dépassent au galop, à la poursuite des fuyards ; au même moment, du côté opposé, j'aperçois une dizaine de lanciers qui sortent de la forêt, suivis bientôt d'une colonne d'infanterie. Je n'étais pas sûr qu'il fussent des nôtres, car les Russes avaient aussi des lanciers, mais quand je les vis tirer sur les cosaques, je courus à leur rencontre. Je trouvai le général Zajonczenk à la tête de sa division, ayant à côté de lui le général Kniaziewicz dont la division suivait la première. Tous mes camarades me regardèrent comme un revenant, car un autre officier, envoyé comme moi, mais par une route différente, leur avait annoncé que j'étais parti, et tous me croyaient mort ou prisonnier. L'ordre que je portais était l'ordre de marcher sur Krasnoë au lieu de Mscislaw.

« Il ne faut pas prendre les expressions division, brigade, à la lettre, car les corps d'armée étaient réduits à des brigades, les brigades à des compagnies.

« En approchant de Krasnoë, nous entendîmes une vive fusillade, accompagnée de rares coups de canon. La veille, Sébastiani, avec l'avant-garde de l'armée, avait occupé la ville, et il y était attaqué par les Russes. Le corps polonais se hâta d'aller à son secours, mais la division Zajonczech fut arrêtée à l'entrée de la ville ; le verglas était tel que les canons ne pouvaient plus avancer, et l'infanterie dut les traîner à bras sur la hauteur où s'élève Krasnoë. Pendant ce temps des colonnes du corps de Miloradowitch étaient placées parallèlement à la route. Menacé sur son flanc, Zajonczech fut forcé de se déployer et de faire front de leur côté pour les surveiller. Dans la ville, une lutte des plus vives était engagée entre la division russe de Galitzine et la petite colonne française, qui était réduite aux abois quand arriva la division Kniaziewicz. Celle-ci, qui avait avec elle des canons légers, chassa les Russes de la ville, pendant que le lieutenant-colonel Walewski amenait ses batteries sur la hauteur, sous la protection de Zajonczech, et tirait sur les colonnes russes d'observation. Mais celles-ci démasquèrent leur artillerie et la canonnade s'engagea de part et d'autre. Le 3^e régiment d'infanterie, colonel Blumer, s'avança bravement la baïonnette au canon, et son offensive empêcha les Russes d'avancer : ils furent enfin chassés par les troupes de Kniaziewicz et de Sébastiani ; la bataille, terminée à midi, avait duré deux heures : le corps polonais ne fut engagé que pendant la dernière heure. Le corps se réunit dans la ville et s'y reposa ; il n'y trouva d'ailleurs aucune ressource, les habitants ayant fui, et les soldats durent vivre de viande de cheval sans sel et sans pain. »

Le soir même de cette bataille, Napoléon et la garde, qui avaient quitté Smolensk le matin, arrivèrent à Krasnoë pour y passer la nuit : les Polonais reçurent l'ordre de partir sans tarder pour Orsza.

« A une lieue de Krasnoë, poursuit Krasinski, nous aperçûmes un paysan russe qui se dirigeait vers nous, et qui demanda à parler au général Zajonczech. Je le conduisis au général ; le paysan tira de sa poche une dépêche et la lui remit. C'était le lieutenant Komorowski, du 6^e lanciers, choisi pour cette mission en raison de sa connaissance de la langue russe ; il put, ainsi déguisé, traverser les lignes ennemies. Russes et cosaques le laissèrent passer sans l'inquiéter, mais les maraudeurs français le dépouillèrent et lui enlevèrent jusqu'à ses bottes. La dépêche était de Dombrowski, qui annonçait à Zajonczech qu'il se portait de Minsk à Boryssow, où il attendrait des ordres. Je fus aussitôt envoyé à Boryssow avec une réponse. »

Koutousoff, qui était informé par ses cosaques de tous les mouvements des Français, apprit l'évacuation de Smolensk, mais sans se douter du grand intervalle qui séparait les corps français l'un de l'autre. Il n'en fut averti que lorsque la division Galitzine attaqua Sébastiani à Krasnoë ; il changea alors de plan et donna l'ordre à Miloradowitch de se retirer, dans le dessein de laisser entrer à Krasnoë l'Empereur avec la garde, de le couper du reste de l'armée et de s'en emparer.

La retraite se poursuivait cependant vers Orsza, sous la protection de l'arrière-garde commandée par le maréchal Ney. Enveloppé de tous côtés, celui-ci, sans compter le nombre de ses ennemis, chercha à tout prix à se faire jour vers Krasnoë. Une partie de son petit corps arriva sur la rive de la Loszmiana, mais y fut reçu par le feu de l'infanterie de Miloradowitch et fut forcé de s'arrêter. Pendant la nuit, Ney se dirigea par des chemins de traverse sur les bords du Dniéper, guidé par des paysans de la Russie blanche que lui avait amenés le lieutenant Podczaski, du 1^{er} chasseurs à cheval, et arriva ainsi à deux lieues de Krasnoë. Heureusement, la glace était assez forte pour porter le poids des hommes ; il y avait bien des trous, mais on les couvrit avec des planches. Ney fut obligé d'abandonner ses canons de gros calibre, ses voitures les plus lourdes, ses malades et ses blessés, mais réussit à traverser le Dniéper avec les 1.200 hommes qui lui restaient, ses pièces légères et les fourgons les plus indispensables. Après une marche des plus pénibles, il arriva à quelques lieues d'Orsza ; la fatigue de ses hommes, qui tombaient d'épuisement, le força à s'arrêter. Il envoya alors le colonel Przebendowski, du 1^{er} chasseurs polonais, avec 50 de ses cavaliers, annoncer à l'Empereur qu'il était sauvé et qu'il lui amenait 1.200 hommes.

Le prince Eugène, de son côté, avait couru les plus grands dangers. Coupé de l'armée par Miloradowitch, il avait cherché à s'échapper en se jetant sur un des flancs de la route pendant la nuit. Son avant-garde, commandée par le colonel Klicki, attaché à son état-major, alla se heurter aux détachements russes. Heureusement Klicki, qui connaissait à fond la langue russe, réussit à persuader aux Russes qu'ils avaient affaire à un de leurs corps et se fit livrer le passage.

Le corps polonais avait déjà traversé le Dniéper à Dombrowna et, en suivant la rive gauche, il arriva à Orsza, qui se trouve à cheval sur le fleuve.

En arrivant à Orsza, les forces réunies de l'armée française ne s'élevaient plus guère qu'à 15.000 hommes, dont 6.000 de la garde, parmi lesquels 2.000 Polonais (légion de la Vistule et cheveu-légers) ; le corps de Davout était réduit à 4.000 hommes, celui du prince Eugène à 2.500, celui de Ney à 1.200 et le corps polonais à 800. Ces troupes, seules organisées, étaient suivies d'une bande de 50.000 hommes, auxquels il était impossible de faire reprendre les rangs et conserver quelque discipline.

Le corps du maréchal Victor arrivait de Berlin au secours de la Grande Armée : il était composé de 30.000 vieux soldats, dont la plupart arrivaient d'Espagne. L'une de ses divisions, la division Girard, étaient formée d'un régiment français et de trois régiments polonais, le 4^e, le 7^e et le 9^e.

Nous avons vu plus haut que le général Dombrowski avait l'ordre de bloquer Bobruisk, de surveiller Minsk et ses grands magasins, et de surveiller aussi Boryssow à cause du pont qui y était établi sur la Bérézina. Ce pont avait 600 mètres de long ; mais, plus bas, la rivière s'élargissait en coulant à travers des marais et offrait au passage un obstacle de plusieurs kilomètres ; c'est pour cela qu'il n'y avait que ce pont, dont la possession était de la plus grande importance. Dombrowski avait l'ordre de faire de fréquentes reconnaissances de cavalerie au-dessus et au-dessous de Mohilew, où devait être son quartier-général, et de se tenir en communication avec Oudinot d'une part, et Schwarzenberg de l'autre. C'était une tâche trop lourde pour l'unique division dont il disposait.

Schwarzenberg était tranquillement à Koscielin, quand, apprenant l'approche de l'amiral Tchitchagoff, il se retira et arriva à Brzesc. Le 29 août, l'amiral fit sa jonction avec le général Tormanzoff et, à eux deux, ils purent disposer de 38.000 hommes d'infanterie et de 17.000 cavaliers.

A la fin d'octobre, Tchitchagoff reçut l'ordre de marcher sur Minsk et Boryssow et de se réunir à Wittgenstein pour couper la retraite à l'armée de Napoléon. Il laissa le général Sacken avec 25.000 hommes sur le Bug pour couper de la Lithuanie et de la Wolhynie les corps de Schwarzenberg, de Reynier et de Kosinski. Par excès de zèle, Sacken attaqua à Swislocza le général Reynier qui se retira à Wilkowisky, s'y retrancha pendant la nuit et fit venir Schwarzenberg à son aide. Sacken fut battu et repoussé au fond de la Wolhynie, mais Tchitchagoff s'avança jusqu'à Slonim et Nieswicz. C'est à ce moment, le 3 novembre, que le régiment de cheveu-légers lithuaniens du général Konopka fut détruit à Slonim.

Tchitchagoff s'avançait lentement sans rencontrer de résistance, car le duc de Bassano, gouverneur de la Lithuanie, et le maréchal Oudinot avaient pleine confiance dans la surveillance de Schwarzenberg ; d'autre part, les forces de Dombrowski étaient trop faibles pour s'opposer à la marche de l'ennemi. Le duc de Bassano envoya bien le général Kossecki avec 4.000 recrues lithuaniennes pour défendre le passage de la Swierzna, mais ces jeunes troupes ne purent résister à l'attaque de l'avant-garde russe commandée par le général Lambert — ancien émigré français — et Kossecki se retira si vite qu'il ne put détruire les ponts. Il fut assailli de nouveau à Koydanow le 15 novembre et encore battu ; 1.500 Lithuaniens furent faits prisonniers, et parmi eux, le 18^e lanciers, régiment de nouvelle formation, qui fut pris tout entier : son colonel seul, Charles Przewdziecki, put se sauver et porter la nouvelle du désastre au maréchal Oudinot, qui l'attacha à son état-major.

Le 17 novembre, Tchitchagoff attaqua Minsk, où commandait le général Bronikowski, homme léger et sans valeur, et qui ne méritait pas la confiance que lui témoignait Dombrowski. Pour défendre la ville où se trouvaient des approvisionnements pour un an pour toute l'armée, il n'avait il est vrai que 3.000 hommes : un bataillon de marche français et le 22^e régiment d'infanterie lithuanienne de nouvelle formation. Il eût pu cependant retenir les bataillons et escadrons de marche qui traversaient le pays : on lui a reproché cette négligence, mais c'est un des moindres reproches qu'on soit en droit de lui adresser.

Dombrowski, à la nouvelle de la déroute de Kossecki, ne douta pas que Tchitchagoff n'allât attaquer Minsk. Il prit aussitôt son infanterie qui bloquait Bobruisk, et se porta au plus vite, avec 4.000 hommes et 20 canons, au secours de Bronikowski ; mais il était trop tard : Bronikowski s'était porté au-devant des Russes : les recrues lithuanienes n'avaient pas résisté une heure au feu et s'étaient dispersées de tous côtés ; leur général évacua la ville avec les troupes françaises. Pendant sa retraite, il rencontra Dombrowski qui le recueillit et envoya aussitôt un aide de camp prévenir l'Empereur de la perte de Minsk. Celui-ci reçut la mauvaise nouvelle à Dombrowna, près d'Orsza, et envoya à Dombrowski l'ordre d'aller à Boryssow et de défendre la ville jusqu'au dernier homme ; en même temps il prescrivit à Oudinot de venir immédiatement en aide à Dombrowski, et à Victor de faire face à Wittgenstein pour couvrir la manœuvre d'Oudinot.

Dombrowski, qui s'était bien rendu compte de l'importance stratégique de Boryssow à ce moment de la campagne, avait devancé les instructions de l'Empereur, en y envoyant Bronikowski avec les détachements français qui lui restaient. Lui-même se porta au-devant de sa division à Igoumen, la mit en marche sur Boryssow, et le 20 novembre, à 9 heures du soir, il se trouvait aux environs. Il craignait fort d'arriver trop tard et de trouver la ville aux mains des Russes : mais l'amiral russe se reposait depuis deux jours à Minsk.

Malheureusement, Bronikowski avait perdu les deux jours qu'il avait passés à Boryssow sans rien faire pour mettre la ville en état de défense, sans réparer la tête de pont qui était en mauvais état, sans en débarrasser l'intérieur d'amas de matériaux qui l'encombraient. Il n'y avait laissé que deux bataillons d'infanterie et avait envoyé le reste de ses troupes à Wasilewo pour observer l'ennemi, dans la croyance qu'il viendrait de ce côté. Le pis, c'est que lorsque Dombrowski lui demanda s'il pouvait donner quelque repos à ses troupes, Bronikowski lui affirma que toutes les mesures de sécurité étaient prises, que les vedettes avancées surveillaient l'ennemi autour des remparts,

que des patrouilles de cavalerie gardaient toutes les routes. Dombrowski ajouta foi à des affirmations si précises et ne laissa qu'une petite partie de sa division sur la rive droite de la Bérézina; avec le reste il entra à Boryssow et y établit son quartier général.

Cependant, vers trois heures du matin, pris d'inquiétude, il monta à cheval et alla voir les troupes placées dans la tête de pont. Tous dormaient autour de feux de bivouac; seul, le 1^{er} régiment d'infanterie, commandé par Malachowski, le vieux légionnaire, était debout sous les armes. Dombrowski ne jugea pas nécessaire de réveiller les autres, car aucun signe ne faisait pressentir l'approche de l'ennemi. Pourtant, à ce moment, la division Lambert formant l'avant-garde de Tchitchagoff, s'avavançait en silence avec 11 bataillons d'infanterie, 28 escadrons de cavalerie régulière, 4 sotnias de cosaques, et 36 canons dont une partie de 12 livres. Les Russes arrivèrent à une portée de fusil de la tête de pont, enlevèrent les vedettes et les grand'gardes sans tirer un coup de feu, et s'élançèrent sur les remparts en poussant leurs « hurrahs ». Les Polonais, réveillés en sursaut, auraient été massacrés ou faits prisonniers sans la vigilance du 1^{er} régiment, qui reçut les assaillants sur ses baïonnettes. Le 6^e régiment, colonel Sierawski, prit bientôt part à la lutte et repoussa les Russes, mais ceux-ci se réfugièrent dans la partie de l'ouvrage où étaient entassés des matériaux, et il fut impossible de les en déloger, malgré une lutte de dix heures pendant laquelle le général Lambert fut tué et les Russes perdirent 2.500 tués et blessés. Les 1^{er} et 6^e régiments polonais furent presque anéantis : ce dernier, le 6^e, était tellement empilé dans la tête de pont qu'il y aurait été massacré en entier sans la folle témérité de Sierawski qui l'entraîna hors des remparts et lui fit occuper à l'extérieur deux maisons, d'où il fusilla l'ennemi par derrière et repoussa plusieurs charges de cavalerie. Ce ne fut qu'à la nuit que Sierawski et ses braves traversèrent la Bérézina sur la glace pour aller retrouver Dombrowski, mais il ne restait qu'une poignée d'hommes. L'Empereur rendit justice à la valeur de Sierawski en le nommant le lendemain général de brigade.

Vers 4 heures du soir, quand le jour s'assombrit, la division russe du général Langeron — encore un émigré français — arriva au secours de la division Lambert. La supériorité de l'ennemi était si énorme, le feu de ses 60 canons si meurtriers, que Dombrowski fut obligé d'évacuer Boryssow et de se retirer sur les hauteurs de Niemanica où il occupa une forte position. Le lendemain, Oudinot vint l'y rejoindre.

Napoléon, prévenu à Toloczyn de la perte de Boryssow, accourut à Bobrz, pour être plus prêt de l'endroit où allait se décider le sort de son

armée. Oudinot et Dombrowski attaquèrent Boryssow, qu'ils reprirent en infligeant des pertes sérieuses à Langeron et à Pahlen, le successeur de Lambert : mais, en se retirant, les Russes brûlèrent le pont. La victoire des Français ne servait donc à rien; Napoléon se trouvait isolé par la Bérézina du reste de l'Europe. Il n'avait plus sous les armes que 28.000 hommes à opposer aux 90.000 Russes qui l'enserraient dans un cercle qui se rétrécissait de plus en plus : Tchitchagoff s'était réuni à Wittgenstein sur la Dwina; Koutousoff, arrêté d'abord à Kopysia, sur la rive gauche du Dniéper, envoyait sur la rive droite les divisions Miloradowitch et Yermoloff (10.000 hommes) et l'hetman Platow avec 10 à 15.000 cosaques.

La situation de l'Empereur était critique; l'erreur qu'il avait commise en faisant brûler à Orsza ses équipages de pont pour en affecter les chevaux à l'artillerie lui enlevait tout moyen de passage. Heureusement, le général Eblé avait réussi à sauver quelques outils qui permettaient de construire des ponts de chevalets.

Revenons maintenant un peu en arrière, au moment où l'armée française et le corps polonais marchaient séparément le long du Dniéper pour le traverser, la première se trouvant à Orsza, le second à Dombrowna, à une journée d'Orsza. Nous aurons encore recours aux mémoires de Joseph Krasinski :

« Le 17 novembre, le corps polonais arriva à Dombrowna le soir, mais dans quel état!... La neige qui tombait depuis vingt-quatre heures couvrait les routes d'une couche si épaisse que les hommes avaient peine à avancer, et encore devaient-ils s'atteler aux canons que les chevaux épuisés ne pouvaient plus traîner, bien qu'on eût doublé les attelages avec les chevaux des voitures et des fourgons de l'état-major qu'on avait brûlés. On ne s'arrêta pas une heure à Dombrowna, car les Polonais formaient l'avant-garde et d'autres troupes arrivaient derrière eux. Le passage du Dniéper fut très pénible, les berges étaient extrêmement raides; les canons durent être hissés à bras sur la berge opposée. On passa la nuit dans un petit village dévasté par les maraudeurs et dépourvu de toute ressource.

« Orsza, petit chef-lieu de district, nous fut désigné comme étape pour nous donner un jour de repos. Le général Zajonczek m'y envoya pendant la nuit avec l'ordonnateur Darowski pour préparer le logement et réunir des approvisionnements. Nous y trouvâmes heureusement une compagnie de lanciers de la division Dombrowski et les débris du 3^e régiment de cheveu-légers lithuaniens de la garde, échappés au désastre de Slonim; tous étaient en bon état, ce n'était pas comme nous. Ils chassèrent la moitié des maraudeurs qui se trouvaient dans la ville, puis s'éparpillèrent dans les fermes des environs et nous ramenèrent une certaine quantité de bétail. Notre état-major occupa une partie d'un couvent de jésuites abandonné.

« A partir d'Orsza, nous quittâmes l'avant-garde pour passer à l'arrière-garde, car pendant que nous nous reposions, les autres corps nous avaient dépassés. Nous vîmes défiler Napoléon et sa garde; il était entouré d'une foule d'officiers qui, ayant perdu leurs soldats, formaient une sorte de garde d'honneur qui présentait un bizarre assemblage de tous les uniformes de l'armée française.

« En sortant d'Orsza, nous vîmes près du village d'Ula un amas extraordinaire de chariots, kibitkas, voitures particulières, qui jusque-là encombraient la marche, et que l'on brûlait, tant pour alléger la marche que pour procurer des chevaux à l'artillerie. Napoléon se tenait avec des gendarmes d'élite devant le pont sur la Drujec, d'autres gendarmes se tenaient le long de la rivière, et toutes les voitures qui arrivaient étaient dételées et brûlées. L'Empereur donna l'exemple, en sacrifiant une partie de ses propres voitures : il ne laissa qu'une voiture par division pour les généraux. C'était, en petit, l'incendie de Moscou; on n'entendait que les cris et les gémissements des Français, Hessois, Bavarois et Westphaliens obligés d'abandonner le butin qu'ils rapportaient de Moscou. Nos généraux avaient déjà fait le sacrifice de leurs voitures à Smolensk pour sauver les canons; il ne restait que les deux voitures de Zajoncsek et de Kniaziewicz, épargnées en vertu de l'ordre d'en laisser une par division. Voyant que nous ne tirions de son ordre actuel aucun avantage pour notre artillerie dont les chevaux étaient épuisés, Napoléon donna l'ordre à Zajoncsek de faire enclouer et détruire les canons hors de service, s'il en avait. Nous avions trois pièces presque démontées. Zajoncsek les fit enclouer après le passage de la Drujec, enterrer par douze sapeurs, et les affûts furent donnés aux troupes pour être brûlés...

« Après un peu de repos, nous fîmes étape sur Bobrz, assez grand village où nous espérions pouvoir nous reposer sous des toits; mais le feu éclata aux quatre coins dès notre arrivée; ce ne fut bientôt plus qu'un brasier : c'était l'ouvrage des troupes qui nous avaient précédés.

« Avant l'aube, nous reçûmes l'ordre de faire encore l'avant-garde; nous dûmes nous frayer un chemin à travers les troupes désorganisées, vraie horde de bandits. Nous rencontrâmes à Radziwillow les débris de la division Dombrowski qui nous croisaient, car après la reprise de Boryssow, ce général avait reçu l'ordre de s'attacher au corps du maréchal Oudinot. Nous trouvâmes à Radziwillow, où nous devions rester jusqu'à nouvel ordre, une installation assez confortable et des vivres pour nos hommes. Napoléon y arriva avec la garde pendant la nuit et y établit son quartier général. Au jour, j'y fus envoyé par le général Zajoncsek sur la demande du maréchal Berthier; celui-ci me donna l'ordre de me rendre à deux lieues de là, au village de Pauskie, et de ramener au quartier général le propriétaire du village, M. Zembrzuski; on me donna à cet effet une voiture de courrier et deux gendarmes. Je trouvai chez M. Zembrzuski, trois de nos généraux, qui, blessés et sans troupes, s'y étaient rendus par les routes vicinales; c'étaient les généraux Dzierwanowski, Stanislas Malachowski, Sulkowski, ce dernier non encore guéri des blessures qu'il avait reçues à Winkowo..... Je ramenai M. Zembrzuski dans ma voiture. L'Empereur voulait lui demander, comme vieux propriétaire polonais, des renseignements pour l'établissement des ponts sur la Bérézina.

« Le lendemain, nous marchâmes sur Boryssow, où régnait un tumulte effroyable. On avait bien détruit par le feu, sur la Drujec, les voitures qui marchaient avec l'armée, mais celles des maraudeurs et des émigrés français avaient pris d'autres routes, et toutes venaient s'entasser à Boryssow. Peut-être Napoléon les avait-il

épargnées pour mieux tromper l'ennemi sur le point de passage? En ce cas, il réussit...

« A peine entrés à Boryssow, nous reçûmes l'ordre de tourner à droite et de prendre à travers la plaine : nous nous arrêtâmes près du pont en attendant des ordres, et nous passâmes la nuit gelés, mouillés, sans feu pour nous réchauffer, sans vivres pour réparer nos forces... Le lendemain, on nous fit marcher sur Studzianka, où le général Eblé faisait construire des ponts, et où nous restâmes un jour et demi. Nous reçûmes un peu de bois provenant des maisons démolies et nous pûmes enfin nous réchauffer et faire rôtir un peu de viande de cheval. »

Un paysan avait indiqué un gué de la Bérézina, en face de Studzianka, au général Corbineau, qui avait sous ses ordres ce qui restait du 8^e lanciers du duché. Heureux de cette découverte, l'Empereur envoya Oudinot et Dombrowski à Studzianka, tout en cherchant à tromper les Russes et à leur faire croire qu'il voulait tenter le passage aux environs de Boryssow. Arrivé lui-même à Studzianka pendant la construction des ponts, il aperçut sur la rive opposée quelques vedettes russes dont la présence l'inquiéta. Le colonel Jacqueminot, aide de camp d'Oudinot, et le colonel Przedziecki s'offrirent pour traverser la rivière et aller vérifier s'il y avait en face des forces sérieuses. La Bérézina était gonflée par une crue depuis deux jours, et le gué était impraticable; en outre, la glace mince qui la couvrait coupait le poitrail des chevaux; les deux intrépides officiers réussirent néanmoins à passer, firent une reconnaissance précise et revinrent annoncer qu'il n'y avait là que des vedettes et des grand'gardes. Napoléon, voulant des renseignements plus complets, renvoya le colonel Jacqueminot avec 40 lanciers du 7^e régiment (lanciers de la Vistule), avec mission de ramener un officier ou un sous-officier russe qu'on pût interroger. Ils passèrent encore à la nage, enlevèrent une grand'garde et prirent un sous-officier, que le colonel ramena en croupe derrière lui. L'Empereur le fit interroger, et apprit que Tchitchagoff et le gros de son armée étaient à Boryssow pour s'opposer au passage des Français et qu'il n'y avait à Studzianka qu'un petit poste d'observation.

Le 27 novembre, à midi, un premier pont pour l'infanterie était terminé; le second, pour la cavalerie et l'artillerie, ne fut prêt qu'à 4 heures. Il était grand temps pour l'armée d'effectuer son passage, car, à peine le premier pont était-il fini, que des colonnes russes se présentèrent en face. C'était l'avant-garde de Tchitchagoff, commandée, après Lambert et Pahlen, par le général Czaplic, — celui-là un Polonais au service de la Russie. — Dès la veille, on avait fait passer sur cette rive la brigade Corbineau, en vingt tournées, sur deux radeaux construits à la hâte. L'apparition de Czaplic mettait cette brigade en grand danger; aussi, le premier pont à peine achevé, l'Empereur

fit passer Oudinot, Dombrowski et le corps polonais, avec quelques pièces d'artillerie légère, que l'on fit rouler sur le pont avec beaucoup de précautions. Oudinot, Dombrowski et Zajoncsek se précipitèrent sur les Russes et les forcèrent à rentrer dans les grandes forêts d'où ils étaient sortis; mais le but de Czaplic était atteint; il savait maintenant que l'armée française traversait la Bérézina sans doute à Studzianka, et il en envoya la nouvelle à Tchitchagoff. L'amiral avait déjà été prévenu par les cosaques, mais il s'était refusé à les croire, dans la conviction que le passage de Studzianka n'était qu'une fausse démonstration, et que le vrai point de passage était Boryssow. Le rapport de Czaplic lui enleva toute incertitude.

Quoiqu'il fût trop tard pour s'opposer au passage, il pouvait encore barrer la route à l'armée française sur la rive droite de la Bérézina; mais il eut le tort de vouloir conserver Boryssow et d'en faire réparer le pont, pour rétablir ses communications avec Koutousoff. Il n'envoya donc à Czaplic qu'une partie de ses forces, et pensant que les Français se retireraient vers Minsk par la grand' route en face de Studzianka et par la forêt de Zabin, il lui donna l'ordre d'occuper cette forêt et de placer ses canons sur la route : ce fut là une erreur de sa part.

Le passage de l'armée française continua toute la journée du 27 novembre, mais vers le soir, le désordre fut considérable et les scènes les plus tragiques se passèrent sur les ponts de la Bérézina et sur les deux rives, encombrées de fuyards et de vagabonds, qui cherchaient à forcer le passage, réservé aux seules troupes organisées.

A la fin de la journée, on entendit à Studzianka, outre la canonnade dans les bois sur la droite, d'autres coups de canon vers la gauche. A droite, c'était le maréchal Victor qui, poussé par Wittgenstein, faisait lentement sa retraite avec la division polonaise Girard et la division hollandaise Daëndels, en se défendant pied à pied; de l'autre côté, c'était le général Partouneaux qui, après avoir évacué Boryssow, luttait tout en marchant pour rejoindre l'armée.

Nous allons faire un dernier emprunt aux mémoires de Krasinski pour exposer ces derniers combats et les derniers épisodes de la retraite des Polonais.

« Une bataille sanglante avait lieu entre les tirailleurs dans la forêt de l'autre côté de la Bérézina, les hommes tombaient comme des épis, et c'est pendant cette lutte des deux côtés de la rivière que se produisit, sur le pont réservé aux voitures, l'effroyable catastrophe dont tout le monde garde la mémoire, mais où il ne périt que bien peu de Polonais. Le prince Poniatowski qui était couché, malade, dans sa voiture, y courut pourtant de grands dangers.

« L'Empereur avait donné l'ordre que la voiture du prince suivit toujours pendant la marche la division de la garde impériale, puis la légion de la Vistule

qu'on avait rattachée à la garde. Mais en arrivant à la Bérézina, au milieu de la foule et de l'encombrement des voitures, celle du prince fut séparée de la vaillante phalange polonaise. Les officiers qui accompagnaient le prince essayèrent en vain de lui faciliter le passage; enfin le colonel Szumlanski, son premier aide de camp, rencontra le détachement des gendarmes d'élite, et moitié par ses prières, moitié par des offres d'argent, il obtint qu'ils prissent le malade sous leur garde. Les gendarmes aux cris de : « Par ordre de l'Empereur! » bousculèrent la foule, jetèrent des chariots à l'eau, et réussirent à faire passer de l'autre côté du pont le chef de l'armée polonaise, dont la destinée n'était pas d'être noyé dans la Bérézina : il était trois heures après minuit. Les aides de camp réussirent encore à amener la voiture au bivouac du colonel Hornowski, qui commandait le 10^e régiment de la division Dombrowski. Le colonel, voyant que les chevaux du prince n'avaient plus la force de traîner la voiture, les fit remplacer par quatre bons chevaux de fourgons, avec lesquels le prince arriva plus tard à Wilna sans accident.

« Le 27 novembre, le général Zajoncsek me donna l'ordre de rester sur la rive gauche jusqu'à ce que le pont fût rétabli, puis de ramener alors notre parc d'artillerie. L'empereur s'était placé sur le bord de la Bérézina, pour bien s'assurer qu'aucun chariot ou aucune voiture ne viendrait couper le parc d'artillerie ou en entraver le passage.

« Un grand nombre de voitures furent renvoyées sur les côtés du pont, pour être brûlées ou jetées à l'eau. A un moment donné, on entendit du bruit et du désordre du côté de Boryssow, et l'on aperçut bientôt des bandes de traînards qui arrivaient : c'étaient probablement des débris de la division de Partouneau : qui, après la défaite de cette division, avaient réussi à s'enfuir à travers les forêts et les marais. L'Empereur et son état-major détournèrent les yeux du pont et braquèrent leurs longues-vues vers les hauteurs de Boryssow : j'en profitai pour pousser la voiture du général Zajoncsek au milieu des caissons et la faire passer de l'autre côté.

« Après le passage sans aucune perte de tout notre parc d'artillerie et de toute la cavalerie, le général Stanislas Potocki nous envoya à droite par la chaussée qui traverse les marais. Tout près du débouché du pont, la route se bifurque : la route de gauche, large, traverse une épaisse forêt de grands sapins et conduit à Minsk ; la route de droite que nous prîmes mène à Kamien, et consiste en une chaussée élevée, avec beaucoup de ponts sur les marais.

« L'amiral Tchitchagoff, persuadé que l'armée française prendrait la route de Minsk, y fit placer le corps du général Czaplic, avec l'ordre de construire de nombreux épaulements à l'abri desquels son artillerie couvrirait la chaussée de feux croisés, mais il oublia de faire brûler les ponts de l'autre route, ce qui aurait obligé l'armée française à marcher sous le feu des batteries russes.

« L'Empereur n'envoya sur la route de gauche, où l'amiral nous attendait, qu'une partie de l'armée, c'est-à-dire deux divisions du maréchal Oudinot, la division Dombrowski et le corps polonais, qui furent engagés dès le matin contre les Russes ; pendant ce temps, au fur et à mesure qu'ils traversaient les ponts, le reste de l'armée et les parcs d'artillerie étaient dirigés sur la route de Kamien.

« Après avoir conduit mon parc sur cette route, je revins à gauche où j'avais aperçu près des bois nos trois généraux de division Zajoncsek, Dombrowski et Knaziewicz, réunis ensemble. L'Empereur donna l'ordre à Dombrowski de se joindre au corps polonais de Zajoncsek réduit à quelques centaines de soldats, et qui se

trouva du coup élevé à plus de 3.000 hommes. Il était près de quatre heures de l'après-midi quand j'arrivai près du général Zajoncsek : depuis le matin, les engagements des tirailleurs et de l'artillerie n'avaient pas cessé entre les divisions d'Oudinot et les têtes de colonnes de l'amiral russe, et presque toujours sur le même terrain, c'est-à-dire sur la chaussée et sur ses côtés dans la forêt. Tantôt les Français avançaient et les Russes reculaient, tantôt c'était le contraire.

« Les Français étaient exténués de fatigue à la suite de cette lutte de presque toute la journée, et Zajoncsek reçut l'ordre de se lancer sur la route avec le corps polonais pour les soutenir. Il se mit aussitôt à sa tête, l'épée à la main, pour le conduire au feu ; je vois encore, comme si c'était d'hier, le vieux général ⁽¹⁾, misérablement vêtu, avec ses bottes fourrées, conduisant lui-même à pied ses bataillons à la charge. Nous aperçûmes bientôt des soldats français en retraite, puis un régiment de chasseurs russes en colonne, qui les poursuivaient baïonnette au canon : les uns et les autres s'arrêtèrent à notre vue. C'est alors que la division Dombrowski partit au pas de charge et se jeta sur les Russes. Quoique exténués, les Français se ranimèrent en voyant la charge et chargèrent aussi encore une fois. Attaqué de deux côtés à la fois, l'ennemi ne put tenir : un bataillon de chasseurs mit bas les armes et se rendit ; l'autre prit la fuite, et le corps polonais remplaça les divisions françaises décimées et épuisées. Elles emmenèrent le bataillon prisonnier et quittèrent la forêt pour se retirer par la chaussée sur laquelle l'armée française poursuivait sa marche.

« Nous restions seuls sur la route pour couvrir la retraite de l'armée ; la situation était précaire. Après la défaite du régiment de chasseurs, les batteries russes abritées sur les hauteurs s'étaient démasquées et nous couvrirent d'obus ; en un clin d'œil les rangs s'éclaircirent.

« Le général Zajoncsek donna l'ordre d'éparpiller les hommes dans la forêt et resta seul sur la chaussée, surveillant les divisions qui partaient : celle de Kniaziewicz prit à gauche, celle de Dombrowski à droite. S'apercevant qu'un bataillon du colonel Blumer n'allait pas assez vite à la suite de sa division, Zajoncsek irrité court après lui : soudain un obus tombe à une quinzaine de pas, éclate, me couvre de terre et de neige, pendant qu'un biscaïen atteint le général et lui broie la jambe à quelques pas de moi. Je tombe à terre, mais me relève aussitôt, et j'aperçois mon vieux général couché sur la neige, perdant son sang à flots. Je me précipite vers lui avec quelques soldats, nous le relevons et l'emportons à droite dans la forêt. Il s'évanouit, puis reprenant connaissance : « Tout est fini pour moi aujourd'hui », me dit-il. Des hommes restés en arrière confectionnent une civière avec des fusils et des branchages, y étalent leurs manteaux et y placent le blessé.

« Zajoncsek me dit d'aller immédiatement trouver l'Empereur et de lui demander de sa part de lui envoyer son chirurgien, le baron Larrey, qui le connaissait depuis longtemps et l'avait déjà soigné pendant la campagne d'Égypte.

« Je monte aussitôt mon cheval, qui me suivait tenu en main, et je pars au galop, tandis que nos hommes emportaient avec précaution le pauvre blessé. Chemin faisant, je rencontre mon camarade Szymanowski, qui m'apprend que l'empereur avait traversé la Bérézina depuis longtemps, et m'indique un endroit où il l'avait vu, entouré de son état-major, à la jonction de deux routes. Je pars dans cette direction, j'aperçois bientôt la vieille garde, puis plus près encore deux ou trois misérables huttes de

(1) Né en 1752, Zajoncsek avait alors 60 ans.

branches et de broussailles : l'Empereur était seul devant l'une d'elles. Je mets pied à terre et lui apprend que le général Zajoncsek est grièvement blessé et demande le secours du baron Larrey. Cette nouvelle paraît attrister beaucoup l'Empereur qui me demande où le général est blessé, comment, puis ajoute :

« C'est bien ! faites-le transporter ici chez moi... entendez-vous ? Chez moi, ici ! »

« Je saute à cheval, je rencontre mes hommes à peu de distance, je rapporte au général les paroles de l'Empereur et je marche à pied à côté de la civière. Le général cause avec moi avec calme, me dit qu'il a les os brisés, qu'il sent bien que l'amputation est nécessaire, qu'il la subira avec courage, mais qu'il est convaincu qu'à son âge et dans son état de faiblesse, il ne résistera pas à l'opération. Il m'ordonne d'aller trouver sans retard le général Dombrowski, de lui dire qu'il lui remet le commandement, et de lui faire ses adieux. J'accompagne le blessé jusqu'à la hutte de l'Empereur; Larrey l'attendait avec ses aides et ses instruments, il fait coucher Zajoncsek sur le lit pliant de l'Empereur et commence immédiatement l'amputation, pendant que je pars m'acquitter de ma mission.

« La division Dombrowski devait se trouver à droite de la grand' route; je traverse cette chaussée dangereuse dès le commencement de la forêt, le plus loin possible des batteries russes, et me dirige à travers bois, au milieu des sapins renversés et coupés par les boulets; mon ordonnance me suivait à pied, tenant en main mon cheval qu'il avait beaucoup de peine à faire passer par-dessus les obstacles. Les coups de feu des tirailleurs se faisaient encore entendre, mais assez loin, et l'on entendait tonner l'artillerie qui faisait pleuvoir boulets et obus sur la chaussée et dans la forêt.

« Je n'avais pas encore fait beaucoup de chemin quand j'aperçois un groupe de soldats, venant de mon côté, et avec eux le général Dombrowski, blessé à la main. Il me fallait quand même remplir ma mission et je lui dis que mon ancien chef lui remettait le commandement en chef du corps polonais. Très énervé par les souffrances que lui causait sa blessure, Dombrowski me répond brusquement : « Ne voyez-vous pas que je suis blessé aussi ? Allez au diable. » Mais un moment après, fâché de sa brusquerie, il me fait prévenir qu'il a déjà remis le commandement au général Kniaziewicz.

« Je poursuis ma route, rencontrant toujours des blessés, quelques-uns à pied, d'autres portés sur des brancards faits avec des fusils et des branches... Je traverse encore une fois la route pour aller trouver mon ancien général Kniaziewicz : j'avais appartenu à sa division au début de la campagne. La position que nous occupions à droite et à gauche de la route était effroyable pour nos soldats, obligés de rester l'arme au bras sous un feu terrible : ils étaient seuls à protéger la retraite de l'armée, et n'avaient autre chose à faire qu'à attendre. Nous étions comme une grand'garde sacrifiée, nos avant-postes seuls répondaient au feu des avant-postes russes ; mais, par-dessus leurs têtes, l'artillerie russe faisait pleuvoir la mitraille... Les arbres cassés, les branches rompues dégringolaient sur eux, les tirailleurs ennemis débordaient nos flancs... Les hommes tombaient en si grand nombre que le général Kniaziewicz nous fit avancer d'une quinzaine de pas, pour nous éloigner des blessés et des morts. Mon manteau et mon kolbach étaient criblés de balles, l'une d'elles vint frapper le fourreau de mon sabre. Je puis ajouter que je n'éprouvais aucun sentiment de peur ; au milieu de cette épouvantable tuerie, je n'éprouvais qu'une sorte d'indifférence abrutie, tant il semble que l'excès du malheur et du danger paralyse les sentiments naturels de l'homme.

« Il faisait déjà sombre, le sol était couvert des cadavres de nos soldats, le

feu se faisait plus rare, quand arrive un aide de camp du maréchal Ney, qui avait remplacé le maréchal Oudinot blessé : il apporte au général Kniaziewicz l'ordre de se rendre près du maréchal. Le général remet le commandement au général Isidore Krasinski, fait prévenir les autres divisions polonaises, et part à pied avec moi. Il faisait très sombre sous les bois et nous nous donnions le bras pour franchir les arbres tombés et les obstacles de toutes sortes... Après avoir marché assez longtemps, lorsque nous nous croyons hors de portée de l'artillerie russe, nous nous dirigeons vers la route, et je donne la main au général pour l'aider à traverser le fossé quand j'entends un bruit sec, comme si une branche venait de se rompre sous son poids ; en même temps, il pousse un cri et tombe : un boulet perdu, roulant à terre, venait d'atteindre Kniaziewicz et de lui contusionner violemment la jambe.

« Nous étions seuls dans la nuit noire ; le général, très grand, gémissait au fond du fossé ; je pouvais à peine tenir sur mes jambes, je ne pouvais donc l'emporter sur mon dos. Aucun secours à espérer : des soldats qui passaient ne répondent pas à mes appels et continuent à marcher sans faire semblant de nous voir. Enfin, j'aperçois un vigoureux voltigeur du 1^{er} régiment, nommé Rosolek : ce brave garçon m'aide à sortir le général du fossé et à le placer sur une civière de branches qu'il fabrique. Kniaziewicz prend le bras de Rosolek et nous réussissons à le porter pendant quelques centaines de pas jusqu'à la route ; ce brave soldat n'avait pas abandonné son fusil. Là, nous trouvons d'autres soldats qui nous relaient, et nous arrivons enfin à des huttes de branchages dressées par la garde impériale. Par bonheur, il s'y trouvait l'ambulance des cheveu-légers polonais, avec le chirurgien-chef Girardot, bien connu de toute l'armée. Celui-ci s'occupa aussitôt de Kniaziewicz, dont la jambe était déjà très enflée : il lui coupa sa botte, ne trouva aucune fracture, mais la jambe était noire et l'os fêlé ; le docteur fit une incision pour donner issue au sang extravasé et appliqua un bandage.

« Tout cela se fit en mon absence, car à peine étions-nous dans la hutte que Kniaziewicz, homme très strict dans le service, m'envoya prévenir le maréchal Ney qu'il était blessé, incapable d'exécuter ses ordres et qu'il avait remis le commandement au général de brigade Isidore Krasinski.

« Le maréchal Ney, qui commandait l'arrière-garde, avait attendu sur le bord de la Bérézina que l'armée eût terminé son passage. Le maréchal Victor termina le sien à minuit : derrière lui, il y avait les maraudeurs et les traîneurs qu'il fut impossible de décider à le suivre sans tarder. Les pontonniers attendirent jusqu'au matin pour brûler les ponts, mais tous ces malheureux restèrent sur la rive ennemie.

« Je ne sais par quel miracle je pus trouver le maréchal Ney. Quand je lui répétai les paroles de Kniaziewicz, il s'écria :

« — Comment!... Encore un! »

« En revenant près de mon général, je le trouvai entouré d'officiers de notre corps, qui avait reçu l'ordre de se retirer par la route de Kamien, c'est-à-dire par la digue de Ziembin. Pendant mon absence, tous ces officiers s'étaient ingéniés à rassembler tout ce qu'il fallait pour le transport du blessé. Un lieutenant-colonel, dont je regrette d'avoir oublié le nom, lui offrit un cheval de selle, un autre officier supérieur, Zdzarski, lui apporta une grande fourrure, Rosolek se procura, je ne sais où, un de ces petits traîneaux sur lesquels les paysans transportent le bois ; faute de harnais, on y attela le cheval en attachant des cordes à ses étriers : on garnit le fond du traîneau de broussailles recouvertes d'une couverture, on y étendit le général avec sa fourrure

et l'on partit. Rosolek conduisait le cheval, nous marchions à côté et en arrière, pour rejoindre l'armée.

« Notre corps était déjà parti sous le commandement du général Isidore Krasinski, son cinquième chef depuis le début de la campagne : il n'y avait plus derrière nous que les avant-postes français qui avaient relevé les nôtres. Le traîneau de Kniaziewicz n'avancait qu'à grand'peine ; à chaque pas les trainards et les maraudeurs nous arrêtaient et nous molestaient : c'est en vain que nous leur disions : « Ayez pitié d'un général blessé ! » Rien d'étonnant, d'ailleurs, que cette indifférence que nous ressentions nous-mêmes pour les autres. Nous arrivâmes enfin au bout de cette maudite digue et nous entrâmes dans le petit village de Ziembin...

« ... Nous rencontrâmes en route des détachements polonais. Dans l'un d'eux, les grenadiers portaient, en se relayant successivement, le colonel Kobylanski, qui avait perdu une jambe à la bataille de la Moskowa, et qui, de son lit mobile, les commandait comme sur le champ de bataille.

« Plus tard, un bon traîneau nous dépassa ; rempli de fourrures, attelé par les équipages de l'Empereur, il portait le général Zajonczenk, amputé de la jambe et en proie à la fièvre. Il me reconnut, fit arrêter son traîneau et me fit appeler par le major Mioszowski ; il me questionna sur l'issue de la bataille de la Bérézina, me demanda des nouvelles de Kniaziewicz et m'embrassa en me donnant rendez-vous à Wilna.

« ... Nous arrivâmes à Kamien, en même temps que s'y arrêtaient la voiture du général Mielzynski, non encore guéri des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Smolensk. La ville avait été attaquée le matin par des cosaques et défendue par une poignée de trainards qui avaient encore leurs fusils. Les cosaques, qui avaient deux petits canons qu'ils portaient attachés sur des selles, avaient eu le dessus ; les défenseurs du village avaient été faits prisonniers, et avec eux le général Henri Kaminski... Ce fut pour nous un avertissement de ne pas faire route isolément ; nous résolûmes donc d'attendre l'arrivée d'un détachement pour voyager avec lui... Enfin arriva un régiment hessois ; Mielzynski prit notre blessé dans sa voiture ; ce fut bien à propos pour nous, car le traîneau devint libre, et, attelé de deux bons chevaux, servit à nous transporter : nos bottes étaient complètement usées, nous étions réduits à nous envelopper les pieds dans des lambeaux d'étoffe.

« Ce régiment hessois escortait le bataillon de chasseurs russes qui s'était rendu à la bataille de la Bérézina. Les cheveux me dressent sur la tête quand je pense au sort de ces malheureux. Exténués déjà par les marches forcées et par la misère, alors qu'ils servaient sous les ordres de Tchitchagoff, ils étaient prisonniers de troupes affamées et obligées elles-mêmes de lutter pour se procurer la moindre nourriture : pour comble, leurs gardiens étaient les plus inhumains de tous. Ces malheureux ne recevaient que quelques os déjà rongés par les Hessois, ils tombaient comme des mouches, et leurs gardiens les plus proches les tuaient de sang-froid d'une balle ou d'un coup de baïonnette... puis ils les dépouillaient et continuaient leur chemin. Après avoir dépassé ce troupeau de bêtes féroces, nous ne les revîmes plus, et je ne sais ce que sont devenus leurs prisonniers ; je doute qu'un seul soit arrivé vivant à Wilna.

« ... Nous repartîmes le lendemain, mais, privé de mon cheval qu'il avait fallu abattre, je dus me traîner à pied. J'étais resté bien en arrière, quand je vis arriver un petit traîneau moscovite conduit par un maréchal des logis des chevau-légers de la garde : je l'appelai, je lui montrai mes épauettes, je lui dis que j'étais le frère du chef de son régiment. Il m'offrit aussitôt une place à côté de lui, me dit

qu'il était lithuanien et qu'il allait à Wilja préparer les quartiers de son chef, le général Krasinski.

« Ce fut une grande joie pour moi de trouver à Wilja un escadron du 1^{er} chasseurs polonais, débris du régiment auquel j'avais appartenu comme chef d'escadrons avant d'entrer à l'état-major du général Kniaziewicz. Le colonel du régiment, Przebendowski, se trouvait avec cet escadron ; il m'accueillit en bon camarade et céda aux deux généraux une partie de la maison qu'il occupait, des écuries et du fourrage. Les chasseurs devaient partir dès l'aube le lendemain, nous partîmes en même temps qu'eux.

« A une lieue de Wilja, la route se divise ; le colonel et les chasseurs suivirent la grande route par Malodeczno, tandis que nous prîmes la route de gauche, plus courte de deux lieues, et qui rejoint la première à Smorgoni après avoir traversé les forêts. Nous étions bien inspirés. En effet, arrivé le soir à Malodeczno, le colonel Przebendowski fit desseller ses chevaux, se coucha dans un lit et s'endormit profondément. Les cosaques l'attaquèrent pendant la nuit, et avant que les chasseurs eussent eu le temps de seller leurs chevaux, ils furent pillés complètement, dépouillés même de leurs bottes et emmenés prisonniers.

« Nous, au contraire, nous arrivâmes tranquillement à Smorgoni, devançant de douze heures dans cette petite ville l'empereur Napoléon : le lendemain, avant l'arrivée des colonnes en désordre de l'armée, nous étions en route pour Wilna où nous réussîmes à grand-peine à trouver un logement. Le soir même, le général Kniaziewicz m'envoya chez le prince Poniatowski pour l'informer de son état de santé et lui demander de nouveaux ordres.

« Je trouvai le prince encore malade et couché, avec le colonel Krukowiecki près de lui ; il me questionna sur la bataille de la Bérézina et sur la retraite. Avant que je n'eusse rien dit, je saisis au vol ces mots que Krukowiecki murmura en se penchant sur lui : « Ne le croyez pas ! » Sans l'écouter, le prince me demanda de lui raconter tout ce que j'avais vu : il s'intéressa fort à mon récit, et dit à Krukowiecki avant de me congédier : « Eh bien, je crois tout ce qu'il me dit, plutôt que ce que vous m'avez raconté. »

« Krukowiecki avait été blessé à la bataille de Smolensk. Une fois guéri à l'hôpital de cette ville, au lieu de faire comme le général Zajoncdek et tant d'autres, il ne revint pas à l'armée et rentra directement à Wilna. Là, il vint trouver le prince Poniatowski avec des nouvelles qu'il avait recueillies de seconde ou de troisième main ; on le connaissait du reste comme un intrigant indigne de confiance.

« J'allai voir le lendemain le général Zajoncdek, que je trouvai affaibli et en proie à une fièvre violente ; il me reçut néanmoins avec cordialité et me remit la « lettre d'avis » du maréchal Berthier m'annonçant ma nomination de chevalier de la Légion d'honneur. J'appris par lui que l'Empereur avait traversé Wilna pendant la nuit sans s'y arrêter, que le maréchal Berthier n'y était resté qu'un jour pour attendre l'armée et surtout la garde impériale. Le général Zajoncdek ajouta : « Si le général Kniaziewicz peut le faire, qu'il quitte Wilna le plus tôt possible, car je sais que la ville sera occupée par l'ennemi d'ici quelques jours. Moi, je reste ici, je ne peux plus supporter le voyage ; si je dois mourir d'une manière ou d'une autre, j'aime mieux mourir tranquille. » Je le quittai les yeux pleins de larmes.

« Une fois rentré, je répétai au général Kniaziewicz les conseils de son collègue. Il voulait partir de suite, mais comment faire ? Le général Mielzynski avait quitté Wilna dès le lendemain de son arrivée, et nous étions en tout sept personnes : le général, trois

aides de camp, trois domestiques, sans compter le cocher; nous n'avions que le petit traîneau avec trois misérables chevaux; quant à en louer ou en acheter d'autres, c'était impossible.

« Le brave Rosolek et le domestique du général se démenèrent tellement qu'ils réussirent à trouver un grand traîneau russe couvert, sans timons et sans sièges; ils l'arrangèrent avec des cordes et de la paille de sorte que nous pûmes partir en y attelant nos pauvres chevaux. C'est dans cet étrange véhicule que nous plaçâmes le général; chacun de nous s'installa comme il put; nous avions l'air de juifs allant au marché.

« En sortant de Wilna, nous aperçûmes les restes du corps polonais qui se traînaient péniblement vers leurs foyers. Notre Rosolek, à la vue de ses camarades, sauta du traîneau pour aller les retrouver, abandonnant tout ce qu'il possédait et même son fusil, qu'il n'avait jamais quitté, nous ne le revîmes jamais et je n'ai jamais rien pu savoir de lui.

« Non loin de Wilna se trouve la côte de Ponary, si difficile à gravir. Nous y trouvâmes un convoi militaire arrêté par suite du verglas; les chevaux glissaient et tombaient. Nous perdîmes une demi-journée à passer en poussant notre traîneau et notre général au milieu de la confusion des voitures et des chevaux abattus. Si la montée nous coûta tant de peine et tant de fatigues, en revanche la descente se fit avec la rapidité d'une flèche. Au commencement de la côte le traîneau se renversa. Les traits se rompirent, les domestiques et les chevaux restèrent en haut, tandis que nous autres, dans le traîneau, nous dévalions à grande vitesse dans les rues de Troki.

« A partir de ce jour, nous ne vîmes plus nulle part les débris de l'armée française, qui suivit la grande route jusqu'à Kowno, et entra en Prusse en passant par Augustow. Nous prîmes un chemin vicinal qui nous mena au petit village de Baluzeryszki, où nous passâmes le Niémen sur la glace : nous étions sur le territoire du duché de Varsovie. »

L'Empereur avait suivi la digue de Ziembin dans sa voiture et était arrivé le 29 novembre à Kamien avec son état-major; de là il se fit escorter, d'une étape à l'autre, par des détachements de cavalerie, marchant au pas de l'infanterie. Le 30 il était à Pleszczenice, le 1^{er} décembre à Staïki, le 2 à Selicze, le 3 à Malodeczno, où il passa la nuit dans le palais du prince Oginski : c'est là qu'il dicta le 29^e bulletin, qui annonçait à la France les malheurs de la retraite; le 4 il passa la nuit à Bielica, pour arriver le 5 à Smorgoni.

La retraite de l'armée se poursuivit, lamentable, au milieu des cosaques qui la harcelaient, par des froids intenses qui décimaient les troupes privées de tout. Seule, la garde impériale conservait un peu de force morale, soutenue par la présence de l'Empereur qui marchait dans ses rangs. Bacheville, qui servait alors comme sergent dans les grenadiers de la garde, donne dans ses souvenirs un curieux portrait de Napoléon et montre l'influence qu'il exerçait sur tous ceux qui l'approchaient.

« D'ailleurs, dit-il, l'Empereur, nous voyant sans cesse, et sa parole distribuant le blâme ou la louange, était une puissance qui rendait la force aux faibles, la santé aux malades, l'espérance à tout le monde...

« Un des grands talents de l'Empereur, c'était d'élever les hommes à leurs

propres yeux pour les sommer ensuite, sous peine de tomber dans son mépris, de se maintenir à la hauteur où il les avait placés. Je ne puis m'étonner assez de l'effet qu'il produisait sur nous, dans le moment même où un revers inouï venait de porter la première atteinte à cette infailibilité dont il voulait avant tout que nous fussions persuadés qu'il était doué. Enfin, je ne sais trop comment il s'y prenait, mais aussitôt qu'il parlait, c'était la gelée qui avait tort, et lui qui avait raison. Il marchait presque toujours à pied au milieu de nous, s'appuyant sur un gros bâton, et souvent il donnait le bras au roi Murat; il lui arrivait tout comme à un autre de tomber, il se relevait en riant, disait quelques mots de ses projets de vengeance et de victoire pour la campagne prochaine, et continuait sa route sans être, ou du moins sans paraître abattu de l'épouvantable catastrophe qui le privait du fruit de l'expédition par laquelle il espérait terminer ses travaux. »

Mais cet entrain était exceptionnel et n'était même pas partagé par tous les officiers de l'entourage immédiat de l'Empereur. Cette note contraire se trouve dans les souvenirs d'Alexandre Fredro, qui faisait partie comme capitaine de l'état-major du maréchal Berthier; en voici quelques extraits.

« De Malo-Jaroslavec à la Bérézina, notre retraite fut encore une retraite d'armée, entravée il est vrai par la trop grande masse des équipages, des traîneurs et des blessés; mais cette masse en désordre, [malgré les arrêts, malgré les disputes, quoique s'écrasant sur elle-même dans les passages trop resserrés, avait encore devant elle un grand espace libre qu'elle traversait lentement. Mais la Bérézina fit concentrer toute cette colonne, qui jusqu'alors avait eu de quatre à six lieues de profondeur. De la Bérézina à Wilna, les rangs s'éclaircissaient à chaque pas, tandis que le nombre des maraudeurs sans armes augmentait; un ruban de plusieurs lieues de long se traînait péniblement sur la neige épaisse. Il y avait peut-être moins d'encombrement sur les ponts qu'avant Smolensk, car on avait perdu beaucoup d'équipages, fourgons, charrettes et traîneaux, mais on voyait des milliers d'êtres humains pour lequel il n'y avait d'autres ennemis que le froid et la faim, le froid, qui atteignait vingt degrés faisait tomber les fusils des mains et portait aux hommes des coups mortels...

« Les scènes les plus terribles et les plus atroces se déroulèrent devant mes yeux... J'ai vu des hommes tomber devant les roues des voitures sans que personne ne pensât à en arrêter les chevaux. J'ai vu quantité d'hommes s'engloutir sous la glace qui se brisait sous leur poids, je les ai vus se battre entre eux et se noyer, sans que personne tendit la main pour leur venir en aide. J'ai vu de pauvres chevaux tomber sur la terre gelée, à bout de forces, et des misérables leur couper sur les cuisses quelques livres de viande, sans que ces brutes eussent la pitié de les achever avec le même couteau. J'ai vu aussi avec quel acharnement on empêchait les autres de s'approcher du feu, non pas pour se chauffer, — cela se comprenait, le feu était la vie et chacun défendait la sienne, — mais même pour y enflammer un brandon de paille pour aller allumer un autre feu à côté... J'ai vu des blessés jetés sur la route par des hommes valides qui voulaient prendre leur voiture et leur cheval. J'ai vu aussi fusiller des prisonniers malades et exténués, qui n'avaient plus la force de se traîner... J'ai vu incendier des bâtiments par colère et par jalousie, parce que d'autres y étaient déjà abrités... »

« Ce qui s'est passé à Wilna pendant la fin de décembre est plus difficile à croire qu'à écrire, quoique bien difficile à écrire. Les prisonniers gelaient par centaines; on m'a dit — mais cela, je ne l'ai pas vu — qu'à chaque distribution du pain noir rassis qu'on jetait au milieu d'eux, il y en avait plusieurs d'étouffés; on jetait les cadavres par les fenêtres. On voyait errer dans les rues des momies noircies, à moitié mortes, mendiant de porte en porte; le plus souvent on les repoussait sans pitié, si violemment parfois que les misérables tombaient et expiraient devant les maisons. Il n'y avait pas un tas de neige ou un monceau d'ordures d'où ne sortit un bras ou une jambe, couverts de lambeaux d'uniformes, car on ne les dépouillait plus. On put voir pendant cet hiver, dans les ruelles étroites de Wilna, appuyés contre les murailles, des cadavres que de mauvais plaisants avaient ornés par dérision d'accessoires grotesques : ils étaient debout, raidis par le froid, comme les pièces de gibier dressés l'hiver dans un marché; ce ne fut qu'au printemps qu'on les porta hors de la ville. On a dit, mais cela me semble exagéré, qu'on a enterré 40.000 cadavres dans le seul département de Wilna. »

Pendant la dernière période de la retraite, le corps du maréchal Victor remplaça celui d'Oudinot à l'arrière-garde. Ce corps, dans lequel était la division Girard, comprenait encore 7 à 8.000 hommes après le passage de la Bérézina : quelques jours de froid à 28° et les luttes incessantes contre les cosaques de Tchitchagoff le réduisirent tellement qu'il n'en restait que 3 à 4.000 lorsqu'il repassa le Niémen. La division Loison du corps Augereau était arrivée fraîche à Wilna avec 10.000 hommes; quelques journées de froid lui firent perdre la moitié de son effectif. Ce fut le froid qui fut le plus grand destructeur de l'armée.

Revenons au passage de l'Empereur à Smorgoni. C'est là qu'il se décida, après avoir reçu la nouvelle de la conspiration Malet, à retourner à Paris, en laissant le commandement de l'armée à Murat. Le 6 décembre, la nuit tombée, deux petits traîneaux furent amenés devant le quartier impérial, où se trouvaient déjà deux détachements de cavalerie polonaise, l'un des cheveu-légers de la garde, l'autre du 7^e lanciers, en tout 100 hommes sous les ordres du colonel Stokowski. Après avoir fait des adieux à son entourage, l'Empereur sortit et adressa à Stokowski les mots suivants pour qu'il les répât à ses lanciers :

« Souvenez-vous que si l'ennemi nous attaque et veut s'emparer de ma personne, vous me percerez de vos lances. J'aime mieux mourir de la main des miens que d'être emmené en captivité.

« Qu'il ne compte pas là-dessus, répondirent les lanciers, si l'ennemi s'approche de sa personne, c'est qu'il n'y aura plus un de nous de vivant ⁽¹⁾! »

C'est avec cette escorte que Napoléon partit pour Wilna. Caulaincourt prit

(1) Dans ses Souvenirs inédits, Wonsowicz rapporte cet incident d'une manière un peu différente.

L'Empereur lui aurait remis une paire de pistolets chargés, en lui disant de le tuer, en cas de danger certain, plutôt que de le laisser prendre. Du consentement de l'Empereur, Wonsowicz répéta cet ordre aux lanciers, qui s'écrièrent d'une voix unanime : « Nous nous ferions hacher plutôt que de souffrir qu'on l'approche! »

(A. CHUQUET. — *Ordres et apostilles de Napoléon.*)

place à côté de lui; sur le siège du traîneau Roustan, le capitaine Wonsowicz et le postillon se placèrent comme ils purent. Dans le second traîneau se trouvaient Duroc et Lefebvre-Desnouettes.

A peine était-on arrivé à Ozmiana, qu'une colonne volante russe commandée par le célèbre partisan Seslawin fondit sur l'escorte; les Polonais tinrent leur parole et repoussèrent l'ennemi à quatre reprises successives, mais le lendemain il manquait 70 hommes à l'appel. La moitié étaient tombés sous les coups des Russes, les autres étaient morts gelés, car le thermomètre était tombé à 28° pendant la nuit. Les 30 hommes restants n'auraient pu défendre Napoléon des nouveaux dangers qui l'attendaient à Miedniki, où Czaplic le guettait avec une division entière. Heureusement la division Loison, envoyée à sa rencontre, arriva à temps pour disperser la division de Czaplic, et rencontra l'Empereur à mi-chemin entre Rowno-Pola et Miedniki. Le duc de Bassano, arrivé avec le général Loison, prit place dans le traîneau de l'Empereur qui, ne devant pas séjourner à Wilna, lui donna en route ses instructions.

Entré à Wilna dans la nuit du 7 au 8 décembre, Napoléon ne s'y arrêta qu'un instant, puis repartit par Kowno pour Maryampol. De là il voulait rentrer en France en passant par la Prusse; mais il se rendit aux conseils du maître de poste de Maryampol, qui lui fit remarquer qu'en Prusse on pouvait attenter à sa vie, tandis qu'en passant par la Pologne il ne rencontrerait que des gens disposés à se sacrifier pour lui. Il prit donc la route de Varsovie, sous la conduite du brave maître de poste qui prit la place du postillon.

Le départ de l'Empereur fit disparaître le peu d'ordre qui subsistait dans l'armée; tous les corps, tous les régiments se mélangèrent; la plupart des soldats jetaient leurs armes, que leurs mains gelées se refusaient à porter. Il n'y eut qu'une partie de la vieille garde, les Polonais du maréchal Victor, et les quelques centaines d'hommes qui restaient du corps polonais, à marcher en ordre, l'arme sous le bras. En arrivant à Malodeczno, tous les drapeaux des régiments polonais, qui n'avaient plus que quelques hommes, et les 40 canons polonais (3 seulement avaient été perdus à Medyn par Lefebvre-Desnouettes) furent réunis sous l'escorte de quelques centaines de braves échappés au froid, à la faim, aux boulets russes et aux lances des cosaques. Cette vaillante petite troupe, couverte par la division Loison, arriva jusqu'au Niémen qu'elle traversa sur la glace, et, le 9 décembre, elle se retrouvait sur le sol de la patrie.

L'armée française avait quitté Wilna le 10 décembre, le soir même la ville était occupée par Tchitchagoff. De Wilna, Ney alla se rallier à Murat, à Kœnigsberg.

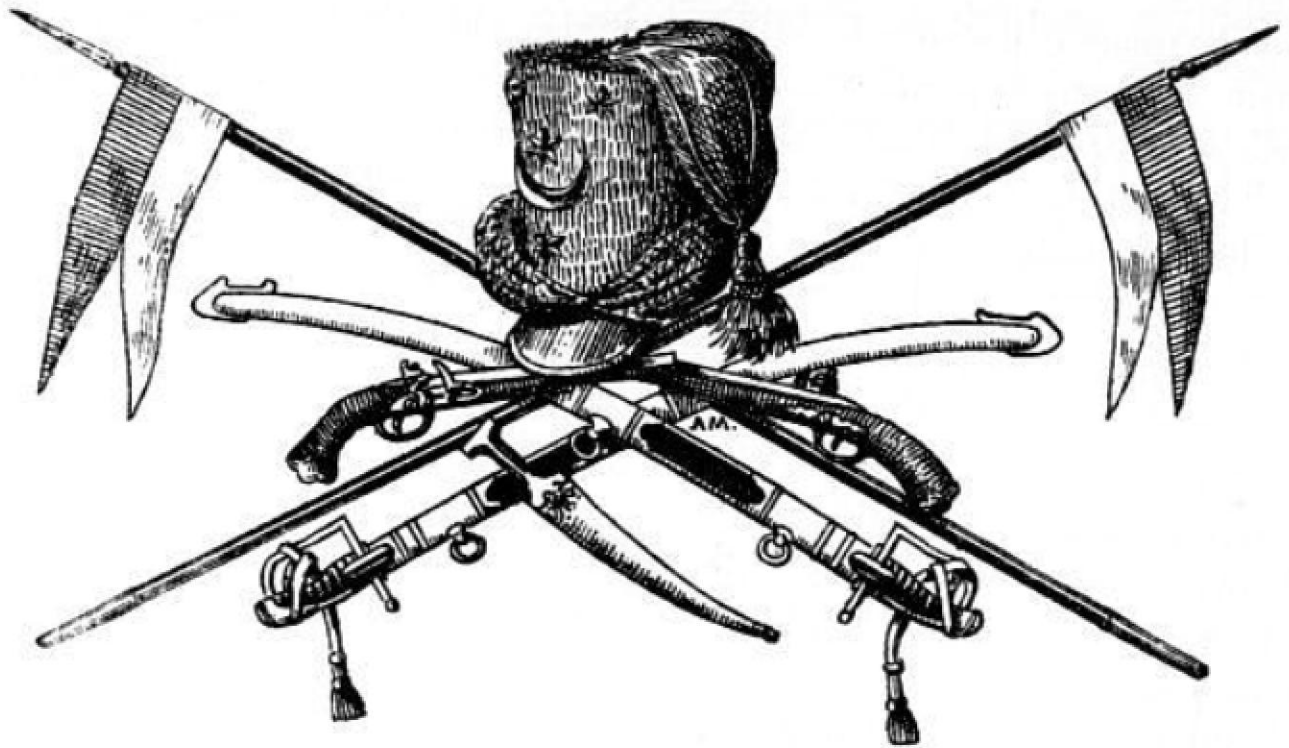
Le maréchal Macdonald, qui commandait les 25.000 hommes du 10^e corps,

avait été oublié pendant la retraite : il n'avait reçu aucune nouvelle du désastre de la Bérézina et de la déroute de l'armée; il croyait au contraire qu'elle poursuivait ses succès. Ce fut un officier polonais, Kamieniecki, qui lui apprit tous les malheurs; on refusa d'abord de le croire, et Macdonald envoya en Lithuanie un officier intelligent, avec un détachement, pour recueillir des renseignements précis; au bout de trois jours, il était de retour et confirmait pleinement les tristes nouvelles apportées par Kamieniecki.

Le corps du maréchal formait un grand cercle autour de Riga; il fallait trois jours pour le rassembler avant de le mettre en retraite, et l'opération était dangereuse. Macdonald envoya à ses généraux l'ordre de se replier; lui-même se mit à la tête des troupes qu'il put réunir, la brigade Bachelu, l'excellente division polonaise du général Grandjean, la cavalerie légère prussienne du général Massenbach, et enfin le corps prussien du général York qui faisait l'arrière-garde à une journée de marche en arrière. Ce dernier, circonvenu par les Russes, convint avec eux de ralentir sa marche et de se laisser entourer pour abandonner les troupes françaises; puis le général Massenbach, déjà arrivé à Tilsitt, en sortit pendant la nuit avec son détachement pour aller rejoindre le général York.

A la suite de cette défection, Macdonald n'avait plus avec lui que 12 à 14.000 soldats pour lutter contre les forces très supérieures de Wittgenstein et de Tchernischeff, qui réunies s'élevaient à 50.000 hommes. Il quitta Tilsitt pour Kœnigsberg, harcelé pendant sa retraite par les détachements russes. Les Polonais se firent remarquer pendant ces luttes désespérées : à Labiau, le 3 janvier 1813, Macdonald eût été perdu sans l'énergique résistance de la brigade Bachelu et la bravoure des Polonais, qu'il cita particulièrement dans son rapport officiel à Murat, chef de l'armée : « Le colonel Kaminski, écrivait-il, les capitaines Ostrowski et Ledochowski, de l'artillerie à cheval, le capitaine Mayer, du régiment bavarois, se sont distingués par leur brillante conduite. Les troupes sous leurs ordres ont montré un courage au-dessus de tout éloge. La perte de l'ennemi est de 800 hommes, la nôtre ne dépasse pas 300. » — Pendant le combat, le capitaine Ledochowski avait eu la jambe emportée par un boulet.

De Kœnigsberg, Macdonald continua sa marche vers Dantzic, luttant à Sonnenberg, à Stublau, à Rosenberg, etc., contre Wittgenstein, où partout se distinguèrent la brigade du prince Michel Radziwill et les batteries d'Ostrowski. Il entra enfin à Dantzic dans la nuit du 16 au 17 janvier 1813. La place était commandée par le général Rapp, qui y avait devancé l'armée. Avec les 5 à 6.000 hommes qui s'y trouvaient déjà, les divisions Heudelet et Grandjean et les restes de la division Loison, Rapp eut sous la main 25.000 hommes, avec lesquels il défendit la ville jusqu'à la dernière extrémité.



CHAPITRE VIII

REORGANISATION DE L'ARMÉE. — CAMPAGNE DE SAXE. — 1813

Les débris de la grande armée rentraient de Russie dans une confusion complète et dans un état lamentable. L'Empereur, en quittant Smorgoni, avait laissé le commandement à Murat qui ne fit rien pour rétablir l'ordre; heureusement pour l'armée, il partit pour son royaume de Naples. Le prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, qui le remplaça, mit fin au désordre. Il rassembla à Posen les restes des troupes, qui s'élevaient à 17.000 hommes, et en forma quatre divisions : une division française sous le général Gérard, une division bavaroise commandée par le général de Wrède, puis par le général Rechberg, une division polonaise avec le général Girard, et enfin une division commandée par le général Roguet, et composée de la jeune garde arrivée de Stettin et de quelques troupes de la vieille garde. Il ramassa aussi un peu de cavalerie, 500 chevaux de la garde, 400 cavaliers bavarois; le général Giedroyc, chargé de ramener les troupes lithuaniennes et de suivre la retraite de l'armée, lui amena

quelques troupes d'infanterie et un détachement de lanciers lithuaniens ⁽¹⁾. Pendant ce temps le prince Poniatowski d'une part, le général Dombrowski de l'autre, s'occupaient de réorganiser l'armée polonaise.

Les Russes s'étaient arrêtés devant Dantzig et avaient momentanément cessé leur poursuite.

Revenons maintenant à l'empereur Napoléon.

Arrivé à Varsovie le 10 décembre 1812, il ne s'y était arrêté que le temps de voir en secret son ambassadeur, Mgr de Pradt, et les ministres polonais; puis il était reparti pour Dresde, où il alla voir, toujours en cachette, le roi de Saxe qu'il voulait rassurer. De là il partit en poste pour Paris, où il arriva le 18 et où il reprit en main les affaires de l'Empire, pour hâter la levée et le rassemblement de nouvelles troupes et leur envoi à l'armée.

Quelques jours après le départ de l'Empereur, le duc de Bassano arriva à Varsovie; en même temps que lui arrivèrent les membres du corps diplomatique: on se réunissait chez l'ambassadeur de Pradt. Le duc de Bassano exigeait que l'on fournît à tout prix de nouvelles ressources, mais la situation avait changé; il était obligé de subir les reproches des Polonais au sujet de la conduite équivoque de l'Empereur, qui avait exigé d'eux les plus lourds sacrifices et ne les avait payés que de vagues paroles et de manifestations sans résultat. On lui reprochait, quand la Pologne lui avait donné 90.000 soldats, de les avoir éparpillés dans les différents corps français, de sorte qu'ils étaient noyés dans cette cohue de la grande armée; on lui faisait aussi un grief d'avoir emmené à Moscou toutes les troupes polonaises, en ne laissant dans le duché que des Autrichiens. Pourtant le gouvernement du duché et la confédération polonaise finirent par céder aux demandes pressantes du duc de Bassano, et on ordonna une nouvelle conscription qui devait fournir un cavalier monté par cinquante maisons.

Après avoir rendu visite au prince Poniatowski et obtenu par son intermédiaire tout ce que l'Empereur désirait obtenir du gouvernement du duché, le duc de Bassano quitta Varsovie. Quelques instants avant son départ, au reçu d'une dépêche de l'Empereur, il remplaça l'ambassadeur de Pradt par M. Bignon, en lui notifiant ostensiblement la disgrâce impériale. C'était une injustice criante: Napoléon voulait ainsi rejeter toutes les fautes commises

(1) Le 17^e et le 19^e lanciers achevaient de s'organiser à Zirke (ou Sierakow) sur la Warta, quand, dans la nuit du 11 au 12 février, les Cosaques de Tchernischeff surprirent le 17^e lanciers et le dispersèrent en lui faisant de nombreux prisonniers. De 586 hommes et 624 chevaux que comptait ce régiment le 10, il ne lui restait plus que 439 hommes et 392 chevaux le 16. Le 19^e avait, à cette date du 16, 464 hommes et 460 chevaux.

pendant la campagne de Russie sur l'archevêque de Malines, qui avait dû accepter une mission en dehors de ses aptitudes, et qu'on avait laissé à Varsovie sans lui donner d'instructions. Le gouvernement du duché crut de son devoir d'atténuer cette injustice et, dans une lettre officielle du 24 décembre 1812, le président Stanislas Potocki, agissant en son nom et en celui de ses collègues, adressa ses adieux à l'ancien ambassadeur en l'assurant de son estime et de sa sympathie. En même temps le roi de Saxe chargea le comte de Senfft, son ministre, d'exprimer sa gratitude à Mgr de Pradt pour l'amitié qu'il avait montrée à la nation dont il était le chef. L'ambassadeur quitta Varsovie le 27 avec les membres de son ambassade en laissant la place libre à son successeur. Le général Dutailis, gouverneur de Varsovie, partit pour Dresde, ainsi que les membres du gouvernement lithuanien qui venaient d'arriver.

A ce moment se dévoilait le tableau de la retraite de Moscou. Des débris des troupes de toutes nations venant de la grande armée remplissaient les villages et les villes de province et arrivaient jusqu'à Varsovie : ces malheureux, hâves, gelés, vêtus de lambeaux, inspiraient la pitié à tous ; ils pouvaient à peine se traîner et ressemblaient moins à des soldats qu'à des mendiants. Le contraste était frappant entre ces misérables et le régiment des vélites italiens qui venait d'arriver d'Italie et attendait des ordres : pendant qu'on envoyait dans les hôpitaux les malheureux qui rentraient de campagne, la jeunesse italienne, vêtue avec recherche, se livrait au plaisir.

Les restes de la grande armée qui traversaient le duché n'étaient pas bien nombreux : c'étaient en grande partie les Saxons du général Reynier, puis des maraudeurs. Ceux qui suivaient les drapeaux se dirigeaient par la Prusse sur la Basse-Elbe ; les maraudeurs, pour la plupart allemands, bavarois, wurtembergeois, badois, marchaient sur Prague et la Bohême.

Les débris du corps polonais commencèrent également à arriver ; d'abord les généraux Kniaziewicz, Sulkowski et autres, les uns blessés, les autres malades. Le général Kniaziewicz trouvait son foyer vide, sa femme était au tombeau ; ses amis Badeni et Kozmian, chargés de le préparer à ce malheur, le retenaient à Varsovie ; abattu par ces deux coups terribles, la chute de la cause de sa patrie, la perte de sa femme, cet homme si énergique retomba malade et on dut le laisser à Varsovie.

Les débris du corps polonais, qui venaient du Niémen, se retiraient dans la cour du duché sur deux colonnes. Le général Dombrowski ramenait à Kalisz le reste de sa division qu'il espérait réorganiser dans la Grande Pologne : le reste du corps polonais, sous les ordres du général Stanislas Potocki, son

sixième chef, marchait sur Varsovie où l'attendait depuis le 25 décembre le prince Poniatowski, presque entièrement guéri de son accident de Wiazma. Le jour où ces débris passèrent devant le palais du prince avec leurs 40 canons, les drapeaux des bataillons disparus, et seulement 400 soldats, le prince fondit en larmes en les voyant et ne put prononcer un mot. Presque en même temps arrivait un régiment d'infanterie lithuanien, celui du colonel Chodkiewicz, régiment encore incomplet mais bien armé et bien équipé; le prince nomma Chodkiewicz général et l'envoya avec son régiment à Modlin, dont le commandant était le général Hollandais Daëndels.

Le prince s'occupa aussitôt d'organiser une nouvelle armée au moyen des bataillons de réserve et de nouvelles levées, ainsi que d'armer et d'approvisionner les places fortes, en particulier Modlin : Thorn était sous la direction française; quant à Zamosc, elle allait déjà être assiégée. Le prince avait de fréquentes conférences avec les membres du gouvernement, et, ainsi que le rapporte Antoine Ostrowski, il leur reprocha souvent de ne s'être pas occupés assez des besoins de la patrie, et de n'avoir pas travaillé à fomenter l'insurrection dans les provinces de l'ancienne Pologne. Malheureusement on n'avait plus qu'un temps trop court pour utiliser toutes les forces et les ressources du pays, quoique les Polonais ne reculassent devant aucun sacrifice, espérant toujours, malgré leurs déceptions, trouver à la fin de toutes ces guerres la liberté de leur patrie.

Vers la fin de janvier 1813, une partie du duché de Varsovie, sur la rive droite de la Vistule, était occupée par les Russes, et Varsovie menacée de deux côtés. Le 31 janvier, le général Witzingerode se présenta devant Plock, devançant l'empereur de Russie qui s'avavançait lentement avec sa garde par Suwalki et Mlawa; le 5 février il était à Plock et se dirigeait sur Kalisz.

Le général Dombrowski ne pouvait plus rester dans cette ville; il emmena les 5.000 hommes qu'il y avait déjà réunis, composés de 1.000 vieux soldats et 4.000 volontaires, et se rendit à Wetzlar pour y achever leur organisation : au bout de quelques semaines il dut encore se retirer jusqu'à Cassel devant les troupes ennemies.

Le général Reynier avait pris moins de précautions et s'était installé dans les villages voisins de Kalisz; il y fut subitement attaqué le 13 février par Witzingerode qui avait deux divisions d'infanterie et 6.000 cavaliers. L'attaque fut si violente que les divers détachements durent se faire jour à la baïonnette pour se concentrer au quartier général à Kalisz. Malgré tout, le général Reynier conserva sa position jusqu'à la nuit, avec l'aide de Biernacki et de ses conscrits; ce brave officier reçut treize blessures pendant cette journée. Reynier et

Biernacki quittèrent Kalisz pendant la nuit pour se diriger sur Glogau par Kobylin, mais le général saxon comte de Nostitz fut coupé et fait prisonnier avec 500 hommes et 4 canons ; la brigade de cavalerie du général Gablentz, qui était à l'avant-garde, fut aussi coupée et alla chercher un abri dans la petite place de Czenstochowa.

Les généraux russes Miloradowitch, Sacken et Doktoroff s'avançaient lentement sur Varsovie de l'autre côté, et leurs troupes régulières étaient suivies de hordes de cosaques, de Kalmoucks et d'opocznie (milices). Le duché de Varsovie était exposé aux plus grands dangers. En même temps, le général Czaplic, qui était sous les ordres de Miloradowitch, faisait imprimer et distribuer par ses agents secrets une proclamation de l'empereur Alexandre I^{er} aux Polonais ; un de ces agents arriva jusqu'aux ministres Matuszewicz et Sobolewski et leur en remit à chacun un exemplaire. Les Polonais ressentirent une impression profonde à la lecture de cette proclamation qui leur promettait la reconstitution de la Pologne et leur demandait d'avoir confiance en l'empereur de Russie. Celui-ci espérait de la sorte conquérir la Pologne sans effusion de sang ; ses troupes avaient l'ordre d'éviter toute rencontre sérieuse avec la population ; il espérait ainsi la ramener à lui.

Quoique plusieurs hauts personnages de Varsovie ajoutassent foi aux promesses russes, ni le prince Poniatowski, ni les généraux, officiers et soldats, n'eurent un seul instant l'idée d'abandonner Napoléon, tant ils se faisaient une haute idée de l'honneur militaire ; d'ailleurs les meilleurs régiments du duché faisaient corps absolument avec les troupes françaises : c'étaient les régiments de la Vistule, les régiments d'Espagne (4^e, 7^e, 9^e), ceux de la légion du Nord (5^e, 10^e, 11^e), les cheveu-légers de la garde. Il était cependant évident qu'on ne pouvait songer à défendre Varsovie.

Le Conseil des ministres et le Conseil de la confédération générale se réunirent en Conseil général pour prendre une décision, assistés du prince Poniatowski et de M. Bignon, plénipotentiaire français. Il fut décidé que, dès que les Russes auraient traversé la Vistule, tous les ministres, représentants du gouvernement et de la confédération, et l'armée se rendraient à Cracovie, ainsi que M. Bignon, pour y attendre les événements. Cette décision se répandit aussitôt dans Varsovie dont elle consterna les habitants. Toutes les familles de ceux qui s'expatriaient prirent aussi le parti de suivre à Cracovie l'armée et la représentation nationales ; ce courant devint général, tout le monde voulait quitter la capitale.

Le 1^{er} février, on apprit que les Russes étaient arrivés sur la Vistule de deux côtés à la fois, au nord et à l'est, et qu'ils allaient la traverser facilement,

car la glace très épaisse leur offrait un passage sûr; mais les froids terribles des premiers jours de février retardèrent le départ. Ce ne fut que le 4, par un froid moins vif, que le Conseil des ministres partit le premier, suivi les deux jours suivants par l'élite de la société varsovienne. Le prince Poniatowski partit le dernier, le 6, à la tête d'une armée de 8.000 hommes, après avoir envoyé en avant tout ce qu'on avait pu enlever des magasins militaires. Trois jours plus tard, une division russe entra à Varsovie.

La marche sur Cracovie fut pénible : à des froids de 20° succéda le dégel. Witzingerode avait passé la Vistule à Plock, le 1^{er} février, avec 1.500 hommes, ses cosaques et les milices, et était arrivé à la Warta. Poniatowski devait passer par Piotrkow, Czenstochowa et Krzeszowice pour arriver à Cracovie; mais les Russes occupèrent Piotrkow le 7 février, Schwarzenberg leur avait laissé prendre la ville; l'armée polonaise dut donc faire un détour. En arrivant à Czenstochowa, le prince y trouva la brigade saxonne Gablentz (2.500 hommes) du corps Reynier, qui s'y était réfugiée; il l'emmena avec lui, et renforça la garnison de la place d'une poignée de conscrits sous les ordres du colonel Gorski. A Krzeszowice, il s'arrêta quelques jours pour attendre ses convois et ses divers détachements, puis il entra à Cracovie le 20 février.

Cette ancienne capitale de la Pologne n'avait jamais pensé qu'elle deviendrait le dernier abri du gouvernement, de l'armée et de la haute société polonaise. Personne n'y savait encore la vérité sur les désastres de Russie; on n'avait pas de nouvelles, mais on ne s'attendait pas à voir revenir les débris de l'armée dans un état aussi misérable. Mais il fallut se rendre à l'évidence, surtout quand revint le 12^e régiment d'infanterie, qui s'était formé à Cracovie et y avait son dépôt: il n'en restait que quelques dizaines d'hommes, amaigris, exténués, les vêtements en lambeaux, les pieds et les mains gelés, presque tous blessés; mais ils revenaient avec leurs fusils et ramenaient leur drapeau.

On connaissait dès lors l'issue de la campagne, mais on n'apprit que le 8 février au soir l'exode du gouvernement et de l'armée polonaise de Varsovie, par une lettre adressée au préfet de Cracovie St. Wodzicki par St. Potocki, qui lui annonçait leur arrivée pour le lendemain. M. Bignon arriva également sans aucun appareil. Le 20, le prince Poniatowski arriva à son tour: toute la ville était sortie pour le recevoir et il fut accueilli avec enthousiasme.

Après l'arrivée de la société varsovienne, Cracovie prit une animation inusitée; voici le tableau qu'en fait Kozmian :

« Pendant les trois mois que l'armée polonaise mit à se réorganiser, la vieille capitale eut l'air de la ville la plus heureuse et la plus gaie : tous les jours des dîners, des calvacades, des parties de traîneaux, des soirées et des bals, ce qui produisait une

impression fâcheuse sur les gens capables de réflexion qui pensaient à la proximité des Russes. On se trouvait en face du trésor vide, de la misère des soldats, du désordre des hôpitaux d'où l'on enlevait les morts pendant la nuit en les abandonnant sur le chemin du cimetière, de sorte qu'en sortant du bal les danseurs tombaient sur eux dans les rues sombres. Impossible de modérer cette folie de plaisirs; dans l'insécurité du lendemain, les jeunes officiers voulaient passer dans la joie les heures présentes.. les gens sérieux, membres du gouvernement, fonctionnaires, civils et militaires, participaient aussi à ces fêtes pour plaire à l'ambassadeur français. »

M. Bignon fut sacrifié à son tour comme l'abbé de Pradt : on lui fit un crime de l'excès de gaité de la société polonaise.

Au milieu de toutes ces fêtes, le prince Joseph consacrait à l'armée la plus grande partie de son temps : ce n'était plus l'homme qui jadis passait sa vie en plaisirs. Sans éviter la société des femmes qu'il appréciait toujours, sans renoncer à sa vie habituelle, il approchait de la cinquantaine et les événements auxquels il avait pris part, les luttes gigantesques auxquelles il avait été mêlé avaient mûri son caractère et développé ses nobles sentiments, il était la personnification complète du patriotisme et de l'honneur.

Il réussit à réorganiser un corps d'armée, mais pas bien nombreux encore. Des soldats arrivaient isolément par petits groupes, des cadres également; le général Dombrowski lui envoya les débris du 1^{er} régiment d'infanterie (colonel Casimir Malachowski), le général Kosinski arriva avec le reste de sa vaillante division : il arriva 500 soldats français, sauvés de la captivité par des Polonais et des Lithuaniens qui les avaient cachés. En résumé, le corps polonais augmenta rapidement. M. Bignon, témoin de ces progrès, écrivait :

« Le conscrit, le soldat, le volontaire qui pouvaient s'échapper de captivité se hâtaient de revenir à Cracovie rejoindre les rangs; jamais un déserteur n'a mis tant d'habileté à s'enfuir que le soldat polonais n'en mit pour venir retrouver son drapeau. »

Avec ces anciens soldats, mélangés avec des recrues et des volontaires, on forma deux divisions d'infanterie et deux de cavalerie, chacune à 6 régiments; le régiment d'infanterie était à 500 hommes, celui de cavalerie à 330; l'artillerie fut divisée en 6 batteries; les 500 Français formèrent un bataillon spécial. Plus tard, cette armée fut complètement réorganisée à Zittau. Malgré la pénurie du trésor, le prince Poniatowski réussit à trouver des fonds pour habiller ces troupes, et pour acheter de bons chevaux pour la cavalerie, l'artillerie et le train.

La plus grande partie des nouveaux régiments fut formée dans les environs de Krzeszowice. Le 12^e régiment d'infanterie se réorganisa à Cracovie sous le commandement du colonel Wierzbinski, ainsi que le 10^e hussards du colonel Uinski; la brigade du général Bieganski, qui y était en garnison, se réorga-

nisa aussi. Le prince Joseph passa souvent, dans le courant d'avril, la revue de ses troupes dans la plaine de Cracovie, sous les regards de la foule enthousiaste. A la fin du mois, c'était une nouvelle armée qui était sortie de terre, et qui avait l'allure d'une troupe de vieux soldats. La cavalerie, qui atteignait 4.000 chevaux, était l'objet des plus vives acclamations : le 14^e cuirassiers, les 10^e et le 13^e hussards d'Uminski et de Tolinski, les lanciers, les chasseurs à cheval et enfin les krakus, qui se montraient pour la première fois et qu'avait formés la jeunesse des environs de Cracovie, tous ces régiments, pourvus d'excellents chevaux, avaient très bonne tenue et manœuvraient comme de vieilles troupes.

Le chef de cette belle armée était certes bien content de son œuvre, mais comme tous les patriotes sérieux, il devait se poser la question : Que faire de cette armée ? Fallait-il la mener à Napoléon et suivre son étoile ? ou employer ces troupes à la défense de la patrie ? — 18.000 Polonais étaient rentrés dans le duché, restes des 90.000 que Napoléon avait emmenés pour cette campagne fatale de 1812 ; ces 18.000 Polonais étaient revenus avec leurs armes, avec leurs drapeaux, avec leurs canons ⁽¹⁾ ; d'autres étaient restés au loin : les trois régiments du prince Michel Radziwill, environ 6.000 hommes, du corps de Macdonald ; ils étaient restés tranquillement en Lifflande, puis s'étaient retirés à Dantzig où ils subirent le blocus. Trois autres régiments de la division Girard, sous les ordres du maréchal Victor, avaient couvert le passage de la Bérézina ; il en restait 1.500 hommes qui se réunirent à Posen sous les ordres du prince Eugène, qui les emmena avec lui à Francfort-sur-Oder, d'où ils allèrent en garnison à Magdebourg. Six régiments lithuaniens formés en juin et juillet 1812 avaient aussi rejoint le prince Eugène ; deux régiments de cavalerie lithuanienne avaient suivi le maréchal Davout à Hambourg ; un détachement avait été laissé en garnison à Spandau avec le général Cichocki et un assez fort détachement à Wittemberg avec le général Bronikowski. C'est aussi dans cette ville que se trouvait la plus vieille phalange de l'armée polonaise, la légion de la Vistule, dont les 4 régiments formaient encore 4.000 hommes. Enfin le général Dombrowski, après avoir commencé l'organisation de la division à Kalisz, s'était retiré à Wetzlar pour achever son œuvre.

La gazette de Cracovie annonçait que le général Dombrowski était passé le 4 mars par Leipsig, se dirigeant vers Cassel avec les 2^e, 4^e, 5^e, 6^e, 7^e et 15^e régiments d'infanterie et les 2^e, 4^e, 5^e, 6^e, 7^e, 10^e, 14^e et 15^e régiments de cavalerie, et un régiment d'artillerie. En réalité c'étaient des débris de régiments, augmentés

(1) ... Le prince Poniatowski est arrivé à Varsovie le 25 décembre, ramenant 30 pièces de canon avec son corps d'armée...

de conscrits, ne formant au plus qu'un total de 5.000 hommes, mal habillés encore ou sans uniformes, dont on fit plus tard deux régiments d'infanterie et deux régiments de cavalerie⁽¹⁾.

Mais si tous ces débris des forces polonaises avaient été réunis dans leur patrie au mois de janvier 1813, quand le duché et Varsovie, avec ses trois places fortes, était encore en leur possession, ce petit territoire pouvait encore prendre vis-à-vis de l'ennemi une assez forte position pour marchander et tâcher d'obtenir une existence indépendante ; d'autant plus que la levée générale était décrétée et que les forces russes étaient bien épuisées. Le corps de Koutousoff, qui s'approchait alors des frontières, n'avait pas plus de 35.000 hommes, soutenus par une bande de paysans mal armés, qui marchaient sous la nagaïka des cosaques, et que les paysans polonais auraient détruits avec leurs faux.

Les régiments polonais étaient tellement disséminés et enserrés dans les corps français, et leurs généraux avaient en Napoléon une confiance si aveugle, qu'ils ne purent se réunir qu'après la chute de l'Empereur. D'ailleurs, le prince Poniatowski aurait-il pu être utile au duché en menant avec ses 10.000 hommes une guerre de partisans sur les derrières de l'armée russe ; il eût fallu que l'Autriche s'y prêtât, et elle jouait alors un double jeu.

A Cracovie et aux environs, le prince Poniatowski se trouvait couvert par le corps d'observation autrichien commandé par le général Frimont, en l'absence de Schwarzenberg envoyé à Paris comme ambassadeur. Frimont avait en effet conclu avec Sacken une armistice de durée illimitée, dans lequel était garantie la neutralité du département de Cracovie. Grâce à cet armistice, le prince Poniatowski put organiser ses troupes sans être troublé, sous la protection du général Frimont. Cette protection ne résultait pas de la fidélité de l'Autriche à ses engagements envers Napoléon, la raison en était tout autre ; l'Autriche ne voulait pas que les Russes s'emparassent de Cracovie qu'elle voulait se réserver.

(1) L'Empereur régla, par un décret daté de Mayence, le 18 avril 1813, l'organisation définitive du corps de Dombrowski.

Ce corps, qui s'organisait à Wetzlar, devait comprendre deux régiments d'infanterie et deux de cavalerie-lanciers. Chaque régiment d'infanterie était à deux bataillons, chacun à six compagnies, dont une de grenadiers et une de voltigeurs ; chaque compagnie avait quatre officiers.

Chaque régiment de cavalerie était à quatre escadrons de deux compagnies chacun, organisées comme celles des régiments français.

Les régiments d'infanterie portaient les numéros 2 et 14, ceux de cavalerie les numéros 2 et 4.

En outre, une compagnie d'artillerie à cheval servait 6 canons.

Le général Dombrowski, commandant en chef, devait avoir sous ses ordres un général d'infanterie, un général de cavalerie et deux adjudants commandants chefs d'état-major.

Ce corps, pourvu d'une compagnie du train des équipages pour atteler ses fourgons, était à la solde de la France.

Les généraux et officiers, non employés dans cette organisation, devaient se rendre à Mayence pour être employés par le duc de Valmy suivant leurs grades et leurs capacités.

Cette manière d'agir était déjà un indice de leurs projets de rupture, et Schwarzenberg n'était allé à Paris que pour mieux tromper l'Empereur.

L'avant-veille de son départ pour Mayence, Napoléon avait écrit de Saint-Cloud à l'empereur Joseph II pour lui annoncer qu'il allait commencer une nouvelle campagne et qu'il enverrait au général Frimont l'ordre de rompre l'armistice et de prendre avec lui le corps polonais. Le prince Poniatowski recevait de son côté une lettre du maréchal Berthier lui annonçant les intentions de l'Empereur, et s'empressa en conséquence de proposer au général Frimont d'agir ensemble contre les Russes, de manière à faire une diversion utile pour les Français. Mais le général Frimont reçut l'injonction de ne plus recevoir d'ordres de Napoléon, et répondit par un refus à l'ordre du prince Joseph. En même temps il établit un cordon de troupes entre le duché et le département de Cracovie, de sorte que le prince ne pouvait plus rentrer dans le duché sans se heurter aux nombreuses troupes autrichiennes, corps de Frimont, corps du prince de Reuss et autres détachements qui l'enserraient.

Ce n'était pas tout encore; le ministre autrichien Metternich écrivit au prince que, par suite d'une convention conclue avec le roi de Saxe, le corps polonais devait quitter Cracovie et se rendre en Saxe en passant par la Bohême, et que pendant la traversée du territoire autrichien, ce corps, la brigade saxonne et le bataillon français devaient être désarmés, leurs armes placées sur des chariots, dans la crainte, prétextait-on, que les Russes ne suivissent les Polonais sur les terres autrichiennes. Poniatowski demanda des explications au comte de Narbonne, ambassadeur français à Vienne, en raison de ces contradictions entre la lettre du maréchal Berthier et celle de M. de Metternich. Ce dernier répondit au comte de Narbonne qu'il ne s'agissait que d'un conseil et non d'un ordre, mais qu'une note avait été communiquée au duc de Bassano. Napoléon reçut, en effet, à Erfurt le rapport de ce dernier et apprit la convention conclue entre l'Autriche et le roi de Saxe. Etonné autant qu'irrité, il écrivit au duc de Bassano la lettre suivante, le 28 avril :

« Le roi de Saxe a conclu avec l'Autriche une convention par laquelle l'armée polonaise doit mettre bas les armes en traversant la Bohême, chose qui est tout à fait contraire à mes intentions. Et vous ne saviez rien de tout cela! Donnez donc plus d'attention à ce que le personnel de mes ambassades sache bien ce qui se fait à l'étranger. Ordonnez que tout le personnel des missions à Dresde et à Munich rejoigne son poste immédiatement. Comment pouviez-vous ignorer la convention conclue par le roi de Saxe? »

C'est à la suite de cette convention que la brigade Gablentz quitta Cracovie le 20 avril et le corps polonais le 5 mai.

L'Autriche avait encore cherché un autre moyen de faire partir le prince Joseph de Cracovie. Elle avait conclu avec la Russie un traité secret, en vertu duquel le général Frimont abandonna sa ligne de protection sur Cracovie et laissa le champ libre aux Russes; les avant-gardes russes s'approchèrent alors de Cracovie, que le général Sacken n'osa pourtant pas attaquer. Ce ne fut donc que sur l'ordre formel du roi de Saxe que le corps polonais abandonna la ville.

L'idée de faire une guerre de partisans dans le duché agitait encore bien des esprits. Quand Frimont laissa la place à Sacken, cela aurait pu se faire avec succès : les Polonais pouvaient traverser facilement les colonnes de Sacken, dont les troupes, quoique plus nombreuses, étaient fatiguées par leurs longues marches. La guerre insurrectionnelle dirigée sur les derrières de l'armée russe, avec Zamosc comme point d'appui, pouvait avoir une grande importance. Mais Napoléon ne voulut pas avoir recours à cette diversion; il envoya d'Erfurt, au prince Joseph, l'ordre de ne pas se laisser désarmer et de ne pas quitter Cracovie jusqu'à nouvel ordre. Sokolnicki partit à cet effet, mais il arriva trop tard et rencontra le prince dans la Silésie autrichienne, avec son corps déjà désarmé.

Revenons à Cracovie, avant le départ de Poniatowski et de l'armée. Pendant que le prince et ses conseillers cherchaient à utiliser l'armée de leur mieux pour défendre leur patrie, d'autres personnages importants cherchaient le salut d'un autre côté et correspondaient secrètement avec l'empereur Alexandre I^{er}. Celui-ci s'était fait des partisans à Wilna en 1812 et cherchait à s'en faire dans le duché; le général Czaplic lui servait d'intermédiaire et chercha à influencer les ministres Matuszewicz, Mostowski et Sobolewski, mais il n'eut pas de succès. Pourtant les proclamations d'Alexandre aux Polonais finirent par tenter une partie des membres de la Confédération générale, y compris le comte Zamoyski, et aussi les ministres, sous l'influence du prince Adam Czartoryski. Ces pourparlers étaient conduits avec prudence et en secret, mais à leur arrivée à Cracovie, les ministres éprouvèrent une surprise désagréable : leur correspondance était aux mains de M. Bignon. Cette correspondance, envoyée en Wolhynie par l'empereur de Russie pour le prince Czartoryski, était tombée aux mains de l'Autriche, qui l'avait envoyée à Napoléon pour le décourager de s'occuper des affaires de la Pologne.

Le prince Poniatowski était presque le seul à ne pas ajouter foi aux promesses russes, quand tous les autres ministres leur étaient plus ou moins favorables; mais ceux-ci n'avaient aucune action sur l'armée et ne pouvaient

rien faire sans son chef. Linowski s'efforça pendant plusieurs jours de le convaincre et de l'amener à partager leurs idées.

Un terrible problème se présentait à l'esprit du prince. Le roi de Saxe lui avait donné l'ordre de partir pour la Saxe, il n'avait pas de nouvelles de Napoléon, les Autrichiens le pressaient de partir et pouvaient même l'y contraindre en étendant leurs lignes au sud de Cracovie pendant que les Russes étendraient les leurs au nord : il ne pouvait plus tarder à prendre un parti définitif.

D'autre part, il fallait ou abandonner le dernier coin de la patrie en jetant ses forces dans la balance du côté de Napoléon, ou passer sur le corps de l'éternelle ennemie de la Pologne, qui ne lui faisait que de vagues promesses. Quel parti prendre? Tous étaient aussi dangereux. Le prince Joseph, qui possédait au plus haut degré le sentiment de l'honneur et du devoir, repoussa les propositions de Linowski en lui montrant la mauvaise foi des Russes : « Que la Confédération et l'autorité civile fassent ce qu'elles veulent, lui dit-il, le roi les a autorisées à gouverner... Mais il a mis l'armée aux ordres de Napoléon. J'attends les seuls ordres du roi et de l'Empereur... je ne me mêle pas de politique. Comme soldat, je garde mon honneur! »

Pendant la dernière nuit qu'il passa à Cracovie, le prince réfléchit encore froidement; il revit toutes les déceptions causées aux Polonais par Napoléon, toutes les occasions favorables à la Pologne qu'il avait négligé de saisir, tous les sacrifices qu'il avait exigés et, en revanche, le peu qu'il avait enlevé à la Prusse et à l'Autriche pour le lui donner. D'autre part, il réfléchit à la situation actuelle du grand conquérant, situation qui ne lui permettait plus, le voulût-il, de penser à la Pologne en ce moment. Le prince se souvenait aussi de la bienveillance qu'Alexandre I^{er} avait toujours témoignée à la Pologne, qu'il avait pensé à reconstituer lorsqu'il n'était que grand-duc. Devait-il, lui, chef de l'armée polonaise, se mettre en travers de ce projet? Ne ferait-il pas mieux de se ranger à l'avis des hommes les plus honorables, d'un patriotisme sans tache, comme Czartoryski, comme Zamoyski, comme Linowski, l'ami de Kosciuszko? Au milieu de toutes ces incertitudes, une seule idée brilla clairement dans son esprit, celle de ne pas abandonner Napoléon : il n'en avait pas le droit, il devait plutôt mourir que de consommer cette trahison. Deux fois, il prit son pistolet pour en finir avec la vie, comme l'avait pris Kosciuszko dans sa prison de Pétersbourg. Kozmian rapporte cet épisode dramatique d'après le récit Linowski.

« Le jour où le prince Joseph devait quitter Cracovie, Linowski vint le voir dès le matin et le trouva dans son lit.

« — Eh bien, mon prince, dit-il, vous nous abandonnez, et la patrie aussi?

Réfléchissez encore une fois si vous ne nuisez pas à notre cause et si vous ne courez pas à votre perte, vous, l'armée et la patrie elle-même ?

« — Ecoute, dit le prince, regarde ces pistolets que j'ai près de moi, je les ai pris deux fois cette nuit, j'ai voulu me tuer pour sortir de cette mortelle situation. Mais ma détermination est prise, je n'abandonnerai pas Napoléon !

« — Alors vous reniez la patrie, mon prince, lui reprocha Linowski ?

« Mais le prince répondit avec émotion :

« — Je ne veux pas la patrie sans l'honneur !

« Ces mots mirent fin à la discussion. »

Le colonel Roman Soltyk entendit de la bouche même du prince l'aveu de la lutte terrible que son âme eut à soutenir pendant la dernière nuit de son séjour à Cracovie. Il raconte que, quand il porta au prince à Kolin, en Bohême, les ordres de Napoléon, pendant sa marche sur la Saxe, le prince lui dit amicalement : « Tu sais, mon cher Soltyk, que je ne suis pas enclin à la folie, et cependant peut s'en est fallu que je ne me sois tué à Cracovie. »

Le lendemain de cette nuit tragique, le 5 mai, fut pour la vieille capitale un jour de deuil : le prince et l'armée nationale quittaient la terre paternelle que les Russes allaient envahir. A la tête de l'armée, le prince Poniatowski, à cheval, fit ses adieux à la foule en larmes qui se pressait à ses pieds. Les troupes s'arrêtèrent à Podgorze et bivouaquèrent sur les hauteurs de Krzemionka. Le 7 mai, commença la marche vers la Saxe.

La Gazette de Cracovie annonça en ces termes le passage à Mogilany de la première colonne polonaise :

« Mogilany, le 7 mai 1813.

« Aujourd'hui a eu lieu le passage de la première colonne du corps polonais sur la frontière autrichienne. Vers 10 heures du matin, le général autrichien baron von Suden s'est rendu avec son état-major à un quart de lieue du district de Cracovie et y a reçu le général Tolinski, chef de la première colonne. Ce général, sabre à la main, accompagna le général autrichien; derrière eux une ordonnance et un trompette avaient également le sabre à la main. Ensuite, marchaient trois détachements de lanciers, deux de hussards et de l'artillerie avec deux canons. Les troupes polonaises se composaient d'hommes superbes, avec de très beaux uniformes. Les cavaliers placèrent leurs carabines sur des chariots, en conservant leurs sabres et leurs lances; les trompettes jouaient. Cette colonne fut reçue honorablement par les Autrichiens : une compagnie entière sortit l'arme au bras, ainsi que la grand'garde en grande tenue et la musique militaire : les douaniers et les sentinelles présentaient les armes. »

Tout le corps polonais traversa Mogilany de la même manière. Le prince Poniatowski franchit, le 9 mai, la frontière de la Pologne qu'il ne devait plus revoir.

Nous avons déjà vu dans quel état de désorganisation se trouvait la Grande Armée quand le prince Eugène en prit le commandement. En dehors des 25.000 hommes réfugiés à Dantzig, des 10.000 hommes enfermés dans les places secondaires de la Vistule, des 18.000 hommes des généraux Grenier et Lagrange, et des 9 à 10.000 soldats restés à Berlin, le prince n'avait plus sous la main qu'une dizaine de mille hommes disponibles.

L'Empereur, à Paris, se hâtait de reconstituer les régiments disparus en Russie, au moyen des bataillons des cohortes de la garde nationale et des conscrits des nouvelles levées, que sa prévoyance avait déjà réunis et exercés; les cohortes devaient lui fournir 22 régiments à 4 bataillons, les levées 30 régiments. Ces ressources allaient lui permettre d'envoyer au prince Eugène quatre divisions à 3 régiments, qu'il réunissait à Hambourg sous les ordres du général Lauriston, de manière à donner bientôt au vice-roi d'Italie une armée de 80.000 hommes.

Deux corps allaient être formés sur le Rhin : le premier, de quatre divisions, plus une division allemande, devait être prêt à Mayence le 15 mars sous les ordres de Ney; le second, également à quatre divisions, devait être prêt à partir avec Marmont un mois plus tard. Un troisième corps se formait en Italie sous les ordres du général Bertrand, avec trois divisions françaises et une italienne, et devait arriver en Allemagne au moment de la reprise des hostilités.

La cavalerie, qui n'existait pour ainsi dire plus, devait être reconstituée à 23 ou 24.000 hommes, l'artillerie à près de 600 pièces au commencement de la campagne.

Enfin, la garde devait comprendre 53 bataillons, 33 escadrons et 300 canons servis par l'artillerie de la marine.

On rappelait d'Espagne, pour ces nouvelles formations, la division de 4 régiments de la jeune garde, ainsi qu'une légion de gendarmes et le 9^e régiment de lanciers.

Ayant ainsi tout préparé et tout réglé, Napoléon partit le 15 avril de Saint-Cloud pour Mayence, où il s'occupait encore activement de l'armée, et en particulier du corps de Dombrowski ⁽¹⁾, jusqu'à son départ pour Erfurt où il arriva le 25.

A ce moment, il allait pouvoir disposer de 200.000 hommes dans le rang, au lieu des 280.000 sur lesquels il avait compté, et de 350 canons dont 120 de la garde; comme cavalerie, la garde comprise, il n'avait encore que 6.000 chevaux.

(1) Voir la note de la page 169.

Le prince Eugène, placé au confluent de la Saale et de l'Elbe, avait 62.000 hommes entre Magdebourg et Wittemberg; Ney avait 48.000 hommes sous ses ordres; Marmont 32.000; la garde 15.000 (au lieu de 40.000); Bertrand arrivait d'Italie avec 45.000.

Contre ces effectifs, les Russes avaient 100.000 hommes et les Prussiens 120.000; mais, défalcation des troupes laissées en arrière sur leurs communications et devant les places, ils ne pouvaient mettre en ligne que 110 à 120.000 hommes en tout pour les premières opérations.

Il n'y avait alors dans l'armée française d'autre troupe polonaise que les cheveu-légers de la garde; ce furent les seuls Polonais qui prirent une part active à la première période de la campagne de 1813. Le corps du prince Poniatowski, encore à Cracovie, ne devait rejoindre l'armée qu'à Zittau, pendant l'armistice de Pleisswitz; la division Dombrowski était à Cassel; les régiments polonais incorporés dans les corps français se réorganisaient à Magdebourg ou étaient assiégés à Dantzig.

Les deux armées ennemies se rencontrèrent le 1^{er} mai à Lützen, où, pendant les premiers engagements, le maréchal Bessières fut tué par un boulet de canon qui l'atteignit en pleine poitrine. Le lendemain fut livrée la bataille, l'une des dernières victoires de Napoléon; les coalisés perdirent 20.000 hommes, des Prussiens surtout, tandis que les pertes françaises ne dépassaient pas 17 à 18.000 hommes; malheureusement le manque de cavalerie empêcha de poursuivre l'ennemi, auquel on eût pu faire des milliers de prisonniers. Laissant Ney en arrière, Napoléon suivit l'ennemi en retraite, lançant Lauriston sur Weissenfels à la suite des Prussiens, suivant lui-même les Russes qui se retirèrent par Dresde en brûlant les ponts derrière eux. Avant de quitter Lützen, il avait envoyé à Cracovie le général Sokolnicki avec des instructions verbales pour le prince Poniatowski; malheureusement, Sokolnicki ne rencontra le prince que dans la Silésie autrichienne et en marche vers la Saxe; aussi les instructions qu'il portait ne purent recevoir leur exécution.

Cependant, à la suite de la victoire de Lützen, des pourparlers pour la paix s'engagèrent sous l'influence de l'Autriche. L'une des premières conditions exigées par les coalisés était le sacrifice du duché de Varsovie, et son retour à la Prusse en entier, sauf quelques fractions à donner à la Russie et à l'Autriche. Napoléon aurait volontiers abandonné le duché, si son orgueil n'en eût été gravement affecté après tout ce qu'il avait fait pour imposer à la Russie la reconstitution de la Pologne. Il refusa donc ce qu'on lui demandait et résolut de continuer la campagne sans répit. Son armée se renforçait, de nouveaux bataillons venaient le rejoindre; des détachements de cavalerie

venus des dépôts avaient porté le corps de Latour-Maubourg à 8.000 chevaux, 3 à 4.000 cavaliers saxons allaient arriver, et on en attendait autant pour la garde.

Après avoir passé sept jours à Dresde et y avoir réinstallé le roi de Saxe, Napoléon se porta sur Bautzen où l'attendaient les forces russo-prussiennes. Le 20 mai, toutes les positions occupées par les alliés furent enlevées après une résistance acharnée; la bataille continua encore le lendemain et l'ennemi se mit en retraite. Le 22, dès le matin, l'Empereur laissant en arrière Oudinot qui devait se porter sur Berlin, se mit à la poursuite des vaincus vers Breslau. Près de Reichenbach, le général Lefebvre-Desnouettes, à la tête des cheveu-légers polonais et des cheveu-légers hollandais de la garde, fondit sur la cavalerie ennemie qui couvrait la retraite. Assailli par une cavalerie supérieure, il fut dégagé par la cavalerie de Latour-Maubourg et la victoire lui resta, victoire chèrement payée d'ailleurs, puisqu'elle coûta la vie au général Bruyères. Le soir même, le général Kirgener, le maréchal Duroc étaient tués à Gorlitz.

Ces derniers succès de l'armée impériale ébranlèrent la confiance des alliés, surtout celle des Russes, dont les troupes, plus éprouvées que celles des Prussiens, avaient besoin de repos; aussi continua-t-on des pourparlers qui aboutirent à la conclusion d'un armistice; cet armistice, qui devait avoir des conséquences si funestes pour les Français, fut signé le 4 juin à Pleisswitz; il devait durer jusqu'au 16 juillet et se prolongea jusqu'au milieu d'août.

Napoléon n'avait accepté l'armistice que pour pouvoir compléter la seconde série de ses armements et compléter sa cavalerie si insuffisante : il espérait se trouver ainsi tout à fait prêt deux mois plus tard, au moment de la reprise des hostilités. L'armistice signé, il revint à Dresde et s'installa dans le palais Marcolini, situé dans le faubourg de Friedrichstadt. Il s'occupa immédiatement de renforcer sa position. Le duc de Padoue (Arrighi), qui se trouvait à Leipsig avec 3.000 cavaliers et quelques canons, reçut sous ses ordres la division Dombrowski, la division Teste et une division wurtembergeoise, ce qui lui donna 12.000 fantassins et 8.000 cavaliers; il fut chargé de purger la rive gauche de l'Elbe jusqu'au Rhin de tous les coureurs et partisans ennemis qui s'y trouvaient.

La ligne de l'Elbe, appuyée aux montagnes de Bohême, fut défendue sur toute sa longueur, la place de Kœnigstein renforcée, Dresde réparée et réarmée, et pourvue d'une garnison de 30.000 hommes; Torgau et Wittemberg furent fortement occupées, Magdebourg pourvue d'un corps mobile de 20.000 hommes. Hambourg devint un véritable camp retranché sous la direction de Davout qui s'y

trouvait avec deux divisions; ses deux autres divisions étaient à Wittemberg sous les ordres du général Vandamme.

Le duché de Varsovie était à ce moment en grande partie occupé par les Russes; le drapeau polonais ne flottait plus que sur les deux places de Zamosc et de Modlin, assiégées toutes les deux depuis le mois de décembre 1812.

Le commandant de Modlin était le général hollandais Daëndels, qui avait sous ses ordres le régiment d'infanterie lithuanienne du général Chodkiewicz. Le commandant de Zamosc était le général Maurice Hauke, qui avait avec lui le 13^e régiment d'infanterie du colonel Zymirski : cette place souffrait de la famine et les troupes, nourries uniquement de viande de cheval, étaient ravagées par le scorbut.

Ces places furent réapprovisionnées pendant l'armistice pour une période de six mois. Napoléon envoya à Zamosc le général Falkowski, accompagné d'un aide de camp de l'empereur de Russie. Falkowski avait l'ordre de prétexter les fatigues du voyage pour rester huit jours à Zamosc, de manière à tout voir et à rendre compte exactement de tout ce qu'il aurait vu. Son voyage à travers le duché vint reconforter sérieusement le courage des Polonais.

Après avoir quitté Cracovie, le corps polonais avait suivi la grande route de Prague, à travers la Silésie autrichienne et la Moravie. Pendant la route, les Autrichiens qui escortaient les troupes polonaises excitaient les soldats à la désertion, ainsi que l'affirme Dembinski. Il est probable que si Napoléon avait perdu la bataille de Lützen, ainsi que l'espéraient les alliés, le corps polonais aurait été fait prisonnier et conduit à Prague, où se trouvait l'état-major de Schwarzenberg. Ce n'est qu'à la frontière de Bohême, à Iglau, à quelques lieues de Prague, qu'il tourna à droite et se dirigea sur Zittau, petite ville saxonne située au pied des montagnes de Bohême, mais à ce moment les Français avaient été victorieux à Lützen et à Bautzen. Les Polonais furent bien accueillis en Saxe. Napoléon, qui désirait les prendre au service de la France, les plaça sous l'administration directe du duc de Bassano, leur fit payer leur solde arriérée, les fit pourvoir de vêtements, d'armes, de tout ce qui leur manquait, et leur fit passer la durée de l'armistice dans le repos et dans l'abondance.

Dès son arrivée, le prince Poniatowski se rendit près de l'Empereur, qui se trouvait alors à Neumarkt, pour recevoir ses instructions en vue de la réorganisation de l'armée polonaise. Il resta près de lui jusqu'à son départ pour Dresde où il l'accompagna même.

L'Empereur régla par les deux décrets du 18 juin 1813 et du 27 juin 1813 l'organisation des troupes polonaises.

Par le premier de ces décrets, la légion de la Vistule était réduite de

quatre régiments à un seul, nommé régiment de la Vistule, et formé à deux bataillons, chacun à six compagnies de 140 hommes; le dépôt devait être à Wittemberg ⁽¹⁾. En outre les régiments d'infanterie polonaise n^{os} 4, 7 et 9 étaient réduits à un seul, portant le nom de 4^e régiment polonais, au même effectif que le précédent et ayant aussi son dépôt à Wittemberg. Le régiment de la Vistule et le 4^e régiment polonais restaient à la solde de la France.

Le décret du 27 juin réorganisait le 8^e corps (polonais).

L'infanterie arrivée avec le prince Poniatowski devait former 5 régiments portant les numéros 1, 8, 12, 15 et 16; on y incorporait les dépôts des 3^e, 6^e et 13^e régiments. Ces cinq régiments, joints aux deux régiments n^{os} 2 et 14 organisés par le décret du 18 avril ⁽²⁾, portaient l'infanterie à sept régiments : les 2^e et 14^e avaient leur dépôt à Düsseldorf, les cinq autres à Dresde.

La cavalerie du prince Poniatowski devait former six régiments de cavalerie légère, numéros 1, 3, 6, 8, 13 et 16, un régiment de cuirassiers et un régiment d'avant-garde (Krakus), ce qui, joint aux deux régiments organisés par le décret du 18 avril, donnait 10 régiments, dont 8 de cavalerie légère. Le 1^{er} régiment était formé du 1^{er} et du 5^e chasseurs, le 3^e du 3^e et du 11^e lanciers, le 6^e du 6^e et du 16^e lithuanien lanciers, le 8^e du 8^e et du 12^e lanciers, le 13^e du 13^e et du reste du 10^e hussards, le 16^e du 16^e et du 20^e lithuanien lanciers. Le 14^e cuirassiers devait être complété à 2 escadrons. Tous les autres régiments devaient être à 4 escadrons de 2 compagnies et organisés sur le même pied que les chasseurs à cheval français.

L'artillerie du prince devait fournir une batterie à cheval de 6 pièces, et se joindre à la batterie identique formée par le décret du 18 avril. Le reste de l'artillerie devait former 6 compagnies d'artillerie et un bataillon du train.

Il y avait en outre une compagnie de sapeurs, une compagnie d'équipages militaires et une de gendarmerie.

L'infanterie formait deux divisions d'infanterie à deux brigades (4 régiments à la 1^{re} division, 3 à la 2^e); la cavalerie légère formait 2 divisions à 2 brigades.

Le 8^e corps restait sous les ordres du prince Poniatowski, avec un état-major général composé de :

1 général de division chef d'état-major,	1 adjudant-commandant,
1 général de brigade sous-chef d'état-major,	4 adjoints à l'état-major,
	1 commissaire ordonnateur,
	1 commissaire des guerres,

(1) Commandé d'abord par le colonel Estko.

(2) Voir la note de la page 169.

1 inspecteur aux revues,	1 colonel commandant le génie,
1 payeur général,	4 officiers du génie,
1 caissier,	1 major commandant la gendarmerie,
1 colonel commandant l'artillerie,	1 major vagemestre général.

L'état-major de chaque division comprenait :

1 général de division,	1 officier du génie,
1 général de brigade par brigade,	1 sous-inspecteur aux revues,
1 adjudant-commandant,	1 commissaire des guerres,
2 adjoints à l'état-major,	1 vagemestre.
1 officier supérieur d'artillerie,	

Chaque général avait le nombre d'aides de camp déterminé par le règlement français.

Ce décret fut aussitôt mis à exécution ; l'armement fut complété progressivement, car au début les cavaliers n'avaient qu'un sabre et un pistolet, le premier rang seul était pourvu de carabines ; l'habillement laissait aussi à désirer. Ce ne fut que plus tard que l'on reçut de Dresde des manteaux, des pantalons d'uniforme et les effets de linge et chaussures nécessaires.

Au moment de la reprise des hostilités, le 8^e corps avait la composition suivante :

Chef d'état-major . . . Général de division : ROZNIECKI.
 Sous-chef d'état-major . . . — de brigade : RAUTENSTRAUCH.

26 ^e division d'infanterie	} Général KAMIENIECKI	1 ^{re} brigade : Général SIERAWSKI, 1 ^{er} et 16 ^e rég.
		2 ^e brigade : — MALACHOWSKI, 8 ^e et 15 ^e —
27 ^e division d'infanterie	} Général I. KRASINSKI	Général de brigade : Et. GRABOWSKI, 12 ^e régiment.

La cavalerie, réunie sous le nom de 4^e corps de réserve, fut d'abord sous les ordres du général Kellermann comte de Valmy (le 10 octobre, le général Sokolnicki en prit le commandement).

Des restes du 14^e cuirassiers — colonel Dziekonski — 180 chevaux, et du régiment de krakus ⁽¹⁾, dont le chef était le major Rzuchowski (4 escadrons à 220 chevaux), on forma un petit corps polonais d'avant-garde qui fut organisé

(1) Le régiment de krakus avait été organisé en exécution d'un décret des Ministres du duché en date du 29 décembre 1812. Chaque groupe de 50 feux devait fournir un cavalier habillé, équipé, armé et monté sur un petit cheval de paysan (konja) ; ce cavalier recevait une prime de 15 guldens, une fois payés, en plus de sa solde.

et commandé par le général de brigade Uminski; celui-ci avait également à sa disposition quelques pièces d'artillerie légère et un bataillon d'infanterie en cas de besoin.

Ce 4^e corps de réserve avait la composition ci-dessous :

1^{re} division. Général Prince SULKOWSKI.

Généraux de brigade : WEYSSENHOFF et TURNO.

1^{er} régiment chasseurs à cheval. Colonel KURNATOWSKI.

4^e — — — . Colonel DOLFUS.

6^e — lanciers Colonel SUCHORZEWSKI.

2^e division. Général SOKOLNICKI.

Généraux de brigade : TOLINSKI et KWASNIEWSKI.

8^e régiment lanciers Colonel A. POTOCKI.

13^e — hussards. Colonel ***

16^e — lanciers Colonel TARNOWSKI.

Avec le corps d'avant-garde, cela faisait en tout 4.300 chevaux.

Un mot à propos du général Sokolnicki, commandant la 2^e division de cavalerie. Il fut d'abord assez froidement accueilli par ses troupes, devant lesquelles il s'était présenté en uniforme de général français. Mais il reconquit bientôt leur confiance et leur estime par la fermeté de son commandement.

En dehors de ce 8^e corps, le corps de Dombrowski se composait :

de la brigade d'infanterie du général Lonczynski. . 2^e et 14^e régiments,

de la brigade de cavalerie du général Krukowiecki. 2^e et 4^e régiments.

Le 8^e corps s'augmenta à Zittau de plusieurs détachements, dont le plus fort lui fut amené de Wittemberg par le général Bronikowski. Après la victoire de Dresde, il devait s'accroître encore de 4 à 5.000 Polonais, prisonniers autrichiens, que l'Empereur lui envoya après les avoir fait habiller et armer à Dresde; ce contingent porta à 12.000 hommes l'effectif de l'infanterie polonaise.

Tout en se réorganisant, les différents corps de l'armée prenaient leurs positions en vue de la reprise des hostilités. Le maréchal Saint-Cyr était posté à Kœnigstein avec 30.000 hommes: le général Vandamme en avait autant, à la même hauteur sur la rive droite de l'Elbe; le prince Poniatowski et le maréchal Victor gardaient le défilé de Zittau. Ney, avec son 3^e corps et ceux de Macdonald, Lauriston et Marmont, 100.000 hommes en tout, gardait la Silésie sur la Katzbach et la Bober. Les 48.000 hommes de la garde et les 3 corps de cavalerie de

réserve étaient en arrière, près de Bautzen ; enfin à la gauche, Oudinot, Bertrand et Reynier faisaient face à l'armée du Nord des coalisés.

Pendant la durée de l'armistice, les négociations pour la paix s'étaient poursuivies sous la pression de l'Autriche, qui voulait imposer sa médiation, mais elles n'aboutirent pas, et leur rupture amena l'Autriche à prendre parti contre la France.

Les coalisés formaient trois armées : l'armée de Bohême, l'armée de Silésie et l'armée du Nord. L'armée de Bohême, commandée par Schwarzenberg, avec 120.000 Autrichiens, devait marcher sur Leipsig ; l'armée de Silésie, commandée par Blücher, avec 40.000 Prussiens et 60.000 Russes, devait pousser les Français sur Bautzen : l'armée du Nord enfin, sous les ordres de Bernadotte, comprenant 150.000 hommes de toutes nations, devait observer les places fortes de Dantzig à Hambourg et menacer le flanc gauche de l'armée française. En arrière, deux armées secondaires étaient chargées d'observer, l'une la Bavière avec 25.000 hommes, l'autre l'Italie avec 50.000.

L'armistice fut rompu le 17 août par Blücher, deux jours avant la date fixée, et les opérations commencèrent.

Le maréchal Oudinot devait marcher sur Berlin avec 70.000 hommes et s'en emparer ; il était relié au reste de l'armée par le corps du général Girard, placé près de Magdebourg, et dans lequel se trouvait la division Dombrowski.

Pendant qu'il se dirige vers Berlin, Napoléon se porte au-devant de l'armée de Silésie avec les 4 corps de Ney, et force Blücher à se replier ; l'armée de Silésie et l'armée de Bohême marchent alors sur Dresde, défendue par Saint-Cyr. Napoléon les suit, va soutenir Saint-Cyr et remporte une brillante victoire ; après deux jours de bataille, le 26 et le 27 août, l'ennemi est forcé de se retirer sur la Bohême.

Malheureusement les échecs d'Oudinot dans sa marche sur Berlin et de Macdonald surpris par Blücher sur la Bober, empêchent l'Empereur de profiter de la victoire de Dresde ; enfin la catastrophe de Vandamme, dont le corps entier est fait prisonnier à Kulm le 30 (y compris le 9^e lanciers commandé par le colonel Maximilien Fredro), rend aux alliés la confiance que leurs échecs leur avaient fait perdre.

En effet, Oudinot avait été arrêté le 23 août à Gross-Beeren par les Prussiens de Bülow, qui avaient mis en déroute complète le corps saxon du général Reynier ; il s'était mis en retraite sur Wittemberg, oubliant la division Girard qui était devant Magdebourg avec 3 régiments polonais. Accueillie par des forces très supérieures, cette division avait perdu un millier d'hommes avant de pouvoir rentrer à Magdebourg ; le général Girard était blessé.

Macdonald, de son côté, avait été battu le 26 sur la Katzbach et avait dû se replier sur la Bober en laissant 20.000 hommes en arrière; vivement pressé par Blücher, il demandait du secours à l'Empereur, qui le fit soutenir par le corps polonais. La nouvelle infanterie polonaise reçut à cette occasion, entre Gorlitz et Lœbau, le baptême du feu, et se conduisit bravement en repoussant les charges ennemies. L'arrivée de Napoléon et de Murat à la tête des divisions de cavalerie de Nansouty et de Latour-Maubourg vint enfin arrêter Blücher à Weissenberg le 5 septembre et le rejeter au delà de la Neisse.

Le même soir, des dépêches de Dresde annoncèrent un nouveau mouvement offensif de l'armée de Bohême, devant laquelle Saint-Cyr se retirait pas à pas. L'Empereur renvoya aussitôt le corps polonais au défilé de Zittau et se porta lui-même à Dresde et à Pirna, où sa présence fit reculer l'ennemi.

Mais, à son tour, Ney venait d'éprouver le 6 septembre à Dennewitz⁽¹⁾ un échec sérieux, et sa retraite compromettait l'aile gauche de l'armée. Celle-ci était déjà bien réduite; près de 100.000 hommes avaient disparu, en partie par suite des désertions, nombreuses surtout chez les troupes allemandes. Oudinot n'avait plus que 32.000 hommes sur 70.000, Macdonald 50.000 sur 80.000; ce dernier était forcé de se rapprocher de Dresde par suite d'un mouvement de Blücher contre le corps du prince Poniatowski, qui venait d'être rejeté de Zittau sur Rumburg.

Napoléon établit alors Macdonald le long de la Wessnitz, petit affluent de l'Elbe : avec les 3^e, 5^e, 11^e et 8^e corps, ce dernier à Stolpen, à l'extrême droite, près des ponts sur l'Elbe. C'est à Stolpen que le corps polonais reçut les 5.000 hommes de renfort, armés et équipés, dont on a parlé plus haut. Le général Uminski, avec sa brigade spéciale formée des cuirassiers et des krakus, surveillait les environs jusqu'à Zittau. La division Dombrowski fut mise sous les ordres du maréchal Ney. L'Empereur prit toutes ses dispositions pour passer l'hiver à Dresde, ainsi qu'il espérait pouvoir le faire.

Mais une nouvelle apparition de l'armée de Bohême sur la chaussée de Péterswalde le 15 septembre vint encore une fois modifier ses dispositions. Le 16, il marcha contre cette armée, et la cavalerie de la garde fit contre les Russes et les Prussiens des charges brillantes, dans lesquelles les chevau-légers polonais se distinguèrent et firent prisonnier le colonel Blücher, fils du chef de l'armée de Silésie.

Les coalisés voulaient terminer la campagne par un grand coup en livrant une bataille décisive. L'armée de Bohême allait descendre sur Leipsig, pour y faire sa jonction avec l'armée de Silésie qui remontait vers elle : l'armée du Nord,

(1) La brigade de cavalerie de Krukowiecki avait été engagée et se distingua pendant ce combat.

plus éloignée, devait aussi prendre la même direction et retrouver les deux autres.

Napoléon se mit en mesure de s'opposer à ces mouvements. Le 24 septembre, il se montra encore une fois sur la rive droite de l'Elbe et passa la revue du corps polonais ; il y vit de près, pour la première fois, le régiment d'avant-garde, les *krakus*, montés sur des chevaux de paysans, petits, mais alertes et robustes, et fut très satisfait de cette nouvelle troupe.

Le lendemain, le prince Poniatowski se mit en marche vers Dresde avec son corps, dont la cavalerie fut placée sous les ordres de Kellermann. De là, il fut envoyé aux environs de Waldheim, petite ville située entre les routes de Leipsig à Dresde et à Prague : le général Lefebvre-Desnouettes se trouvait aux environs d'Altenbourg, de l'autre côté de la route de Prague ; tous deux avaient pour mission de couvrir Dresde et de protéger les convois de l'armée contre les entreprises des cosaques de Platow et des bandes de partisans du général saxon Thielmann, qui avait fait défection.

Poniatowski trouva bientôt l'occasion de faire parler de lui. Le général Thielmann s'étant aventuré à Weissenfels sur les derrières de l'armée, Lefebvre-Desnouettes courut à sa poursuite avec sa division de cavalerie, l'atteignit et le repoussa jusqu'à Altenbourg ; mais là, assailli par 5.000 cosaques et autant d'Autrichiens du corps du général Kleinau, pris à dos par Thielmann, il eut grand-peine à leur échapper et à se retirer vers Leipsig. Le prince Joseph se porta alors au-devant des partisans et des cosaques fiers de leur succès, les atteignit à Frohbourg, leur tua 400 hommes et leur fit 300 prisonniers ; le reste s'enfuit.

« Depuis ce jour, raconte Dembinski, Poniatowski ne cessa de faire une guerre de partisans : il ne se passa pas un jour sans combat, et toujours contre des forces supérieures. Le général Sokolnicki, qui remplaçait à la tête de la cavalerie le général Kellermann, rentré malade à Leipsig, donna des preuves de ses grands talents militaires. Avec 3.000 hommes seulement et 6 canons, il résista à la division Kleinau, forte de 12.000 hommes et 20 canons ; tous les soirs, il changeait la répartition de ses forces, de sorte que l'ennemi, nous attaquant dès l'aube, chargeait dans le vide : profitant de sa surprise, nous tombions sur son flanc, arrêtions son attaque et le forçons à se retirer. Je ne puis raconter tous nos combats : il y eut des localités, telles que les villes de Pœnig, Chemnitz, Altenbourg, que nous prîmes plusieurs fois, les évacuant et les reprenant, suivant les circonstances... »

L'Empereur rendit justice aux Polonais dans son Bulletin du 15 octobre, en disant entre autres choses que « dans toutes ces affaires, Poniatowski s'est couvert de gloire ».

Bientôt, sur la recommandation de Murat, le commandement en chef de toute la cavalerie polonaise fut confié au général Sokolnicki.

Devant la progression des armées coalisées, Napoléon ne pouvait plus rester à Dresde : le 6 octobre, il en fit partir la garde ; le 3^e corps était déjà parti pour Torgau ; Macdonald se dirigea sur Meissen. La Cour de Saxe, s'attachant à la fortune de Napoléon, suivit son mouvement rétrograde et marcha avec le petit quartier général. Dresde fut gardée par Saint-Cyr et le comte de Lobau ; avec eux restait le régiment de la Vistule.

Napoléon quitta Dresde le 7 octobre et suivit le cours de la Mulda avec toute l'armée, en marchant sur les deux rives. En tête, Ney descendait sur Düben avec les 2^e et 3^e divisions de cavalerie de réserve, Reynier était à gauche, Souham et Dombrowski au centre, Bertrand à droite. Toute l'armée se dirigea sur Leipsig, où l'Empereur espérait devancer l'ennemi et détruire l'armée de Bohême avant l'arrivée des deux autres armées. Il n'avait plus alors que 190.000 hommes à opposer aux 320 ou 350.000 des alliés. La situation était très grave, d'autant plus que deux nouvelles fâcheuses lui parvenaient : le 30 septembre, le général Tchernischeff avait occupé Cassel, évacuée par le roi Jérôme, dont le royaume n'existait plus ; en second lieu, la Bavière venait de signer un traité d'alliance avec les puissances coalisées.

En attendant l'exécution de ses ordres de concentration, Napoléon s'établit à Düben du 12 au 14.

Pendant la marche sur Leipsig, le corps du prince Poniatowski faisait l'arrière-garde des corps de Murat ; il se distingua dans le courant de la journée du 12.

« Après une marche de nuit, rapporte Dembinski, vers 9 heures du matin, nous traversâmes une petite rivière et nous arrêtàmes à un quart de lieue du pont ; nous mîmes pied à terre pour nous reposer. Le prince Joseph partit avec ses aides de camp pour aller déjeuner avec le roi Murat dans un petit château situé sur le bord de la rivière. A peine était-il chez le roi qu'apparut sur la rive opposée une masse de cosaques si importante qu'il semblait impossible qu'on pût leur échapper. Se tournant vers le prince, Murat lui dit : « C'est votre cavalerie, prince, qui fait le service d'arrière-garde, n'est-ce pas ? » — Le prince sort à la hâte, monte à cheval, arrive au galop devant les rangs, en criant au colonel Oborski, du 3^e régiment : « Suivez-moi ! » puis il se précipite sur le pont suivi de ses aides de camp. Le colonel Oborski vole sur ses traces avec son régiment ; nous montons également à cheval et nous apercevons une masse de cosaques, derrière lesquels s'avance, en colonnes déployées, une division de hussards russes, que l'on avait armés de lances pour cette campagne. A la vue du danger, notre colonel, Kurnatowski, fait déployer son régiment (le 8^e), et nous nous portons sur le flanc droit de ces colonnes. L'artillerie à cheval française déploie ses batteries et part ventre à terre : nous les suivons à une centaine de pas derrière elles. Soudain une batterie, qui avait encore à faire 300 pas pour tirer efficacement, s'arrête sur place. Je devance le régiment et me porte au galop en avant pour voir ce qui l'arrêtait, quand un officier

d'artillerie s'avance sur moi au galop, me regarde et me crie : « Ah ! vous êtes les Polonais ! » Il nous avait pris pour des Allemands. L'ennemi fut repoussé en un clin d'œil et nous nous emparâmes de ses positions.

« L'attaque avait été si vive que le prince Poniatowski fut blessé d'un coup de lance par un cosaque. »

Arrivé le 14 à Leipsig, Napoléon passa la journée du 15 à examiner le champ de bataille et les positions occupées par son armée, qui formait un vaste cercle autour de Leipsig.

Au Sud, les troupes étaient commandées par Murat, qui avait sous ses ordres 60.000 hommes : le corps polonais était placé sur la Pleisse, à Mark-Kleeberg, le corps du maréchal Victor à Wachau, celui du général Lauriston à Liebert-Wolkwitz; la cavalerie de réserve, formée du 4^e corps (polonais) et du 5^e (Pajol et les dragons d'Espagne) et commandée par Kellermann, occupait les intervalles. Napoléon doubla ces trois corps en envoyant Augereau à droite de Mark-Kleeberg, la garde et Latour-Maubourg à Wachau, Macdonald et Sébastiani à gauche, au delà de Liebert-Wolkwitz. L'ensemble formait 114 à 115.000 hommes opposés aux 160.000 de l'armée de Bohême.

Pour tenir tête à l'armée de Blücher, Marmont, qui devait voir arriver à sa droite Ney, Bertrand, Souham, Reynier et Dombrowski, complétait le cercle formé autour de Leipsig, face à la route de Halle.

Enfin, pour garder Leipsig même et la route de Lindenau, la division Margaron restait devant la ville et devait venir en aide au corps de Bertrand s'il en était besoin.

La bataille commença le 16 à 9 heures du matin par une violente canonnade, à la suite de laquelle les alliés envoyèrent trois colonnes d'attaque contre les positions françaises entre Mark-Kleeberg et Lieber-Wolkwitz : la colonne de gauche sous les ordres du général Kleist, celle du centre dirigée par le prince Eugène de Wurtemberg, celle de droite par le général Gortchakoff.

La colonne de gauche, formée de 18.000 Prussiens et Russes, se jeta sur les 9.000 Polonais de Poniatowski, à Mark-Kleeberg : ceux-ci se défendirent vaillamment, mais accablés par le nombre de leurs agresseurs, ils furent obligés de céder du terrain et de se retirer vers Dölitz, sur le corps du maréchal Augereau qui occupait une position plus élevée. La cavalerie du général Kellermann, envoyée par l'Empereur qui suivait les phases de la lutte, vint arrêter à propos l'élan des assaillants.

A midi, les lignes françaises restaient intactes, mais la canonnade qu'on entendait du côté de Lindenau apprit bientôt que Marmont était aux prises avec Blücher : le général Margaron était attaqué en même temps par le général

Giulay. Toutes ces attaques échouèrent : Marmont était soutenu par Dombrowski et Souham, dont le premier contenait à Wetterish tout le corps de Langeron. De son côté, Poniatowski opposait à tous les assauts une résistance invincible. C'est pendant cette bataille du 16 octobre que les lanciers polonais firent prisonnier le général autrichien Merfeld.

Le soir, Napoléon, encore sur le champ de bataille, envoya le roi de Naples annoncer au prince Poniatowski qu'il le nommait maréchal de France, en raison de la manière brillante dont il avait défendu le passage de la Pleisse. Tous les maréchaux présents remercièrent l'Empereur d'admettre parmi eux le vaillant chef de l'armée polonaise, mais du côté des Polonais, on n'était pas aussi satisfait de ce nouvel honneur.

« Je me trouvais chez le duc de Bassano, raconte Ostrowski, lorsqu'entra le général Bronikowski qui nous annonça la dignité accordée au prince, et nous fit part à voix basse de la fâcheuse impression qu'elle avait produite sur le corps de nos officiers. Ceux-ci entouraient le prince, lui demandant la signification de cette distinction, purement française, que ni eux ni lui-même ne désiraient. N'y avait-il plus d'armée polonaise? de patrie polonaise? plus d'espoir d'indépendance de la Pologne? Napoléon les considérait-il comme des Français en leur reprenant leur chef? On arriva ainsi, de question en question, à des remarques assez dures, quand le prince, avec sa présence d'esprit et sa dignité habituelles, répondit d'une manière qui leur donna satisfaction, que si la politique le mettait dans la nécessité de ne pas répondre à l'Empereur par un refus et de ne pas le froisser dans un moment si critique, il considérait comme un devoir, avant d'accepter cette distinction, de prendre les ordres de son souverain le roi de Saxe Frédéric-Auguste : il ajouta que jamais, quoi qu'il arrivât, il ne quitterait pour un autre son uniforme polonais. Cette déclaration calma les justes inquiétudes des Polonais. Le roi de Saxe autorisa du reste le prince, dès le lendemain, à accepter la dignité de maréchal de France. »

En résumé, dans ces trois batailles différentes livrées le 16 octobre, Napoléon n'était pas vainqueur, mais il n'était pas non plus vaincu. Cependant, en raison de ses pertes, il prit la résolution de se retirer. Ne pouvant plus occuper un cercle aussi étendu autour de Leipsig, il fit rétrograder de près d'une lieue tous les corps qui étaient au sud de la ville, de manière à former un cercle plus restreint, appuyé sur les hauteurs isolées au pied desquelles se trouve le village de Probstheyda. La journée du 17 fut consacrée à ces mouvements. Le prince Poniatowski conserva sa position de Dölitz sur la Pleisse, à la droite de l'armée. Napoléon lui rendit sa cavalerie commandée par Sokolnicki ; mais, y compris une brigade française qui la renforçait, cela ne lui donnait en tout que 10.000 hommes. La défense de Leipsig était confiée aux généraux Margaron et Dombrowski, ce dernier occupant le faubourg de Halle et les localités situées au nord de la ville, le premier restant à

l'intérieur. Tous les convois quittèrent Leipsig pendant la nuit du 17 au 18 et traversèrent l'Elster par le pont de pierre de Lindenau, pendant que les troupes achevaient de s'installer sur leurs nouvelles positions.

Le 18, dès l'aube, les canons de Schwarzenberg recommencèrent à tonner ; puis les masses ennemies s'avancèrent en trois colonnes bien plus fortes que celles qui avaient marché l'avant-veille. La plaine en était couverte et le sol tremblait sous les pas d'une telle multitude d'hommes et de chevaux.

La première colonne ennemie, sous le commandement du prince de Hesse-Hombourg, se jette sur Dölitz et sur les corps de Poniatowski et d'Augereau. La seconde, avec les généraux Kleist et Wittgenstein, s'avance sur la position de Probstheyda. La troisième enfin, la plus forte, avec les généraux Kleinau, Benningsen et Bubna, manœuvre pour envelopper à Holzhausen le corps de Macdonald et déborder la gauche de l'armée française. Pour parer à ce danger, Macdonald recule jusqu'à Stötteritz en se rapprochant de Leipsig. A Dölitz, le prince Poniatowski, en présence de l'énorme supériorité des assaillants, doit évacuer sa position trop avancée et se retire à Konnewitz, toujours sur la Pleisse, où il s'établit et lutte invinciblement toute la journée, soutenu par Oudinot et par deux divisions de la garde.

Au centre, les attaques se renouvellent sur Probstheyda, dix fois pris et repris, au prix d'énormes sacrifices de part et d'autre.

Au nord, Blücher attaque vers midi le faubourg de Halle défendu par Dombrowski; en même temps Bernadotte arrive avec l'armée du nord, n'ayant en face de lui que le corps de Reynier, composé de la division Durutte, de deux divisions saxonnes, de 40 canons saxons, et de 3 régiments de cavalerie saxons et wurtembergeois. C'est à ce moment que les Saxons et les Wurtembergeois font défection et passent à l'ennemi en couvrant de leurs feux les camarades aux côtés desquels ils combattaient depuis deux ans. L'Empereur, s'apercevant aussitôt de la trouée qui s'est faite dans sa ligne de bataille, envoie pour la combler la division Nansouty, mais, couvert d'obus saxons et suédois, Nansouty n'arrive pas à empêcher la jonction de Bernadotte avec Benningsen.

Le soir, au coucher du soleil, l'armée française occupait encore toutes ses positions au sud de Leipsig; au nord, Blücher n'avait pas avancé d'un pas; ce n'est qu'au nord-est que le cercle s'était un peu resserré. Comme le 16 octobre, les alliés n'avaient obtenu aucun résultat, malgré d'énormes sacrifices; aussi ils arrêtèrent leurs efforts et se bornèrent à continuer jusqu'à la nuit une épouvantable canonnade: 1.800 bouches à feu tonnaient de part et d'autre. Ce fut la fin de la seconde journée de bataille, terminée comme la

première sans avantage définitif d'aucun côté; le carnage était effroyable, les pertes du 16 au 18 octobre s'élevaient à 100.000 hommes dont 60.000 du côté des alliés.

Le soir, Napoléon dictait ses ordres pour la nuit, quand les chefs de l'artillerie, les généraux Sorbier et Dulauoy se présentèrent devant lui et lui annoncèrent que l'artillerie n'avait plus de munitions que pour deux heures de combat à peine: on avait tiré 220.000 coups de canon depuis cinq jours, dont 95.000 dans la journée, et il n'en restait que 16.000. Le grand parc d'artillerie n'était pas arrivé de Düben et s'était probablement abrité à Torgau; les magasins les plus proches se trouvaient à Magdebourg et à Erfurt.

La situation était désastreuse, mais très nette; une seule solution s'imposait: la retraite. Les ordres furent aussitôt modifiés en conséquence. Les convois, une partie de l'artillerie, la garde, les corps d'Augereau, de Victor et le corps polonais allaient traverser immédiatement le pont de Lindenau pendant la nuit. L'Empereur se rendit à Leipsig.

« Dès la pointe du jour, dit Ostrowski, il fit appeler le prince Poniatowski dont le corps était déjà passé sur l'autre rive de l'Elster: « Prince, lui dit-il, vous défendrez le faubourg du sud. — Sire, répondit le prince, j'ai trop peu de monde, la plus grande partie de mon corps a traversé l'Elster pendant la nuit suivant les ordres du prince Berthier. — Combien reste-t-il de Polonais avec vous? — Mon escorte habituelle, c'est-à-dire 200 krakus, autant de cuirassiers, mon état-major et quelques détachements de cavalerie, en tout à peu près 800 hommes. — Eh bien, avec cela vous défendrez le faubourg du sud et vous couvrirez la retraite de l'armée avec le duc de Tarente... mais, 800 Polonais, cela vaut 8.000 autres soldats. — Puisque c'est nécessaire, reprit le prince, Votre Majesté peut avoir confiance en nous, nous défendrons le faubourg et nous couvrirons la retraite, dussions-nous périr tous jusqu'au dernier! »

« Ce furent les dernières paroles que le prince adressa à l'Empereur. »

Il revint vers son escorte de krakus et de cuirassiers, mit le sabre à la main et partit à leur tête combattre comme un simple soldat.

Les troupes laissées à la défense de Leipsig étaient les suivantes:

Au nord, le faubourg de Halle était défendu par Dombrowski, qui s'y trouvait depuis trois jours; le faubourg fut également occupé pendant un temps très court par Marmont, qui devait se hâter de traverser le pont à la suite des corps de Victor et d'Augereau.

La défense du faubourg de Rosenthal, situé à proximité du précédent, était confiée à Reynier, qui n'avait plus sous ses ordres que la division Durutte. Le maréchal Ney, qui devait évacuer Leipsig après Marmont, avait étendu ses troupes des deux côtés de la porte de Grimma à l'est de la ville.

Au sud, devant la porte de Saint-Pierre et en allant vers l'est, se trouvaient les corps de Macdonald et de Lauriston et le corps polonais ; quoique ce dernier corps eût déjà traversé l'Elster, il en restait pourtant des détachements à Leipzig, c'est ainsi que le colonel Bolesta luttait dans le faubourg de Borna avec des détachements des 1^{er}, 8^e, 15^e et 16^e régiments d'infanterie, c'est ainsi que le brave Malczewski fut tué dans le jardin de Reichel à la tête d'un bataillon du 8^e régiment.

Le matin du 19 octobre, les alliés, prêts à tous les sacrifices pour arriver à un résultat décisif, se disposaient à tenter de nouveaux efforts, quand ils s'aperçurent que l'armée française se resserrait autour de Leipzig et s'écoulait par le pont de Lindenau dans les plaines de Lützen. En présence de ce résultat inespéré, ils cherchèrent à précipiter la retraite et à la rendre plus difficile ; à cet effet leurs colonnes poursuivirent leurs attaques de la veille. Mais sur tous les points elles se heurtèrent à la résistance désespérée des troupes françaises.

Au nord, Marmont et Dombrowski repoussèrent l'attaque de Sacken contre le faubourg de Halle et lui infligèrent des pertes énormes. Langeron, qui vint le soutenir, n'eut pas plus de succès ; le régiment Archangelsk, qui appartenait à sa division, fut anéanti. Enfin, des renforts envoyés par Blücher s'emparèrent des premières maisons : dans l'une d'elles, un détachement polonais se fit tuer jusqu'au dernier homme. Les batteries polonaises de Séverin Konarski, oubliées sans soutien sur la Perthe, purent s'échapper sans laisser un canon en arrière. Finalement, les Russes s'emparèrent du faubourg, provoquant dans la ville une immense panique : tous voulaient fuir au plus vite, et l'encombrement dans les rues et aux abords du pont devint indescriptible. Dans les faubourgs du sud, la défense n'était pas moins opiniâtre : Macdonald, Lauriston, Poniatowski firent subir aux assaillants des pertes énormes, mais la résistance devenait impossible.

Ce fut à ce moment qu'une catastrophe inattendue vint porter le désordre à son comble.

Le pont de Lindenau était miné ; par suite d'un malentendu, en l'absence du colonel du génie chargé de cette opération, on mit le feu à la mine avant que toutes les troupes fussent sauvées ; le pont sauta, laissant en arrière, à Leipzig, plus de 20.000 Français et Polonais : Reynier et les débris du 7^e corps ; Poniatowski et ce qui lui restait de Polonais ; Lauriston, Macdonald, avec les restes des 5^e et 11^e corps. Les troupes, exaspérées, cherchèrent à se frayer un passage, soit en se ruant sur les assaillants, soit en se jetant à la nage dans la Pleisse et l'Elster ; beaucoup d'hommes furent tués ou noyés, beaucoup faits prisonniers, un certain nombre réussit à s'échapper. La perte la plus

douloureuse fut celle du chef de l'armée polonaise, du prince Poniatowski, qui fut noyé dans l'Elster.

Dès le matin du 19 octobre, Napoléon était allé faire ses adieux au roi de Saxe et à sa famille, et engager le vieux souverain, en présence des désastres qui l'accablaient, à traiter avec les alliés et à se séparer de la France. Sorti de chez le roi entre 10 et 11 heures, l'Empereur se trouva dans l'impossibilité de traverser les rues de Leipsig, encombrées par les troupes, et ne put rejoindre le pont qu'en passant par la porte de Saint-Pierre et par les boulevards extérieurs. Il se rendit à Lindenau, de l'autre côté de la Pleisse et de l'Elster, et y attendit que son armée eût fini d'évacuer Leipsig.

Les deux membres du gouvernement de Varsovie, Potocki et Ostrowski, qui se trouvaient également chez le roi de Saxe, furent en le quittant noyés dans la foule et entraînés par les troupes en retraite. Voici dans quels termes Ostrowski raconte la dernière phase de la défense de Leipsig et la mort du prince Poniatowski.

« ... Les alliés, convaincus que cette bataille serait décisive, attaquèrent de tous côtés à la fois. Mais lorsque, vers 10 heures du matin, le brouillard qui couvrait Leipsig et ses environs se dissipa, les ennemis s'aperçurent, à leur grande satisfaction, que l'armée française se retirait par les longues avenues vers le pont de Lindenau. Pendant qu'une partie de l'armée faisait ainsi sa retraite vers le nord, ceux dont ce n'était pas encore le tour de se replier se battaient avec acharnement.

« ... Enfin, les Russes envahirent le faubourg de Halle. Quand cette nouvelle arriva au cœur de la ville, ce fut une panique générale : tous les habitants voulurent s'enfuir ; les bourgeois emmenant leurs enfants et emportant leurs biens, les malades abandonnant les hôpitaux, se pressèrent à la porte de Ranstadt d'où sort la route du pont de Lindenau. Cette foule porta le désordre dans les rangs des troupes en retraite du maréchal Ney, et forma un tel chaos que les baïonnettes ennemies ne parvinrent même pas à le disperser.

« L'empereur Napoléon, revenant entre 10 et 11 heures de sa dernière visite au roi de Saxe, comprit l'impossibilité de se faire jour à travers cette cohue, et fut obligé de quitter Leipsig par une longue rue aboutissant à la porte Saint-Pierre et par les boulevards extérieurs. Après notre visite au roi de Saxe, Potocki et moi nous ne pûmes rentrer à notre auberge, où nos voitures chargées de nos malles nous attendaient pour nous conduire à Weissenfels. Nous fûmes obligés de nous jeter dans la foule qui se sauvait en désordre.

« Le prince Poniatowski, le maréchal Macdonald et le général Lauriston, laissés dans les faubourgs du Sud, en dehors de la porte de Saint-Pierre, exécutèrent fidèlement leur devoir.

« Le prince de Hesse-Hombourg, qui commandait l'aile gauche de l'armée autrichienne, attaqua vigoureusement les Polonais du prince Poniatowski, pendant que les généraux Kleist et Wittgenstein s'élançaient avec acharnement sur le maréchal Macdonald et le général Lauriston.

« Notre chef n'avait plus d'infanterie, mais il se défendait toujours et chargeait

avec une petite troupe composée de ses aides de camp, de quelques officiers supérieurs, de krakus et de cuirassiers. Blessé déjà deux fois le 14 et le 16 octobre, il se battait comme un simple soldat, sabrait et parait ; pendant une des charges sur l'infanterie autrichienne, il reçut une troisième blessure, une balle l'atteignit au bras ; il se fit panser et continua à se battre.

« Non moins bravement se battaient deux détachements polonais appartenant à la division Dombrowski, l'un était commandé par le colonel Bolesta, l'autre par le colonel Mielzynski ; avec quelques centaines d'hommes, tous deux résistaient aux attaques des Prussiens de Blücher.

« Vers une heure de l'après-midi, Leipsig était déjà occupée par les troupes alliées, qui se répandirent sur les faubourgs par différentes portes, surtout par celles du sud, où les troupes badoises abandonnèrent la porte de Saint-Pierre. Le colonel Bolesta, entouré par les Russes et les Autrichiens après la destruction du pont de l'Elster, fut invité poliment par un général russe à cesser son opiniâtre résistance pour éviter une inutile effusion de sang, Leipsig étant déjà aux mains des alliés. Le vaillant colonel accepta de mettre bas les armes pourvu qu'on lui accordât les honneurs de la guerre ; le général russe y consentit et l'empereur Alexandre confirma verbalement ces conditions au parlementaire polonais, le lieutenant-colonel Rybinski. Mais, sans tenir compte de cette convention, les Autrichiens désarmèrent ces braves gens et les envoyèrent en captivité en Hongrie. Le détachement du colonel Mielzynski ne capitula pas, mais périt presque en entier avec son chef.

« Le prince Poniatowski voyait bien que sa petite phalange ne pouvait pas tenir plus longtemps dans le faubourg devant une telle inondation de troupes ennemies, mais il avait juré de périr plutôt que de se retirer et il attendait. Le maréchal Macdonald, après une dernière charge qui réussit à refouler un peu les Prussiens, fit demi-tour, passa comme une flèche devant le prince, avec tout son état-major, passa la Pleisse à la nage, et disparut.

« C'est seulement alors que le chef de l'armée polonaise se décida à la retraite, pour éviter à la poignée d'hommes qui lui restait les rigueurs de la captivité. Il s'arrêta pourtant un instant sur le bord de la Pleisse, hésitant s'il devait sacrifier sa vie là où il était ou passer de l'autre côté de l'Elster. Peut-être se demandait-il s'il devait avancer encore quand déjà tout était perdu !

« Tout à coup survint le général Bronikowski, qui cherchait le prince de tous côtés ; il s'approcha de lui et le supplia de passer la Pleisse à la nage sans aucun retard ; tout n'était peut-être pas perdu, l'armée française se retirait seulement faute de munitions. Ni l'un ni l'autre ne savaient encore que le pont sur l'Elster était détruit et que la retraite était coupée partout. Le prince Joseph céda aux instances de son ami et se jeta dans la Pleisse, suivi de son état-major, des krakus et des cuirassiers. La Pleisse, comme l'Elster, était gonflée par une crue et le courant était violent. Le prince, blessé au bras, ne pouvait maintenir son cheval que le courant entraîna. Le capitaine Bléchamps, un de ses aides de camp (beau-frère de Lucien Bonaparte), qui était excellent nageur, s'élança vers le prince qu'il réussit à ramener sur la rive opposée, mais le cheval fut noyé.

« Le prince partit à pied par les boulevards : nous l'aperçûmes dans cette triste situation, Potocki et moi, pendant que nous errions aux environs du jardin de Reichel, ne sachant où nous cacher. C'était affreux de contempler les débris en retraite de la grande armée, cette poignée de krakus et de cuirassiers, cet état-major qui entourait notre pauvre chef. Repoussant toutes les attaques, ils marchaient du côté du pont

sans savoir qu'il n'existait plus. L'infanterie ennemie les suivait baïonnette au canon, tirant sur eux; il y avait là les Russes, la landwehr prussienne et des cosaques, ils se frayaient un passage en massacrant tout ce qui se trouvait sur leur chemin. Nous pensions notre dernière heure arrivée.

« Le prince Poniatowski, voulant mettre un instant ses hommes à l'abri, entra dans le jardin de Reichel déjà jonché de cadavres; il y fut rejoint par le colonel Dobrzanski, de la division Dombrowski, avec trois canons. Les arbres du parc ne furent pas suffisants pour protéger notre chef, il fut contusionné au côté par un projectile qui le fit tomber sans connaissance dans les bras d'un de ses aides de camp. Enfin il revint à lui, on le pansa et on le hissa sur le meilleur des chevaux qui le suivaient, mais à peine pouvait-il se tenir en selle.

« Tous ses aides de camp, ainsi que Bronikowski, le suppliaient de rester et de se faire soigner sérieusement — c'est-à-dire de se laisser faire prisonnier, — et de céder son commandement. — Non, répondit-il d'une voix faible, et il ajouta ces mots devenus célèbres: « Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, je ne le rendrai qu'à Dieu! »

« A ce moment, survint un officier du génie, qui annonça au prince que le pont sur l'Elster avait sauté prématurément par suite d'un malentendu, mais qu'il connaissait un endroit où l'on pourrait facilement passer la rivière à gué. Tout le monde le suivit jusqu'au bord de l'Elster: à peine avait-on fait une quinzaine de pas sur la rive, que le prince s'écria: « Les voilà! ce sont eux! » en montrant un détachement ennemi qui barrait la route.

« Il fit tourner son cheval et entra dans la rivière, mais, affaibli par ses blessures, par la dernière surtout, il laissa flotter les rênes; le cheval atteignit l'autre rive sous une pluie de balles, mais la berge était presque à pic, la pluie l'avait rendue glissante; le cheval n'y put prendre pied, le prince tomba à l'eau et fut emporté par le courant. Il est probable qu'il avait perdu connaissance, car il venait de recevoir encore une blessure, la troisième de la journée, la cinquième depuis le commencement de la bataille de Leipsig, et il avait perdu beaucoup de sang. Le capitaine Bléchamps se jeta à l'eau pour essayer de le sauver encore une fois; il arriva à lui, et l'on vit le chevaleresque officier français reparaitre plus d'une fois à la surface avec le prince qu'il tenait par la taille, puis tous deux s'enfoncèrent et on ne les revit plus.

« Trois jours après cette scène dramatique, des pêcheurs retirèrent avec leurs crocs, près du barrage sur l'Elster, les deux victimes de ce funeste accident.

« — Ah! voilà un général français! » dirent quelques-uns d'entre eux.

« — Ce n'est pas un général français, répondit mon domestique qui se trouvait là, c'est notre chef bien-aimé, c'est le prince Joseph Poniatowski! »

« La nouvelle se répandit dans toute la ville comme un coup de foudre, tout le monde accourut, le colonel Kicki, moi, les autres Polonais. Le corps du prince avait été porté dans une pauvre maisonnette au bord de la rivière. Il n'était pas décomposé: sa figure calme, aussi belle que pendant sa vie, indiquait bien qu'il était déjà mort au moment où il avait glissé de son cheval: il avait seulement perdu sa perruque.

« Le prince Schwarzenberg, ancien camarade du prince, le fit enterrer avec les honneurs militaires dans le jardin de Reichel. C'est là que, neuf mois plus tard,

les troupes polonaises, en rentrant dans leur patrie, reprirent le corps de leur chef pour le ramener à Varsovie. ⁽¹⁾ »

La mort du prince Poniatowski était, pour les Polonais, la vraie fin de l'existence du duché de Varsovie. Tant qu'il vécut et conduisit au combat les dernières poignées de soldats de l'armée polonaise, le duché se personnifiait en lui; il le sentait, et c'est pour cela qu'ayant perdu tout espoir, il chercha une mort honorable. Persuadé que Dieu lui avait confié la garde de l'honneur polonais, il se présenta devant lui après avoir exécuté fidèlement cette mission.

Les résultats de la bataille de Leipsig, que l'on a appelée la bataille des nations, furent terribles. Les Français perdirent 60 à 70.000 hommes, tués, noyés, blessés ou prisonniers, 250 canons et 800 voitures des équipages, qui restèrent en arrière après l'explosion du pont de Lindenau; les pertes des alliés furent de 80.000 hommes. Les pertes des Polonais n'ont pas été données séparément, on sait seulement que la division Dombrowski perdit à elle seule 3.500 soldats. Quand le pont sauta, 250 officiers restés en arrière furent faits prisonniers; parmi eux se trouvaient les généraux Isidore Krasinski, Malachowski, Rautenstrauch, Étienne Grabowski, Uminski, les colonels Roman Soltyk et Bolesta, le lieutenant-colonel Rybinski et les aides de camp du prince Poniatowski, Kicki, Orsetti, Sierakowski, Wodzynski. Le roi de Saxe, les généraux Rozniecki, Kamieniecki, Estko étaient également au nombre des prisonniers.

Mais la perte la plus sensible pour l'armée, ce fut celle des garnisons qui se trouvaient dans les places de l'Elbe, de l'Oder et de la Vistule, et qui se trouvèrent bloquées et isolées de l'armée. Elles s'élevaient à peu près à 190.000 hommes, en grande partie vieux soldats.

A Dresde, il restait 30.000 hommes, parmi lesquels les restes de la légion de la Vistule et de la brigade de cavalerie Weyssenhoff, sous le commandement du maréchal Gouvion Saint-Cyr.

La garnison de Dantzig était de 28.000 hommes, et dans ce nombre les trois régiments polonais n^{os} 5, 10 et 11^e, sous le commandement du général Rapp.

A Magdebourg, 25.000 hommes, parmi lesquels les 4^e, 7^e et 9^e régiments d'infanterie polonais, qui s'étaient distingués en Espagne et sur la Bérézina.

A Hambourg, 40.000 hommes, avec le maréchal Davout; parmi eux, trois régiments de cavalerie polonaise commandés par le général Piotrowski.

(1) La gravure et l'image ont popularisé la mort du prince Poniatowski, mais toujours de la manière la moins conforme à la vérité. C'est ainsi qu'on représente le prince sautant dans l'Elster au grand galop de son cheval, et qu'une autre série de gravures représente les adieux du prince à sa femme et à ses enfants : or le prince n'a jamais été marié. Sa fin était assez belle pour qu'on n'eût pas besoin de la dramatiser davantage.

A Rendsbourg, le 17^e lanciers lithuanien du colonel Brzechwa.

A Torgau, 28.000 Français.

A Modlin, les 3.000 lithuaniens du général Chodkiewicz.

A Zamosc, avec le général Maurice Hauke, le 13^e régiment d'infanterie polonais, 3.000 hommes, du colonel Zymirski.

A Glogau, 8.000 Français.

A Stettin, 12.000 hommes, dont quelques troupes polonaises.

A Küstrin, 4.000 hommes.

A Würzburg, 2.000 hommes.

Partout il y avait une excellente artillerie, des détachements de sapeurs et de soldats du génie.

Toutes ces forteresses, séparées de la France et de l'armée, tombèrent les unes après les autres au pouvoir des alliés; la place de Hambourg seule résista jusqu'à la conclusion de la paix.

A Dresde, le maréchal Saint-Cyr, après avoir essayé le 17 octobre une grande sortie, dut rentrer dans la ville devant la menace des corps de Chasteller et de Kleinau; ce dernier était arrivé devant Dresde le 26. Le 11 novembre, la place capitula, et malgré les termes d'une convention qui fut violée par les alliés, la garnison entière (1.800 officiers, 33.000 hommes), fut faite prisonnière et internée en Autriche.

Dantzic dut capituler le 21 novembre après 26 jours de tranchée ouverte et après avoir résisté de la manière la plus vigoureuse. Le général Rapp et les Français de la garnison furent transportés en Russie; les Wurtembergeois, Bavaois et Polonais qui se trouvaient dans la place furent renvoyés dans leurs foyers.

Stettin se rendit le même jour, Torgau un mois plus tard, le 26 décembre. Zamosc et Modlin, après avoir fait tout leur devoir, capitulèrent le 22 et le 25 décembre, et leurs garnisons furent emmenées en captivité. Il ne resta que Hambourg, qui tint jusqu'à la paix.

Des 300.000 hommes avec lesquels Napoléon avait fait la campagne de Saxe, il en sortit à peine 100.000 de Leipsig; sur ce nombre, 70.000 seulement avaient conservé leurs armes, les autres les avaient jetées et se trouvaient dans le même état de désorganisation que les traînards de la Grande Armée à leur retour de Russie.

Le point de rendez-vous fixé aux troupes françaises était Lindenau, où se trouvait le quartier général de l'Empereur; les troupes polonaises devaient se réunir à Plöegwitz, sur la route de Lützen. C'est là que se concentrèrent

les restes du 8^e corps et les débris de la division Dombrowski : l'ensemble s'élevait à 9.000 hommes, dont 6.000 d'infanterie et 3.000 cavaliers, avec 6 batteries; cinq avaient traversé l'Elster avec le 8^e corps, la batterie légère du capitaine Konarski et les batteries à pied des capitaines Radziszewski, Pietka, Chojnacki et Bojarski; la sixième batterie, capitaine Szubert, venait du corps de Dombrowski : toutes avaient leurs 6 pièces, les mêmes qui avaient fait la campagne de 1812. Il y avait aussi un détachement du génie.

En somme, le corps polonais, quoique réduit de moitié, conservait encore son organisation; mais il n'avait plus de chef, et il avait perdu tout espoir de reconquérir sa patrie, cet espoir qui depuis si longtemps avait soutenu tous les Polonais, aussi bien sous le soleil brûlant de l'Espagne qu'au milieu des neiges de la Russie. Aussi l'anarchie se glissa-t-elle bientôt dans les rangs des soldats, comme aussi parmi les officiers. La nouvelle de la mort du prince Poniatowski avait été connue le jour même, apportée par tous ceux, Polonais ou non, qui avaient traversé l'Elster à la nage à côté de lui; à Plægwitz, tous la connaissaient. Dès leur arrivée, les officiers se réunirent pour se faire part de cette triste nouvelle et discuter sur l'avenir: cette réunion ne tarda pas à devenir une véritable assemblée où l'on parla de ce que l'on devait faire. Les uns pensaient que les Polonais n'avaient plus qu'à retourner dans leurs foyers: après tant d'inutiles sacrifices, tant de déceptions, ce serait une folie de lutter jusqu'au dernier homme pour sauver Napoléon. Et celui-ci, qu'allait-il faire des Polonais? les incorporer dans ses troupes, quoiqu'ils appartenissent à leur patrie et non à lui? D'autres repoussaient ces propositions et s'en indignaient au nom de l'honneur militaire... On reprochait aussi à l'Empereur d'avoir fait sauter le pont de Lindenau et d'avoir sacrifié Poniatowski, Macdonald, Lauriston et Reynier pour sauver le reste de l'armée, reproche, d'ailleurs, complètement injuste, car l'explosion résultait d'un malentendu, duquel l'Empereur ne pouvait être rendu responsable.

L'ordre de se mettre en marche vint interrompre ces discours. Dombrowski d'une part, Sokolnicki de l'autre, expliquèrent aux officiers que le moment était mal choisi pour abandonner Napoléon; actuellement ce serait une trahison encore plus odieuse que celle des Saxons et des autres troupes allemandes; le résultat immédiat en serait de les faire tomber aux mains de l'ennemi, car les cosaques n'étaient qu'à quelques lieues de Plægwitz, et les alliés seraient avant la nuit sur la rive gauche de l'Elster à la poursuite des Français. Les observations des généraux ramenèrent le calme parmi les officiers, qui retournèrent à leur poste, et le corps polonais quitta Plægwitz avant la nuit pour aller camper à Markranstadt, près de la route de Pegau.

Napoléon passa également la nuit à Markranstadt et en partit le lendemain dès l'aube, devançant l'armée pour se rendre à Weissenfels. En route, devant le défilé de Poserna, il rencontra un groupe important d'officiers français qui avaient traversé l'Elster à la nage et l'attendaient au passage. Il descendit de voiture et se fit donner par eux des renseignements sur ce qui s'était passé après la catastrophe du pont de Lindenau. Parmi ses officiers se trouvait le général polonais Krukowiecki, qui lui apprit la mort du prince Poniatowski.

Krukowiecki, qui commandait la cavalerie de Dombrowski, détestait ce dernier comme d'ailleurs tous ses supérieurs. Après avoir traversé le pont de l'Elster avec sa division, il emmena sa brigade de cavalerie et le régiment de krakus, et se rendit à Lützen dans l'espoir d'y rencontrer l'Empereur. Ne le trouvant pas, il s'attacha au groupe d'officiers qui attendaient l'Empereur et le rencontrèrent en effet le 20 octobre. Le but de Krukowiecki n'était pas seulement d'annoncer la mort de Poniatowski, il avait un autre dessein : il se donna comme délégué de l'armée polonaise, dont le désir était, d'après lui, d'avoir pour chef le prince Antoine Sulkowski, quoique ni les Polonais, ni le prince n'eussent jamais pensé à cette nomination. L'Empereur, ne soupçonnant pas qu'un général polonais fût capable d'un mensonge, et désireux de plaire aux Polonais, écarta aussitôt l'idée de leur donner pour chef le général Dombrowski, qui en était le plus digne à tous égards, et envoya un de ses aides de camp annoncer au général Sulkowski qu'il le mettait à la tête de l'armée polonaise.

Cette nomination fut assez mal accueillie par les Polonais, qui rendaient justice à Dombrowski et auraient voulu l'avoir pour chef ; mais ce mécontentement ne se manifesta que plus tard à Erfurt. Pour le moment, il n'y avait pas à discuter ; on marchait au milieu des ennemis qui poursuivaient l'armée de toutes parts.

L'Empereur avait devancé l'armée pour diriger en personne son passage sur la Saale à Weissenfels, et assurer sa retraite. Weissenfels, qui avait été entre les mains du général Giulay, lui avait été enlevée par le maréchal Mortier avec la jeune garde et par le général Bertrand. La ville avait été prise ainsi que son pont, mais Giulay restait à proximité, soutenu par des nuées de cosaques ; en outre York et la division prussienne sous ses ordres avaient traversé l'Elster le 19 octobre au nord de Leipzig, Blücher l'avait traversée le lendemain au sud. Mortier et Bertrand, apprenant que l'Empereur arrivait à Weissenfels, occupèrent le défilé de Kosen et la ville de Fribourg, dont le pont de pierre fut doublé d'un pont en bois sur l'Unstrutt. Le passage de l'armée se fit heureusement, et Gourgaud fit brûler les ponts derrière elle. L'Empereur passa par Ekartsberg et arriva le 23 sans rencontrer d'obstacles à

Erfurt, où l'armée put prendre deux jours de repos. Elle se renforça à Erfurt de 9 à 10.000 hommes des bataillons et escadrons de marche, et trouva dans la ville des magasins de vivres, d'habillement et de chaussures, et des munitions pour les 500 pièces d'artillerie qui lui restaient ; mais on ne trouva dans les arsenaux que 8.000 fusils, insuffisants pour armer les 40.000 hommes sans armes qui suivaient l'armée. L'Empereur dicta à Erfurt le bulletin annonçant la bataille de Leipsig et la mort de Poniatowski, et envoya à Paris des instructions pour ses ministres. En même temps il fit distribuer aux Polonais, comme encouragement et en récompense de leurs services, 150 croix de la Légion d'honneur ; Krukowiecki réussit à se faire donner la croix de commandeur qu'aucun général polonais ne possédait, Dombrowski excepté. C'est aussi à Erfurt que le prince Sulkowski reçut sa nomination officielle de commandant en chef de l'armée polonaise.

Toujours incertains sur ce qu'ils devaient faire, les officiers de cette armée tinrent à Erfurt une grande réunion ; ils étaient plus de 500 de tous grades, généraux et sous-lieutenants, officiers de troupes ou officiers dont les troupes avaient disparu ; ces derniers, ne voulant pas quitter le drapeau national tant que la guerre durerait, s'étaient rattachés au corps polonais et à la division Dombrowski. La question qui les agitait et qui tenait au cœur de tous, officiers et soldats, question qui passait avant toute question de discipline et de devoir militaire, était la suivante. L'armée polonaise n'était pas une armée de mercenaires ; son souverain, le roi de Saxe, duc de Varsovie, était prisonnier. Personne ne s'était engagé à servir les intérêts de Napoléon : tous avaient combattu avec héroïsme pour soutenir la cause de la patrie, mais Napoléon n'avait pas reconstitué la Pologne quand il pouvait le faire, à Wilna, à Witebsk, à Smolensk... Maintenant il ne pouvait plus rien, pas même conserver ce duché de Varsovie qu'il avait créé. Les Polonais avaient assez affirmé leur dévouement et leur fidélité à l'Empereur en le suivant depuis Leipsig, sans aucun espoir pour eux de reconquérir leur patrie.

La sagesse du nouveau chef de l'armée vint calmer la tempête. Sulkowski, qui s'était distingué en Espagne avec trois régiments d'infanterie du duché, était peu connu du reste de l'armée et peu populaire, mais on le savait incapable de faire quoi que ce fût de douteux. Il entra dans le cercle des officiers, qui firent silence à sa vue, et leur parla avec dignité et patriotisme. Il leur représenta la honte qui s'attacherait à eux s'ils abandonnaient Napoléon dans l'adversité, au milieu des ennemis qui l'entouraient, avant qu'il eût pu s'échapper de leurs mains.

Ces paroles firent impression sur tous : cependant une minorité, parmi

laquelle Krukowiecki se faisait remarquer par son insistance, fit observer que les Polonais ne devaient dépendre que du roi de Saxe, leur souverain, qui était aussi malheureux que Napoléon ; d'autres allèrent jusqu'à proposer de traiter directement avec l'empereur de Russie.

Pour calmer tout le monde, le prince Sulkowski fit la promesse solennelle, en engageant sa parole d'honneur, qu'il ne conduirait l'armée polonaise que jusqu'au Rhin, qu'il ne passerait pas le fleuve, mais que jusque là il partagerait la bonne et la mauvaise fortune de l'Empereur. Il ajouta avec force qu'avant de quitter Napoléon sur le Rhin, l'honneur ordonnait aux Polonais de lui demander leur congé, vu qu'il ne pouvait plus être question de reconstituer la Pologne. Ces conclusions furent acceptées à l'unanimité.

Aussitôt après, Sulkowski, ne pouvant approcher de l'Empereur qui était trop occupé, alla trouver Murat et le pria de lui servir d'intermédiaire pour qu'il prît en considération la demande des Polonais. Murat fit la commission, mais n'eut pas le temps d'apporter la réponse, car il repartit presque immédiatement pour son royaume de Naples.

D'Erfurt, Napoléon continua sa marche rétrograde ; il arriva à Eisenach le 26, puis entra dans les défilés de la Thuringe, toujours harcelé par les cosaques et par l'avant-garde de Blücher qu'il fut obligé de repousser à Hunefeld. Arrivé à Schlüchtern, il apprit par le maréchal Kellermann, qui commandait à Francfort, qu'une armée austro-bavaroise de 60.000 hommes s'approchait de Hanau pour lui couper la route de Mayence, et que des chasseurs à pied et de la cavalerie légère y étaient déjà arrivés : Blücher suivait toujours les traces de l'armée et Schwarzenberg n'était pas loin.

Dans cette situation si dangereuse pour lui, Napoléon sentit combien pouvait encore lui être utile le corps polonais, réduit à 6.000 hommes, mais toujours brave et fidèle, et qui allait l'abandonner en arrivant au Rhin. Le 27 octobre, il fit réunir les Polonais à Schlüchtern pour une revue, puis, après être passé devant leur front, il rassembla les officiers et leur adressa l'allocution suivante :⁽¹⁾

« Dites-moi, braves Polonais, où pensez donc vous rendre ? On m'a parlé de vos projets. Comme empereur, comme général, je n'ai rien à vous reprocher jusqu'ici ; vous avez rempli avec honneur vos engagements, vous ne voulez pas m'abandonner sans me prévenir, et vous avez promis de m'accompagner jusqu'au Rhin. Je vais vous donner de bons conseils. Si vous retournez près de votre roi,

(1) Cette allocution est rapportée dans les termes ci-dessus par Antoine Ostrowski, d'après son frère Thadée qui se trouvait près de l'Empereur et ne perdit pas une parole. Thadée Ostrowski devint aide de camp du prince Antoine Sulkowski.

que peut-il faire pour vous ? Il n'a probablement pas d'abri pour lui-même... Je vous l'ai donné pour souverain, car les souverains voisins n'ont pas voulu en accepter un autre... Oui... j'ai été obligé de vous donner pour duc un Allemand, pour ne pas provoquer la jalousie de vos ennemis ; c'est un excellent homme et mon ami, et j'étais sûr qu'en régnant sur vous, il ne serait que l'exécuteur de ma volonté. Je regrette de ne m'être pas proclamé moi-même votre duc. — Quant à vous, vous êtes libres de retourner dans votre pays. Mais qu'y trouverez-vous?... Les Russes et les Prussiens, qui ne désirent que vous humilier. Si vous restez avec moi, les quelques milliers de braves que vous êtes ne feront pas grande différence pour moi. Si vous m'abandonnez, cela n'aura aucune influence sur mon sort... Mais souvenez-vous, et craignez que vos frères et vos descendants ne vous reprochent d'avoir empêché par votre faute la reconstitution de la Pologne. Quand je me trouverai sur le Rhin, je serai plus près de la Vistule que lorsque j'étais sur l'Elbe. Quand les Français verront leur patrie menacée, des millions de défenseurs surgiront. Voulez-vous imiter les princes allemands qui m'ont trahi et abandonné et dont chacun, l'un après l'autre, se jette sur moi comme l'âne sur le lion malade ? (Ici Napoléon jura comme à la caserne.) Si vous m'abandonnez, vous m'ôtez le droit de plaider votre cause. Malgré les malheurs que j'ai subis, je suis encore le plus puissant des souverains, et je pourrai prendre votre parti avec d'autant plus de succès que l'existence du duché de Varsovie est garantie par des traités que des traités nouveaux ne détruiront pas : personne n'a le droit de contester votre existence. Dans le cas le plus malheureux, si j'étais obligé de vous sacrifier, je n'oublierai jamais de prendre pour vous toutes les garanties dans les prochains pourparlers pour la paix. Vous retournerez alors dans vos foyers avec tranquillité et avec honneur ; aujourd'hui vous n'y rentreriez que la tête basse... Il peut se produire des événements qui changeront subitement la face des choses. Qui sait si vous n'entrerez pas bientôt en Pologne l'arme au bras ? J'ai toujours eu la pensée de reconstituer la Pologne. Regardez et lisez le *Moniteur*, vous serez convaincus que j'ai marchandé la Galicie à l'Autriche en échange des provinces illyriennes. Si je n'avais pas eu à cœur vos intérêts, j'aurais conclu la paix à Dresde ! Et vous, si vous aviez fait plus d'efforts lorsque j'étais à Moscou, si votre diète avait ordonné le « pospolite », si 40.000 cavaliers polonais étaient venus couvrir ma retraite, j'aurais pu hiverner chez vous et la Pologne serait rétablie ! »

Ce reproche était injuste, et le lieutenant-colonel Arthur Potocki, ancien aide de camp du prince Poniatowski, ne put l'entendre sans émotion ; il répondit vivement à l'Empereur :

« — Sire, vous avez toujours arrêté les élans de la nation polonaise. Lorsque nous vous donnions tout, vous exigiez encore davantage ; nos sacrifices ne vous ont jamais suffi. Et qu'avez-vous répondu à la Confédération de la Pologne et de la Lithuanie?... Les paroles les plus indifférentes, qui ont plongé dans la tristesse la nation tout entière. »

Napoléon se troubla, fit tomber sur l'abbé de Pradt les échecs des efforts de la Confédération, et justifia son indifférence apparente pour la cause polonaise par la nécessité de conserver l'amitié de l'Autriche. Il avoua enfin

qu'il avait commis des fautes à l'égard de la Pologne et promit de les réparer autant qu'il serait en son pouvoir.

« — Et maintenant, ajouta-t-il, je vous le demande, m'abandonnez-vous? »

Émus, les officiers commencèrent à hésiter; l'un d'eux demanda à l'Empereur comment il considérerait le corps polonais.

« — Je vous regarderai, dit Napoléon, comme les troupes du duché de Varsovie, comme des troupes alliées, comme les représentants de votre nation! Vous aurez vos relations avec mon ministre des Affaires étrangères! »

A ces mots, le général Tolinski, le premier, puis tous les officiers, s'écrièrent :

« Niech zyje Cesarz! Umierajmy za niego!! »

(Vive l'Empereur! Mourons pour lui!!)

Seul le général en chef de l'armée polonaise, le prince Sulkowski, lié par sa parole d'honneur, donna sa démission, au grand mécontentement de Napoléon. L'Empereur se décida alors à le remplacer par le meilleur des généraux polonais, le créateur de la légion italique, le général Jean-Henri Dombrowski, et, s'apercevant que celui-ci accueillait assez froidement ce haut commandement qui lui arrivait si tard, il lui affirma qu'il ne voyait dans le corps polonais actuel que des cadres pour la formation prochaine de régiments nationaux, qui seraient créés lorsqu'il reviendrait sur la Vistule.

Le lendemain, 29 octobre, en se rendant à Hanau à la rencontre de l'armée austro-bavaroise, Napoléon invita le nouveau chef des Polonais à l'accompagner dans sa voiture. Chemin faisant, jusqu'à la première étape, à Langen-Sebold, il développa devant lui ses projets pour l'organisation du corps polonais.

Le 30 octobre fut livrée la bataille de Hanau, la dernière victoire de Napoléon sur la rive allemande du Rhin. Les Polonais n'eurent pas un rôle important à y jouer : le régiment d'infanterie de J. Szymanowski eut à repousser plusieurs charges de la cavalerie bavaroise; les cheveu-légers polonais de la garde mirent en déroute les cuirassiers bavarois; la batterie du capitaine Pietka contribua par son feu à arrêter l'attaque de l'infanterie bavaroise sur l'artillerie de la garde. Le reste du corps polonais se borna, étant en observation, à tenir en échec les cosaques de Platow, de Tchernischeff et d'Orloff-Denisoff.

La victoire de Hanau ouvrait à l'Empereur la route de Mayence; il y arriva le 2 novembre, puis repartit le 7 pour Paris. Le 3 novembre, les Polonais étaient entrés sur le sol de la France, sans but, sans espoir, uniquement pour

défendre l'Empereur qui avait su exalter leurs sentiments de devoir et de fidélité.

La réorganisation des troupes polonaises devait être l'un de ses premiers soucis. Il savait que les Polonais sont nés cavaliers, et il avait déjà commencé à mettre à cheval les fantassins pour en faire des lanciers et des *krakus*. Une fois en France, où il avait à sa disposition un assez grand nombre de chevaux, il voulut compléter cette transformation. De tout le corps polonais, qui comptait 6 à 7.000 hommes, il ne laissa qu'un bataillon sous le commandement de Skrzynecki, le reste devant être transformé en cavalerie; mais le général Flahaut, aide de camp de l'Empereur, reçut l'ordre de rassembler les nombreux détachements polonais disséminés dans tous les corps pour en former deux régiments d'infanterie polonaise.

La ville de Sedan, où le dépôt de la légion de la Vistule avait été installé pendant plusieurs années, fut choisie pour siège de cette organisation, et Dombrowski y fut envoyé de Mayence : le 6 novembre, le général Falkowski y fut également envoyé pour remplir les fonctions de chef d'état-major du 8^e corps (polonais).

Par décret du 18 décembre 1813, l'armée polonaise fut réorganisée comme il suit :

1^o Deux régiments de lanciers, chaque régiment de quatre compagnies de 125 hommes. — État-major de chaque régiment : un colonel commandant, un colonel en second, deux chefs d'escadrons, etc. — Compagnies, un capitaine, un lieutenant, deux sous-lieutenants, etc.

2^o Un régiment d'éclaireurs de six escadrons, chacun de 250 hommes. — Le régiment de *krakus* prenait le nom d'éclaireurs et formait le fonds de ce régiment, qui devait être porté à dix escadrons, s'il y avait suffisamment d'hommes ⁽¹⁾.

3^o Un régiment de la Vistule de deux bataillons d'infanterie organisés comme l'infanterie française. Chacun à six compagnies.

4^o Une batterie d'artillerie à cheval attachée à la cavalerie.

5^o Quatre compagnies d'artillerie à pied.

6^o Une compagnie de sapeurs.

Ces troupes, formant 4.680 hommes, payées par le département de la guerre à partir du 1^{er} janvier 1814, jouissaient du même traitement et de la même solde que les troupes françaises.

Le dépôt général, commun à toutes les troupes polonaises, se trouvait à Sedan, sous les ordres du général Dombrowski.

(1) Ce régiment ne fut jamais constitué au complet.

Tous les officiers polonais non employés dans ces nouvelles formations, pouvaient, sur leur demande, passer avec leur grade dans l'armée française.

En même temps, le régiment des cheveu-légers lanciers polonais fut remis au complet.

Les officiers polonais de tous grades en excédent s'étaient formés à Mayence en quatre compagnies d'honneur, sous le commandement du général Woyczynski, le vaillant défenseur de Thorn en 1809; ils étaient plus de 400. Mais Napoléon ignora sans doute leur existence, car il ne les employa pas ⁽¹⁾.

L'activité de Dombrowski ne se borna pas là : il organisa encore, pendant un temps très court, deux régiments de cavalerie régulière (dont un de grenadiers à cheval sous les ordres du colonel Brzezanski) et un régiment de krakus dont le chef fut le colonel Dwernicki. Mais, pendant que le vieux chef de l'armée polonaise s'occupait ardemment de ces formations, il apprit qu'on créait des dépôts pour les régiments polonais à Tours, où fut appelé le général Sierawski, à Soissons, en Normandie et à Versailles. Dombrowski s'aperçut que, malgré les promesses qu'il leur avait faites à Schlüchtern, Napoléon trompait encore une fois les Polonais et voulait les incorporer dans l'armée française. Il courut à Paris, où se trouvaient les ministres du duché de Varsovie, et notamment le général Wielhorski, ministre de la Guerre; il se rendit avec ce dernier chez le ministre de la Guerre français, le général Clarke, qui ne put lui cacher qu'il avait préparé, par ordre de l'Empereur, un décret qui disséminait les régiments polonais parmi les corps et les divisions français et qu'il allait porter ce décret à la signature.

Dombrowski et Wielhorski protestèrent vivement en rappelant les promesses sur la foi desquelles les Polonais avaient traversé le Rhin et pénétré en France. Néanmoins, ils ne purent obtenir que tous les régiments polonais fussent réunis en un corps unique : tout au plus leur fut-il assuré que chaque régiment conserverait son autonomie. Ayant dès lors perdu toute confiance dans la parole

(1) Fredro raconte que ces compagnies d'honneur auraient été formées à Dresde en 1813. « Je me rendis à Dresde, dit-il... Je cherchai à rentrer dans mon régiment, mais les effectifs de l'armée polonaise étaient si réduits qu'il y avait plus d'officiers qu'il n'était nécessaire. On réunit les officiers en excédent sous le commandement des généraux N... et Niesolowski pour en former un corps appelé, je ne sais pourquoi, « gardes d'honneur ». Notre quartier se trouvait dans un petit village près de Gorlitz... Les campagnes de 1813 et de 1814 n'épuisèrent pas le corps d'officiers dont je viens de parler. La plupart d'entre eux se rendit plus tard à Sedan et y resta jusqu'à la fin de la guerre, puis, après l'abdication de Napoléon, se réunit à Saint-Denis aux débris de l'armée polonaise. »

(Souvenirs militaires.)

D'après les renseignements donnés par M. Martinien, en 1813, le général Niesolowski organisa à Varsovie, sous le général Woyczynski, la 1^{re} compagnie de gardes d'honneur polonais; la 2^e compagnie, où le général Grabinski fit la campagne de Saxe comme lieutenant, fut commandée après Leipsig par le général Niemojewski. Le 1^{er} mars 1814, le général Sokolnicki prit à Versailles le commandement de la 3^e compagnie, et le général Krukowiecki celui de la 4^e. C'est avec cette 3^e compagnie que Sokolnicki prit part à la défense de Paris, le 29 et 30 mars, aux Buttes-Chaumont.

de Napoléon, Dombrowski envoya sa démission, pour cause de santé, et demanda à être remplacé par le général Pac, qui était bien vu de l'Empereur.

Lorsque le général Pac prit son nouveau commandement, le corps polonais était réduit à une brigade, dont le colonel d'artillerie Redel fut le chef d'état-major.

De toute l'infanterie, on fit un régiment à deux bataillons, sous le nom de la Vistule; ce régiment, de 1.600 hommes, fut commandé par le colonel Kosinski.

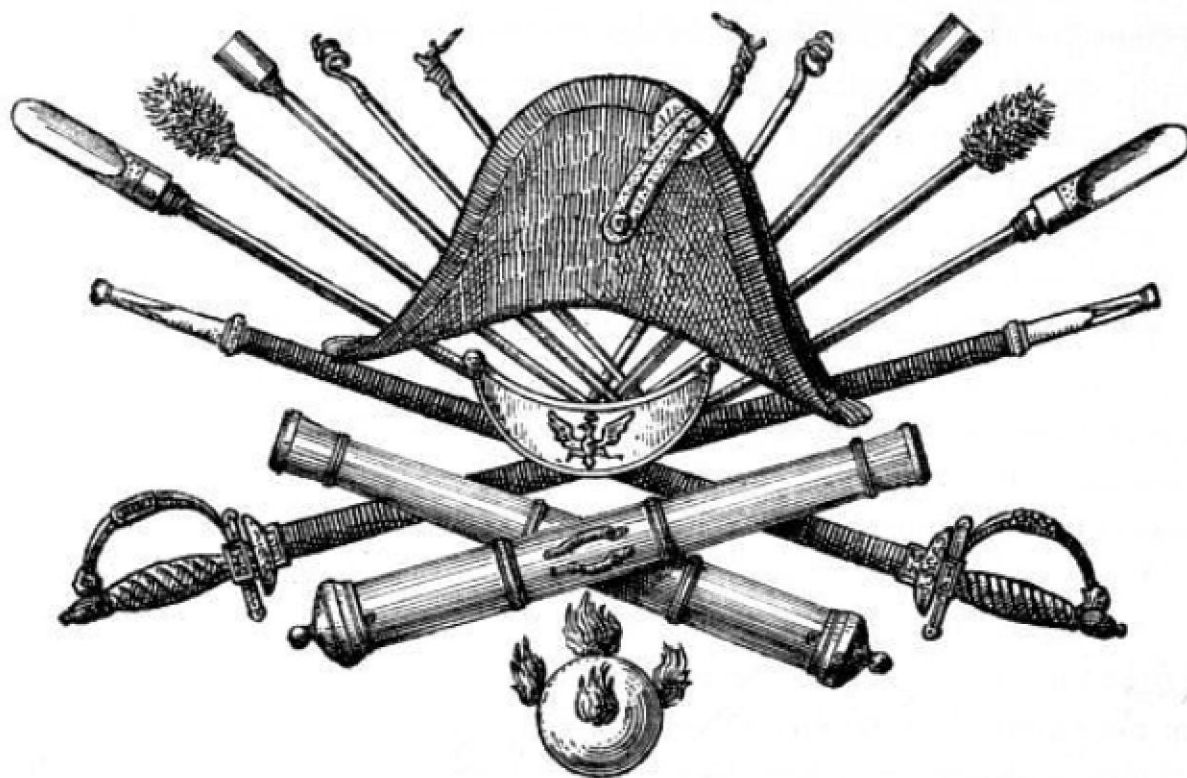
La cavalerie forma deux régiments de lanciers, en laissant intacts les *krakus* du colonel Oborski (800 chevaux), le 7^e lanciers (lanciers de la Vistule), et les cheveu-légers de la garde. De toute l'artillerie, on forma une batterie à pied et une à cheval. De 22.000 hommes, les Polonais étaient réduits à 4.000.

Il restait quelques centaines d'officiers sans troupes, qu'on forma en compagnies d'honneur.

Les régiments de cavalerie furent envoyés dans les villes françaises de l'est pour y tenir garnison, de manière à ce que chaque maréchal ou commandant de division pût avoir rapidement à sa disposition des lanciers ou des *krakus*. Ces derniers, pourvus d'un équipement moins lourd et montés sur des chevaux plus légers, furent employés comme éclaireurs à la surveillance des camps; ils assuraient la tranquillité des troupes françaises pendant la nuit, car ils étaient la terreur des cosaques. Les lanciers de la nouvelle cavalerie polonaise, formée d'anciens fantassins, firent pendant un certain temps le service d'escadrons de marche, suivant les appels que leur faisaient les généraux français.

Il est difficile de rapporter les actions auxquelles prirent part les cavaliers polonais pendant cette période: les rapports officiels n'existent pas, il n'y eut pas de « bulletins » publiés à ce moment. Cependant, la réputation du soldat et de l'officier polonais était si bien établie que chaque chef de corps ou de détachement en voulait avoir avec lui. Bien des officiers furent attachés à des états-majors; d'autres entrèrent dans l'armée au titre français, mais en nombre restreint, car ils consentaient difficilement à quitter la cocarde polonaise pour les couleurs françaises; il leur semblait ainsi abdiquer en quelque sorte leur nationalité.

C'est ainsi que se passa la période de calme relatif qui précéda le commencement des opérations de la campagne de 1814.



CHAPITRE IX

1814 — CAMPAGNE DE FRANCE

Ainsi qu'on l'a vu, après la retraite de Leipsig, l'armée française était rentrée sur le Rhin dans un état déplorable. A peine restait-il à l'Empereur 60.000 hommes en armes à opposer aux 300.000 soldats des puissances alliées, qui avaient derrière cette armée de première ligne plus de 600.000 hommes de réserve en Allemagne et dans le duché de Varsovie. Cette malheureuse retraite privait l'armée française des 190.000 hommes laissés dans les places de l'Allemagne, entre le Rhin et la Vistule, et sur lesquels il y avait 10.000 Polonais; en outre, la situation de l'Espagne forçait d'y immobiliser 90.000 hommes des meilleurs régiments de l'armée.

Toutefois, malgré leur énorme supériorité numérique, les alliés s'arrêtèrent en arrivant sur le Rhin, craignant peut-être en le franchissant de provoquer contre eux une insurrection générale, comme cela s'était produit en 1792. Ils

auraient voulu, l'Autriche en particulier, signer avec l'Empereur une paix avantageuse, qui mit fin d'une manière certaine aux guerres qui désolaient l'Europe depuis si longtemps. Mais Napoléon refusant de souscrire aux conditions qu'on lui proposait, les alliés franchirent le Rhin et entrèrent en France à la fin du mois de décembre 1813, envahissant la Lorraine, l'Alsace et la Franche-Comté; les troupes françaises, trop faibles et en voie de réorganisation, se retirèrent devant eux.

L'histoire de la campagne de 1814 ne saurait trouver place ici : c'est une campagne purement française; les troupes polonaises, disséminées dans les corps français, ne formaient plus une véritable armée polonaise, elles ne se battaient plus pour le relèvement de leur patrie, mais uniquement pour l'honneur et par dévouement à la personne de Napoléon.

Nous n'indiquerons donc que très sommairement les grandes lignes des opérations des armées pendant la campagne de France de 1814, en insistant plus particulièrement sur les combats où les Polonais purent se distinguer et donner les preuves de leur habituelle valeur.

Le 25 janvier 1814, Napoléon quitta Paris pour Châlons, où il arriva le même soir pour prendre la direction des opérations. Il donna aussitôt ses ordres pour faire occuper les passages de la Marne, de l'Aube et de la Seine pour les interdire aux alliés. Le lendemain, il donna l'ordre au maréchal Victor d'aller chasser l'ennemi de Saint-Dizier; cet ordre fut exécuté avec vigueur; dans ce combat, le 1^{er} régiment de grenadiers à cheval polonais, avec son colonel Brzezanski, rompit et culbuta deux régiments russes, l'un de cuirassiers, l'autre de hussards, et leur enleva les canons qu'ils avaient avec eux.

De Saint-Dizier, Napoléon se porta sur Brienne, où se trouvait Blücher, avec les corps de Ney et de Victor et la cavalerie. Une sanglante bataille s'engagea le 29 près de la ville et dans la ville même. Blücher fut repoussé et faillit même être fait prisonnier; mais, à 10 heures du soir, il fit un retour offensif et exécuta une attaque furieuse contre le château, qui fut pris et repris plusieurs fois, en dernier lieu par la brigade polonaise du général Pac. Tout était terminé à 11 heures du soir, mais il régnait une telle confusion qu'on ne se reconnaissait plus de part et d'autre. En regagnant son bivouac, Napoléon fut assailli et entouré par une bande de cosaques, et ne dut son salut qu'à son escorte de chevau-légers polonais de la garde, qui l'empêchèrent d'être enlevé.

Le lendemain, Blücher se mit en retraite sur la route de Bar-sur-Aube, et se porta sur la Rothière, où s'engagea, le 1^{er} février, une bataille des plus vives. Après avoir d'abord remporté l'avantage au commencement de la journée, Napoléon dut se replier sous les attaques furieuses de l'ennemi, qui amenait

contre lui des forces de trois à quatre fois supérieures aux siennes ; il profita de la nuit pour traverser l'Aube et se retirer sur Troyes. Il arriva dans cette ville le 3 février et y resta jusqu'au 8.

Le plan des alliés consistait à refouler l'armée française sur Paris, en la débordant tantôt sur sa droite, tantôt sur sa gauche, pour l'accabler ensuite sous le nombre. Dans ce but, Blücher devait rallier successivement les corps de York, de Langeron et de Kleist, ce qui lui donnerait 60.000 hommes, et refouler Macdonald sur Châlons, Meaux et Paris, tandis que Schwarzenberg suivrait Napoléon pendant sa retraite.

Les deux armées alliées, celle de Blücher et celle de Schwarzenberg avaient entre elles un grand intervalle. Napoléon résolut d'en profiter pour essayer d'accabler Blücher avant qu'il pût être secouru. En conséquence il marche sur Champaubert où, le 10 février, il anéantit le corps russe d'Olsouwieff; le 11, à Montmirail, le général Sacken perd 8.000 hommes sur 20.000; le 12, à Château-Thierry, le corps d'York est culbuté; enfin, le 14, le combat de Vauchamps fait perdre à Blücher lui-même 9 à 10.000 hommes. Ainsi, en cinq jours, l'armée de Silésie avait perdu la moitié de son effectif, une immense quantité d'artillerie et de drapeaux.

Cependant l'armée de Bohême, celle de Schwarzenberg, avançait toujours sur la Seine, vers Fontainebleau. L'Empereur se jette sur son flanc; le 17 février, il bat à Mormant Pahlen et l'avant-garde de Wittgenstein; en même temps le maréchal Victor refoule et massacre à Villeneuve les Bavaurois de de Wrède; le 18, le brillant combat de Montereau disperse les Wurtembergeois qui perdent plus de 7.000 hommes; peu s'en faut que le prince royal de Wurtemberg ne soit fait prisonnier. A la suite de ces échecs, l'armée de Bohême se retire vers Chaumont pour attendre des renforts. Napoléon marche à sa suite sur Troyes.

Pendant ce temps, Blücher avait rallié les troupes qui lui restaient, et avait été renforcé par les corps de Bülow et de Witzingerode. Il reprit l'offensive et se dirigea par Jouarre sur Soissons, sans pouvoir empêcher la jonction de Mortier et de Marmont, qui appelèrent l'Empereur à leur secours. Celui-ci se mit en marche le 28 février, et arriva le 2 mars à la Ferté-sous-Jouarre. Devant sa marche, Blücher se retirait sur l'Aisne, où il se trouvait dans la situation la plus critique, entouré, sans issue, quand la faiblesse du commandant de la place de Soissons lui livra le passage de l'Aisne, par la capitulation de la place.

Soissons était défendue par une garnison composée d'un bataillon de 700 hommes du régiment de la Vistule sous les ordres du colonel Kosinski, de 140 artilleurs et de 80 cavaliers; la place avait 20 canons. Son commandant était le général Moreau. L'assaut fut donné par une colonne russe que

Kosinski chargea avec 300 de ses hommes, repoussa et rejeta dans les faubourgs, puis dans la plaine; ce brave colonel fut blessé d'une balle. A la suite d'une nouvelle sommation de Blücher, accompagnée des menaces les plus terribles, le général Moreau, intimidé, réunit un conseil de guerre pour traiter de la reddition de la place; malgré les protestations énergiques de Kosinski et d'autres officiers, il capitula. Les troupes étaient exaspérées de cette faiblesse; les Polonais, dit un témoin, mordaient leurs fusils de rage et étaient près de se révolter et de se battre quand même.

Voulant à son tour s'assurer le passage de l'Aisne, Napoléon envoya Nansouty avec la cavalerie de la garde s'emparer du pont de Berry-au-Bac. Nansouty avait avec lui la brigade polonaise du général Pac, les cheveau-légers polonais de la garde du général Krasinski, et la 2^e division de la cavalerie de la garde. Le pont fut enlevé le 5 mars sur les cavaliers de Witzingerode; dans la nuit, les troupes françaises traversèrent le pont et vinrent se déployer en face de celles de Blücher. Dans cette affaire de Berry-au-Bac, les cheveau-légers firent prisonnier le général russe prince Gagarine, plusieurs officiers et quelques centaines d'hommes, et en renversèrent autant sous leurs lances. Le chef d'escadrons Skarzynski se fit surtout remarquer dans ces charges. L'Empereur reconnut la valeur des Polonais en leur distribuant vingt croix de la Légion d'honneur sur le champ de bataille.

Le 6, Napoléon fait attaquer les hauteurs de Craonne, où Blücher s'était établi; l'attaque échoue, mais elle est renouvelée le lendemain, plus violente et plus acharnée, avec 30.000 hommes seulement contre plus de 50.000. L'attaque est menée à droite par Victor, à gauche par Ney, au centre par Napoléon avec la garde; on prend pied sur le plateau de Craonne; Nansouty envoie sa cavalerie, lanciers polonais en tête, par les intervalles des bataillons, charger sur les carrés russes. Mais des forces de cavalerie supérieures ramènent la cavalerie française en arrière et jettent le désordre parmi les jeunes soldats de Ney. Napoléon envoie Grouchy avec le reste de la cavalerie remplir le vide laissé dans ses lignes par cette panique, en le faisant soutenir par la brigade Pac. Grouchy, renversé de son cheval par un coup de feu, tombe et est remplacé par le général Lafferrière: celui-ci est blessé à son tour. Le général Pac, épargné par les balles, prend alors le commandement et tient ferme avec le plus grand sang-froid jusqu'à ce que l'arrivée de la vieille garde et de masses d'artillerie vienne décider du sort de la bataille. Les troupes de Sacken, de Woronzoff et de Langeron sont refoulées, culbutées et poursuivies pendant deux lieues. Napoléon reste vainqueur, mais avec une perte de 7 à 8.000 hommes, bien lourde pour sa petite armée.

Les Polonais avaient beaucoup souffert; le colonel Siemiontkowski était grièvement blessé.

Il restait encore à chasser Blücher de la plaine de Laon et à reprendre cette ville à l'ennemi. La journée du 8 fut consacrée au repos pour donner à Marmont le temps d'arriver.

Le 9 au matin, Ney débouche dans la plaine, se déploie et enlève les faubourgs d'Ardon et de Semilly, au pied des hauteurs sur lesquelles s'élève la ville de Laon. Blücher reprend l'offensive et chasse à son tour des faubourgs les troupes françaises, qui allaient être coupées du reste de l'armée par l'infanterie russe, quand la garde et les cheveu-légers polonais attaquent les Russes, les rompent, et donnent aux troupes de Ney le temps de se rallier et de reprendre Ardon. Pendant le combat, la brigade polonaise subit de grosses pertes; le général Pac, la main brisée par un obus, est forcé de quitter l'armée. La lutte se prolonge jusqu'à la nuit, et l'on peut espérer un succès pour le lendemain; mais, pendant la nuit, Marmont, qui avait eu auparavant l'avantage sur Kleist et York, se laisse surprendre, et ses troupes sont mises en déroute; leur affolement est tel que les canonniers s'enfuient avec les attelages en abandonnant 40 canons et 120 caissons; 2.000 prisonniers restent aux mains de l'ennemi. La bataille recommence le lendemain 10, avec acharnement, mais Napoléon, reconnaissant son impuissance à déloger Blücher de Laon, se met en retraite dans la direction de Soissons. Ces trois journées du 7, du 9 et du 10 lui avaient coûté 12.000 hommes.

Le 12, le faible corps qui lui reste, réuni aux débris de celui de Marmont, réussit à accabler près de Reims le corps de Saint-Priest et le rejette au loin en lui faisant perdre 6.000 hommes sur 15.000 : Saint-Priest — un émigré français — reste parmi les morts.

Le régiment de la Vistule arrivait à ce moment, revenant de Soissons : l'Empereur lui distribua 30 croix de la Légion d'honneur pour le récompenser de sa brillante conduite pendant la défense de cette place.

Du 13 au 17, Napoléon reste à Reims pour faire reposer et pour réorganiser ses troupes, puis il se porte au-devant de l'armée de Bohême, en ralliant à son passage à Soissons, un assez fort détachement du régiment de la Vistule qui s'y trouvait encore. Le 19, il se jette sur Plancy avec sa cavalerie, en donnant rendez-vous à ses divers corps à Arcis-sur-Aube. Le lendemain, il se trouve sur la gauche de l'Aube avec 20.000 hommes, en face des 90.000 hommes de Schwarzenberg qui cherchait à s'opposer à la jonction de Macdonald avec le reste de l'armée.

Pour arriver à Arcis-sur-Aube, il avait fallu combattre à chaque pas.

Devant Arcis se trouvait l'armée bavaroise du général de Wrède, renforcée de la division autrichienne Frimont et des cosaques du général Kaiseroff. Le 20 mars, de Wrède devance Macdonald, traverse l'Aube, et vient attaquer la petite armée française, dont la cavalerie ne peut résister au choc des cosaques, bien plus nombreux qu'elle et soutenus par les hussards autrichiens. Les cheveu-légers de la garde s'enfuient, entraînant avec eux les dragons, tous arrivent ensemble en désordre à Arcis. Napoléon se précipite, l'épée à la main, pour rallier sa cavalerie et la ramener à l'ennemi, mais son cheval tombe blessé : l'Empereur était en grand danger de tomber aux mains des alliés, quand il se réfugie dans l'un des bataillons d'infanterie qui se trouvaient entre Arcis et le Grand-Torcy. C'était le bataillon polonais commandé par Jean Skrzynecki : celui-ci, avec beaucoup de présence d'esprit, forme son bataillon en carré, tient ferme sous les obus ; les Polonais reçoivent sur le mur de leurs baïonnettes trois charges de la cavalerie ennemie, et leurs feux l'arrêtent complètement. Ce premier choc amorti, Napoléon sort du carré, rallie sa cavalerie et la lance contre l'ennemi, qu'elle parvient à contenir. Pendant ce temps Ney soutenait au Grand-Torcy des assauts furieux, mais conservait sa position. Enfin, la vieille garde arrive avec Friant, la cavalerie culbute celles de Kaiseroff et de Frimont, et l'on atteint ainsi la fin du jour. C'était une victoire, puisque 20.000 hommes étaient restés maîtres du terrain contre 40.000, puis 90.000 ; néanmoins Napoléon se résolut à la retraite, et arriva à Vitry le 22, puis à Saint-Dizier le 23.

Mais les alliés avaient reconnu le dessein de Napoléon de marcher sur leurs communications ; en conséquence ils changèrent leur plan de campagne : ils marchèrent droit sur Paris, en laissant en arrière Witzingerode avec 10.000 cavaliers et quelques milliers de fantassins, pour surveiller Napoléon, le suivre pas à pas, et lui faire croire à la présence derrière lui de l'armée de Schwarzenberg. Marmont et Mortier essayèrent bien de s'opposer à cette marche en avant, mais leurs efforts furent vains, et, à la suite des combats de la Fère-Champenoise et de la Ferté-Gaucher, la route de Paris fut ouverte. Les deux maréchaux se retirèrent alors vers Paris et arrivèrent le 29 devant la ville, en même temps que le général Compans, qui avait recueilli sur son chemin les troupes en retraite.

Dès qu'on apprit à Paris l'approche de l'ennemi, dès le 28 au soir, le Conseil de régence se réunit et décida le départ pour Tours de l'Impératrice et du roi de Rome ; ils partirent le 29 avec les membres du Conseil de régence et les ministres, sous l'escorte de quelques centaines de cavaliers : il ne resta à Paris que Joseph-Napoléon et le ministre de la guerre, Clarke.

Dès l'aube du 30 mars, les tambours battaient dans tous les quartiers

de Paris pour appeler les troupes, les gardes nationales et les habitants à la défense de la capitale que les alliés allaient investir en formant un large demi-cercle sur la rive droite de la Seine.

Il y avait à Paris 15.000 soldats à peine, débris des troupes de Marmont et de Mortier, quelques réserves de la garde impériale commandées par le général Ornano, 4.000 recrues, 600 cavaliers restés au dépôt de Versailles, et parmi eux les *krakus* du colonel Dwernicki; enfin, 6 à 7.000 gardes nationaux, sous les ordres du maréchal Moncey, et dont la moitié à peine avaient des armes. L'artillerie se composait d'une cinquantaine de canons de l'artillerie à pied et de quelques pièces de position près des barrières; le service en était fait par 480 canonniers, vétérans et jeunes gens des écoles, en particulier de l'École polytechnique.

Mortier et Marmont défendaient les faubourgs, de Vincennes au faubourg Saint-Denis. Dès le matin du 30, Marmont délogea du plateau de Romainville le général russe Raïeffsky qui s'y était avancé. Schwarzenberg vint alors l'attaquer, sans grand résultat, jusqu'à ce que l'intervention de Blücher, vers 11 heures du matin, vint rendre la bataille générale et sanglante.

Joseph et Clarke dirigeaient la défense, des hauteurs de Montmartre; à l'approche des masses ennemies, ils prirent peur et s'enfuirent, en envoyant aux maréchaux pour seules instructions l'ordre de traiter avec l'ennemi quand ils ne pourraient plus se défendre.

Les faibles forces françaises défendirent en effet avec énergie l'entrée de la capitale; le petit nombre des Polonais qui se trouvaient encore dans la ville combattirent avec le même dévouement que s'il se fût agi de leur propre patrie. Le général Pac, que l'Empereur avait renvoyé à Paris pour soigner la blessure qu'il avait reçue à Laon, remonta à cheval, le bras en écharpe: il ramassa tout ce qu'il put de gardes nationaux et de cheveu-légers polonais sortis des hôpitaux, et avec l'aide du colonel Zajoncsek, il repoussa les Prussiens de la Villette. A la barrière de Clichy, le colonel Dwernicki et ses *krakus* chargèrent plusieurs fois les Prussiens et les mirent en désordre. D'un autre côté, entre Bagnolet et Montreuil, le général Sokolnicki se mit à la tête de 300 des canonniers improvisés qui servaient les pièces ⁽¹⁾ et foudroya à la dernière heure les régiments de Blücher qui pénétraient dans Paris...

Mais il était trop tard. Toutes les positions extérieures étaient enlevées... Marmont négociait déjà avec les alliés au sujet de la capitulation de Paris.

(1) D'après Bialkowski, l'artillerie polonaise joua un rôle actif dans la défense de Paris, sous le commandement de Walewski, et continua le feu sur les alliés jusqu'aux dernières limites de la résistance.

A ce moment même, Napoléon arrivait près de la capitale. Après un brillant combat de cavalerie livré le 26 mars à Saint-Dizier, il avait appris le lendemain la marche directe des alliés sur Paris et y dirigeait lui-même son armée à marches forcées. Elle comptait dans ses rangs l'infanterie polonaise, dont le général Krasinski avait pris le commandement après le départ du général Pac; ce petit corps, qui comprenait le régiment de la Vistule et d'autres détachements, s'élevait à 1.650 hommes. L'Empereur devança lui-même l'armée, quand le 30 mars, il rencontra à Fromenteau le général Belliard, qui lui apprit la bataille de Paris et la capitulation: il rentra alors à Fontainebleau pour y attendre et y rallier ses troupes.

Nous ne rappellerons pas les intrigues qui aboutirent à la création d'un gouvernement provisoire et à la proclamation de la déchéance de l'Empereur le 2 avril. Napoléon, sentant l'armée toujours prête à le suivre, chercha en vain à galvaniser l'indifférence de ses maréchaux, en vue d'une suprême tentative pour chasser les alliés de Paris; il se heurta à la mauvaise volonté et à la lassitude générales, et après la trahison de Marmont, se résigna à abdiquer le 6 avril, dans l'espérance de pouvoir conserver le trône à son fils.

Pourtant, le 4 avril, plusieurs officiers polonais de la colonne de Souham étaient revenus se mettre à sa disposition, et une lettre du général Krasinski, du 5 avril, lui avait prouvé que l'armée ne l'abandonnait pas. « Sire, écrivait Krasinski, si des maréchaux vous trahissent, les Polonais ne vous trahiront jamais. Tout peut changer, mais non leur attachement. Notre vie est nécessaire à votre sûreté. Je quitte mon cantonnement sans ordre pour me rallier près de vous et vous former des bataillons impénétrables. » Krasinski arriva en effet près de l'Empereur le 5 à midi.

Le traité de Paris, signé le 11 avril, régla les conditions de la paix. Napoléon recevait la souveraineté de l'île d'Elbe avec une pension; il emmenait avec lui un bataillon de grenadiers de la garde et un escadron de 120 chevau-légers polonais. Cet escadron, formé de volontaires, était sous le commandement de Jerzmanowski.

Dans le traité de Paris, les Polonais n'étaient pas oubliés. Napoléon avait pensé à ces alliés qui avaient versé leur sang pour lui et lui étaient restés fidèles jusqu'à la fin; son plénipotentiaire, Caulaincourt, avait reçu la recommandation expresse d'obtenir pour eux les conditions les plus favorables.

L'article XIX du traité était ainsi conçu :

« Les troupes polonaises de toute arme qui sont au service de la France auront la liberté de retourner chez elles en témoignage de leurs services

honorables. Les officiers, sous-officiers et soldats conserveront les décorations qui leur ont été accordées et les pensions affectées à ces décorations. »

Le dernier décret signé par l'Empereur, le 4 avril 1814, nommait le général Krasinski au commandement en chef de tous les Polonais servant dans les armées françaises.

Le 13 avril, les Polonais qui se trouvaient près de l'Empereur lui firent leurs adieux, ainsi que les délégués de l'armée polonaise, le général Sokolnicki et le colonel Szymanowski. Pendant ce temps, les maréchaux et les officiers qu'il avait comblés de dignités et de faveurs l'abandonnaient!

Le 20 avril au matin, Napoléon fit réunir sa garde dans la cour du palais de Fontainebleau pour la passer en revue une dernière fois et lui faire ses adieux. Après lui avoir adressé une courte allocution, il embrassa le drapeau que lui présentait le général Petit, puis il partit pour l'exil avec les commissaires chargés de l'accompagner.

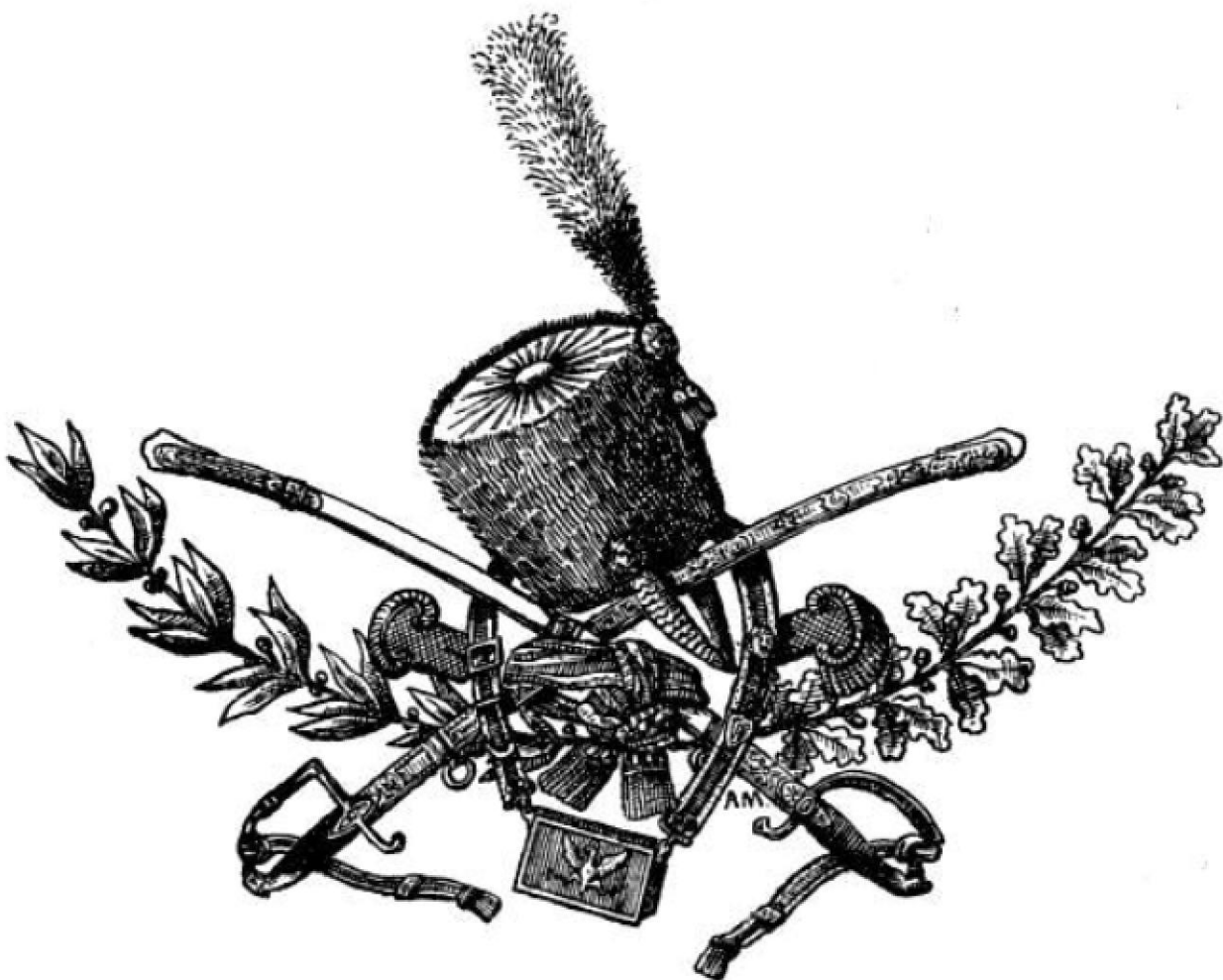
Les grenadiers et les cheveu-légers polonais qui allaient avec lui à l'île d'Elbe étaient déjà partis pour leur nouvelle destination.

Ajoutons ici qu'en 1815, pendant les Cent Jours, on vit encore quelques troupes polonaises combattre à côté des Français.

Dès le commencement d'avril, on avait décrété l'organisation de 5 régiments étrangers : le 3^e fut organisé avec des Polonais, par les majors Szulc et Goloszewski; il comprenait notamment les soldats de l'ex-légion de la Vistule, qui, bien que licenciés en 1814, n'avaient pas encore été rapatriés.

L'escadron de cheveu-légers polonais de l'île d'Elbe avait été ramené en France sans ses chevaux; augmenté de quelques Polonais restés en France, il constitua le 1^{er} escadron du régiment de cheveu-légers lanciers de la garde, en conservant son nom de lanciers polonais, et fit bravement son devoir à Waterloo. Le 3 juillet, un détachement de cet escadron contribua à la défense des ponts de Sèvres et de Saint-Cloud contre les alliés; les cheveu-légers polonais mirent pied à terre et firent efficacement le coup de feu à côté d'un bataillon du 2^e de ligne français. Les Polonais étaient encore les derniers à combattre pour la France.

Cet escadron de cheveu-légers polonais quitta la France le 1^{er} octobre pour passer au service de la Russie dans le royaume de la Pologne.



CHAPITRE X

LES OFFICIERS POLONAIS DANS LES ÉTATS-MAJORS

Jusqu'ici nous avons passé en revue l'organisation de l'armée polonaise, toujours modifiée et transformée pendant les sept années de son existence, et montré le rôle qu'elle a joué sur les champs de bataille de l'Europe. Mais, à côté de ces corps de troupes et des officiers qui les commandaient, bien d'autres officiers polonais servaient dans l'armée française, soit qu'ils en fissent partie au titre français, soit qu'ils y fussent détachés pour être employés dans les états-majors.

Aussitôt après le démembrement de la Pologne en 1795, un certain nombre d'officiers polonais étaient venus en France, ainsi que nous l'avons vu plus haut, et avaient cherché à prendre du service dans les armées de la république. Mais leurs demandes ne furent pas toujours accueillies, en raison de leur qualité d'étrangers. C'est ainsi qu'en 1795, le général Schérer refusa d'employer Kosinski,

qui combattit comme volontaire à Legnano, et s'engagea même avec des amis sur un bateau corsaire, où leurs exploits leur firent enfin accorder la naturalisation demandée. (1) Kosinski fut alors nommé capitaine à l'état-major de l'armée d'Italie et fit la première campagne d'Italie sous les ordres de Bonaparte. Joseph Sulkowski fut également attaché à l'état-major de Berthier, puis devint aide de camp de Bonaparte qui l'emmena en Egypte. Zajoncdek, déjà général de brigade, entra avec son grade dans l'armée française et fit en cette qualité la campagne d'Egypte.

Les légions polonaises créées par Dombrowski reprirent bien un certain nombre des officiers polonais employés aux armées françaises, mais il en restait encore dans les états-majors. D'autres se trouvaient à Paris sans emploi, ainsi que le raconte Kierzkowski qui était dans cette situation à son retour de Saint-Domingue. Au moment de la conspiration contre le Premier Consul à la fin de 1804, on leur ordonna à tous de quitter Paris dans les vingt-quatre heures et de se rendre à Châlons-sur-Marne, où ils se trouvaient lors de la proclamation de l'Empire et où ils signèrent leur adhésion au nouveau régime. La guerre éclata peu après : alors, par ordre de l'Empereur, le ministre de la guerre répartit tous les officiers polonais dans les états-majors de l'armée en qualité d'aides de camp. Kierzkowski, à qui nous empruntons ces détails, fut attaché au général Baraguay d'Hilliers, puis nommé à l'état-major du 5^e corps, en Allemagne; il revint ensuite avec ce corps en Espagne, où il resta de 1808 à 1811. A la fin de cette année 1811, lorsqu'on rappela les troupes polonaises employées en Espagne, le ministre de la guerre envoya aux officiers polonais des états-majors, au nombre de 50 environ, l'ordre de se rendre à l'armée destinée à opérer contre la Russie. D'après le nombre des officiers polonais employés aux états-majors en Espagne, on peut juger que beaucoup d'autres étaient aussi employés aux autres armées; mais c'est surtout à partir de la campagne de 1812 qu'ils affluèrent dans les états-majors.

« Dans les campagnes antérieures, dit J. Grabowski, on avait souffert vivement à l'état-major général, aussi bien qu'aux états-majors des maréchaux, du manque d'officiers connaissant la langue des pays où Napoléon conduisait ses troupes...

« A Wilna, l'Empereur trouva nécessaire d'attacher à son état-major des officiers polonais et ordonna aux maréchaux et généraux de faire de même. Mais nos officiers ne voulaient pas s'éloigner de leurs régiments et c'était avec difficulté que les Français

(1) Le commandant Sibille, du corsaire « la Pierre », s'exprime comme il suit dans les états de services de Kosinski : « Il mérite l'estime de tous les hommes libres et est digne de leur appui fraternel par sa prudente conduite et son patriotisme. Nous attestons en même temps qu'il a fait serment de haïr les rois et les tyrans et de rester fidèle à la seule République française ».

C'est à ce moment que Kosinski changea son prénom d'Antoine contre celui d'Amilcar, plus conforme aux goûts du jour.

pouvaient leur faire prendre du service chez eux. L'Empereur donna alors au prince Poniatowski l'ordre suivant : « Vous m'enverrez six officiers de bonne famille, possédant les langues française, allemande et polonaise, la langue russe (s'il est possible), et d'une éducation soignée et cultivée. Ils seront attachés à mon état-major général. »

C'est ainsi que Grabowski fut désigné et retrouva à l'état-major les capitaines Bninski, Niegolewski, Rejtan et Suchorzewski; on leur adjoignit quelques officiers lithuaniens, tels que Soltan. En décembre, lorsqu'ils repassèrent le Niemen, ils n'étaient plus que quatre.

Le général Sokolnicki avait été aussi attaché à l'état-major général en 1812 : il avait pour mission d'interroger les prisonniers et d'en tirer des renseignements sur les mouvements des armées russes. Le général Klicki faisait le même service dans le corps du prince Eugène, qu'il sauva pendant la retraite en lui faisant traverser les lignes russes qui l'entouraient; le général Kobylanski se trouvait en même temps à l'état-major de Davout.

En 1813, les officiers polonais étaient aussi nombreux dans les états-majors, tels les généraux Kossakowski, Stabicki, Jezewski, Axamitowski, Lonczynski, etc...

« Nous étions, dit Fredro, une douzaine d'officiers polonais à l'état-major pendant la campagne (1813-1814) : chacun vivait avec un camarade, de sorte que lorsque l'un d'eux était en mission, l'autre surveillait les domestiques et les chevaux et s'occupait des petits détails du service journalier... On voyait toujours ensemble Rejtan et Suchorzewski, Milberg et moi, Jelski et Roman Soltyk, puis Niegolewski lorsque Soltyk fut fait prisonnier, J. Grabowski et le colonel-adjutant Stoffel, — un Suisse; — le capitaine Scerzel vivait seul... »

Grabowski cite encore, parmi les Polonais employés à l'état-major général à cette époque, Gosiewski et Kwilecki.

« Il y en avait d'autres dont j'ai oublié les noms, dit-il, car ils ne sont restés que très peu de temps avec nous et ont été envoyés dans les différents corps d'armée.

« Il y eut aussi une douzaine d'officiers français, mais leur ignorance de la langue allemande fit qu'on les employa peu. Au début de la campagne, si l'un d'eux était envoyé en mission, ou il s'égarait et tombait aux mains de l'ennemi, ou il revenait en disant : « On ne peut pas passer, la route est coupée par les cosaques. » Lorsque l'Empereur ou le prince Berthier, s'étonnant de voir occupé par l'ennemi le terrain où était allé cet officier, commençaient à douter qu'il fût allé jusqu'à l'ennemi, on choisissait un des officiers polonais pour porter la même dépêche, et celui-ci arrivait toujours à destination et revenait avec la réponse. On le questionnait à son retour :

« — Avez-vous vu les cosaques?

« — Non!

« — Avez-vous entendu dire qu'il y avait des ennemis?

« — Non!...

« Et l'officier français recevait une semonce. Il s'excusait en expliquant qu'il demandait toujours en allemand s'il y avait des cosaques, et qu'on lui faisait toujours la même réponse : « Ia, ia. » Il est évident qu'il ne comprenait pas la langue et qu'on se moquait de lui.

« Mais pour nous, ce n'était pas une plaisanterie : s'il y avait un message important à transmettre, l'Empereur ou le prince Berthier disaient : « Envoyez un officier polonais. » Aussi étions-nous toujours de service, tandis que les officiers français et les officiers d'ordonnance de l'Empereur n'étaient envoyés que sur des routes sûres et avec des missions moins importantes. »

Comme on le voit, le service était très dur, surtout pour les officiers polonais; cette assertion de Grabowski concorde avec les récits de Fredro, plus pessimiste, et qui se plaint souvent du métier qu'on lui fait faire.

« ... Je me demandais en jurant : « Est-ce vraiment un honneur d'appartenir à l'état-major? » La ligne n'aime pas l'officier d'état-major : jalouse du toit qui l'abrite, elle ne sait pas de quels sacrifices on lui fait payer un peu de confort...

« Au retour de mission, nous avons pu quelquefois prendre vingt-quatre heures de repos; mais il fallait souvent, si l'on rentrait de bonne heure, se remettre en route pour la seconde fois... Si, en rentrant la nuit, on avait à faire un compte rendu verbal on allait trouver le prince Berthier, il se levait, la tête enveloppée d'un foulard de couleur, écoutait attentivement, et disait invariablement : « C'est bien, allez vous reposer! »

Puis, plus loin, Fredro donne ce portrait de Berthier :

« ... J'aimerais mieux être chien de ferme qu'officier d'état-major, j'aurais moins de tracas!

« J'arrive au salon de service et me présente à l'adjudant-commandant... Bientôt la porte s'ouvre :

« — Premier officier à marcher?

« — Me voilà!

« J'entre dans le cabinet du major général : une longue table au milieu de la pièce; d'un côté une carte déployée; à l'autre bout, un secrétaire écrit, un autre cachète les lettres. S. A. le prince Berthier se chauffe le dos au feu; il m'aperçoit et s'adresse à moi en parlant du nez... « Ah! c'est vous! » Si je lui demandais : « Qui, vous? » Il me répondrait à coup sûr : Siukoroski — au lieu de Suchorzewski; — il avait réussi à apprendre ce nom, et, après ce tour de force, il en baptisait tous les officiers polonais des états-majors. Le prince s'approcha de la table, mit le doigt sur un point de la carte et me dit : « Comprenez-vous bien? reprit-il. — Oui Monseigneur. — Alors, répétez. » Il m'écouta sans m'interrompre, puis ajouta : « C'est bien, partez! »

« Il avait l'excellente habitude de faire répéter les ordres verbaux et n'y manquait jamais en temps de guerre... »

Les mémoires de Grabowski, de Fredro, de Chlapowski, de Kierzkowski fourmillent de détails intéressants sur la vie dans les états-majors et sur les tribulations des officiers qui en faisaient partie; nous ne pouvons les reproduire ici.

Nous ne pouvons non plus donner les noms des officiers qui y étaient employés. Citons seulement, à côté des noms déjà donnés, ceux de Kossakowski, Falkowski, Chlapowski, Pac, qui furent attachés à l'Empereur, et celui du capitaine Wonsowicz, qui rentré en 1812 de Smorgoni avec l'Empereur, qui l'avait emmené comme interprète, resta ensuite à l'état-major impérial. Citons aussi, comme attachés à l'état-major de Marmont en 1814, l'adjudant-colonel Komierowski et le capitaine Grabinski, frère du vieux général.

En dehors des officiers polonais de tous grades employés dans les états-majors, nous devons mentionner les généraux polonais qui occupèrent, au titre français, de hauts emplois ou des commandements importants dans les corps français.

En 1812, le général Dembowski remplit les fonctions de chef d'état-major du 5^e corps en Espagne; le général Matuszewicz commande en second l'artillerie du 3^e corps (Ney).

En 1813, le général Mielzynski commande la 1^{re} brigade (3^e et 29^e de ligne) de la 50^e division, à Hambourg; le général Piotrowski commande aussi une brigade, puis la 4^e subdivision de la défense de Hambourg.

Le général Bronikowski commande la 2^e brigade de la 6^e division (4^e et 18^e de ligne) : le général Estko commande la 1^{re} brigade du 2^e corps (46^e et 72^e de ligne) et combat à sa tête à Leipsig où, grièvement blessé le 18 octobre, il meurt le 30 des suites de ses blessures.

En 1813 également, le général Wielhorski est nommé général de division au titre français.

En 1814, alors que l'armée polonaise, ou plutôt ce qui en reste, est presque complètement fusionnée avec les corps français, beaucoup de généraux polonais sont nommés au titre français : Pac, général de division; Sierawski, Tolinski, Zoltowski, commandant la 1^{re} brigade de la division de Lille; Lonczynski, commandant la 3^e brigade de la division Pachtod.



CHAPITRE XI

LES CHEVAU-LÉGERS DE LA GARDE IMPÉRIALE

Il y eut dans la garde impériale trois régiments de cheveau-légers, le 1^{er} régiment, polonais, créé en 1807; le 2^e régiment, hollandais, créé en 1810, et le 3^e régiment, lithuanien, créé en 1812.

Nous étudierons successivement l'histoire du 1^{er} et du 3^e de ces régiments.

1^{er} RÉGIMENT DE CHEVAU-LÉGERS POLONAIS DE LA GARDE IMPÉRIALE

C'est pendant son séjour à Varsovie, à la fin du mois de janvier 1807, que Napoléon eut pour la première fois la pensée d'attacher à sa Garde un régiment de cavalerie polonaise. Il adressa au maréchal Berthier la lettre suivante :

« Varsovie, le 18 janvier 1807.

« Mon intention est de lever un corps de cheveu-légers polonais, composé de personnes qui, par leur éducation, m'offrent une garantie suffisante de moralité. Je les paierai, officiers et soldats, comme les chasseurs de ma Garde.

« Ce corps sera d'abord composé de quatre compagnies ayant à l'effectif 120 hommes, ce qui fera 480 hommes.

« Donnez l'ordre au grand-maréchal Duroc, qui reste ici, de s'occuper de la formation de ce corps, et de se concerter à cet effet avec le gouvernement et avec les autres personnes qui peuvent y concourir. On me présentera des sujets pour le colonel. On peut nommer, en attendant, les capitaines, officiers et sous-officiers, et prendre des mesures pour l'armement, l'équipement et la monture.

« Ordonnez au général Rapp de prendre, sous les ordres du grand-maréchal Duroc, la direction des détails de la formation du nouveau corps dont j'ai parlé ci-dessus. »

Pour se conformer aux désirs de l'Empereur, la Commission administrative de Varsovie publia la proclamation suivante :

DÉCRET D'ORGANISATION DE LA GARDE POLONAISE

COMMISSION ADMINISTRATIVE DE VARSOVIE

La volonté de Sa Majesté l'Empereur des Français et Roi d'Italie est qu'un régiment de cheveu-légers polonais à quatre escadrons soit créé. Ce régiment sera incorporé dans la Garde impériale et fera le service dans les mêmes conditions qu'elle auprès de Sa Majesté. Nous nous empressons d'annoncer au public cette nouvelle distinction que S. M. I. accorde à la nation polonaise, en confiant aux jeunes volontaires polonais la garde de sa personne sacrée. Le champ qui s'ouvre à l'instruction, au mérite et à la gloire est trop vaste, l'attrait de l'honneur trop vif, pour que nous ayons besoin de recourir à la persuasion, là où le patriotisme et l'enthousiasme appellent sous le drapeau national plus de volontaires que nos faibles ressources ne nous eussent permis d'en réunir. Il n'est pas nécessaire d'exciter ceux qu'entraînent leur noble ardeur et la valeur si connue des Polonais.

Nous recommandons aux administrations des départements d'ouvrir des listes, afin d'y inscrire les jeunes gens qui s'annoncent en foule pour s'enrôler dans ladite garde. Elles devront examiner leurs aptitudes, leur état de santé, leur âge, leur taille, leur vigueur physique, et adresser ces volontaires à S. E. le prince Joseph Poniatowski, notre directeur de la Guerre.

Chacun a le droit d'entrer dans le régiment de la Garde, qu'il soit noble, bourgeois ou paysan; les seules causes d'exclusion seront les mauvaises mœurs

les métiers vils, le manque d'éducation et les infirmités corporelles. Pour entrer dans ce régiment, il faut être propriétaire ou fils de propriétaire, ou présenter quelqu'un qui vous serve de caution. Cette garde sera habillée, équipée, montée et entretenue aux frais du trésor impérial. Dans l'armée, les gens qui ne sont pas soldats sont une gêne pour les manœuvres militaires : chacun sera donc obligé de soigner son cheval, fidèle compagnon de ses fatigues.

Hâtez-vous donc de vous présenter, jeunes volontaires; tâchez de vous rendre dignes de la bienveillance de Napoléon le Grand, et de mériter le nom de valeureux guerriers, et prouvez par votre vaillance, votre persévérance au travail et par toutes les qualités innées dans l'âme des Polonais, que vous méritez de faire partie de ce corps d'élite d'une armée de vainqueurs! Montrez votre reconnaissance à votre patrie en contribuant à sa gloire. Soyez dignes du Héros restaurateur de la Pologne qui donne la paix à l'univers!

Votre patrie vous le demande, votre courage le réclame, la Gloire et l'Empereur vous attendent!

Cette proclamation sera publiée par le prince, Directeur de la Guerre.

Stanislas MALACHOWSKI,
Président.

JOSEPH, prince PONIATOWSKI,
Directeur de la Guerre.

Jan LUSZCZEWSKI,
Secrétaire général de la Commission administrative.

Fait à Varsovie, le 19 février 1807.

La jeunesse polonaise répondit avec empressement à cet appel, et les volontaires affluèrent de tous les coins de l'ancienne Pologne, nobles ou non, riches ou pauvres, sans aucune distinction de classe.

Deux mois plus tard, le décret de Finkenstein vint régler dans ses détails l'organisation du nouveau régiment.

De notre camp impérial de Finkenstein, le 6 avril 1807.

NAPOLÉON, Empereur des Français et Roi d'Italie, avons décrété et décrétons ce qui suit :

ART. 1. — Il sera formé un régiment de cheveu-légers polonais de la Garde.

ART. 2. — Ce régiment sera composé de 4 escadrons et chaque escadron de deux compagnies.

ART. 3. — Chaque compagnie sera composée de :

1 capitaine,	1 fourrier.
2 lieutenants en premier,	10 brigadiers,
2 lieutenants en second,	97 cheveu-légers,
1 maréchal des logis chef,	3 trompettes,
6 maréchaux des logis,	2 maréchaux ferrants.

ART. 4. — L'état-major sera composé de :

1 colonel commandant,	1 sous-instructeur du rang de maréchal des logis chef,
2 majors français, pris dans la garde.	1 artiste vétérinaire,
4 chefs d'escadrons,	2 aides artistes vétérinaires,
1 quartier-maître trésorier,	1 trompette major,
1 capitaine instructeur français, pris dans la garde,	2 brigadiers trompettes,
2 adjudants-majors français, pris dans la garde,	1 maître tailleur,
4 sous-adjudants-majors, pris parmi les Polonais qui ont servi dans les légions en France,	1 maître culottier,
1 officier porte-étendart,	1 maître bottier,
4 officiers de santé, dont 2 de 1 ^{re} classe et 2 de 2 ^e ou 3 ^e classe,	1 maître armurier,
	1 maître sellier,
	1 maître éperonnier,
	2 maîtres maréchaux ferrants.

ART. 5. — Pour être admis dans le corps des cheveu-légers, il faudra être propriétaire ou fils de propriétaire, être âgé de 18 ans au moins et de 40 ans au plus, et se pourvoir à ses frais d'un cheval, d'un habillement, d'un équipement et d'un harnachement complets, conformément au modèle. Quant à ceux qui ne pourraient pas se monter, s'habiller et s'équiper sur-le-champ, il leur en sera fait l'avance. Le cheval aura la taille de 4 pieds 9 pouces au plus et de 4 pieds 6 pouces au moins.

ART. 6. — Les cheveu-légers polonais de la garde auront la même paie que les chasseurs de la garde. Ils auront les vivres, fourrages et les masses conformément au tarif qui sera arrêté par le Colonel général commandant la cavalerie de la garde.

ART. 7. — La première mise qui sera avancée par le Conseil d'administration à ceux qui n'auraient pas les moyens nécessaires, sera fournie par une retenue sur leur solde, à raison de 15 sols par jour.

ART. 8. — Le Conseil d'administration, la comptabilité et les registres

seront organisés de la même manière que dans les régiments de cavalerie de la Garde. Les masses seront administrées par le Conseil d'administration, sous l'inspection de l'inspecteur aux revues de la Garde et du Colonel général.

ART. 9. — Les individus qui voudront s'enrôler dans les cheveau-légers de la Garde se présenteront sans délai au prince Joseph Poniatowski, Directeur de la Guerre, auquel ils justifieront les qualités exigées par l'article 5 ci-dessus. Ils se présenteront ensuite au major chargé de la formation, qui, après en avoir passé la revue, les incorporera et inscrira à la matricule, avec l'âge, signalement, pays de naissance, noms de père et mère; ce contrôle sera soumis à notre signature.

ART. 10. — Notre Major général, Ministre de la Guerre, est chargé de l'exécution du présent décret.

NAPOLÉON.

L'organisation du régiment se fit à Varsovie dans les casernes Mirowski. Les jeunes gens de toutes les parties de la Pologne vinrent se présenter, et le régiment fut en réalité, comme le dit Zaluski, la représentation nationale du pays.

« Dans notre régiment, dit encore Zaluski, on ne connaissait, entre compagnons d'armes, que les différences marquées par le mérite, la capacité et l'instruction. On ne demandait à personne sa race, sa religion, sa fortune, ni son rang dans la société. Le chant favori du régiment contenait ce principe : « Tous frères, car nous sommes tous Polonais ! Aimons-nous les uns les autres ! » Parmi les officiers, on pouvait voir, à côté des noms illustres des Radziwill, des Giedroïc, des Krasinski, les noms plébéiens des Kilinski, des Koch et autres bourgeois de Varsovie; on y voyait des israélites tels que Berko-Josielowicz, et des musulmans dont on forma, à la fin de 1812, une compagnie entière. »

L'uniforme se rapprochait beaucoup de celui de l'ancienne cavalerie nationale du temps de Stanislas-Auguste, il est trop connu pour que nous en donnions la description.

Au début, les officiers se laissèrent entraîner à un grand luxe d'uniformes, en adoptant une tenue de parade en drap blanc et une tenue d'ordonnance en drap bleu foncé; ils pensaient qu'ils pourraient se faire suivre de voitures à bagages, et se livrèrent à beaucoup de fantaisie dans leur tenue. Mais quand ils s'aperçurent qu'au fur et à mesure de leur formation, les compagnies étaient envoyées à l'armée et que les seuls officiers supérieurs pouvaient avoir des voitures, leurs superbes costumes furent mis de côté et ils revinrent à l'ordonnance.

L'armement laissa d'abord à désirer; il se composait de mousquetons,

sabres et pistolets. Les premières armes que l'on distribua provenaient de vieux dépôts existant dans les magasins prussiens, armes bien entretenues, bien qu'elles n'en valussent guère la peine. Les mousquetons étaient pour la plupart d'anciens fusils rognés; les pistolets étaient vieux et si longs qu'il fallut les raccourcir de 3 pouces, les sabres, mauvais et de divers modèles, nécessitaient des réparations continuelles et onéreuses.

Quant à la lance, le régiment n'en fut armé qu'après la campagne d'Autriche, tout à fait à la fin de 1809.

La formation du régiment ne fut terminée qu'au commencement de 1808; mais, dès qu'on pouvait former un détachement de la valeur d'une compagnie, on le faisait partir de Varsovie pour la France, où les dépendances et les écuries du château de Chantilly lui servaient de casernes. C'est ainsi que les huit compagnies partirent en sept détachements, aux dates suivantes :

- le 1^{er}, le 17 juin 1807, avec le chef d'escadrons THOMAS LUBIENSKI,
- le 2^e, le 30 août 1807, avec le lieutenant GORAJSKI,
- le 3^e, le 18 septembre 1807, avec le chef d'escadrons KOZIETULSKI,
- le 4^e, le 15 novembre 1807, avec le capitaine RADZIMINSKI,
- le 5^e, le 16 décembre 1807, avec le capitaine DZIEWANOWSKI,
- le 6^e, le 12 janvier 1808, avec le capitaine PIERRE KRASINSKI,
- le 7^e, le 3 mars 1808, avec le colonel-major DAUTANCOURT, qui avait présidé à toute l'organisation. Le dépôt fut également transféré à Chantilly.

Voici quels étaient, au commencement de 1808, les cadres supérieurs du régiment.

C ^e VINCENT CORVIN KRASINSKI . . .	colonel commandant,
DELAÎTRE	colonel-major,
DAUTANCOURT	colonel-major,
Th. LUBIENSKI, KOZIETULSKI, STOKOWSKI, IGNACE KAMIENSKI, chefs d'escadrons.	
Fr ^{ois} LUBIENSKI, SZEPTYCKI, JERZMANOWSKI, RADZIMINSKI, DZIEWANOWSKI,	
P. KRASINSKI, GORAJSKI, TRZCINSKI, capitaines.	

A peine arrivés à Chantilly, les premiers détachements furent envoyés en Espagne, et entrèrent avec le prince Murat à Madrid, où ils se trouvaient lors de l'insurrection du 2 mai 1808. D'autres ne tardèrent pas à les suivre, et le 20 août, le régiment entier se trouvait réuni à Briviesca sous le commandement de son colonel, V^t Krasinski.

Les cheveau-légers polonais n'avaient pas tardé à se faire remarquer, d'abord à Rio-Seco, le 14 juillet, avec le maréchal Bessières, puis à Burgos, et enfin

le 30 novembre, leur héroïsme à Somo-Sierra vint immortaliser leur nom. La gloire de la charge brillante qu'ils exécutèrent contre les batteries espagnoles qui barraient le défilé revient complètement au 3^e escadron, commandé ce jour-là par Koziatulski, qui ouvrit le passage à l'armée. Suivant le témoignage formel de Niegolewski, qui reçut onze blessures pendant cette charge, aucun autre escadron ne vint porter secours à ses camarades décimés. Ce n'est que quand la charge eut réussi que Th. Lubienski, avec une poignée de cheveu-légers restés en arrière, renforcés d'un peloton frais sous les ordres du lieutenant Roztworowski et d'un peloton de chasseurs à cheval, s'élança à son tour et s'empara des derniers canons; il n'eut d'ailleurs ni tué ni blessé, les défenseurs étaient en fuite.

Après l'entrée de l'Empereur à Madrid, le régiment marcha à la poursuite des Anglais : il formait la tête des colonnes qui traversèrent la Guadarrama au milieu de tourmentes de neige, et se distingua dans mainte rencontre contre l'ennemi. Pour donner une idée de l'entrain dont tous faisaient preuve et de l'esprit militaire du régiment, nous empruntons à Zaluski l'anecdote suivante. Dans l'un des engagements contre les Anglais, le trompette-major⁽¹⁾ eut son cheval tué; il revint un instant après se placer devant ses trompettes, face aux batteries ennemies, monté sur un âne, en déclarant à haute voix que ce n'était pas la monture, mais bien le cœur de celui qui la montait, qui faisait la valeur du cavalier.

Arrivé à Astorga, le régiment fut rappelé en France, où il rentra le 20 mars 1809, pour se préparer à la campagne qu'on allait entreprendre contre l'Autriche.

Il ne resta à Chantilly que le temps strictement nécessaire à combler les vides produits par la campagne précédente et à compléter l'équipement, puis il partit pour le Danube, où l'Empereur l'avait précédé.

Un premier détachement, fort de 460 chevaux, partit le 30 mars pour l'Allemagne avec le colonel Krasinski et le 1^{er} major Delaitre; il fut rejoint en route par le chef d'escadrons Pac avec 112 chevaux, qui partirent quelques jours plus tard. Le 13 juin, le 2^e major Dautancourt se mit en route à son tour avec un second détachement de 308 chevaux.

Le premier détachement se trouva à la bataille d'Essling, et les deux réunis à la bataille de Wagram; ils y soutinrent la réputation que le régiment s'était acquise en Espagne. A Essling, les cheveu-légers polonais soutinrent sans broncher le feu de l'ennemi et couvrirent la retraite du côté du corps de Bellegarde. A Wagram, le 4 juillet, ils eurent à jouer un rôle plus actif; sous le commandement

(1) Blaise Desev, devenu plus tard, en 1813, lieutenant sous-adjutant-major au régiment.

de leur colonel, ils exécutèrent des charges brillantes, en particulier contre les hulans de Schwarzenberg soutenus par les dragons de La Tour, qu'ils culbutèrent tous les deux : les hulans perdirent beaucoup de prisonniers, parmi lesquels se trouvait leur colonel, le prince Auersberg.

C'est à la suite de cette charge contre les hulans autrichiens qui étaient pourvus de lances que les Polonais, qui n'avaient que des sabres et des mousquetons, demandèrent à être armés de lances; cette demande fut accueillie favorablement, et la lance fut donnée aux cheveu-légers à la fin de décembre 1809. Disons tout de suite que la lance fut d'abord donnée aux hommes du premier rang seulement: à la fin de 1811, on la donna à tous sans exception, en plus de la carabine; en 1813, lors de la réorganisation du régiment à Friedberg, on revint à l'ancien armement, lances pour le premier rang, carabines pour le second.

A la suite de la bataille de Wagram, le régiment fut passé en revue par l'Empereur à Schœnbrunn le 7 août, puis renvoyé dans ses cantonnements. On le divisa alors, comme les régiments de la Garde, en deux demi-régiments : le premier, composé des 1^{re}, 5^e, 2^e et 6^e compagnies, sous les ordres du colonel-major Delaitre; le second, composé des 3^e, 7^e, 4^e et 8^e compagnies, sous les ordres du colonel-major Dautancourt.

Après la campagne de 1809, un détachement de 400 hommes du régiment fut renvoyé en Espagne avec le colonel Delaitre et y séjourna jusqu'au mois de septembre 1811, à Bellorado d'abord, puis à Castroxyz. Ce détachement eut à exécuter un service de reconnaissances et fut employé à des expéditions plus ou moins importantes; c'est ainsi qu'il se trouva aux batailles de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida.

Au commencement de 1812, il rentrait à Chantilly mais, avant son retour, les 580 hommes disponibles du régiment étaient déjà partis pour l'Allemagne en même temps que la Garde impériale.

A son entrée en campagne, au mois de juin 1812, le régiment avait toujours pour chef V^e Krasinski, devenu général; les majors étaient le général Konopka et le colonel Dautancourt. Les chefs d'escadrons étaient : Koziatulski, Chlapowski, Jerzmanowski, P. Krasinski, Séverin Fredro, Roztworowski et Szeptycki; les capitaines : Zaluski, St. Hempel, Jordan, Skarzynski, Jankowski, Brocki, Zajoncdek, Trzcinski, Mikulowski et Coulon.

C'est le premier escadron, commandé par Koziatulski, qui ouvrit la campagne en passant le Niémen à la nage près de Kowno, et qui, rejoint par deux autres escadrons, repoussa les troupes légères russes jusqu'à la Niewaza. Le régiment servit dès lors à escorter l'Empereur et à éclairer sa marche; il était à Wilna, à Witebsk, à la prise de Smolensk.

A la bataille de Borodino (ou de la Moskowa), il ne se trouva qu'un moment sur la ligne de feu. Etant en réserve avec la Garde, on le fit avancer pour se tenir prêt à soutenir, s'ils étaient repoussés, les cuirassiers qui attaquaient la grande redoute du centre. Pendant la retraite, les cheveu-légers tinrent constamment tête aux Cosaques qui harcelaient l'armée; à Borowsk, deux escadrons luttèrent toute une journée contre 2.000 cosaques qui ne purent les entamer. Malgré les nombreuses pertes qu'ils avaient faites, en chevaux surtout, le régiment souffrit moins que d'autres pendant cette désastreuse retraite; il trouvait plus facilement à se procurer des vivres et des abris en raison de la connaissance de la langue russe que possédaient bien des officiers et des cavaliers. Les officiers mettaient d'ailleurs tous leurs soins à ménager les forces de leurs hommes et à veiller à leur bien-être; l'un des plus remarquables sous ce rapport était Jerzmanowski. Il allait s'installer pour la nuit dans de gros villages en dehors de la route, en faisait barricader et garder les sorties, faisait bien nourrir et reposer hommes et chevaux, et au matin sortait pour rejoindre l'armée en chargeant les cosaques s'il s'en trouvait. Il poussait l'excès de soin à un tel degré que si quelqu'un de ses hommes perdait en chargeant quelque objet d'équipement, son czapska par exemple, l'escadron se reformait et allait reprendre l'objet perdu, pour que l'ennemi ne put s'en faire un trophée.

Un décret du 12 mars 1812 avait prescrit la formation d'un 5^e escadron à 2 compagnies, n^{os} 9 et 10, et le chef d'escadrons Roztworowski avait été chargé de le recruter et de l'organiser à Posen et à Dantzig : le chef d'escadron Séverin Fredro fut envoyé de Witebsk pour aller coopérer à cette organisation. Il ramena ces nouveaux escadrons, qui rejoignirent le régiment à Smorgoni et à Wilna en décembre 1812, fort à propos pour réparer les pertes qu'il avait subies.

Le régiment fut rallié à Elbing : il présentait encore le 28 décembre un effectif de 374 hommes et 151 chevaux; sur cet effectif, on donna à Jerzmanowski un détachement de 120 cavaliers, avec lequel il fit l'arrière-garde jusqu'à Berlin. Le reste arriva à Bromberg le 6 janvier 1813.

Le 12 janvier, le maréchal Bessières mit à la suite du régiment les débris du 3^e régiment de cheveu-légers lithuaniens et leur major Tanski, qui avaient échappé au désastre de Slomin; ils furent placés sous les ordres du major Dautancourt.

Le régiment arriva le 18 janvier à Posen, puis le 13 février à Torgau, et fut envoyé le 23 à Grimma, où il cantonna jusqu'au printemps. De là il partit le 6 avril pour Friedberg, où il fut réorganisé conformément à un décret du 22 mars : on lui incorpora les débris du 3^e lithuanien, qui servirent à former un 6^e escadron (11^e et 12^e compagnies) sous les ordres du chef d'escadrons Skarzynski.

Cette réorganisation portait l'effectif à 1.106 hommes et 742 chevaux de troupe : le 11 avril; il y avait en tout 12 compagnies, dont les 6 premières de la vieille garde, et les 6 dernières de la jeune garde. On rattacha également au régiment la compagnie de Tartares lithuaniens commandée par le capitaine Samuel Mirza Ulan, et qui provenait d'un escadron levé et organisé en Lithuanie le 24 août 1812.

Le prince Dominique Radziwill avait remplacé comme major le général Konopka. Les capitaines étaient Zajonczech, Jankowski, Jordan, Mikulowski, Zaluski, Coulon, Hempel, Kruszewski, Luszczewski, Wonsowicz, Tædwen et Zablocki. Les hommes étaient en général de vieux soldats, ayant plusieurs campagnes à leur actif; mais il restait peu de chevaux polonais; la plupart étaient des chevaux des environs du Rhin, plus lourds et moins maniables. Tous ces escadrons réorganisés partirent successivement en huit détachements, pour rejoindre l'armée :

- le 1^{er}, le 16 avril 1813, avec le chef d'escadrons CHLAPOWSKI,
- le 2^e, le 22 avril, avec le major D. RADZIWILL,
- le 3^e, le 11 mai, avec le lieutenant KILINSKI,
- le 4^e, le 22 mai, avec le chef d'escadrons SZEPTYCKI,
- le 5^e, le 5 juin, avec le major à la suite TANSKI,
- le 6^e, le 14 juin, avec le capitaine COULON,
- le 7^e, le 21 juin, avec le lieutenant ZIELONKA,
- le 8^e, le 12 juillet, avec le major DAUTANCOURT, qui arriva à Dresde le 31 juillet.

Le dépôt fut porté de Varsovie à Cracovie, où l'on forma encore un 7^e escadron de 2 compagnies, n^{os} 13 et 14, qui firent partie de la jeune garde. L'effectif total du régiment atteignait le 25 août, jour de la reprise des hostilités, 110 officiers, 1.775 hommes et 1.667 chevaux.

Les 15 escadrons de guerre, Tartares compris, furent passés en revue à Dresde par l'Empereur, le 10 août 1813, formant une masse imposante de plus de 1.500 chevaux.

Au fur et à mesure de leur arrivée à l'armée, les escadrons se mettaient sous les ordres du général Krasinski, leur colonel; c'est ainsi que les premiers se trouvèrent aux batailles de Lützen, Wurschen, Bautzen et Reichenbach. A Lützen, les deux premiers escadrons manœuvrèrent sous les ordres du général Lefebvre-Desnouettes, mais sans donner. A Bautzen, l'Empereur les plaça lui-même pour arrêter l'ennemi qui venait d'enlever Kaja et de mettre en déroute les jeunes soldats de Ney. Le lendemain, 22 mai, l'arrière-garde des alliés avait pris position près de Reichenbach : Lefebvre-Desnouettes chargea un gros corps de cavalerie

ennemie avec les cheveu-légers polonais et hollandais de la garde; l'ennemi fut culbuté, mais il fut soutenu et les charges se renouvelèrent. Les deux escadrons de Chlapowski chargèrent deux fois sur les hulans et les dragons russes, puis, joints aux escadrons de Jerzmanowski, ils chargèrent les cosaques réguliers, les hussards et les cuirassiers, toujours avec succès. La cavalerie russe fut définitivement enfoncée et se retira en désordre sous la protection de son artillerie.

A la reprise des hostilités, le régiment fut divisé en deux parties; un premier régiment sous les ordres du major Dautancourt, avec les 6 premières compagnies (vieille garde); les huit autres compagnies (jeune garde) et les Tartares étaient sous les ordres immédiats de Krasinski. C'est ainsi que le régiment prit part le 27 août à la bataille de Dresde, et le 16 septembre au combat de Peterswalde, où les lanciers polonais se firent remarquer; le chef d'escadrons Severin Fredro, avec le capitaine Jankowski et 200 hommes, culbuta un régiment de hussards prussiens de 5 escadrons, et l'un de ses brigadiers s'empara de leur colonel, le fils du feld-maréchal Blücher.

A Leipzig, l'escadron de service des cheveu-légers polonais, joint aux escadrons de service des autres régiments de la garde, mit fin à la charge des cuirassiers de Sommariva, qui, de toute la vitesse de leurs chevaux, avaient traversé les premières lignes françaises, tourné Wachau, et s'approchaient des réserves et des parcs : ils furent culbutés et bien peu purent rejoindre leurs lignes. Krasinski et ses lanciers exécutèrent une charge heureuse contre les chasseurs à pied autrichiens et délivrèrent une colonne de prisonniers; ils combattirent ensuite la cavalerie de Lichtenstein et les cosaques de Thielmann.

A Hanau, le 30 octobre, ce furent les restes des escadrons de la vieille garde qui débouchèrent des bois, en face de la ville et de l'armée bavaroise, sous le feu de 30 canons : ils enfoncèrent l'infanterie bavaroise qui se trouvait en première ligne et la mirent en déroute : cette charge valut au colonel Dautancourt le grade de général de brigade. Le prince D. Radziwill eut la tête frôlée par un boulet de canon; la commotion eut des suites mortelles : le prince mourut presque subitement à Lauterecken le 11 novembre.

Pendant ce temps, Krasinski et les huit dernières compagnies étaient sur la route de Berg et repoussaient la cavalerie ennemie.

Rallié au complet à Ebertsheim, à deux lieues de Mayence, le régiment avait encore à l'effectif 1.394 hommes et 1.305 chevaux. De là, un détachement des hommes disponibles fut envoyé en Hollande sous le commandement de Koziatulski, nommé major.

A la suite des pertes subies, le régiment fut ramené à l'effectif de huit

compagnies, formant 4 escadrons, par le décret du 9 décembre 1813, qui décidait en même temps la formation de 3 régiments d'éclaireurs de la garde. Le 3^e de ces régiments, rattaché aux cheveu-légers polonais, fut formé avec l'excédant des hommes provenant de la réduction du régiment et avec des Polonais pris dans le dépôt de Sedan; on y versa aussi ce qui restait des Tartares lithuaniens. Ce régiment, qui devait être à 6 escadrons, ne fut d'ailleurs jamais organisé complètement par suite des événements; son chef était le major Koziétulski, avec Zaluski et Skarzynski pour chefs d'escadrons.

Les deux demi-régiments de lanciers polonais se trouvent encore en campagne à la fin du mois de janvier 1814; le détachement de Koziétulski les avait rejoints à Châlons-sur-Marne. On les voit à Brienne, à la Rothière où Zaluski est blessé et fait prisonnier, à Champaubert, Montmirail, Vauchamps, Château-Thierry, Montereau, etc... A Berry-au-Bac, ils enlèvent le pont, font aux Russes 250 prisonniers, dont leur chef, le prince Gagarine, et leur prennent deux canons. Le chef d'escadrons Skarzynski se fait surtout remarquer; arrachant sa lance à un cosaque, il s'en sert pour mettre à terre plus de trente hommes, et perce entre autres un cosaque qu'il cloue littéralement contre un arbre au bord de la route. L'Empereur récompense sa valeur en lui donnant un titre de baron et une dotation. Le régiment se trouve encore à tous les combats de cette malheureuse campagne, le 1^{er} avril, on le retrouve à Fontainebleau, puis il se porte sur l'Essonne, revient encore à Fontainebleau, où il reste jusqu'au 11 avril.

Le 11 avril, le général Krasinski donne l'ordre à Dautancourt de réunir en un détachement tous les officiers, sous-officiers et soldats du régiment de cheveu-légers polonais et du 3^e régiment d'éclaireurs, d'en prendre le commandement et de les placer à la suite du régiment des chasseurs de la garde. Les Polonais, relevés de leurs serments par l'empereur Napoléon, qui a abdiqué, doivent rentrer dans leur patrie. Krasinski quitte Fontainebleau avec eux ce même jour, en y laissant l'escadron des cheveu-légers polonais qui restent volontairement pour accompagner l'Empereur à l'île d'Elbe.

Cet escadron est commandé par le chef d'escadrons Jerzmanowski, qui a sous ses ordres les capitaines Balinski et Szulc, et les lieutenants Fintowski, Skowronski, Koch et Piotrowski.

Le lendemain, Krasinski se rendit à Saint-Denis pour se mettre à la disposition de l'empereur de Russie.

L'habillement du régiment, l'équipement et l'armement furent complétés et mis en parfait état, au moyen des magasins qu'il avait à Paris, où il resta jusqu'au 6 juin, veille de son départ.

Enfin, le 7 juin, le régiment fut réuni sur la route de Paris à Saint-Denis, passé en revue par le grand-duc Constantin, et partit pour rentrer en Pologne, emportant avec lui la reconnaissance, l'estime et les regrets de toute l'armée française.

3^e RÉGIMENT DE CHEVAU-LÉGERS LITHUANIENS DE LA GARDE IMPÉRIALE.

Par décret impérial du 5 juillet 1812, daté de Wilna, complété le 12 juillet, la création d'un 3^e régiment de cheveu-légers lanciers de la Garde impériale fut décidée, sur le modèle des deux premiers, le régiment polonais, qui portait le n^o 1, le régiment hollandais (lanciers rouges), qui portait le n^o 2; le nouveau régiment, qui devait être à 5 escadrons de 2 compagnies, prenait le n^o 3. Le chef du nouveau régiment fut le général Konopka, ancien colonel des lanciers de la Vistule, ancien major des cheveu-légers polonais de la Garde; les majors furent Chluszewicz et Tanski.

L'uniforme du régiment était le même que celui du 1^{er} régiment, à la différence que les ornements et le métal étaient jaunes au lieu d'être blancs.

L'organisation fut faite à Grodno, au moyen d'hommes et de chevaux venus de Varsovie et de la Lithuanie; il y eut en particulier beaucoup de volontaires dans la jeunesse de l'Université de Wilna et dans les meilleures familles lithuaniennes. On envoya à Grodno des instructeurs français pour activer l'instruction de ces jeunes gens, et le 12 septembre, le régiment était formé.

Le général Bron, gouverneur du département de Grodno, avait appris par ses agents qu'un corps russe, commandé par le général Czaplic — un Polonais, — devait tomber sur le nouveau régiment pendant sa marche pour rejoindre la Grande Armée. En arrivant à Grodno pour prendre le commandement de ses escadrons, Konopka y trouva l'ordre de les conduire à Minsk. Malgré l'information précise qu'avait reçue le général Bron, Konopka ne tint aucun compte des avertissements que celui-ci lui donna et, au lieu de rejoindre Minsk directement, il voulut passer par Slonim, sa ville natale, et eut le tort d'y séjourner trop longtemps. En vain le major Tanski chercha à lui persuader de se rendre à Minsk au plus vite, Konopka, irrité de ses observations, le renvoya à Grodno.

La nuit même, Konopka fut attaqué par les Russes, vit son régiment détruit et fut fait prisonnier, ce qui d'ailleurs lui évita d'être traduit en conseil de guerre pour sa désobéissance funeste aux ordres qu'il avait reçus.

Le détachement russe du général Czaplic était composé de deux régiments de chasseurs à pied, du régiment de hussards Pawlograd, du 2^e régiment de

cosaques, et d'une batterie de 12 pièces d'artillerie à cheval; ce détachement fit en vingt-quatre heures les 70 dernières verstes. Le 18 octobre, avant l'aube, les Russes s'approchèrent de Slonim; l'avant-garde, conduite par Arnoldi, qui connaissait les lieux, s'approcha doucement de la maison de Konopka. Mais celui-ci, averti, était parti une heure auparavant dans la direction de Dziencol avec son régiment; il avait avec lui les femmes des généraux Dombrowski et Zajonczek et la sienne; il les avait fait partir par Derentchyn sous la protection d'une escorte de 250 hommes, en même temps que la caisse du régiment. Czaplic se mit à la poursuite de Konopka et envoya Arnoldi s'emparer de la caisse, qui contenait 200.000 francs : les deux entreprises réussirent. La caisse fut prise et Czaplic rejoignit et battit le gros du régiment. Konopka ⁽¹⁾, blessé d'un coup de lance, fut fait prisonnier avec 13 officiers et 235 cavaliers; les femmes des généraux échappèrent à la captivité en traversant la rivière sur un radeau, sous les yeux des cosaques qui ne purent les poursuivre.

Ceux des lanciers lithuaniens qui purent s'échapper revinrent à Grodno par différentes voies. On en forma un détachement de 500 cavaliers que Tanski, par ordre du général Hogendorp, gouverneur militaire de la Lithuanie, fut chargé de conduire à Wilna. C'est pendant son séjour à Wilna qu'y arriva la nouvelle de la débâcle de la Grande Armée après le passage de la Bérézina. Les 500 chevau-légers lithuaniens furent alors dirigés sur Troki pour faire place à d'autres troupes : de là, on les envoya à Elbing rejoindre le 1^{er} régiment de chevau-légers polonais; ils le retrouvèrent à Malborg à la fin de décembre.

Lors de la réorganisation de ce régiment à Friedberg, le 11 avril, ils lui furent incorporés, et servirent à combler les vides et à former le 6^e escadron.

(1) Konopka fut interné à Kherson. Il commanda plus tard, pendant quelque temps, la 1^{re} brigade de uhlands polonais du royaume de Pologne sous le grand-duc Constantin.



CHAPITRE XII

ÉPILOGUE — L'ARMÉE POLONAISE APRÈS LA CHUTE DE L'EMPIRE

Lorsque l'épopée napoléonienne tira à sa fin, et que se termina avec elle l'existence éphémère du duché de Varsovie, l'empereur de Russie Alexandre I^{er} fit miroiter devant les yeux des Polonais la reconstitution, sous son sceptre, du royaume de Pologne, augmenté de la Lithuanie et pourvu d'institutions constitutionnelles.

Dès son arrivée à Paris, en 1814, Alexandre I^{er} chercha à se concilier les Polonais. Il rendait des visites fréquentes aux dames polonaises qui résidaient dans la ville, en particulier à la princesse Stanislas Jablonowska, exprimant constamment sa sympathie pour ses compatriotes : loin de leur reprocher d'avoir combattu contre la Russie, il les félicitait de leur dévouement à Napoléon, il leur demandait d'avoir confiance en lui pour leur rendre leur patrie.

Les dispositions favorables d'un souverain qui avait en sa possession le duché de Varsovie, sans compter les provinces que lui avaient attribuées les divers partages de la Pologne, furent bientôt connues de tous les Polonais qui se trouvaient à Paris et rallièrent surtout les officiers supérieurs de l'armée, car les jeunes officiers et les soldats, dans la simplicité de leurs sentiments, ne pouvaient substituer dans leur cœur un nouveau souverain au héros qu'ils avaient admiré et fidèlement servi. Le général Dombrowski estima que c'était l'armée polonaise qui devait faire les premières avances, et que le général Sokolnicki et le colonel Szymanowski, délégués par l'armée pour porter ses adieux à Napoléon, devaient aussi, et avec le même caractère officiel, solliciter une audience de l'empereur de Russie. Dombrowski aurait désiré leur adjoindre le général Pac, mais ce dernier voulut rester en dehors de toute manifestation, et se retira en cédant son commandement au général Klicki.

Alexandre I^{er} reçut la députation le 14 avril, en présence de son frère le grand-duc Constantin ; il se montra très bienveillant et assura aux délégués que l'armée polonaise conserverait son organisation actuelle, sous le haut commandement du grand-duc Constantin. Sur la demande que lui en fit le général Sokolnicki, l'empereur autorisa l'armée à ramener avec elle à Varsovie le corps du prince Poniatowski, inhumé provisoirement près de l'endroit où il avait péri ; il consentit aussi à ce que tous les détachements des troupes polonaises éparpillées en France fussent réunis à Saint-Denis, sous le nom d'armée du duché de Varsovie.

Le 24 avril, le souverain passa ces troupes en revue dans la plaine Saint-Denis, et en remit le commandement à son frère, après leur avoir adressé une allocution conçue à peu près dans ces termes : « Nous avons fait connaissance sur le champ de bataille et nous nous sommes convaincus réciproquement que nos deux nations, si longtemps ennemies, devaient se respecter l'une l'autre. Vous avez mérité mon estime. Je m'engage solennellement à faire le bonheur de votre nation. »

Les Polonais répondirent en criant à l'unanimité : « Niech zyje Cesarz co nam Ojczyzne wraca ! » (Vive l'Empereur qui nous rend notre patrie).

D'après les clauses du traité de 1815, le royaume de Pologne devait avoir une administration et une armée distinctes. L'empereur permit à Dombrowski de choisir une cinquantaine d'officiers et de partir avec eux à Varsovie pour préparer l'organisation d'une nouvelle armée polonaise. Il constitua un comité de guerre, avec le grand-duc Constantin pour président ; ce comité, qui devait fonctionner à Varsovie, devait trancher en dernier appel toutes les questions relatives à l'organisation de l'armée : l'un de ses membres était le général Dombrowski, le grand organisateur des légions et des armées polonaises.

L'armée polonaise quitta Paris le 13 mai. Elle revenait dans sa patrie avec

ses armes, ses canons, ses drapeaux et ses bagages : ses soldats faisaient leurs étapes de retour, non comme des vaincus et des prisonniers, mais comme des hommes libres, estimés de tous pour leur fidélité et leur bravoure.

Ils avaient été précédés en Pologne par le général Piotrowski et quatre régiments de cavalerie polonaise, les 7^e, 8^e, 17^e et 19^e, qui avaient été bloqués à Hambourg et à Rendsbourg en Danemark. A Rendsbourg, c'était le régiment du colonel Brzechwa, qui s'était fait remarquer par l'habileté qu'il avait montrée pour sortir d'une situation des plus difficiles. Quand le Danemark, forcé d'abandonner la cause française, était entré en négociations avec la Suède, le régiment du colonel Brzechwa se trouvait isolé et sans espoir de salut, et l'on voulait le désarmer. La Suède pensait à se l'attacher, au moins provisoirement, en lui faisant des propositions avantageuses. Le colonel et les chefs d'escadrons Strowski et Tyszkiewicz réussirent à se tirer d'affaire honorablement pour le nom polonais : les officiers partageaient tout ce qu'ils possédaient entre les soldats qui n'avaient pas reçu leur solde, et obtinrent du Danemark l'autorisation de rester à Rendsbourg avec le régiment en armes et sous le drapeau national, jusqu'à la conclusion de la paix.

La traversée de l'Allemagne fut pénible pour l'armée polonaise, en raison de l'hostilité que lui témoignaient les habitants, les Prussiens notamment. A Kottbus, le général Krasinski fut insulté et blessé d'un coup de sabre par un soldat prussien faisant partie d'un détachement de landwehr. L'armée traversa la frontière polonaise à Wschowa, où l'attendaient la noblesse, le clergé et la population tout entière. Sa marche jusqu'à Posen fut une marche triomphale ; elle entra dans cette ville le 25 août.

Après quelques jours de repos, elle reprit sa marche sur Varsovie, où elle fut licenciée : les soldats furent renvoyés dans leurs foyers en attendant les décisions du congrès de Vienne. Quand celui-ci eut réglé la destinée du duché de Varsovie, les officiers et soldats que leur naissance rattachait à la Prusse reçurent leur congé du grand-duc Constantin : il en fut de même pour ceux qui se rattachaient à l'Autriche. Les autres, qui faisaient partie du nouveau royaume de Pologne, rentrèrent dans l'armée réorganisée par le grand-duc Constantin.

En passant par Leipsig, l'armée avait repris avec elle, pour le ramener en Pologne, le corps de son ancien chef, le prince Joseph Poniatowski, qui fut inhumé à Varsovie ; plus tard en 1817, il fut transporté une deuxième fois à Cracovie dans la sépulture des rois de Pologne.

Revenons à l'organisation de l'armée du nouveau royaume.

Le comité de guerre créé par l'empereur Alexandre se forma le 3 mai

sous le nom de « Comité d'organisation militaire »; il se composait des généraux de division Zajoncdek, Wielhorski, prince Antoine Sulkowski et Dombrowski, et des deux généraux lithuaniens Sierakowski et prince Romuald Giedroyc, sous la présidence du grand-duc Constantin. Ce comité décida la manière dont serait constituée l'armée. Les officiers, sous-officiers et une grande partie des soldats devaient être pris dans l'ancienne armée, parmi les 6.500 hommes qui allaient rentrer de France. On devait y appeler également ceux qui étaient prisonniers de guerre; mais il fallait chercher ces derniers dans toute l'Europe, en Autriche, en Hongrie, en Espagne, sur les pontons anglais, en Suède, en Danemark, au fond de la Russie jusqu'à la mer Blanche et à la Sibérie. On les envoya chercher et on les fit rassembler par des généraux et des colonels polonais, Krukowiecki, Paszkowski, Morawski, etc.; près de 20.000 se trouvaient disséminés dans l'immensité de l'empire russe. Le général Falkowski fut envoyé à Pétersbourg pour s'entendre avec le ministre de la guerre afin de faire diriger les prisonniers libérés sur Bialystok, où il devait les recevoir; mais tout cela ne fut terminé qu'au commencement de 1815.

Cette réorganisation de l'armée polonaise était un grand pas pour la réorganisation du pays lui-même. Bientôt après, en effet, l'empereur Alexandre donna l'ordre au comte Thomas Ostrowski de former un comité d'organisation civile de la Pologne.

Le grand-duc Constantin arriva à Varsovie à la fin du mois de novembre 1814; l'empereur n'y vint que l'année suivante. Nous avons recours encore une fois aux lettres de Mme Nakwaska pour donner le tableau de la rentrée des troupes et de la réorganisation de l'armée.

« ... Le jeudi 8 septembre, notre armée, conduite par Vincent Krasinski, est rentrée à Varsovie; elle a été reçue à la barrière de Wola par l'armée russe et le général Barclay de Tolly, qui a crié : « Vive la brave armée polonaise! » Les nôtres ont répondu à l'exemple de Vincent Krasinski : « Vive Alexandre qui nous rend notre patrie! »

« Nos soldats ont traversé la ville au milieu de la foule qui poussait des cris de joie... Tout s'est passé comme en 1809, au retour de l'armée de Cracovie, mais avec moins de pompe et sans emblèmes de triomphe.

« Le vendredi on a ramené le corps du prince Joseph, escorté par des compagnies de vétérans composées uniquement d'officiers, sous le commandement du général Sokolnicki. Tout le clergé de Varsovie, tous les évêques du duché, les troupes polonaises et russes l'attendaient à la barrière. Le général Sokolnicki et le ministre Linowski ont prononcé des discours; ce dernier a terminé le sien en se tournant vers les Russes pour prononcer les paroles suivantes : « Je vous ai retracé la vie d'un Polonais plein d'honneur. Souvenez-vous que vous pouvez nous avoir pour frères, mais jamais pour esclaves! »

« Lorsque le convoi se mit en marche, nos soldats s'attelèrent au char funèbre et le traînèrent de la barrière de Wola à l'église Sainte-Croix. La cérémonie des obsèques a duré de 10 heures du matin à 4 heures de l'après-midi...

« Aujourd'hui (10 septembre) le canon tonne depuis le matin et fait trembler les fenêtres. C'est l'annonce d'une autre fête : la fête patronymique de l'empereur Alexandre... »

Quelques jours plus tard, l'Empereur traversa le duché sans s'arrêter à Varsovie; il ne s'arrêta qu'à Pulawy chez le prince Adam Czartoryski; il se rendait à Vienne pour assister au congrès.

Autre lettre de M^{me} Nakwaska, du 13 septembre.

« ... Notre armée sera forte de 50.000 hommes; il y aura 4 régiments de la garde, 12 régiments d'infanterie, 8 de cavalerie, 2 d'artillerie et du génie. Le Comité a présenté au grand-duc ses propositions pour les nominations d'officiers... Le général Vincent Krasinski doit commander la garde, Dombrowski la cavalerie, Hauke l'artillerie. Tarnowski commandera une division, mais je ne sais laquelle; le général Zymirski commandera un des régiments de la garde... Cependant beaucoup d'officiers ont été assez mal traités, par exemple le colonel Koziatulski, qui était colonel dans la garde et passe colonel dans la ligne... Nous aurons 80 canons, et des drapeaux avec l'aigle blanche et un A à chaque coin... »

Le projet dont il est question dans cette lettre fut remanié et subit des modifications; l'armée fut réduite à 30.000 hommes, les ressources du pays ne permettant pas d'en entretenir davantage. On organisa 12 régiments d'infanterie, dont 8 de ligne et 4 de chasseurs à pied; 8 de cavalerie, dont 4 de uhlans (lanciers) et 4 de chasseurs à cheval. Le régiment de chasseurs à cheval de la garde, déjà en voie de formation, fut supprimé; les deux régiments d'infanterie de la garde, aussi en formation, furent fondus en un seul régiment de grenadiers; on forma aussi pour la garde un superbe régiment d'artillerie à cheval ⁽¹⁾. Le grand-duc Constantin avait combiné à Paris et décidé les nouveaux uniformes.

Le Comité d'organisation militaire fut bientôt dissous. Les généraux polonais, encore liés par leur serment de fidélité au roi de Saxe, duc de Varsovie, avaient demandé à l'empereur de Russie de couvrir leur responsabilité par des ordres écrits; le congrès de Vienne n'aboutissant encore à aucun résultat, ils ne se croyaient pas en droit de poursuivre l'organisation de l'armée polonaise. Le grand-

(1) D'après Tanski, l'armée polonaise comprenait :

8 régiments d'infanterie de ligne, 4 de chasseurs à pied, 4 régiments de uhlans, 4 de chasseurs à cheval; 1 régiment à pied de la garde royale, 1 régiment de uhlans de la garde, 1 escadron de gendarmes de la garde, 1 régiment d'artillerie à cheval de la garde; 1 escadron de gendarmerie à cheval, 6 batteries d'artillerie à pied, sapeurs, etc.

duc Constantin s'attela donc seul à la besogne, avec d'autant plus d'activité que des difficultés surgissaient alors avec l'Autriche et pouvaient faire croire à l'éventualité d'une guerre avec cette puissance. Le 11 décembre, il adressa aux Polonais une proclamation pour leur demander d'avoir toute confiance en la magnanimité de son frère l'empereur de Russie; la veille, le congrès de Vienne venait de régler le sort de la Pologne.

« Notre armée, écrit Mme Nakwaska, s'accroît de jour en jour; des revues ont lieu journellement, mais aucune dame ne va y assister... Les nouveaux uniformes de nos soldats sont de coupe russe, pour la plupart avec des revers et des passepoils jaunes... ils sont affreux! »

Les gamins de Varsovie baptisaient la nouvelle armée de trois épithètes : kaplony, jajecznicza, kotlety; kaplony (chapons) en raison des plumes de coq qui garnissaient les coiffures des officiers supérieurs; jajecznicza (œufs brouillés) à cause de la couleur jaune des revers; kotlety (côtelettes), parce que les épaulettes, au lieu d'avoir des franges comme jadis, étaient rigides et en forme de côtelettes.

Enfin, après la conclusion des travaux du congrès de Vienne, Alexandre I^{er} put se considérer, le 15 avril 1815, comme roi de Pologne, et c'est la partie des provinces polonaises qui lui fut attribuée par le 6^e partage qui prit le nom de royaume de Pologne. Le 3 mai 1815, les traités entre la Russie, la Prusse et l'Autriche furent signés; le 28, le roi de Saxe résigna tous ses droits sur le duché de Varsovie et un mois plus tard, le 20 juin, le royaume de Pologne fut proclamé solennellement à Varsovie. — Au même moment Napoléon, vaincu à Waterloo (18 juin), perdait pour la seconde fois la couronne impériale de France.

Peu de temps après, Alexandre I^{er} partit pour Paris, accompagné de ses frères les grands-ducs Constantin, Nicolas et Michel. Au commencement de juillet, le royaume de Pologne envoya à Paris, pour lui rendre hommage, une députation présidée par Thomas Ostrowski, président du Sénat, et composée du woïewode Zamoyski, de Jean Tarnowski, d'Antoine Ostrowski, du prince Valentin Radziwill, du prince Antoine Sulkowski et du chanoine Wollowicz. L'empereur les reçut avec la plus grande bienveillance et les conquit complètement. Lui-même resta à Paris jusqu'au commencement de novembre; il se rendit alors à Varsovie qui l'attendait avec impatience et où il fit son entrée solennelle le 12. Il était monté sur un superbe cheval blanc et avait revêtu l'uniforme de général polonais, la poitrine barrée par le grand cordon bleu de l'Aigle blanc, ordre fondé par le roi de Pologne Stanislas-Auguste.

A la suite du traité de Vienne, la ville de Cracovie, avec un territoire

de quelques lieues, avait été érigée en république indépendante. Ce petit état, dont l'existence dura jusqu'en 1846, et dont la population ne dépassait guère cent mille âmes, avait son armée ou plutôt sa milice.

« Cette république, écrit Bacheville qui la traversa en 1816, entretient un corps de trois cents hommes, habillés comme l'était la légion de la Vistule; ils ont des grenadiers, des voltigeurs, et manœuvrent à la française. Presque tous les officiers et soldats ont servi dans nos rangs... »

Cette petite troupe était le seul vestige de l'ancienne armée du duché de Varsovie.

L'armée du royaume de Pologne dura jusqu'au moment de l'insurrection de 1830-1831, insurrection dont la répression enleva à la Pologne toute autonomie et toute organisation militaire séparée. L'oukase du 26 février 1832, nommé statut organique, déclara en effet que la Pologne faisait partie intégrante de l'empire russe, ses habitants ne devant former avec les Russes qu'une seule et même nation. L'armée polonaise fut dissoute, les soldats levés en Pologne durent servir dans les régiments russes; un décret de même date incorporait pour 15 ans dans l'armée russe 20.000 — vingt mille — officiers et soldats polonais.

Il n'y avait plus d'armée polonaise!

APPENDICE



CZAPSKA DU 19^e LANCERS.

APPENDICE

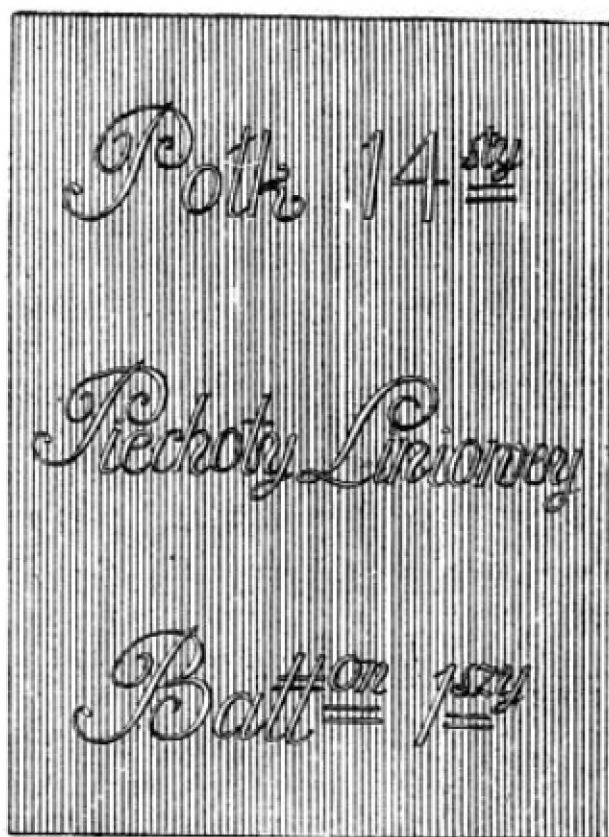
Cet appendice contient des documents et des renseignements qu'il n'a pas été possible d'introduire dans les chapitres qui précèdent pour ne pas en alourdir le texte ; ce sont les suivants :

1^o Une étude sur les aigles et les drapeaux de l'armée du duché de Varsovie, avec la description des rares spécimens qui existent encore, conservés dans la cathédrale de N.-D. de Kazan à Pétersbourg, ou disséminés dans des musées ou des collections particulières.

2^o Une étude sur l'ordre du mérite militaire polonais *Virtuti militari*, rétabli en 1807 par le roi Frédéric-Auguste.

3^o Le règlement, reproduit dans ses parties essentielles, sur l'habillement des troupes du duché de Varsovie promulgué le 3 septembre 1810 par le prince Poniatowski, ministre de la guerre ;

4^o Enfin une note sur l'organisation et les transformations successives du corps de l'artillerie polonaise, de 1806 à 1814, époque où ce qui restait de l'armée du duché put regagner le territoire de sa patrie.



DRAPEAU DU 14^e RÉGIMENT D'INFANTERIE (MUSÉE DE RAPPERSWYL)

LES DRAPEAUX DE L'ARMÉE POLONAISE

Les légions polonaises d'Italie avaient reçu, l'an IX de la République, les drapeaux que le Premier Consul leur avait envoyés de Paris.

Quels étaient ces drapeaux ? Nous ne le savons à peu près que par un état de renseignements signé du colonel Konsinowski et certifiant, à la date du 26 mai 1812, que le 1^{er} régiment de ligne de la Légion du duché de Varsovie (Légion de la Vistule) possédait encore le drapeau qu'il avait reçu en l'an IX. Ce drapeau, réduit à un *bâton au bout duquel pendent quelques lambeaux et des écharpes toutes déchirées et dans un très mauvais état*, portait un coq sur pavillon français avec l'inscription « République française », et de l'autre côté « Légion polonaise ⁽¹⁾ ».

Lors de la création de l'armée du duché de Varsovie, les régiments reçurent des aigles, dont la remise leur fut faite le 3 mai 1807 dans le jardin royal de Varsovie.

Des tribunes avaient été dressées pour recevoir les personnages officiels; le premier étage du palais était occupé par les invités; la salle des fêtes réservée au prince de Bénévent (Talleyrand) et à sa suite, ainsi qu'aux ministres étrangers. Le gouverneur de Varsovie, le général Gouvion Saint-Cyr, le général Lemarois et autres officiers se tenaient sous une tente spéciale. A l'arrivée du président de la municipalité de Varsovie, un service religieux fut célébré sur un autel dressé en face de la porte d'entrée du jardin; l'évêque Albertrandi officia, entouré de tout le haut clergé. Un bataillon du 2^e régiment d'infanterie faisait le service d'honneur : derrière l'autel était formée une double haie de garde nationale. Après la cérémonie religieuse, les délégations des bataillons s'approchèrent de l'autel avec les aigles pour les faire bénir, puis les reportèrent dans la tribune

(1) O. Hollander. Nos drapeaux et étendards de 1812 à 1815, Paris 1902.

des membres du gouvernement, où les premiers clous fixant les drapeaux aux aigles furent enfoncés par des personnes notables. Ensuite l'armée prêta serment, sortit du jardin musique en tête et tambours battants pour se rendre au palais du prince Poniatowski, ministre de la guerre, en passant par les principales rues de la ville (1).

Il est probable qu'à l'instar de ce qui se passait dans l'armée française, chaque régiment reçut une aigle qui devait servir d'enseigne au premier bataillon, les autres bataillons ne devant avoir que des drapeaux sans aigles. Mais ces règlements n'étaient sans doute pas suivis avec plus de rigueur que dans les régiments français.

Dans ceux-ci, en effet, il y avait souvent plus d'une aigle par régiment, puisqu'un décret impérial de février 1808, suivi plus tard d'une nouvelle décision de juillet 1809, prescrivait de n'en conserver qu'une. Un nouveau décret du 25 décembre 1811 régla d'une manière précise la répartition des aigles dans l'armée, à raison d'une par régiment d'infanterie de 1.200 hommes ou par régiment de cavalerie de 600 : les corps ou bataillons isolés de moins de 1.200 hommes ne devaient avoir qu'un drapeau sans aigle. Dans chaque régiment, le 1^{er} bataillon portait l'aigle avec son « tablier » comme enseigne; les autres bataillons des fanions unis, sans inscriptions, et de couleurs différentes suivant les bataillons. Les guidons des sous-officiers 2^e et 3^e porte-aigle, chargés de la défense de l'aigle, ne devaient non plus porter aucune inscription. Mais ce règlement était loin d'être appliqué, car on trouve de ces fanions et de ces guidons avec des inscriptions et des numéros de régiment dans les trophées de la cathédrale de N.-D. de Kazan.

La même insouciance du règlement existait dans l'armée polonaise; il n'y avait aucune uniformité ni dans les formes des aigles, qui sont couronnées ou non, ni dans leurs dimensions, qui, habituellement de 22 à 25 centimètres, atteignent jusqu'à 50 centimètres d'envergure dans l'aigle du 1^{er} régiment de chasseurs à cheval. On voit même, à côté de l'aigle du 13^e régiment d'infanterie, un drapeau surmonté d'une aigle appartenant au 2^e bataillon de ce régiment.

Nous donnons ci-dessous la nomenclature des aigles, drapeaux et fanions polonais, dont nous avons pu recueillir la description.

Dans la cathédrale de N.-D. de Kazan, sont conservés 11 aigles ou drapeaux, trophées des guerres de 1812 et 1813 (2).

1^o Aigle d'argent avec drapeau du 1^{er} régiment d'infanterie (pris par le 14^e régiment de chasseurs russes à la bataille de Boryssow). Dimensions du drapeau : 0 m. 94 sur 0 m. 80. Étoffe blanche portant au milieu l'aigle d'or couronnée avec l'inscription : République Française, de l'autre côté Polski Legion; l'étoffe et les inscriptions sont presque entièrement détruites.

Sur une face du socle de l'aigle : Woysko Polskie; sur l'autre : Pulk 1st Piechoty.

2^o Aigle argentée du 5^e régiment d'infanterie. L'aigle a 18 centimètres de haut sur 20 centimètres; la hampe, sans l'aigle 2 m. 24.

3^o Aigle argentée du 7^e régiment d'infanterie : 22 centimètres de haut sur 30 centimètres.

Inscriptions sur le socle : { Pulk (le n^o manque.) } Woysko
 { Piechoty } Polskie

4^o Aigle argentée du 10^e régiment d'infanterie (Pl. VII). Aigle couronnée de 22 centimètres de haut sur 23 centimètres. Longueur de la hampe : 2 m. 92.

Inscriptions sur le socle : { Pulk 10^y } Woysko
 { Piechoty } Polskie

Au-dessous de l'aigle, cravate de soie blanche de 53 centimètres, brodée à sa partie inférieure de feuilles de chêne et de laurier.

(1) Général Hekkel. Trophées de guerres de 1812-1813-1814. Petersbourg 1909.

(2) Ces trophées doivent être placés dans le musée de 1812, nouvellement créé à Moscou, ainsi que tous les drapeaux pris par les Russes à la même époque et conservés dans la cathédrale de Kazan.

5° Aigle argentée du 11° régiment d'infanterie (Pl. VII); aigle couronnée d'or de 21 centimètres et demi de haut sur 20 centimètres.

Inscriptions sur le socle : $\left\{ \begin{array}{l} \text{Pulk 11} \\ \text{Piechoty} \end{array} \right\} \left\{ \begin{array}{l} \text{Woysko} \\ \text{Polskie} \end{array} \right.$

Cravate de 62 centimètres de long sur 6 centimètres de large.

6° Étendard avec aigle d'argent du 2° bataillon du 13° régiment d'infanterie (Pl. VIII). Aigle de 17 centimètres de haut sur 19 centimètres. Drapeau de 65 centimètres sur 69 centimètres, bordé d'une frange de 4 centimètres. Encadrement carré formé d'une bande de lauriers en or; au milieu, dans un cadre doré, figure de femme en blanc et bleu, un caducée dans la main gauche, la main droite sur un bouclier portant les lettres SPQR; à ses pieds la louve du Capitole avec Romulus et Remus; le tout peint à l'huile.

Inscription : Pulk 13; Drapeau pris à Zamosc lors de la reddition de la place.

7° Aigle argentée du 13° régiment d'infanterie (Pl. VII). Aigle couronnée de 22 centimètres de haut sur 20 centimètres.

Socle avec les inscriptions : $\left\{ \begin{array}{l} \text{Pulk 13} \\ \text{Piechoty} \end{array} \right\} \left\{ \begin{array}{l} \text{Woysko} \\ \text{Polskie} \end{array} \right.$

Cravate de 62 centimètres sur 15 centimètres brodée d'étoiles d'argent.

Drapeau pris à Zamosc lors de la reddition de la place.

8° Aigle argentée de troupes polonaises avec couronne dorée, 18 centimètres de hauteur sur 21, prise à Zamosc.

9° Étendard du 15° régiment de lanciers. (Pl. VIII).

Étendard en taffetas cramoisi de 57 centimètres sur 55 centimètres, bordé d'une frange d'argent de 3 centimètres. Au milieu, aigle de drap blanc couronnée avec sceptre et globe, brodée de paillettes d'argent; au-dessous le chiffre XV brodé.

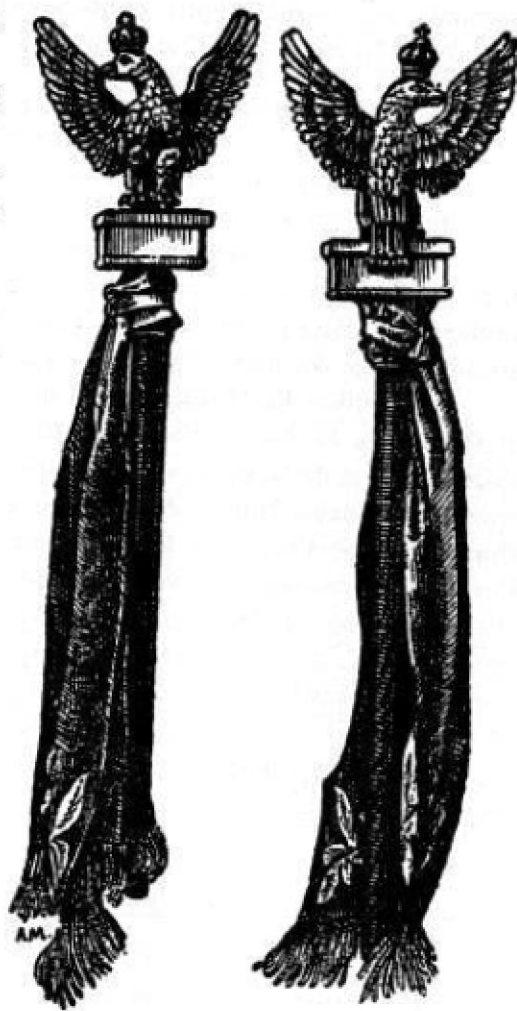
10° Étendard du 1^{er} régiment de chasseurs à cheval. (Pl. IX). Sur la hampe, grande aigle couronnée argentée, de 28 centimètres de haut sur 50 centimètres. Drapeau de 60 centimètres sur 62 centimètres, cramoisi, avec frange d'argent de 6 centimètres. Des deux côtés, aigle de drap blanc couronnée de 32 centimètres de haut, avec sceptre et globe, pailletée d'argent. En haut, inscription Legia I; en bas I Pulk Lekki Jadzy.

Sur le socle de l'aigle, d'un côté : Woysko, de l'autre Polskie.

11° Aigle argentée du 14° régiment d'infanterie.

Sur le socle, d'un côté : $\left\{ \begin{array}{l} \text{Pulk 14} \\ \text{Piechoty} \end{array} \right\}$ de l'autre : $\left\{ \begin{array}{l} \text{Woysko} \\ \text{Polskie} \end{array} \right.$

Aigle prise au combat de Koydanow.



Nous donnons ci-dessus le dessin, face et revers, d'une aigle polonaise sans numéro de régiment, de la collection de M. W. Kolasinski, à Varsovie. Cette aigle est portée sur une hampe garnie d'une cravate brodée.

Au musée Czartoryski, à Cracovie, se trouvent les 3 drapeaux suivants :

1^o Drapeau du 8^e régiment d'infanterie (pas de renseignements).

2^o Drapeau du 4^e régiment d'infanterie. Étoffe de soie cramoisie, avec l'aigle blanche ; au-dessous de l'aigle, l'inscription :

Gdy sie chce bronieć nie innych ciemiężcie.
Hasłem Polaka rżnąć lub zwyciężyć.

[Pour se défendre, mais non pour opprimer les autres.
La devise des Polonais est mourir ou vaincre.]

3^o Drapeau du 6^e régiment d'infanterie.

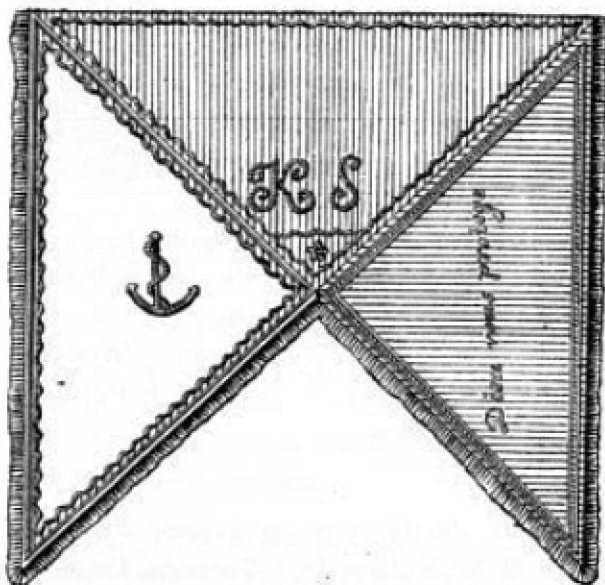
Étoffe de soie cramoisie (54 centimètres sur 60 centimètres) ; aigle brodée en soie blanche, couronne, bec, serres, sceptre et globe en soie jaune : en haut l'inscription suivante en soie jaune : Wojsko Polskie ; en bas : Pulk Szosty. Frange d'argent autour du drapeau.

Le musée polonais de Rapperswyl (Suisse) contient les trois pièces suivantes :

1^o Drapeau du 14^e régiment d'infanterie (77 centimètres sur 56 centimètres) (page 247). D'un côté, aigle couronnée sur fond bleu avec les inscriptions Polk 14^{ty} au-dessus ; Battalion 1^{sty} au-dessous. De l'autre côté inscription sur fond cramoisi. Polk 14^{ty} — Piechoty Liniowej — Batt^{on} 1^{sty}.

2^o Fanion à trois pièces bordé d'une frange rose (page 250) dimensions 57 centimètres sur 57 centimètres ; triangle du côté de la hampe cramoisi avec les initiales K. S. (K. Skarzynski) ; au-dessus triangle blanc bordé de cramoisi avec ancre brodée en cramoisi ; au-dessous triangle bleu brodé en blanc des mots : Dieu vous protège.

3^o Fanion du 1^{er} régiment de cheveau-légers de la Garde Impériale (Pl. X) (déjà reproduit dans le Carnet de la Sabretache, 1896). Ce fanion, en soie blanche, a 63 centimètres de longueur sur 45 centimètres de haut. Il porte sur une face l'aigle polonaise brodée en blanc au centre d'une étoile cramoisie inscrite dans un cercle bleu ; dans les angles de l'étoile les mots : Vertu, Loi, Ordre, Patrie, Honneur, Propriété ; dans les six segments du cercle bleu les mots : Courage, Valeur, Discipline ; Correction, Economie, Prévoyance ; Sensibilité, Justice, Humanité ; Instruction, Travail, Modestie ; Obéissance, Zèle, Fidélité ; Sacrifice, Fraternité, Persévérance ; près de la hampe, inscription encadrée sur fond bleu : Devise des Polonais. Sur l'autre face, N au centre d'une étoile blanche à cinq branches entourée de feuilles de chêne et inscrite dans un cercle cramoisi, bordé d'un entourage annulaire bleu ; au centre, sous l'N, l'inscription : Libérateur ; en exergue sur l'anneau bleu : Régiment des cheveau-légers polonais près de Napoléon le Grand ; inscription encadrée sur fond bleu près de la hampe : Signe de Victoire.



FANION POLONAI (MUSÉE DE RAPPERSWYL)



PLAQUE DE GRAND' CROIX

L'ORDRE DU MÉRITE MILITAIRE POLONAIS

« *Virtuti militari.* »

Jusqu'à ces dernières années, les renseignements concernant l'ordre du mérite militaire polonais étaient rares, incomplets et souvent erronés. Les dictionnaires et les encyclopédies, les ouvrages de Perrot ⁽¹⁾, Wahlen ⁽²⁾ et M. Bottet ⁽³⁾ relatifs aux ordres de chevalerie, contiennent au sujet de l'ordre *Virtuti militari* beaucoup d'erreurs et présentent des renseignements contradictoires.

Un ouvrage très documenté sur les ordres honorifiques polonais a été publié récemment à Varsovie par M. Henryk Sadowski ⁽⁴⁾; c'est de cet ouvrage que sont tirés tous les éléments de l'étude qui va suivre sur l'ordre *Virtuti militari*.

Au début de l'année 1792, sur l'initiative du prince Poniatowski, le roi Stanislas-Auguste voulut récompenser les officiers qui s'étaient distingués dans les guerres contre les Russes, au moyen d'une décoration dite du Mérite militaire. Les décorations distribuées après la bataille de Zielence (18 juin 1792) consistaient en médailles ovales d'or et d'argent, portant de face, au-dessus de deux branches de lauriers, le monogramme royal S.A.R (Stanislas Augustus Rex) surmonté d'une couronne, et au revers les mots *virtuti militari* au-dessus de deux branches de lauriers. A la date du 22 juin, le roi décida la création d'un ordre *Virtuti militari*, avec des croix de différentes classes : 1^{re} classe, grand' croix, 2^e classe, commandeur, 3^e classe, chevalier, 4^e classe, médaille d'or, 5^e classe, médaille d'argent.

Les grand'croix, au nombre de cinq devaient recevoir un traitement annuel de 20.000 florins

(1) A. M. Perrot. *Collection historique des ordres de chevalerie*, Paris, 1820.

(2) Auguste Wahlen. *Ordres de chevalerie*, Bruxelles, 1844.

(3) Capitaine M. Bottet. *Autour de la Légion d'honneur*, Paris, 1892.

(4) Henryk Sadowski. *Ordery i oznaki zaszczytne w Polsce*, Warszawa, 1904-1907.

polonais; les commandeurs au nombre de cinquante, un traitement de 2.000 florins; les chevaliers, au nombre de cent, un traitement de 1.000 florins. Les titulaires des médailles d'or devaient avoir leur solde doublée, ceux des médailles d'argent leur solde augmentée de moitié; leurs veuves devaient toucher la moitié de la pension.

Mais on n'alla pas au bout de cette organisation, et en dehors des titulaires de médailles, on ne nomma que des chevaliers.

Quelques semaines plus tard, au mois d'août 1792, le roi Stanislas-Auguste, pour obtenir la paix, se ralliait à la Confédération de Targowice; l'ordre *Virtuti militari* était supprimé, les nominations annulées, et les titulaires des décorations forcés de leur rendre leurs brevets.

En 1807, lorsque fut créé le duché de Varsovie, l'un des articles de la Constitution autorisait le rétablissement des ordres honorifiques. Aussi le roi de Saxe, Frédéric-Auguste, duc de Varsovie, rétablit-il l'ordre militaire créé par Stanislas-Auguste, sous le nom « Ordre militaire du duché de Varsovie ».

Au début, l'aspect extérieur des insignes ne fut pas modifié, et la croix porta sur son médaillon central, de face, l'aigle polonaise, et au revers le cavalier des armes de Lithuanie comme en 1792. Mais en 1808, à la suite d'observations présentées par l'empereur de Russie, ce cavalier fut remplacé par la devise *Rex et patria*, avec la date 1792. Néanmoins les officiers polonais de la garde impériale continuèrent à porter l'ancien insigne, ainsi qu'en témoigne le passage suivant des Souvenirs de Zaluski.

« La première fois, dit-il que je dînai chez le prince Poniatowski (commencement de 1812), le général Rautenstrauch appela l'attention du prince sur la croix *Virtuti militari* que je portais. Cette croix, de travail parisien, portait au recto l'aigle couronnée polonaise et au verso, au lieu de la devise *Rex et Patria* donnée par Frédéric-Auguste, l'écusson du grand-duché de Lithuanie qui existait à l'origine sur cette décoration. La suppression de l'écusson lithuanien avait dû être faite, je crois, sur le désir de l'empereur de Russie: mais nous, officiers de la garde impériale, c'est justement pour cela que nous l'avions fait remettre sur nos croix, car l'idée de reconstituer la Pologne sans la Lithuanie ne pouvait nous entrer dans la tête. Le prince sourit en voyant cette protestation et admira la beauté du travail des orfèvres parisiens... »

L'ordre *Virtuti militari* reconstitué conserva la division primitive en 5 classes, mais les médailles des 4^e et 5^e classes furent remplacées par des croix.

Le ruban était bleu clair, bordé de deux bandes noires lisérées de bleu.

La croix, à 4 branches, avec 8 pointes pommelées⁽¹⁾ portait sur ses branches les mots *VIR-TUTI-MILI-TARI*; le médaillon du centre, entouré de lauriers, portait l'aigle couronnée polonaise: sur le revers, les branches portaient les lettres S.A.R.P. (Stanislas Auguste Rex Poloniæ); le médaillon du centre, entouré de lauriers avait l'inscription *Rex et patria-1792*, qui avait remplacé le cavalier de l'écusson de Lithuanie.

La 1^{re} classe — grand croix ou grand cordon — avait pour insigne une croix d'or: émail noir sur les branches du côté face, lauriers en émail vert, aigle en émail blanc. Surmontée d'une couronne en or, cette croix se portait suspendue à un large ruban passé en sautoir de l'épaule droite à la hanche gauche. Le titulaire portait en outre sur le côté gauche de la poitrine, une plaque en argent formée de 8 faisceaux de rayons sur laquelle était posée la même croix, sans couronne, et dont le médaillon avait une double bordure, la bordure intérieure portant une couronne de lauriers, et les mots *Rex et Patria* sur la bordure extérieure.

La 2^e classe — commandeur — avait une croix d'or émaillée, avec couronne d'or, semblable à la précédente, mais un peu moins grande, et suspendue à un ruban porté en cravate.

(1) Les croix de 4^e et 5^e classes n'avaient pas de pointes pommelées au moment de la 1^{re} distribution faite en 1808. Quelques croix de 3^e classe étaient également dépourvues de ces pointes pommelées. Toutes les croix furent ensuite conformes à la description donnée ci-dessus, pour toutes les classes.



1. — AIGLE DU 10^e RÉGIMENT D'INFANTERIE. 2. — AIGLE DU 11^e RÉGIMENT D'INFANTERIE.
 3. — AIGLE DU 13^e RÉGIMENT D'INFANTERIE. 4. — AIGLE DE DRAPEAU POLONAIS.

(Cathédrale de N.-D. de Kazan).

La 3^e classe — chevalier — avait une croix en or émaillée⁽¹⁾, plus petite que la précédente, sans couronne, et suspendue à un ruban porté à la boutonnière du côté gauche de l'habit.

La 4^e classe, croix d'or non émaillée, portée à la boutonnière.

La 5^e classe, croix d'argent, portée à la boutonnière; cette classe était réservée aux grades inférieurs.

La première distribution générale de décorations fut réglée par un décret du 26 décembre 1807, décret dont voici les principales dispositions :

ART. 1^{er}. — La croix de commandeur était donnée à tous les généraux de division de l'armée du duché.

ART. 2. — La croix de chevalier était donnée à tous les généraux de brigade et à tous les colonels et majors des régiments.

ART. 3. — Chaque général de division avait à sa disposition 6 croix de chevalier et 3 croix d'or pour les officiers des états-majors de sa division et de ses brigades.

ART. 4. — Chaque régiment recevait 4 croix de chevalier, 4 croix d'or et 6 croix d'argent.

ART. 5. — Chaque bataillon d'artillerie recevait 2 croix de chevalier, 2 croix d'or et 3 croix d'argent.

ART. 6. — Le ministre de la guerre avait à sa disposition 6 croix de chevalier et 6 croix d'or pour les officiers sans troupe, autres que ceux des états-majors des divisions et des brigades.

La solde était doublée pour les sous-officiers et soldats décorés de croix d'or, augmentée de moitié pour ceux qui recevaient des croix d'argent.

Cette première distribution fut faite au commencement du mois de février 1808 par le prince Poniatowski, ministre de la guerre, d'une manière solennelle, et en se rapprochant du cérémonial observé pour la distribution des croix de la Légion d'honneur.

Il ne fut nommé que deux grand'croix en tout, un peu plus tard; ce fut en premier lieu le prince Poniatowski, par décret royal du 25 février 1809, puis le maréchal Davout, par décret du 22 mars 1809. Le grand cordon était également porté par le grand-maître de l'ordre, le roi Frédéric-Auguste, surtout lorsqu'il prenait l'uniforme polonais.

Une deuxième distribution générale de décorations fut faite après la campagne de 1809 contre l'Autriche. Chacun des régiments d'infanterie n^{os} 1, 2, 3, 6, 8 et 12⁽²⁾ reçut 10 croix de chevalier, 16 croix d'or et 32 d'argent; chacun des régiments de cavalerie n^{os} 1, 2, 3, 4, 5 et 6⁽²⁾ reçut 6 croix de chevalier, 10 croix d'or et 20 d'argent; l'artillerie, les ingénieurs, les sapeurs et le train reçurent 10 croix de chevalier, 16 croix d'or et 32 d'argent.

D'après une décision prise le 9 septembre 1809 par le prince Poniatowski, aucun officier ne put recevoir la croix de chevalier s'il n'avait déjà la croix d'or, aucun sous-officier ou soldat la croix d'or s'il n'était déjà décoré de la croix d'argent.

La troisième distribution générale de décorations fut faite à l'armée le 9 septembre 1812; il fut donné 50 croix de chevalier, 100 croix d'or et 150 croix d'argent. Les nouveaux promus devaient être choisis de préférence parmi les officiers et soldats déjà décorés de la Légion d'honneur.

Par décision du 10 octobre 1812, les sous-officiers et soldats libérés avant d'avoir atteint

(1) Reproduite en cul-de-lampe à la fin de l'avant-propos, p. III.

(2) C'étaient les régiments qui avaient pris part à la campagne.

le grade d'officier devaient recevoir une pension viagère de 250 florins s'ils avaient la croix d'or, de 125 florins s'ils avaient la croix d'argent.

A la chute de Napoléon en 1814, l'empereur Alexandre I^{er}, en qualité de roi de Pologne, conserva l'ordre *Virtuti militari*, avec le titre officiel d'« Ordre militaire polonais » ; la pension viagère des sous-officiers et soldats libérés fut maintenue.

Les officiers qui n'avaient pas encore les croix qui leur avaient été accordées en 1812 et 1813 les reçurent :

Par décret royal du 5-17 juin 1817, les officiers décorés reçurent la noblesse.

En 1831, après la répression de l'insurrection de Pologne, l'empereur Nicolas réunissait l'ordre *Virtuti militari* aux ordres russes, en le plaçant au troisième rang de ces ordres (29 novembre).

Par décret du 31 décembre 1831-12 janvier 1832, il décora de cet ordre les armées russes qui avaient réprimé l'insurrection polonaise. Les croix de cette époque sont facilement reconnaissables ; elles portent la date 1831 au lieu de la date 1792.

La distribution s'étendit à tous les gradés des armées combattantes, à tous les aumôniers, médecins, infirmiers, qui avaient pris part à la campagne : grand-croix aux commandants de corps, croix de commandeur à tous les généraux et assimilés, croix de chevalier aux états-majors, aux officiers, aux fonctionnaires des classes 5 à 8, croix d'or aux sous-officiers, croix d'argent à tous les grades inférieurs et aux infirmiers.

Plus tard, par décret du 25 juin-7 juillet 1834, on étendit la distribution des décorations à tous les anciens soldats ; en 1837 (15-27 décembre), aux armées de 2^e ligne.

C'est ainsi que de 1831 à 1835, il fut distribué :

14 croix de 1^{re} classe (grands cordons).

183 croix de 2^e classe (commandeurs).

1.105 croix de chevalier.

5.213 croix d'or.

100.000 croix d'argent.

C'était l'avilissement complet de l'ordre, dont les insignes n'étaient plus que des décorations commémoratives de la répression de l'insurrection de 1831.

Beaucoup de collections contiennent de ces croix *Virtuti militari* avec la date 1831 ; c'est à tort que leurs possesseurs les considèrent comme des décorations polonaises, car ces décorations sont absolument russes.



CROIX DE CHEVALIER (VERSO)
AVEC LE CAVALIER LITHUANIEN



CZAPSKA DU 17^e LANCIEERS.

RÈGLEMENT SUR LES UNIFORMES DES TROUPES ET DE L'ADMINISTRATION MILITAIRE DU DUCHÉ DE VARSOVIE

VARSOVIE, ANNÉE 1810

(Règlement promulgué le 3 septembre 1810 par le prince Joseph Poniatowski, Ministre de la Guerre)

TITRE I. — OFFICIERS GÉNÉRAUX

ART. 1^{er}. — UNIFORME DES GÉNÉRAUX.

Grande tenue. — Kurtka de drap bleu foncé de coupe polonaise, doublée d'étoffe
col droit de drap cramoisi; revers et parements carrés du même drap que la kurtka; kurtka
de haut en bas par des agrafes; poches en long avec trois pointes; passepoil
cramoisés autour des revers et des parements, sur les coutures
du dos et la couture postérieure des manches.

Boutons bombés en argent, portant en relief l'aigle polonais:
sept boutons à chaque revers, trois à chaque poche, deux sur le
dos et un pour chaque épaulette.

Gilet blanc court, caché par la kurtka.

Pantalon long de drap cramoisi, avec double bande de drap blanc, chacune de 1/2 pouce
de large, fermé en bas par des brides et des boutons; sous-pieds en drap cramoisi.

Bottes portées sous le pantalon; éperons en argent.

Cravate noire avec un liséré blanc.



Czapska rond en bas, carré à la partie supérieure, haut de 8 pouces, chaque côté du carré ayant 9 pouces. La partie inférieure, ronde, garnie d'astrakan, séparée de la partie supérieure en feutre noir par une bande de drap cramoisi portant un galon brodé en argent. Chaque angle du carré supérieur porte une garniture métallique, avec crochet pour attacher les cordons. Sur le côté gauche, la cocarde couverte d'une croix de Malte d'où part un cordon avec deux glands à grosses torsades; visière en cuir noir bordée d'un galon brodé large de 5 lignes. Plumet blanc de 18 pouces de haut, entouré en bas de plumes noires sur une hauteur de 4 pouces; jugulaire noire.

Épaulettes d'argent avec corps brodé de 2 pouces et 8 lignes de large sur 6 pouces de long; franges à grosses torsades de 3 pouces de long.

Petite tenue n° 1. — Même kurtka que pour la grande tenue. Pantalon à la hongroise de drap cramoisi garni d'un galon d'argent, ou de drap bleu foncé sans bande ni galon. Bottes courtes à la hongroise, portant en haut un galon avec gland.

Petite tenue n° 2. — Frac de drap bleu foncé doublé de même drap. Col droit de drap cramoisi, parements carrés de drap bleu. Le frac se boutonne des deux côtés et est échancré à hauteur des cuisses; poches en travers à trois pointes. Passepoils cramoisis. En bas des basques, aigle polonais brodé. Boutons bombés en argent, portant l'aigle en relief: sept boutons de chaque côté sur la poitrine, trois à chaque poche, deux sur le dos et deux pour les épaulettes.

Même gilet que pour la grande tenue.

Même pantalon que pour la petite tenue n° 1; en été on peut porter le pantalon de drap blanc ou de nankin. Bottes à la hongroise.

Pour les soirées, culotte de drap blanc ou de soie noire, souliers à boucles d'argent.

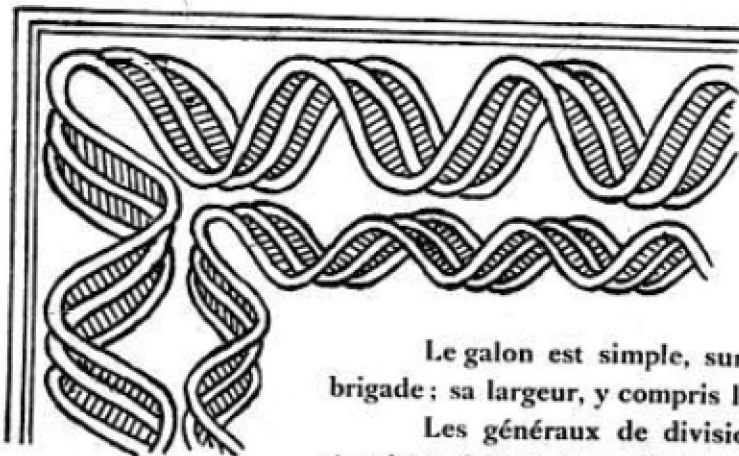
Chapeau bicorne bordé d'un galon noir, la cocarde maintenue par un galon d'argent de 1 pouce de large avec une raie noire au milieu, boutonné à un bouton; plume d'autruche noire autour du chapeau. Aux extrémités des cornes, cordons en argent avec franges. Cocarde blanche nationale.

Surtout de drap bleu foncé, avec col renversé, poches par derrière; le surtout se boutonne de chaque côté par sept boutons.

Manteau rond de drap bleu foncé, sans manches, avec un col droit et une rotonde.

ART. 2. — DISTINCTION DES GRADES.

Les généraux se distinguent par des broderies d'argent sur l'uniforme, par une écharpe et par des étoiles en or placées sur les épaulettes.



La broderie est en argent, en forme de chaîne, de 3 pouces de large pour les généraux de division, y compris la baguette; le galon, double pour les généraux de division, est brodé sur le col, les revers et les parements, sur la kurtka de grande tenue: il est simple sur les basques, sur les poches et au-dessus des boutons du dos.

Le galon est simple, sur toutes les broderies, pour les généraux de brigade; sa largeur, y compris la baguette, est de 2 pouces.

Les généraux de division portent trois étoiles en or sur chaque épaulette, les généraux de brigade deux seulement.

L'écharpe, formée d'un réseau de fils d'argent et de soie cramoisie, se termine par un nœud d'où sortent deux grandes franges de 10 pouces de long, tombant sur le côté droit.

Giberne d'argent de 7 pouces $\frac{1}{2}$ de long sur 4 de haut, portant la croix de Malte, suspendue à une banderole de maroquin rouge couverte d'une bande d'argent de 2 pouces $\frac{1}{2}$ de large; boucles en argent.

N. B. — Pour les deux petites tenues, les broderies sont placées sur le col et les parements, ou sur le col seul.

ART. 3. — ARMEMENT.

Avec la kurtka, sabre droit à poignée d'argent, fourreau noir de fer bronzé; dragonne d'argent, mêlée de fil cramois et bleu, à courroie large de 3 pouces. Ceinturon de maroquin rouge avec boucle d'argent de 4 pouces $\frac{1}{2}$ de large sur 3 de haut, portant l'aigle polonais.

Avec le frac, épée française à poignée d'argent, fourreau noir, dragonne de velours bleu foncé, brodée d'argent sur les deux faces. Pistolets garnis d'argent.



ART. 4. — EQUIPAGE DE CHEVAL.

Schabraque de drap bleu foncé avec siège d'astrakan noir; tout autour, broderie d'argent, comme sur l'uniforme, sur une bande de drap cramois de 2 pouces de large, séparée de l'astrakan par une bande de drap blanc de 1 pouce $\frac{1}{2}$. Au-dessous de la bande brodée, le drap bleu se voit sur 5 pouces de large; au-dessous, un galon d'argent de 1 pouce $\frac{1}{2}$ de large, puis une frange d'argent de 1 pouce $\frac{1}{2}$. Aux quatre angles de la schabraque, gros glands d'argent. Les angles postérieurs de la schabraque portent des aigles brodés d'argent.

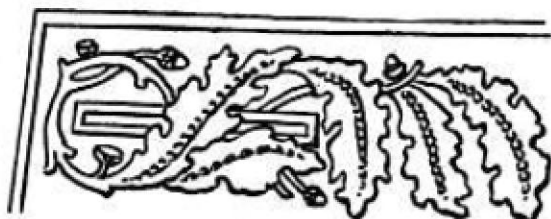
Harnachement du cheval à la polonaise, bride, têtière, poitrail et croupière ornés d'argent.

TITRE II. — OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR

ART. 1^{er}. — UNIFORMES.

Adjudants-Commandants :

Grande tenue. — Frac de drap bleu foncé doublé de même drap; col de drap cramois. Le frac, boutonné droit sur la poitrine, est échancré à la hauteur des cuisses, au-dessous des poches et en travers. Gilet blanc.



Pantalon de drap cramois.

Col et parements ornés de boutons brodés de feuilles de chêne en argent: deux de ces boutons de chaque côté du col, une sur chaque parement. En bas des basques du frac sont bro-

dés les aigles polonais ou les insignes d'état-major, en argent.

Boutons bombés en argent avec l'aigle polonais en relief.

Cravate blanche en temps de paix, noire en temps de guerre.

Épaulettes et aiguilletes en argent; dragonne en argent.

Chapeau bicorne bordé d'un galon noir, sans plumes à cocarde nationale, retenue par un galon d'argent fixé à un bouton.

Bottes à la hongroise, avec éperons d'argent. Souliers à boucles d'argent pour la tenue de soirée.

Petite tenue. — Frac avec revers boutonnés l'un sur l'autre; col de drap cramoisi avec les boutonnères brodées comme ci-dessus, les parements sans boutonnères. Pantalon de drap bleu foncé. Boutons bombés en argent.

Surtout. — Drap bleu foncé, boutonné de chaque côté par sept boutons.

N. B. — Pendant l'été, il est permis de porter le gilet et le pantalon de basin blanc ou de nankin.

Adjudants d'État-major :

Grande tenue. — Comme les adjudants-commandants, mais avec une seule boutonnère brodée de chaque côté du col.

Petite tenue. — Entièrement en drap bleu foncé sans broderie. Epaulettes, dragonne, cordons en argent, suivant le grade, ainsi qu'il sera indiqué à l'article 2 du titre III, pour l'infanterie.

Aides de camp⁽¹⁾ :

Grande tenue. — Kurtka à la chasseur de drap bleu foncé. Col bleu clair sans passepoil; passepoils cramoisis autour de la kurtka, qui se boutonne au milieu par neuf boutons bombés argentés; deux boutons dans le dos; au bas des basques les insignes d'état-major. Parements en pointe bleu foncé avec passepoil cramoisi, fermés par deux petits boutons. Gilet blanc caché par la kurtka.

Pantalon long bleu foncé à double bande cramoisie, chacune de 1 pouce de large.

Bottes sous le pantalon; éperons vissés.

Kolback en peau d'ours, la calotte en drap cramoisi, plissée, les plis réunis au centre par un bouton d'argent. Jugulaire d'argent. Pompon d'argent, sous lequel pend un mince cordon d'argent de 2 pouces portant deux glands.

Cravate noire à liséré blanc.



(1) En 1807, les aides de camp des généraux portaient, en grande tenue, un uniforme à la hussarde: dolman cramoisi à brandebourgs d'argent, garni de fourrure blanche pour la 1^{re} division, noire pour la 2^e, de renard jaune pour la 3^e; galons sur les manches suivant le grade, de même que sur les poches et la culotte de drap bleu foncé. Shako bleu.

Giberne de métal jaune avec aigle d'argent, banderole de cuir verni noir bordé de deux étroits galons d'argents garniture d'argent. Sabretache de cuir verni noir avec aigle d'argent.

En petite tenue, ils portaient le frac bleu foncé à revers de même drap, passepoils cramoisis, cols et parements bleu foncé. Gilet cramoisi avec brandebourgs et petits glands d'argent. Pantalon long bleu foncé fermé en bas par des boutons; deux galons d'argent au lieu de bandes. Chapeau bicorne avec glands d'argent, plumet noir.

Par ordre du prince Poniatowski du 17 novembre 1807, l'uniforme à la hussarde fut supprimé pour les aides de camp.

En grande et petite tenue, ils portèrent le frac bleu foncé, revers et parements bleu foncé, col bleu turquoise, passepoils cramoisis, boutons d'argent. Gilet cramoisi comme l'ancien. Pantalon long bleu foncé, le reste de l'uniforme comme auparavant.

Seuls les aides de camp du prince Poniatowski continuèrent à porter l'uniforme à la hussarde.

Dolman cramoisi, col et parements bleu clair, brandebourgs d'argent, galons aux manches suivant le grade.

Pelisse cramoisie bordée d'astrakan blanc, brandebourgs et galons d'argent.

Shako bleu clair, broderie d'argent en haut, galon d'argent retenant la cocarde blanche. Au-dessus de la cocarde, pompon d'argent portant la croix de Malte; derrière le shako, couvre-nuque bordé d'une broderie d'argent; visière noire vernie bordée d'argent; jugulaire en chaîne d'argent fixée à deux têtes de lion. Cordons d'argent. Plumet de héron, pour les officiers supérieurs, de plumes de coq pour les autres, la partie inférieure en plumes noires ou rouges.

Pantalon à la hussarde galonné d'argent sur les côtés et sur les poches, suivant le grade. Ceinture de hussard à cinq nœuds, d'argent et de soie cramoisie.

Giberne et sa banderole en argent.

Sabre courbe, poignée et fourreau d'argent, ceinturon de cuir noir verni avec légère broderie d'argent.

Sabretache cramoisie avec galons et aigle d'argent.

Bottes à la hongroise en cuir verni noir, bordées d'un galon d'argent avec glands.

Selle à la hussarde; schabraque cramoisie avec galon d'argent; siège en peau d'ours. Harnachement polonais ou à la hussarde.

Plumet blanc pour les aides de camp des généraux de division, noir pour ceux des généraux de brigade, la partie inférieure de ces plumets en plumes rouges sur une hauteur de 2 pouces à partir du pompon.

Épaulettes, dragones, petits cordons en argent, suivant les grades.

Petite tenue. — Frac de drap bleu foncé, sans passepoils, fermé par un rang de boutons. Col bleu clair. Boutons d'argent bombés, 9 par devant, 2 sur le dos. En bas des basques, insignes d'état-major. Parements comme ceux de la kurtka, mais sans passepoils. Gilet blanc non visible. Pantalon à la hongroise bleu foncé, ou pantalon long gris foncé avec une bande cramoisie.

Cravate noire à liséré blanc.

Chapeau bicorne ordinaire comme celui des adjudants-commandants.

En été, on peut porter le pantalon de basin blanc ou de nankin.

Surtout de drap bleu foncé se boutonnant des deux côtés.

Manteau rond, avec col droit et rotonde.

ART. 2. — DISTINCTION DES GRADES.

Les épaulettes comme il sera prescrit pour l'infanterie.

Les aides de camp des généraux de division porteront au bras droit, au-dessus du coude, un brassard en tissu de soie cramoisie et d'argent; ceux des généraux de brigade un brassard en tissu de soie bleu clair et d'argent. Ces brassards se fermeront par un nœud portant des franges d'argent de 2 pouces de long, à grosses torsades pour les officiers supérieurs.



ART. 3. — ARMEMENT.

Sabre à poignée et fourreau d'acier.

Giberne longue garnie d'argent, l'aigle polonais au milieu; banderole de cuir noir ciré, de 3 pouces de large, bordée de deux galons d'argent de 1 pouce chacun.

Dragonne à la hussarde en maroquin rouge, avec deux lisières brodées d'argent.

Pistolets garnis d'argent.

ART. 4. — EQUIPAGE DE CHEVAL.

Selle à la hongroise (terlica) garnie d'argent; la palette du troussequin garnie de maroquin rouge. Fontes noires garnies d'argent. Le manteau roulé sur l'arçon, sous la schabraque. Poitrail et croupière en cuir noir, garnis d'argent.

Schabraque en drap bleu foncé à la hussarde, arrondie par devant, en pointe en arrière, avec passepoil cramoisi, et un galon d'argent de 2 pouces de large. Ce galon est double pour les officiers supérieurs: deux galons de 1 pouce séparés par un intervalle de 1/2 pouce.

Schabraque pour tous les jours en même drap, recouverte d'astrakan noir jusqu'à 8 pouces des bords. Au lieu du galon d'argent, bande cramoisie, double pour les officiers supérieurs.

Portemanteau rond de drap bleu foncé, à passepoils cramoisis; bande cramoisie de 1 pouce 1/2 de large sur les bouts. Cette bande est double pour les officiers supérieurs.

Harnachement à la hongroise, bride avec croisillon, toutes les boucles en argent, plaque d'argent au milieu du croisillon, 5 boutons de métal sur le frontal, 3 sur la muserolle, sous-gorge très longue portant une boule de métal blanc, à laquelle sont suspendus un croissant et une étoile de même métal.

TITRE III. — INFANTERIE (1)

ART. 1^{er}. — UNIFORME DES RÉGIMENTS D'INFANTERIE.

L'habillement sera le même pour tous les régiments d'infanterie.

Grande tenue (officiers). — Frac de drap bleu foncé, gilet et pantalon de drap blanc.

Col droit fermé avec passepoil cramoisi; pour les voltigeurs col jaune sans passepoil: revers de drap blanc, parements droits avec pattes en drap cramoisi à passepoil blanc. Le frac sera fermé au milieu avec des agrafes, et ouvert sur les cuisses. Poches en travers à trois pointes avec passepoils cramoisis. Les pans, agrafés, forment retroussis, doublure blanche; sur les coins sont brodés des cors pour les voltigeurs, des étoiles pour les fusiliers, des grenades pour les grenadiers.

Boutons de métal jaune portant en relief le numéro du régiment, 7 petits boutons de chaque côté des revers, 3 grands au-dessous sur le côté gauche, correspondant à 3 boutonnières à droite, 2 dans le dos, 3 petits à chaque poche, 1 petit pour chaque épaulette.

Le gilet sortant à moitié du frac, boutonné avec des petits boutons; 3 pour chaque poche.

Pantalon long, bottes à la hongroise.

Cravate noire à liséré blanc.

Chapeau bicorne ordinaire, bordé d'un galon noir de soie mélangée; à gauche, double galon d'or de 1/2 pouce arrêté à un bouton d'or, pour fixer la cocarde.

Grenadiers. — Les officiers portent le bonnet à poil avec plumet rouge et cordons d'argent, du même modèle que celui des soldats.

Voltigeurs. — Les officiers portent au chapeau un pompon jaune de 1/4 de coudée de haut (2).

Fusiliers. — Les officiers portent un pompon noir au-dessus de la cocarde.

Petite tenue (officiers). — Frac avec col et parements bleu foncé, boutonné au milieu par 9 grands boutons de métal jaune. Pantalon de drap bleu foncé.

Les officiers de grenadiers portent le chapeau avec un pompon rouge.

Surtout. — Bleu foncé, boutonné des deux côtés par 7 grands boutons.

Pendant l'été, pantalon et gilet en basin blanc ou en nankin, à volonté.

Sous-officiers et soldats. Kurtka bleu foncé, agrafée au milieu; revers blancs, les

(1) Au commencement de 1807, l'infanterie portait la kurtka bleu foncé, revers et parements cramoisis, czapska en feutre noir, garni d'un demi-soleil en métal jaune, manteau brun, pantalon bleu foncé ou blanc.

Plumet, pompon, épaulettes et cordons de couleur }
rouge pour les grenadiers.
jaune pour les voltigeurs.
bleu clair pour les fusiliers.

Cet uniforme fut modifié par décret du 2 mars 1807.

1^{re} division. — Kurtka et pantalon bleu foncé, revers jaunes, col et parements rouges, boutons jaunes avec le numéro du régiment; le pantalon, porté sur la botte, fermé en has de chaque jambe par 8 boutons et 8 ganses.

En service les officiers portent le hausse-col de métal jaune avec l'aigle blanche; ceinturon à boucle jaune et aigle d'argent; ceinturon en soie bleu foncé et or pour les officiers supérieurs, en cuir blanc verni pour les autres; sabre droit en fer.

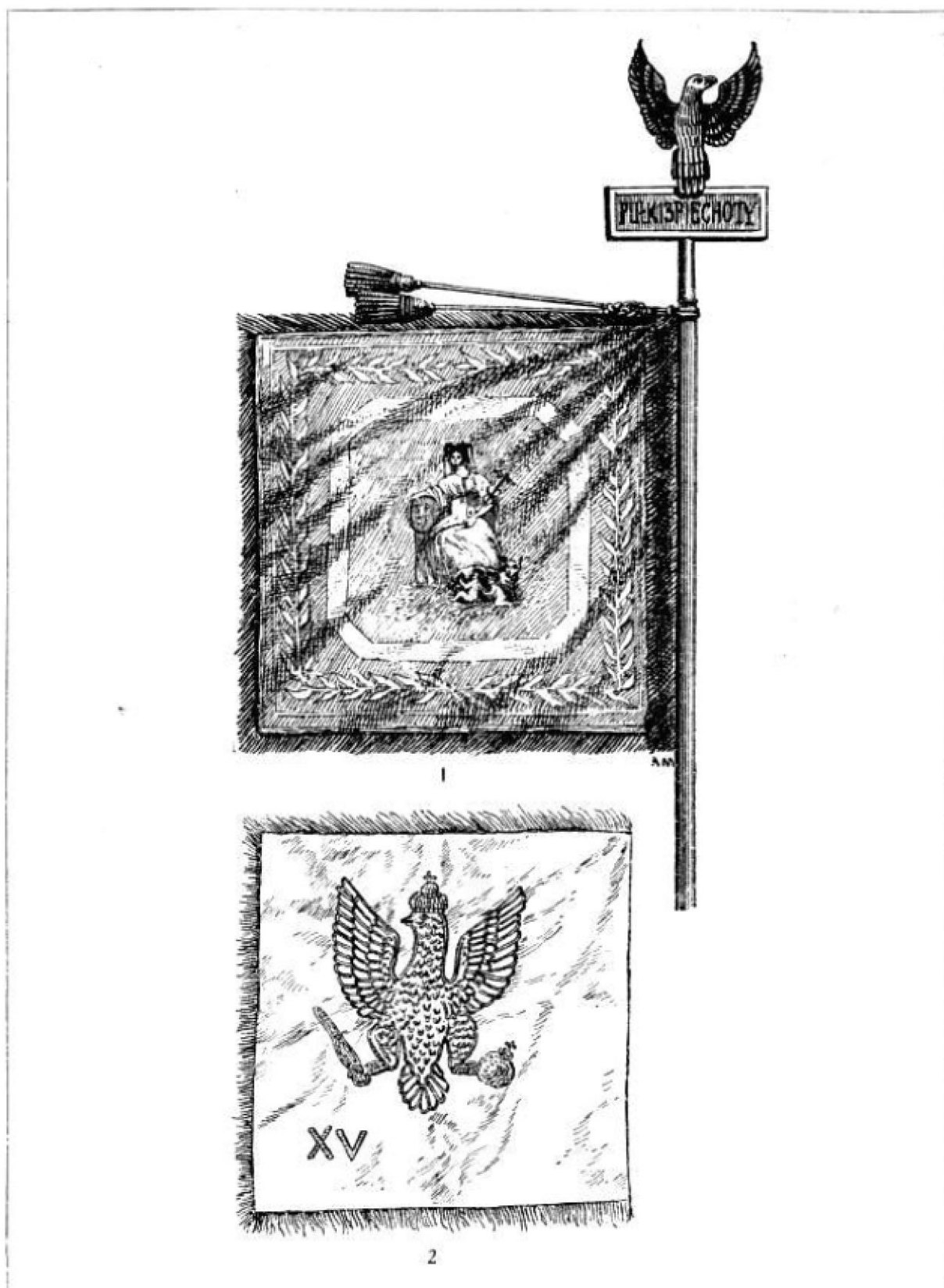
2^e division. — Kurtka et pantalon bleu foncé, revers, col et parements cramoisis, le reste comme la 1^{re} division mais avec le métal blanc au lieu de métal jaune.

3^e division. — Kurtka et pantalon bleu foncé, revers, col et parements blancs, boutons jaunes, le reste comme la 1^{re} division.

Les officiers portaient en petite tenue le frac bleu foncé avec col de même couleur, chapeau bicorne.

Cocarde. — La cocarde était blanche, comme celle de l'ancienne république polonaise. Napoléon imposa la cocarde tricolore aux régiments franco-galicis en 1809, mais le prince Poniatowski obtint que la cocarde blanche leur fût rendue, lorsque, le 1^{er} janvier 1810, ils furent incorporés dans l'armée du duché de Varsovie.

(2) Lokiec ou coudée = environ 0^m58.



1 — ÉTENDART DU 2^e BATAILLON DU 13^e RÉGIMENT D'INFANTERIE (*Cathédrale de Eł.-D. de Kazan*).
2. — ÉTENDART DU 1^{er} RÉGIMENT DE LANCIERS (*Cathédrale de Eł.-D. de Kazan*).

revers, formant plastron, peuvent s'enlever; au-dessous du plastron, la kurtka se ferme par deux gros boutons. Pantalon bleu foncé pour l'hiver, de toile blanche pour l'été, ce dernier avec des guêtres blanches sous le pantalon.

Les grenadiers portent le bonnet à poil, un peu penché en avant⁽¹⁾ : plaque de cuivre avec l'aigle de métal blanc, et portant le numéro du régiment entre deux grenades; calotte du bonnet en drap rouge, cordons rouges, plumet rouge.

Les voltigeurs portent le shako, cordons jaunes, au-dessus de la cocarde, plumet jaune et vert.

Les fusiliers ont le czapska en feutre noir de 9 pouces de haut sur 10 de côté; aigle de métal blanc au-dessus d'une plaque de cuivre portant le numéro du régiment, visière en cuir bordée de cuivre jaune; au-dessus de l'aigle, cocarde blanche surmontée d'un pompon noir; cordons en fil blanc, terminés par des glands qui sont en argent et soie cramoisie pour les sous-officiers. Buffleteries en cuir blanc.

Giberne en cuir noir avec le numéro du régiment en cuivre pour les fusiliers, le numéro et un cornet pour les voltigeurs, le numéro et une grenade pour les grenadiers.

Bonnet de police bleu foncé, avec bordure et gland rouge : pendant les marches, le bonnet de police se porte au-dessus de la giberne; le plumet, dans son étui, est attaché au fourreau du sabre.

Veste blanche pour les corvées.

Manteau gris.

Sur les épaules, les fusiliers portent des pattes de drap bleu foncé, les voltigeurs des épaulettes vertes, les grenadiers des épaulettes rouges.

Les sapeurs portent le bonnet à poil des grenadiers : ils ont sur les bras, entre le coude et l'épaule, un insigne formé de deux haches en croix avec grenade en drap rouge. Tablier de cuir blanc, large ceinturon de cuir blanc avec fourreau pour la hache, petite giberne avec les insignes des sapeurs, gants à la Crispin. Sabre dont la poignée se termine par une tête de coq. Carabine courte de dragon.

ART. 2. — DISTINCTION DES GRADES.

Les grades des officiers se reconnaissent aux épaulettes.

Le colonel porte deux épaulettes en or à grosses torsades, le corps d'épaulette sans broderie.

Le major porte les mêmes épaulettes, mais avec le dessus en argent.

Le lieutenant-colonel porte sur l'épaule gauche une épaulette avec franges à grosses torsades, sur la droite une contre-épaulette sans franges.

Le capitaine porte sur l'épaule gauche une épaulette, sur la droite une contre-épaulette.

Le lieutenant porte les mêmes épaulettes que le capitaine, mais avec une ligne de soie cramoisie de 1/8 de pouce de large au milieu du corps de l'épaulette.

Le sous-lieutenant, les mêmes épaulettes, mais portant sur le corps deux lignes de soie cramoisie de 1/8 de pouce de large entre-croisées.

L'adjudant-major porte l'épaulette à franges sur l'épaule droite, la contre-épaulette sur la gauche.

(1) Quelquefois les bonnets à poils avaient une petite visière en cuir noir bordée de cuivre.

Les sapeurs portaient toute la barbe : les grenadiers, des favoris et de longues moustaches; les voltigeurs, des favoris courts et des moustaches courtes; les fusiliers étaient complètement rasés.

Quant à l'uniforme des tambours maîtres et des musiciens, il présentait une grande variété, suivant la fantaisie des colonels.

Pour tous les officiers d'infanterie, les épaulettes sont en or; la dragonne et les cordons sont en argent; ils ont un petit hausse-col doré, avec l'aigle polonaise en argent.

Sous-officiers et caporaux :

Les caporaux portent deux galons de fil jaune à 2 pouces au-dessus des parements.

Les sergents, un galon d'or sur chaque bras et un sur la patte de l'épaulette.

Les sergents-majors, deux galons d'or.

Les fourriers, un galon d'or en chevron à 4 pouces au-dessus du coude.

Les sous-officiers ont leur czapska bordé à la partie supérieure d'un galon de 1 pouce.

ART. 3. — ARMEMENT.

Tous les officiers portent l'épée française, plate, à poignée dorée; fourreau noirci. Ceinturon en cuir de 2 pouces de large.

Les officiers faisant le service à cheval porteront le sabre; poignée et fourreau de métal jaune; bélières en cuir noir. Eperons argentés.

N. B. — Les officiers des compagnies de grenadiers et de voltigeurs porteront aussi le sabre.

Tous les sous-officiers, les grenadiers et les voltigeurs portent le sabre; les fusiliers n'ont qu'un fourreau pour la baïonnette.

ART. 4. — ÉQUIPAGE DE CHEVAL.

Pour les officiers d'infanterie faisant le service à cheval, selle en peau de veau; schabraque et couvre-fontes en drap bleu foncé bordés d'un galon doré de 3 pouces de large pour le colonel, 2 pouces 1/2 pour le major, 2 pouces pour le chef des bataillons, 1 pouce pour l'adjutant-major.

Harnachement en cuir noir, boucles et bossettes du mors en métal jaune.

N. B. — Appendice au titre II. Ajouter au règlement sur l'habillement des aides de camp ce qui suit :

Les aides de camp devront avoir la selle, la schabraque, les couvre-fontes et le harnachement comme les officiers d'infanterie faisant le service à cheval, mais le galon et toutes les pièces de métal seront argentés.

TITRE IV. — ARTILLERIE A PIED

ART. 1^{er}. — UNIFORME DE L'ARTILLERIE A PIED.

Grande tenue. — Frac de drap vert foncé, col, revers et parements de velours noir avec passepoils rouges. Gilet et pantalon de drap blanc. Boutons de métal jaune portant en relief la bombe et les canons croisés.

Coupe du frac, nombre des boutons, agrafes, cravate, chapeau et cocarde, comme pour les officiers d'infanterie.

En bas des basques, bombe et flamme brodées en or.

Bottes à l'écuyère, éperons argentés. Souliers à boucles dorées.



Petite tenue. — Frac de drap vert foncé sans revers; col et parements de velours noir avec passepoils rouges. Pantalon de drap noir ou vert. Coupe du frac comme pour l'infanterie.

Surtout du même drap, boutonné de chaque côté par 7 grands boutons.

Pendant l'été, gilet et pantalon de basin blanc ou de nankin, à volonté.

Les sous-officiers et soldats auront le même uniforme de drap vert foncé, en remplaçant le frac par la kurtka du modèle général. Pantalon de drap vert ou de toile blanche avec guêtres. Epaulettes rouges. Shako avec jugulaire de métal jaune, avec plaque de métal jaune portant deux canons en croix et une grenade, surmontée de l'aigle blanche. Cordons rouges, pompon et plumet rouges.

Veste de corvée blanche avec col, parements verts et passepoils verts autour des poches. Bonnet de police vert foncé bordé de jaune.

Les conducteurs portent la kurtka gris bleu avec un pantalon gris basané. Czapska bleu foncé garni d'astrakan noir.

Sur le bras gauche, plaque en cuivre portant le numéro de la voiture et de la division.

ART. 2. — DISTINCTION DES GRADES.

Comme dans l'infanterie.

ART. 3. — ARMEMENT.

Comme dans l'infanterie; les sous-officiers et soldats ont une carabine de dragon courte, et le sabre avec dragonne rouge.

ART. 4. — EQUIPAGE DE CHEVAL.

Comme dans l'infanterie, sauf que la schabraque et les couvre-fontes sont de drap vert foncé⁽¹⁾.

TITRE V. — UNIFORME DU CORPS DES INGÉNIEURS ET DES SAPEURS ET DE LA COMPAGNIE D'OUVRIERS

La grande et la petite tenues, le surtout, les différences des grades, l'armement et l'équipage de cheval sont les mêmes que pour l'artillerie à pied, sauf les boutons qui portent en relief les insignes suivants :

1° Ingénieurs et sapeurs. — Casque et cuirasse au milieu d'un trophée de drapeaux et de canons entre-croisés.



(1) Le train des équipages avait le même uniforme que l'artillerie, mais la kurtka était gris bleu, avec col et parements jaune clair. Le métal des boutons, épaulettes etc., était blanc au lieu de jaune.

2^e Compagnie d'ouvriers. — Comme pour l'artillerie.

Les officiers ingénieurs auront le frac doublé en étoffe rouge.

Les gardes des arsenaux auront le col bleu clair, orné d'une petite grenade d'or brodée de chaque côté.

Les sous-gardes auront le même col, mais sans grenades.

TITRE VI. — UNIFORME DU CORPS DES VÉTÉRANS ET DES INVALIDES

La grande et la petite tenues, le surtout, etc..., comme pour l'infanterie, mais en drap bleu clair; col et parements de drap cramois. Revers du même drap que l'uniforme avec passepoils cramois; doublure de même couleur que l'uniforme. Boutons de métal blanc portant en relief les mots « Weterany » ou « Inwalidy ».

Epauettes, hausse-col, dragonne, cordons du chapeau en argent. Galons en argent; épée et sabre en métal blanc.

TITRE VII. — RÉGIMENT DE CUIRASSIERS

ART. 1^{er} — UNIFORME.

Grande tenue. — Habit-veste de drap bleu foncé doublé de rouge. Col de drap rouge fermé par 3 agrafes; parements carrés de drap rouge avec passepoils bleu foncé. En bas des basques, deux grenades brodées; poches dans les plis des basques. L'habit-veste est boutonné par 11 boutons; les basques dépassent la cuirasse de 9 pouces, 3 boutons à chaque poche, 2 sur le dos, et 2 pour les épauettes; les boutons, de métal jaune, sont plats et portent le numéro du régiment. Gilet blanc, non visible. Culotte de peau blanche fermée par 4 petits boutons au-dessous des genoux; genouillères de toile blanche dépassant les genoux de 4 pouces et fermées par 4 boutons. Bottes à l'écuyère, le devant s'élevant de 3 pouces au-dessus des genoux. Eperons longs, mobiles, en acier.

➤ Cuirasse en tôle d'acier formée d'un plastron et d'un dos, garnis sur le bord de clous rivés à tête de cuivre. Epaulières en cuir recouvertes de plaquettes de cuivre en écailles. La matelassure de la cuirasse est bordée d'une fraise en drap rouge de 3 pouces de large, sur le bord de laquelle est cousu à cheval un galon d'argent de 1 pouce.

Casque de cuirassier du modèle français, avec plumet rouge sur le côté gauche, crinière en crins de cheval, houpette jaune.

Cravate noire à liséré blanc; gants de peau blancs à parements de cuir poli de 7 pouces de haut.

Petite tenue. — Frac de drap bleu foncé, doublé de rouge, fermé par 9 boutons. Col de drap rouge fermé par 3 agrafes. Parements en pointe avec passepoils rouges, fermés par 3 petits boutons. Grenades en bas des basques. Poches en long à 3 pointes avec passepoils rouges. Boutons de métal jaune comme pour l'habit-veste.

Pantalon long de drap bleu foncé, sans bandes; mêmes bottes que pour la grande tenue.

Chapeau bicorne, du même modèle que celui des chasseurs à cheval (Titre VIII), avec plumet rouge.

Surtout de drap bleu foncé; cols et parements de même drap, poches dans les plis des basques. Le surtout se boutonne des deux côtés avec 7 boutons.

Manteau rond de drap blanc; col droit avec agrafes de métal jaune et passepoils rouges; rotonde de 9 pouces de hauteur. Manteau doublé de rouge sur 12 pouces de largeur.

Les sous-officiers et soldats portent le même uniforme que les officiers, conformément au modèle prescrit.

ART. 2. — DISTINCTION DES GRADES.

Epaulettes dorées comme pour les officiers d'infanterie.

Dragonne de cuir de 1 pouce $\frac{1}{2}$ de large, terminée par un gland d'argent, à grosses torsades pour les officiers supérieurs.

ART. 3. — ARMEMENT.

Sabre droit du modèle français, à poignée de métal jaune; fourreau d'acier poli. Pistolets de calibre garnis d'acier.

Ceinturon de cuir blanc, avec pièces de métal jaune.

Giberne de cuir blanc garnie de métal jaune; banderole de cuir blanc ciré, se portant par-dessus la cuirasse, avec boucle de métal jaune.

ART. 4. — ÉQUIPAGE DE CHEVAL.

Selle de cuirassier du modèle français et fontes en cuir blanc ciré. Schabraque de drap rouge, arrondie par devant, en pointe par derrière, bordée d'un galon doré de 1 pouce $\frac{1}{2}$ de large. Seconde schabraque de drap bleu foncé. Sur les pointes de derrière, grenades jaunes. Couvre-fontes arrondis en drap rouge, bordés d'un galon doré.

Harnachement de cuir noir, avec les pièces de métal jaune; sur les plaques de poitrail et de croupière, grenades.

Portemanteau de drap rouge, carré, de 1 coudée et 6 pouces de long, garni sur les bouts d'un galon doré de 1 pouce $\frac{1}{2}$ de large.

TITRE VIII. — CHASSEURS A CHEVAL

ART. 1^{er}. — UNIFORME.

Grande tenue. — Kurtka vert foncé, doublé de même drap. Col droit fermé par 3 agrafes; parements en pointe, plis du dos avec bordure de 1 pouce de large, poches dans ces plis. La kurtka est fermée par 9 boutons bombés de métal jaune; 2 boutons à chaque poche.

Pantalon long de même drap avec double bande de 1 pouce de large chacune; le bas du pantalon fermé par 6 agrafes et en bas par un bouton couvert du même drap. Sous-pieds de cuir noir.

Col, parements, bandes, de la couleur distinctive du régiment.

Gilet de drap blanc sous la kurtka.

La compagnie d'élite, ainsi que les officiers, porte le kolbach rond de peau d'ours; la calotte, du même drap que le col, forme des plis réunis au centre par un large bouton d'or.

Cravate noire à liséré blanc.

Gants avec parements rigides pour les officiers, en peau ordinaire pour les soldats.

Demi-bottes sous le pantalon; éperons vissés au talon en métal jaune.

Petite tenue. — Frac de drap vert foncé doublé de même. Col droit fermé par 3 agrafes. Parements en pointe de la couleur du col, fermés par 2 petits boutons. Frac boutonné par 9 boutons de métal jaune. Poches en long dans les plis des basques, à trois pointes, avec 3 boutons : les basques agrafées en bas formant retroussis. Cors brodés en or sur les angles.

Pantalon de drap blanc à la française, ou de drap vert foncé; bottes à la hongroise, bordées à leur partie supérieure d'un petit galon de fil noir avec un petit gland en avant.

Pantalon pour le service journalier en drap vert foncé ou gris, garni de cuir noir entre les jambes et sur la jambe gauche pour résister au frottement du sabre.

Chapeau bicorne bordé d'un galon noir de 2 pouces de large; du côté gauche, cocarde nationale fixée par un double galon doré étroit s'attachant à un bouton.

Surtout de drap vert foncé, ainsi que le col et les parements; poches dans les plis derrière; le surtout se boutonne des deux côtés au moyen de 7 boutons jaunes.

Manteau rond de drap blanc; haut col droit avec passepoils de couleur tranchante, se fermant par 3 petits boutons. Ce manteau a des manches. Rotonde formant pèlerine et pouvant s'enlever.

Les sous-officiers et soldats portent le même uniforme que l'uniforme de grande tenue des officiers, kurtka et pantalon vert foncé.

La compagnie d'élite porte le kolbach avec cordons et plumet rouges; les compagnies du centre le shako avec cordons blancs.

Buffleteries blanches. Epaulettes à dessus en écailles de métal jaune, avec franges rouges pour la compagnie d'élite, blanches pour les compagnies du centre.

La couleur distinctive des régiments (cols, parements, passepoils et bandes des pantalons) est :

rouge, pour le 1^{er} régiment;

cramoisi, pour le 4^e régiment;

jaune orangé, pour le 5^e régiment.

Les trompettes ⁽¹⁾ portent des kolbachs blancs avec cordons jaune et vert, kurtkas blancs, gilets à la hussarde avec brandebourgs de la couleur distinctive du régiment; cordons de trompette argent et cramoisi.

ART. 2. — DISTINCTION DES GRADES.

Epaulettes d'or comme dans l'infanterie, à la différence que le corps de l'épaulette sera recouvert de plaques de métal découpées en écailles de carpe. Les grades se distinguent comme dans l'infanterie. Dragonne en cuir noir tressé, avec gland d'argent, cordons des kolbachs en argent, pompon en or.

Les sous-officiers et caporaux se distinguent de la manière suivante :

Caporaux : deux galons de fil jaune, cousus sur du drap rouge, placés à deux pouces au-dessus des parements;

Sergents : un galon d'or sur drap rouge, placé de même;

Sergents-majors : 2 galons d'or sur drap rouge;

Fourriers : un galon d'or en chevron, sur drap rouge.

(1) Les trompettes étaient montés sur des chevaux blancs.

ART. 3. — ARMEMENT.

Sabre à peu près droit, à poignée de métal jaune, ainsi que les bracelets et anneaux du fourreau, qui est en acier.

Giberne noire garnie d'or, portant au milieu le numéro du régiment entre deux rameaux de feuillage. Banderole de cuir noir ciré de 3 pouces de large, bordée de deux galons dorés de 1/2 pouce, boucles de métal jaune. Ceinturon de cuir noir de 2 pouces, avec liséré doré. Bélières de 1 pouce de large avec porte-mousquetons.

Les officiers peuvent également porter pour le service journalier une banderole de giberne de cuir blanc ciré ⁽¹⁾.

ART. 4. — ÉQUIPAGE DE CHEVAL.

Selle de cuir noir avec 2 palettes, en avant et en arrière, bordées de métal jaune. Schabraque de drap vert avec siège en astrakan noir, bordée d'un galon d'or de 1 pouce 1/2 de large placé à 1/2 pouce de la lisière extérieure. Schabraque à angles arrondis, bordés de passepoils de la couleur distinctive. Les officiers supérieurs auront sur la schabraque un galon double de 1 pouce 1/4 de large.

Harnachement en cuir noir, avec toutes les pièces métalliques jaunes. Gourmette jaune sur la tête; sur le croisillon de la bride, sur le poitrail et sur la croupière, plaques de métal jaune avec le numéro du régiment. Bossettes du mors également jaunes. Étriers en fer.

Portemanteau de drap vert foncé, rond, portant sur les bouts le numéro du régiment, long de 1 coudée et 6 pouces.

N. B. — Les officiers des compagnies d'élite portent sur la giberne, au-dessus de l'écusson portant le numéro du régiment, une bombe avec flamme.

Les sous-officiers et soldats avaient la schabraque en drap vert, avec la bande de la couleur distinctive du régiment ⁽²⁾.

TITRE IX. — HULANS (LANCIERS)

ART. 1^{er}. — UNIFORME.

Grande tenue. — Kurtka de drap bleu foncé de coupe polonaise, doublée de même drap; col droit fermé par 3 agrafes, revers, parements carrés; la kurtka fermée de bas en haut par des agrafes. Poches en long dans les plis des basques. Passepoils autour des revers, parements, poches, et sur les coutures postérieures des manches et du dos.

Boutons plats de métal jaune portant le numéro du régiment. 7 de chaque côté des revers, 3 à chaque poche, 2 sur le dos, 2 pour les épaulettes. Gilet de drap blanc sous la kurtka.

(1) Pendant la campagne de 1809, les chasseurs à cheval portaient des lances; il reçurent le même armement en 1813.

(2) En 1812, la schabraque fut en peau de mouton, avec une bordure en drap dentelée sur les bords.

Pantalon long de drap bleu foncé porté par-dessus les bottes, avec double bande de 1/2 pouce chacune : le pantalon fermé en bas par 6 agrafes et un bouton de la couleur des bandes tout en bas. Sous-pieds de cuir noir.

Czapska noir, de 9 pouces de haut; chaque côté du carré supérieur a 10 pouces de long; la partie supérieure séparée de la partie ronde inférieure par un galon d'or de 2 pouces de large. Chaque angle du carré porte un sabot métallique avec crochet pour les cordons; à gauche, croix de Malte sur la cocarde nationale. Devant, par-dessus le galon, plaque dorée avec le numéro du régiment en relief. Visière de cuir noir verni avec bordure métallique dorée. Plumet noir de 15 pouces de haut; jugulaire noire.

Plumet blanc pour les officiers supérieurs.

En dessous du pantalon, demi-bottes avec éperons jaunes vissés sur les talons.

Gants blancs à parements de cuir lisse.

Cravate noire à liséré blanc.

Petite tenue. — Frac de drap bleu foncé, doublé du même drap, boutonné par devant au moyen de 9 boutons. Col fermé par 3 agrafes; parements en pointe avec passepoils, fermés par 2 petits boutons. Poches en long à 3 pointes. Basques agrafées en bas. Les boutons, demi-bombés, sont en métal jaune.

Pantalon long à la hongroise, bottes courtes à tiges vernies.

Chapeau bicorné ordinaire.

Surtout du même drap, se boutonnant des deux côtés au moyen de 7 grands boutons, les mêmes que pour le frac.

Manteau à manches, de drap bleu foncé, avec col haut et ronde tombant jusqu'à la ceinture.

La couleur du drap adoptée pour les hulans est le bleu foncé. Chaque régiment se distingue par une couleur différente pour les cols, revers, parements, bandes et passepoils ⁽¹⁾.

N. B. — Les officiers des compagnies d'élite, et ces compagnies entières portent des czapkas couverts d'astrakan noir; de la partie supérieure tombe une flamme, d'après le modèle prescrit.

Les sous-officiers et soldats portaient la même tenue, avec manteau blanc ⁽²⁾.

(1) Couleurs distinctives des régiments de lanciers :

	COL	PASSEPOIL DU COL	REVERS	PASSEPOILS DES REVERS	PAREMENTS	PASSEPOILS DES PAREMENTS	BANDES DU PANTALON
2 ^e régiment.	Rouge	Blanc	Bleu foncé	Jaune	Rouge	Blanc	Jaune
3 ^e —	Cramoisi	Blanc	Bleu foncé	Blanc	Cramoisi	"	"
6 ^e —	Blanc	Cramoisi	Bleu foncé	Cramoisi	"	"	Cramoisi
7 ^e —	Jaune	Rouge	Bleu foncé	Rouge	Jaune	Rouge	Jaune
8 ^e —	Rouge	"	Bleu foncé	Rouge	"	"	Rouge
9 ^e —	Rouge	Bleu	Bleu foncé	Blanc	Bleu foncé	Blanc	Rouge
11 ^e —	Cramoisi	Blanc	Cramoisi	"	"	"	Cramoisi
12 ^e —	Cramoisi	Blanc	Bleu foncé	Blanc	"	"	Cramoisi
15 ^e —	Cramoisi	Blanc	Cramoisi	Blanc	Cramoisi	Blanc	Cramoisi
16 ^e —	Cramoisi	"	Bleu foncé	Cramoisi	"	"	Cramoisi
17 ^e —	Cramoisi	Blanc	Bleu foncé	"	"	"	Cramoisi
18 ^e —	"	"	"	"	"	"	"
19 ^e —	"	"	"	"	"	"	"
20 ^e —	La couleur distinctive du régiment est le jaune.						
21 ^e —	La couleur distinctive du régiment est l'orange.						

Pour les 2^e, 3^e et 16^e régiments, le fanion de la lance était rouge et blanc, le rouge en haut.

Pour les régiments 7 à 16 (franco-galiciens) le fanion était à 3 couleurs, la partie triangulaire attachée à la hampe, bleu, la partie supérieure de la flamme, rouge, la partie inférieure, blanc.

Pour les régiments 17 à 21 (lithuaniens) le fanion était bleu et blanc, le bleu en haut.

(2) Les trompettes étaient habillés de manières diverses, d'après la fantaisie des colonels.

Ils avaient en général des kurtkas et des kolbachs blancs, et montaient des chevaux blancs.



ÉTENDARD DU 1^{er} RÉGIMENT DE CHASSEURS À CHEVAL (*Cathédrale de N.-D. de Kazan*)

ART. 2. — DISTINCTION DES GRADES.

Comme pour les chasseurs à cheval.

ART. 3. — ARMEMENT.

Sabre recourbé à poignée de métal jaune; fourreau en fer avec bracelets et anneaux de même métal.

Pistolets de calibre garnis de métal jaune.

Même giberne que les chasseurs à cheval.

Ceinturon de cuir noir de 3 pouces de large, bordé de chaque côté d'un galon de 1/2 pouce de large; boucle jaune avec l'aigle polonaise. Le ceinturon se porte sur la kurtka boutonnée.

ART. 4. — ÉQUIPAGE DE CHEVAL.

Selle hongroise, avec palette de troussequin bordée de métal jaune.

Schabraque de drap bleu foncé, avec siège d'astrakan noir.

Harnachement de cuir noir, avec toutes les pièces métalliques jaunes. Mors, poitrail, croupière, comme pour les chasseurs à cheval.

Portemanteau rond de drap bleu foncé, long de 1 coudée et 6 pouces, portant le numéro du régiment.

TITRE X. — HUSSARDS

ART. 1^{er}. — UNIFORME.

L'uniforme de hussard se compose d'une pelisse de drap bleu foncé (metyk), doublée de fourrure blanche et bordée de fourrure noire, avec 3 rangées de 18 à 20 boutons suivant la taille, et d'un dolman à col cramoisi avec autant de boutons. Ceinture hongroise à 5 rangs de nattes. Pantalon à la hongroise avec soutaches sur les coutures. Veste avec manches pour les corvées, pantalon long de drap gris garni de cuir entre les jambes, fermé en bas de chaque jambe par 6 boutons.

Bottes à la hongroise, cirées, avec éperons d'acier.

Shako bleu clair avec cordons.

Grande tenue (officiers). — Pelisse doublée de drap cramoisi, garnie d'astrakan blanc. 5 rangs de boutons, à 18 ou 20 chacun suivant la taille, posés sur des brandebourgs d'argent. La pelisse est bordée de soutache, ornements soutachés sur le dos. Dolman à col cramoisi, mêmes brandebourgs et mêmes soutaches.

Pantalon bleu clair avec ornements à la hongroise soutachés sur les cuisses. Bottes à la hongroise en cuir noir verni avec cordons.

Ceinture hongroise en tresse d'argent et de soie cramoisie.

Shako de drap bleu clair avec cordons et ornements d'argent suivant le grade.

Petite tenue pour l'été. — Dolman bleu foncé, col cramoisi bordé de soutache. 5 brandebourgs en natte, 3 rangs de 5 boutons, de la même manière que pour la grande tenue.

Gilet blanc. Pantalon long de drap gris garni de cuir gris entre les jambes, bandes de drap cramoyi, portant chacune 6 boutons de métal blanc.

Pour l'hiver, pelisse de drap bleu foncé, garnie d'astrakan blanc, à 5 brandebourgs de soie cramoyie et d'argent.

Bonnet de police bleu clair soutaché d'argent, (du modèle français).

Manteau rond de drap blanc.

Les sous-officiers et soldats portent aussi des shakos bleu clair; leur pelisse est garnie de mouton noir. ⁽¹⁾

N. B. — Les officiers de la compagnie d'élite et cette compagnie entière ont un kolback d'astrakan noir, à calotte de drap bleu clair, dont les plis sont réunis au milieu par un bouton de même drap.

N. B. — Le 10^e régiment de cavalerie (hussards) se distingue du 13^e (hussards) en ce que tous les galons, brandebourgs, etc., sont dorés, mais les cordons restent en argent. Le shako est également bleu clair, la pelisse est bordée d'astrakan noir.

ART. 2. — DISTINCTION DES GRADES.

Les officiers de hussards se distinguent par le nombre des galons placés au-dessus des parements.

Sous-lieutenant	un galon.
Lieutenant	deux galons.
Capitaine.	trois galons.
Chef d'escadrons.	quatre galons.
Major	cinq galons, dont un d'or et quatre d'argent ou un d'argent et quatre d'or.
Colonel	cinq galons, d'or ou d'argent, selon le régiment.

Dragonne de cuir noir tressé avec gland à franges d'argent ou d'or, à grosses torsades pour les officiers supérieurs.

ART. 3. — ARMEMENT.

Sabre recourbé à poignée d'acier, comme le fourreau.

Pistolets de calibre garnis d'argent.

Giberne de cuir noir avec aigle et petit galon d'argent.

Sabretache de cuir verni noir, portant l'aigle d'argent.

Ceinturon, bélières, etc., de cuir noir, boucles d'argent.

ART. 4. — EQUIPAGE DE CHEVAL.

Selle hongroise avec deux palettes en avant et en arrière.

Bride de cuir noir, avec boucles en argent. Numéro du régiment sur les plaques du croisillon, du poitrail et de la croupière.

(1) Les trompettes avaient un kolback de renard jaune. Leur pelisse bordée aussi de renard était blanche, avec brandebourgs tressés de fil blanc et cramoyi.

Les trompettes du 10^e hussards avaient un dolman bleu, une culotte cramoyie et des bottes jaunes ceux du 13^e un dolman cramoyi, une culotte bleue et des bottes rouges.

Schabraque de drap cramoisi avec bande blanche — bande en argent pour la grande tenue.
— Schabraque recouverte d'un siège en mouton noir.

Portemanteau gris. Le manteau est roulé sur l'arçon.

Les officiers supérieurs se distinguent par la largeur du galon sur la schabraque; le siège de la schabraque est en peau d'ours au lieu de mouton noir.

TITRE XI. — ARTILLERIE A CHEVAL

ART. 1^{er} — UNIFORMES.

Grande tenue. — Kurtka de drap vert foncé, de la même coupe que pour les chasseurs, doublée de même drap : col de velours noir de 4 pouces de haut, avec passepoil rouge, et fermé par 4 agrafes : deux grenades d'or brodées sur le col. Parements en pointe de velours noir, avec passepoil rouge, fermés par 2 petits boutons. La kurtka, passepoilée de rouge, se ferme au milieu par 8 boutons d'or; sur les basques, deux grenades brodées; longueur des basques, 9 pouces, 2 boutons en bas des basques, 2 sur le dos, 2 sur les épaules pour les épauettes et les aiguillettes; ces boutons demi-bombés en métal jaune.

Pantalon long, en drap vert foncé, par-dessus les bottes, avec bande de velours noir de 2 pouces encadrée de passepoils rouges, le bas du pantalon fermé par 7 agrafes et un bouton de velours noir à la partie inférieure.

Gilet de velours noir à brandebourgs d'or et petits boutons d'or.

Bottes courtes à éperons d'acier vissés sur les talons.

Gants de peau noirs à hauts parements de cuir noir verni.

Kolbach d'ours noir de 10 pouces de haut, plus large en haut qu'en bas; la calotte plissée en drap vert foncé, les plis réunis au centre par un bouton en or.

Sur le côté, 2 têtes de lion dorées, portant les 2 côtés de la jugulaire, également dorée. Cordons du kolbach en or, pompon en or; au-dessous la cocarde, avec 2 petits cordons et glands d'argent.

Petite tenue. — Frac de drap vert foncé doublé de même. Revers, arrondis en haut, se boutonnant de chaque côté au moyen de 7 boutons. Col de velours noir avec passepoil rouge portant de chaque côté une grenade brodée en or; le col se ferme par 3 agrafes. Parements comme le col. Grenades brodées en bas des basques, pas de boutons sur les poches, placées sur les basques, 2 boutons sur le dos et 2 sur les épaules.

Pantalon long de drap gris, avec bottes à la hongroise portant un cordon et un gland en or.

Chapeau bicorne ordinaire.

Surtout de drap vert foncé, boutonné au milieu, boutons demi bombés de métal jaune, Col renversé de velours noir.

Manteau de drap blanc, le col coupé avec passepoil rouge, portant 2 grenades brodées, ronde pendant jusqu'à la ceinture, manches plates.

Sous-officiers et soldats — même tenue — kolbach avec pompon et cordons rouges. Épauettes rouges avec la patte en écailles métalliques jaunes. Aiguillettes rouges. Buffleteries blanches.

Trompettes, kolbach blanc, kurtka blanche avec revers de velours noir à passepoils rouges (la kurtka avait d'abord été rouge avec revers blancs).

ART. 2. — DISTINCTION DES GRADES.

Comme pour les chasseurs à cheval.

N. B. — L'artillerie à cheval portera les aiguillettes en or.

ART. 3. — ARMEMENT.

Sabre presque droit, fourreau d'acier, poignée et bracelets du fourreau en métal jaune.
Ceinturon et bélières de cuir verni noir.

Giberne et banderole en cuir verni noir, avec ornements en or; sur la giberne grenade en acier: banderole de 3 pouces de large portant sur sa plaque l'aigle polonaise en métal doré.

Pistolets de calibre garnis de métal jaune.

ART. 4. — ÉQUIPAGE DE CHEVAL.

Selle de cuir noir avec 2 palettes bordées de métal jaune.

Fontes de cuir verni noir, garnies de même métal.

Harnachement de cuir noir, grenades sur les bossettes, tous les accessoires de métal sont jaunes, étriers de métal jaune.

Schabraque de parade en drap vert foncé, avec siège de peau d'ours; galon doré de 1 pouce 1/2 de large, double pour les officiers supérieurs.

Schabraque ordinaire en drap vert foncé avec siège en peau de mouton, galon de drap rouge, double pour les officiers supérieurs.

Aux angles postérieurs de la schabraque, grenades de métal jaune; la partie arrière de la schabraque est coupée en pointe à la hussarde.

Portemanteau rond de drap vert foncé: les bouts, avec un passepoil rouge, portent une grenade au milieu.

TITRE XII. — SERVICE DE SANTÉ

ART. 1^{er}. — UNIFORME DES MÉDECINS, CHIRURGIENS ET PHARMACIENS.

Grande tenue. — La grande tenue des officiers du service de santé aux armées, dans les hôpitaux et dans les corps de troupe se compose de :

Frac de drap bleu barbeau, gilet de même couleur pour les médecins, rouge pour les chirurgiens, vert pour les pharmaciens.

Pantalon, pour tous, du même drap que le frac.

Col et parements de velours noir pour les médecins, de velours rouge foncé pour les chirurgiens et de velours vert pour les pharmaciens.



Boutons de métal jaune, portant en relief trois baguettes enveloppées par le serpent d'Epidaure et portant le miroir de prudence, le tout entre des branches de chêne et de laurier.

Coupe du frac, nombre de boutons, cravate, chapeau, cocarde, bottes, éperons, boucles de souliers, comme pour les inspecteurs aux revues (Titre XIV).

Petite tenue (tenue journalière). — Frac de même forme et de même drap que la grande tenue, mais avec col renversé, et poches dans les plis des basques. Col et parements de velours de couleur, suivant le service.

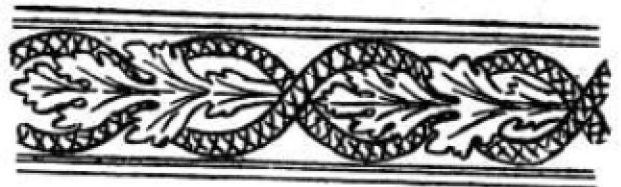
Surtout de même drap, col et revers de velours de la couleur affectée au service, analogue à celui des inspecteurs aux revues.

Manteau de même couleur, galon d'or de 1 pouce 1/2 de large sur le col; col et parements de velours de couleur suivant le service.

En été, gilet et pantalon de basin blanc ou de nankin à volonté.

ART. 2. — DISTINCTION DES GRADES.

Les fonctionnaires du service de santé se distinguent par des galons brodés représentant des feuilles d'acanthé entourées par le serpent d'Epidaure, et par la dragonne, qui est noire pour les médecins, rouge pour les chirurgiens, verte pour les pharmaciens, avec gland en or.



ART. 3. — ARMEMENT.

L'arme est l'épée, comme pour les inspecteurs aux revues, avec une broderie simple sur le ceinturon.

ART. 4. — ÉQUIPAGE DE CHEVAL.

Selle française de veau ciré.

Schabraque et fontes de drap bleu barbeau, bordées d'un galon d'or de 2 pouces 1/2 pour le fonctionnaire en chef, 2 pouces pour les fonctionnaires de 1^{re} classe, 1 pouce pour ceux de 2^e classe, 1/2 pouce pour ceux de 3^e classe.

Harnachement de cuir noir, boucles de métal jaune.

TITRE XIII. — ETAT-MAJOR DES PLACES

ART. 1^{er}. — UNIFORMES DES COMMANDANTS DE PLACE.

Grande tenue. — Frac de drap bleu foncé, doublé d'étoffe rouge; col et parements de drap bleu foncé. Gilet et pantalon de drap blanc. Le frac sera boutonné au moyen d'un rang de boutons et échancré sur les cuisses. Poches de côté en travers, à 3 pointes.

Boutons de métal blanc, avec une bordure, portant au milieu les mots « SZTAB PLACOW » (Etat-major des places). 9 grands boutons au milieu du frac : 3 à chaque parement, 3 à chaque poche, 2 sur le dos, 2 sur les épaules.

Cravate noire à liséré blanc.

Chapeau bicorne ordinaire, sans plumes, galon d'argent pour la cocarde.

Bottes à la hongroise. Eperons d'argent, boucles en argent pour les souliers.

Petite tenue. — Comme la grande tenue, mais sans poches en travers. Pantalon de drap bleu foncé. Pas de galon sur le col.

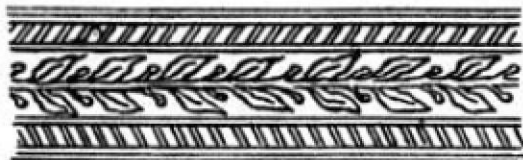


Surtout de même drap, se boutonnant de chaque côté au moyen de 7 grands boutons.
Manteau de drap bleu foncé.

En été, on peut porter le gilet et le pantalon de basin blanc ou de nankin.

ART. 2. — DISTINCTION DES GRADES.

Les commandants de place se distinguent par la largeur du galon d'argent qu'ils portent sur le col, et par les épaulettes, d'après le règlement pour les officiers d'infanterie.



Le commandant de place de 1^{re} classe (celui de Varsovie, par exemple), appartenant à l'état-major général portera l'uniforme et les insignes du grade qu'il occupe.

Pour les commandants de 2^e classe, le galon autour du col et autour des parements aura 1 pouce de largeur; pour ceux de 3^e classe, 1/2 pouce de largeur; ceux de 4^e classe auront deux petites boutonnères brodées au col.

N. B. — Adjudants de place.

Même uniforme pour la grande et la petite tenue que les commandants de place; mais sur le col, ils porteront une seule petite boutonnère brodée, analogue à celle des commandants de place de 4^e classe.



Épaulettes selon le grade.

ART. 3. — ARMEMENT.

Épée à poignée de métal blanc du modèle de l'infanterie, fourreau noir. Ceinturon de cuir noir.
Pistolets de calibre garnis de métal blanc.

ART. 4. — ÉQUIPAGE DE CHEVAL.

Selle française. Schabraque et couvre-fontes de drap bleu foncé, bordés d'un galon d'argent de
1 pouce 1/2 pour les commandants de place de 2^e classe,
1 pouce pour ceux de 3^e classe,
3/4 de pouce pour ceux de 4^e classe,
1/2 pouce pour les adjudants de place.

Harnachement de cuir noir, boucletterie de métal blanc.

TITRE XIV. — INSPECTEUR AUX REVUES

ART. 1^{er}. — UNIFORME.

Grande tenue. — Frac de drap bleu foncé, doublé d'étoffe rouge foncé. Gilet et pantalon de drap blanc.

Col droit de drap bleu foncé. Parements droits de drap rouge foncé.

Frac boutonné au milieu de la poitrine. Poches en travers à 3 points.

Boutons en or portant en relief un faisceau formé d'un drapeau et d'un étendard réunis par une couronne de chêne. 9 grands boutons au milieu, 3 à chaque poche.

Cravate blanche en temps de paix, noire en temps de guerre.



Chapeau bicorne bordé d'un galon noir, sans plumes ni pompon. Galon d'or de 1 pouce, se rattachant à un bouton, pour fixer la cocarde.

Bottes à l'écuyère pour la tenue de parade, ou bottes ordinaires à revers jaunes.

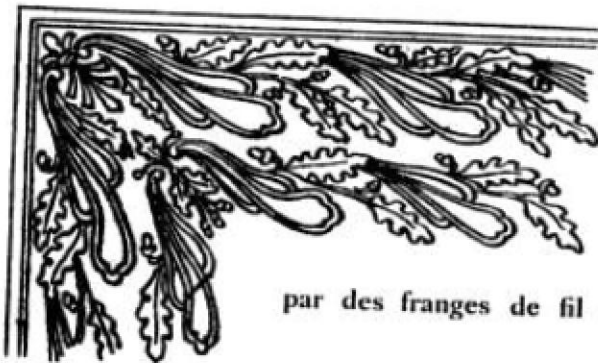
Petite tenue. — Le même frac, mais avec col renversé et poches dans les plis des basques. Pantalon de drap bleu foncé. Bottes ordinaires ou à revers jaunes.

Surtout de même drap, ainsi que le col et les parements. Col renversé, poches dans les plis derrière.

Manteau de drap bleu foncé, col haut avec broderie d'or plus étroite que celle du frac. En été, gilet et pantalon de basin blanc ou de nankin, à volonté.

ART. 2. — DISTINCTION DES GRADES.

Les grades se distinguent par les broderies (d'or) et l'écharpe.



par des franges de fil d'or de 3 pouces de long.

L'inspecteur en chef porte, sur le col et les parements, un double galon brodé de 1 pouce de large chacun.

Les inspecteurs ont un galon simple de 1 pouce 1/2 de large.

L'écharpe, qui ne se porte que dans le service, est en taffetas uni bordé des deux côtés, sur un pouce de large, par du fil d'or, et se termine

ART. 3. — ARMEMENT.

Épée française à poignée d'or; fourreau noir. Ceinturon noir brodé d'or sur les bords. Boucle en or.

Pistolets de calibre garnis de métal iaune.

ART. 4. — EQUIPAGE DE CHEVAL.

Selle française en veau lisse. Schabraque et couvre-fontes de drap bleu foncé, avec galon d'or de 3 pouces de large pour l'inspecteur en chef, 2 pouces 1/2 pour les inspecteurs et 2 pouces pour les sous-inspecteurs.

Harnachement en cuir noir, boucletterie iaune.

TITRE XV. — AUMONIER MILITAIRES

Frac de drap bleu foncé, col et parements de drap violet.

Pantalon de drap bleu foncé. Boutons recouverts d'étoffe noire.

Frac de même coupe que celui des médecins, avec le même nombre de boutons.

Cravate noire.

Bottes ordinaires.

Chapeau bicorne; la cocarde nationale retenue par un galon de soie noire.

Surtout et manteau avec col et parements de drap violet.

Épée à poignée jaune. Ceinturon noir.

Malgré les prescriptions de ce règlement de 1810 sur les uniformes, il y eut dans toutes les troupes toujours beaucoup de fantaisie dans la tenue. C'est ainsi qu'on voit des bonnets à poil de grenadiers pourvus d'une visière : on voit aussi des voltigeurs coiffés de czapskas au lieu de shakos.

Les régiments d'infanterie, 4^e, 7^e et 9^e, employés en Espagne à la solde de la France, portèrent jusqu'à leur retour dans leur patrie des tenues très différentes de celles des régiments restés en Pologne.

Le 4^e garda son uniforme primitif : col rouge à passepoils bleu foncé, revers jaunes, parements rouges à patte bleu foncé ; même couleur pour la patte d'épaule.

Au commencement de 1812, les 3 régiments portèrent l'uniforme français.

Le 4^e tout entier avait la cocarde tricolore.

Les grenadiers portèrent des shakos galonnés de rouge, les officiers portèrent aussi le shako.

Les grenadiers avaient le plumet rouge, les voltigeurs le plumet jaune, les fusiliers des pompons de couleurs différentes, verts pour la 1^{re} compagnie, bleu clair pour la 2^e, jaunes pour la 3^e, violets pour la 4^e.

Les sous-officiers portaient les galons de grade en chevrons, les sergents-majors avaient un galon sur le col.

Les officiers portaient en bas des pans de l'habit un N, surmonté d'une couronne pour l'état-major et les fusiliers, d'une grenade pour les grenadiers, d'un cornet pour les voltigeurs,

Le 7^e régiment avait le col bleu foncé avec passepoil cramoisi, les revers cramoisis, les parements et pattes bleu foncé avec passepoils cramoisis, les boutons blancs.

Le 9^e régiment avait le col rouge à passepoil bleu foncé, les revers blancs, les parements rouges avec passepoils blancs, et pattes bleu foncé, les boutons blancs.

Il nous reste à indiquer l'uniforme des krakus, régiment d'avant-garde formé en 1813. Le colonel Bialkowski dans ses « Mémoires », donne sur les krakus les renseignements suivants :

« Les krakus étaient une nouveauté dans notre armée ; ils n'avaient pas de trompettes, mais des « bunczucs » (1), avec lesquels se faisaient tous les signaux.

« Leur uniforme, tout à fait différent des uniformes de l'armée, était le suivant :

« Bonnet en forme de melon, cramoisi, entouré en bas d'une bande d'astrakan noir ; dans chaque pli, un passepoil blanc ; au-dessus un macaron de tresse blanche entouré d'effilés à la tcherkesse ; sur le côté gauche, cocarde avec un petit plumet blanc.

« Au lieu de kurtka, un habit en forme de surtout descendant jusqu'aux genoux, en drap bleu foncé ; col et parements cramoisis ; passepoils blancs sur toutes les coutures. Au lieu de giberne, il y a des deux côtés de la poitrine des cartouchières tcherkesses en métal, à cinq compartiments, chacun avec un couvercle relié par une chaînette à un bouton fixé sur l'habit ; chaque cartouchière est entourée d'un galon blanc, en argent pour les officiers.

« Pantalon en drap bleu, à bande cramoisie très étroite, garni de cuir entre les jambes.

« Au lieu du manteau, ample pèlerine en drap gris, avec un collet retombant sur les épaules et un capuchon assez grand pour couvrir complètement la tête en cas de pluie.

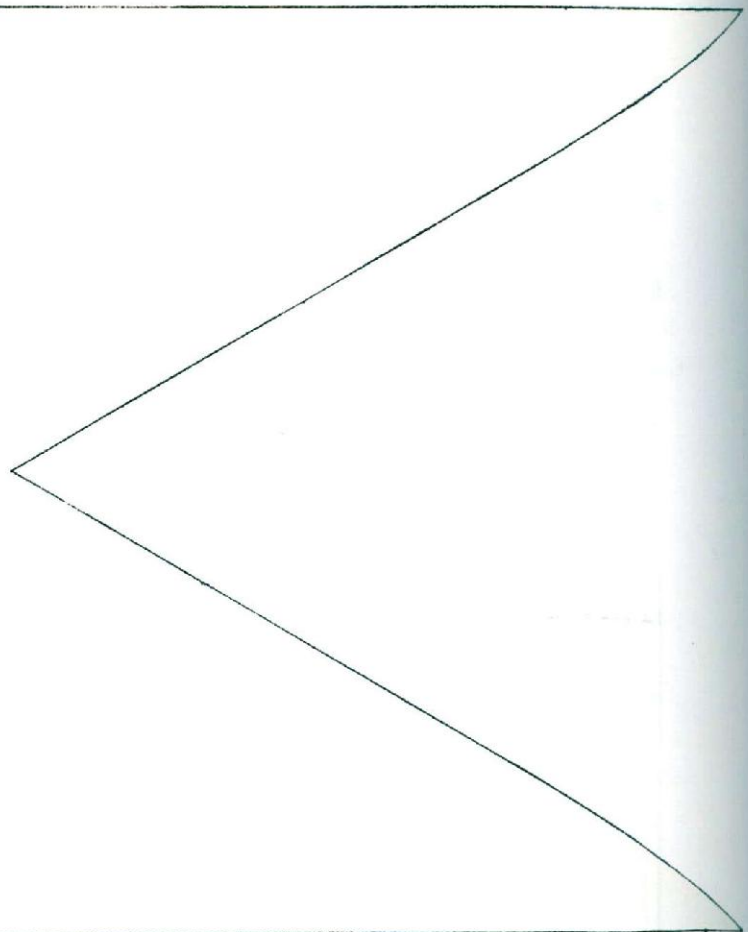
« Ceinturon cramoisi.

« Armes : lance sans fanion, sabre, pistolets.

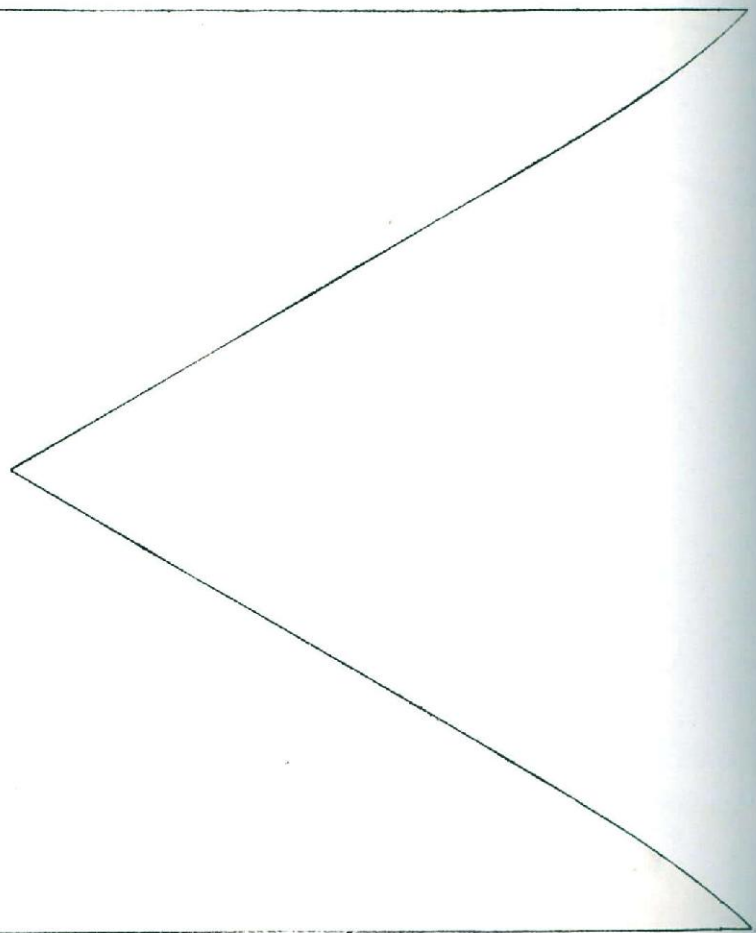
« Cet uniforme, ajoute Bialkowski, était extrêmement joli, surtout pour les officiers. »

(1) Bunczuk : sorte de demi-pique, garnie en haut d'une queue de cheval, comme le Toug des Turcs.

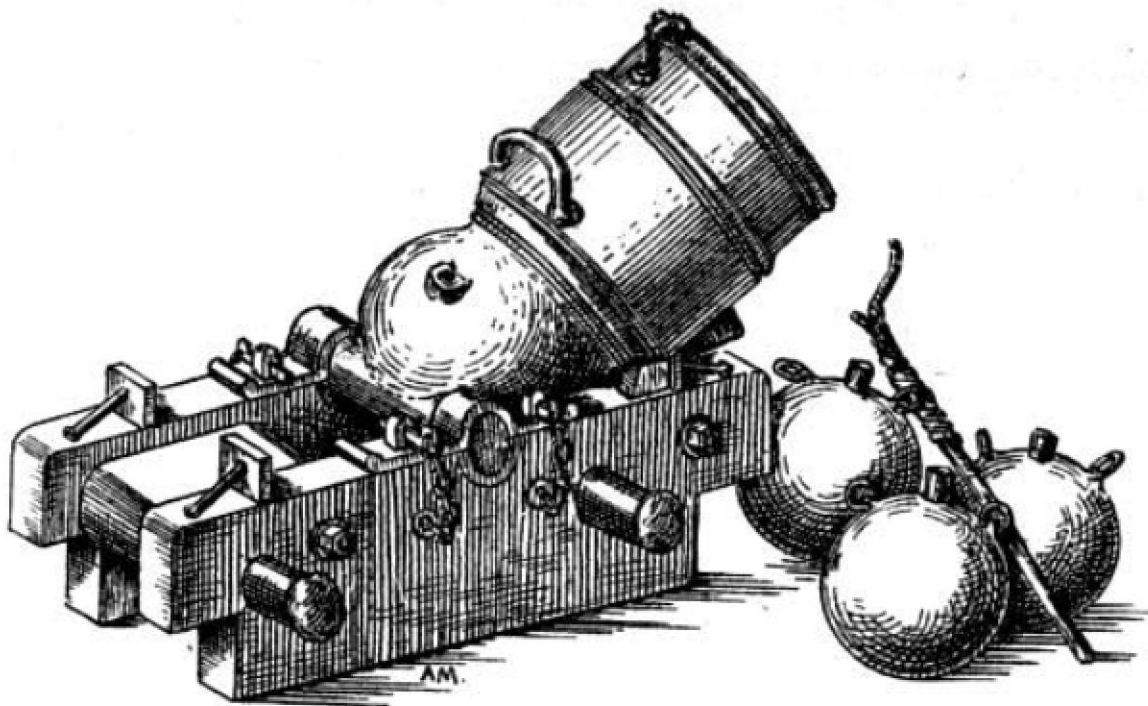
ZNAK ZWYCIĘSTWA



ZNAMIE POLAKA



FANION (face et revers) DU 1er RÉGIMENT DE CHEVAU-LÉGERS DE LA GARDE IMPÉRIALE (Musée de Rapperswyl).



L'ARTILLERIE DU DUCHÉ DE VARSOVIE

Dès la fin de décembre 1806, une compagnie d'artillerie avait été organisée à Posen ; l'ordre impérial du 2 janvier 1807 lui affecta six pièces et l'incorpora à la division de Dombrowski. D'autres compagnies étaient en même temps en voie de formation.

L'artillerie de Dombrowski prit part en juin 1807 à la bataille de Friedland. Après la bataille, six canons qui avaient été jetés dans l'Alle par les Russes en furent retirés et mis à la disposition de Dombrowski. Poniatowski reçut de son côté sept canons français. Ce fut là le premier noyau de l'artillerie polonaise.

Après le traité de Tilsitt, l'artillerie fut constituée sur le pied de trois bataillons, affectés chacun à une des trois divisions d'infanterie. Le général Axamitowski, qui avait autrefois commandé l'artillerie de la légion italique, fut nommé chef de l'artillerie polonaise, par décret du 27 septembre 1807.

Le premier bataillon avait pour chef le lieutenant-colonel Ant. Redel ; le second bataillon, le colonel Ant. Gorski ; le troisième, le colonel Jos. Hurtig.

Chaque bataillon comprenait 3 compagnies d'artillerie à pied, servant chacune 6 canons, 1 compagnie de sapeurs et 1 compagnie du train.

Comme l'artillerie polonaise manquait d'officiers expérimentés, elle eut recours à l'armée française, qui lui envoya comme instructeurs plusieurs officiers, Pelletier ⁽¹⁾, Mallet ⁽²⁾, Bontemps ⁽³⁾.

Ce ne fut que vers le mois de juillet 1808 que l'artillerie à pied fut complètement organisée.

(1) Voir aux notices biographiques.

(2) Mallet (Jean-Baptiste) né à Marseille le 27 novembre 1777, adjoint au corps du génie le 1^{er} brumaire an 4, lieutenant de 2^e classe an V, sous-lieutenant de 1^{re} classe an VII, capitaine en 2^e an VIII, passé au service du duché de Varsovie comme chef de bataillon le 14 mars 1809. Directeur du génie, dirige pendant 5 ans les travaux de fortification des places du duché. Devenu colonel, mort en 1812 pendant la retraite de Russie.

(3) Bontemps (Pierre-Charles-François), né à Paris le 3 novembre 1777. Entré à l'école polytechnique le 22 décembre 1795, lieutenant au 8^e régiment d'artillerie à pied le 3 décembre 1796, aide de camp du général Hanicque, capitaine en 2^e au 2^e régiment d'artillerie à pied le 13 novembre 1804, passé au service du duché de Varsovie le 4 mars 1809 comme chef de bataillon. Nommé par le roi de Saxe colonel-directeur d'artillerie le 20 avril 1810. En 1813, il commande l'artillerie polonaise du 8^e corps. Rentré au service de France, il est envoyé à Auxonne en 1814, démissionnaire en 1817.

A ce moment, une compagnie du 3^e bataillon, capitaine Kaminski, fut désignée pour accompagner en Espagne les 4^e, 7^e et 9^e régiments d'infanterie du duché.

Quelques mois plus tard, en décembre, le maréchal Davout nomma le colonel Pelletier inspecteur général de l'artillerie et du génie de l'armée polonaise.

Au commencement de l'année 1809, le corps de l'artillerie avait la composition et la répartition suivantes, ainsi que nous l'avons déjà dit au chapitre V :

1^{re} Division, 1^{er} bataillon.

à Varsovie . . . 3 c^{es} d'artillerie 1/2 c^e du génie 1 c^e du train

2^e Division, 2^e bataillon.

à Praga 1 c^e d'artillerie 1/4 c^e du génie 1/2 c^e du train

à Serock 1 — 1/2 — 1/2 —

à Modlin 1 — 1/2 — 1/2 —

3^e Division, 3^e bataillon.

à Czenstochowa. 1 c^e d'artillerie 1/4 c^e du génie — —

à Dantzig 1 — — — —

en Espagne . . . 1 — 1 — 1/2 c^e du train

1.000 hommes	450 hommes	500 hommes	1.950 hommes	860 chevaux
--------------	------------	------------	--------------	-------------

1 compagnie d'artillerie à cheval ⁽¹⁾ , à Varsovie	50	—	75	—
---	----	---	----	---

1 compagnie du train, à Varsovie.	40	—	100	—
---	----	---	-----	---

1 compagnie d'ouvriers et pontonniers	58	—		
---	----	---	--	--

TOTAUX	2.098 hommes		1.035 chevaux	
------------------	--------------	--	---------------	--

A la même époque, le matériel d'artillerie comprenait :

39 canons à Varsovie	}	TOTAL :
50 — à Praga		
28 — à Czenstochowa		
37 — à Serock		
37 — à Modlin		
52 — à Thorn		243 canons,
		dont 93 canons de campagne

Ces pièces étaient approvisionnées à 750 coups chacune.

Au commencement de la campagne de 1809, l'artillerie mit en ligne 4 compagnies à pied à 6 pièces et 2 compagnies à cheval à 4 pièces; ce furent ces 32 canons qui prirent part aux opérations de l'armée polonaise. A la suite de cette campagne, l'artillerie s'augmenta de 68 canons pris à l'ennemi.

A la fin de cette année 1809, l'artillerie à pied fut organisée en un régiment, sous le commandement du colonel Gorski; les trois bataillons étaient commandés par les lieutenants-colonels Cas. Uszynski et Jean Kryszinski, et le major Gugenmus.

(1) Cette compagnie d'artillerie à cheval avait été organisée à la fin de 1808 aux frais de Wladimir Potocki, qui la commanda.

Les batteries à cheval, au nombre de 2, étaient sous les ordres du chef d'escadron Wl. Potocki.

L'ensemble de l'artillerie s'élevait à l'effectif de 2.620 hommes.

En 1810, le matériel d'artillerie s'accrut encore de 50 pièces en fer de différents calibres que l'Empereur fit envoyer de Stettin.

Par décret royal du 30 mars 1810, l'artillerie et le génie furent réorganisés.

Le corps de l'artillerie devait se composer d'un régiment d'artillerie à pied, d'un régiment d'artillerie à cheval, d'une compagnie d'ouvriers et d'un bataillon du génie.

L'état-major du corps de l'artillerie comprenait :

- 1 général inspecteur.
- 1 adjoint, capitaine à l'état-major général.
- 1 colonel directeur des poudres et salpêtres, des manufactures d'armes et fonderies de canons.
- 2 capitaines et 2 lieutenants adjoints.
- 1 colonel directeur du génie.
- 2 capitaines et 2 lieutenants adjoints.
- 1 lieutenant-colonel chef du service topographique.
- 1 capitaine et 1 lieutenant adjoint.
- 3 lieutenants-colonels sous-directeurs.
- 7 capitaines sous-directeurs.

Dans le génie :

- 4 capitaines, 12 lieutenants, 12 sous-lieutenants élèves, 10 gardes, 10 sous-gardes
- 1 chef artificier.

Le régiment d'artillerie à pied comprenait 12 compagnies de campagne et 4 compagnies de place (sans compter le détachement qui était en Espagne.)

État-major du régiment :

- | | |
|--------------------------------------|-----------------------------|
| 1 colonel, | 2 adjudants sous-officiers, |
| 1 major, | 1 tambour de régiment, |
| 3 chefs de bataillon, | 1 tambour de bataillon, |
| 1 payeur, | 1 vétérinaire, |
| 2 adjudants-majors, | 1 maître armurier, |
| 1 médecin de 1 ^{re} classe, | 1 maître tailleur, |
| 1 — de 2 ^e classe, | 1 maître sellier, |
| 2 — de 3 ^e classe, | 1 maître bottier. |

Chaque compagnie de campagne comprenait :

- | | |
|--|--|
| 1 capitaine, | 4 artificiers, |
| 2 lieutenants de 1 ^{re} classe, | 2 maréchaux ferrants, |
| 1 lieutenant de 2 ^e classe, | 2 selliers, |
| 1 sergent-major, | 2 tambours, |
| 8 sergents, | 40 canonniers de 1 ^{re} classe, |
| 1 fourrier, | 100 canonniers de 2 ^e classe. |
| 8 caporaux, | |

Chaque compagnie de place comprenait :

1 capitaine,	4 artificiers.
2 lieutenants de 1 ^{re} classe,	1 vétérinaire,
1 lieutenant de 2 ^e classe,	1 sellier,
1 sergent-major,	2 tambours,
4 sergents,	24 canonniers de 1 ^{re} classe,
1 fourrier,	76 canonniers de 2 ^e classe.
8 caporaux,	

Le régiment d'artillerie à pied comptait 2.685 hommes et 1.803 chevaux ;

Le régiment d'artillerie à cheval, 691 hommes, 382 chevaux de selle et 520 de trait ;

La compagnie d'ouvriers, 123 hommes ;

Le bataillon du génie, 756 hommes et 180 chevaux.

D'après les instructions envoyées par l'Empereur au roi de Saxe, duc de Varsovie, chaque régiment d'infanterie fut pourvu de 2 canons régimentaires. Chaque division d'infanterie devait avoir à sa disposition 1 compagnie d'artillerie à cheval (2 obusiers et 4 canons de 6 livres, et 1 compagnie d'artillerie à pied (2 obusiers et 4 canons de 6 livres).

Les canons régimentaires étaient des pièces de 3 livres.

En 1811, on créa en surplus un bataillon d'artillerie auxiliaire à 978 hommes et 1.774 chevaux.

Au moment de la campagne de 1812, la répartition de l'artillerie polonaise dans les corps de la Grande Armée était la suivante :

5^e corps (prince PONIATOWSKI).

xvi^e Division (Général ZAJONCZEK) { 12 canons de 6 livres, chef de bataillon SUMINSKI
(sans compter les 6 canons de régiments).

xvii^e Division (Général DOMBROWSKI) { 12 canons de 6 livres, major GUGENMUS
(sans compter les 8 canons de régiments).

xviii^e Division (Général KNIAZIEWICZ) { 12 canons de 6 livres, chef de bataillon USZYNSKI
(sans compter les 6 canons de régiments).

A la division KAMINSKI, 6 canons.

Parc d'artillerie, 12 canons, colonel GORSKI.

Au 4^e corps de cavalerie de réserve, à la division ROZNIECKI, 12 canons d'artillerie à cheval.

Au 9^e corps, division GIRARD, 6 canons.

Au 10^e corps, division GRANDJEAN, 12 canons.

En tout 104 canons, servis par 1.500 hommes.

Il y avait en outre à Dantzig 6 canons d'artillerie à pied et 4 canons d'artillerie à cheval.

Cette artillerie fut en grande partie désorganisée pendant la retraite de Moscou. Le général Lefebvre-Desnouettes perdit 3 canons de l'artillerie à cheval polonaise au combat de Medyn (25 octobre) ; à Wiazma, le 3 novembre, un canon du 5^e corps, démonté, fut pris par les Russes. A Orsza, la batterie du capitaine Grabowski dut donner à l'artillerie à cheval de la garde ses canons, avec les chevaux et les conducteurs : toute cette batterie fut prise quelques jours plus tard. D'autres canons durent être abandonnés.

Il fallut réorganiser l'artillerie polonaise au commencement de 1813, en même temps que le reste de l'armée.

Au mois de juillet 1813, le corps polonais (8^e corps) possédait 4 batteries à pied et à cheval et 1 batterie de position; le chef de cette artillerie était le colonel Redel.

La division Dombrowski possédait une batterie à cheval de 6 canons de 6 livres, sous les ordres du chef d'escadron Szwerin.

L'artillerie polonaise fit peu de pertes à Leipsig et put traverser à temps le pont de Lindenau. En se retirant, elle laissa à Erfurt, par ordre de l'Empereur, ses canons lourds (une batterie de 8 pièces) et ne conserva que ses canons légers : sur 30, le colonel Bontemps en ramena 27 à Mayence.

De tout ce qui restait de l'artillerie du duché, on organisa à Sedan, en 1814, 1 batterie à pied et 1 batterie à cheval, sous le commandement du chef d'escadron Szwerin.

Lorsque le corps polonais rentra à Posen (août 1814), l'artillerie polonaise ramenait avec elle 10 canons et 4 obusiers, glorieux débris de son ancienne puissance.

NOTICES BIOGRAPHIQUES



NOTICES BIOGRAPHIQUES

SUR LES GÉNÉRAUX
ET OFFICIERS POLONAIS
DONT LES PORTRAITS SONT REPRODUITS
DANS CET OUVRAGE

(Les noms sont placés par ordre alphabétique).

CHLAPOWSKI (Désiré).

(Pl. IV.)

Né en 1788 à Turwia (Posnanie), mort à Turwia en 1879.

Cadet aux dragons de Briesewitz, en 1802, au service de la Prusse. En 1806, se rend à Posen et fait partie des gardes d'honneur de l'Empereur; lieutenant au 9^e régiment d'infanterie du duché, fait prisonnier à Dantzig, et libéré après le traité de Tilsitt. Aide de camp du général Dombrowski et capitaine, il est appelé en 1808 près de l'Empereur en qualité d'officier d'ordonnance; en 1811, il est nommé chef d'escadrons au régiment des cheveu-légers de la Garde, fait les campagnes de 1812 et 1813, se distingue au combat de Reichenbach, puis donne sa démission en juillet 1813.

En 1830, il est colonel de lanciers, puis général de brigade et général de division dans l'armée insurrectionnelle.

Chlapowski a laissé des mémoires intéressants sur les guerres de Napoléon et sur la campagne de 1831-1832.

CHLOPICKI (Joseph).

(Pl. III.)

Né en 1768 à Vienica (Ukraine), mort à Cracovie en 1854.

Engagé dans l'armée polonaise en 1787, lieutenant en 1792, il fait les campagnes de 1792 et 1794, celle-ci comme capitaine. En 1797, il entre dans la légion polonaise, et y est nommé chef de bataillon en 1801. Colonel de la 1^{re} légion de la Vistule en 1807, chef de la légion en 1808, général de brigade en 1809, il se distingue en Espagne. En 1812, il commande la 1^{re} brigade de la division Claparède, et est blessé à Mozaïsk. Non guéri en 1813, il démissionne au mois de décembre de cette année.

Général de division dans l'armée du royaume de Pologne en 1815, il démissionne en 1818. Lors de l'insurrection de 1830-31, il commande en chef l'armée insurrectionnelle à Grochow, où il est blessé.

CZACKI (Comte Michel).

(Pl. V.)

Né en 1797 en Wolhynie, mort à Lemberg en 1860.

Trop jeune, sous l'Empire, pour avoir pu entrer dans l'armée du duché, il est élevé au milieu du grand mouvement militaire qui entraîne son pays; les victoires et les revers de l'armée polonaise exaltent son patriotisme, et plus tard, en raison de sa haute situation comme maréchal de la noblesse, il contribue beaucoup aux armements de la Pologne et prend une part active à l'insurrection de 1830 en Wolhynie.

CZARTORYSKI (Prince Constantin).

(Pl. IV.)

Né en 1773 à Pulawy, mort à Vienne en 1860.

Il organise en 1809 le 5^e régiment d'infanterie franco-galicienne dont il est nommé colonel, et c'est à la tête de ce régiment, devenu le 16^e du duché, qu'il fait la campagne de 1812 dans la division Zajoncsek et se distingue à Smolensk et à la Moskowa.

Général de division du royaume de Pologne en 1816, il démissionne l'année suivante.

DOMBROWSKI (Jean-Henri).

(Pl. III.)

Né en 1755 à Piernowice, mort à Winagora en 1818.

Entré au service de la Saxe en 1770, il devient aide de camp du général Bellegarde; rentré en Pologne comme major, il fait la campagne de 1794 contre les Russes et est nommé général par Kosciuszko. Il passe ensuite au service de la république lombarde, puis au service de la France comme chef de la légion polonaise qu'il organise, et est nommé général de division. Il revient en Pologne en 1806, y lève des régiments qu'il conduit au feu et est blessé à Friedland. Quand le duché de Varsovie est créé, il commande une des divisions de l'armée. En 1812, il surveille les communications de la Grande Armée entre Wilna et Minsk, défend Boryssow, se bat à la Bérézina où il est blessé. En 1813, il s'occupe de la réorganisation de l'armée, prend part à la campagne de Saxe, défend à Leipsig le faubourg de Halle, et ramène vers le Rhin les débris de l'armée polonaise.

En 1814, l'Empereur de Russie le nomme membre du comité de réorganisation de l'armée polonaise, puis en 1815 sénateur palatin.

DWERNICKI (Joseph).

(Pl. IV.)

Né en 1779 à Varsovie, mort à Lopatyn (Galicie) en 1857.

Après avoir servi dans les légions polonaises au service de la France, il prend part à la campagne de 1809 en Galicie, et à la campagne de 1812: après la bataille de Mir, il commande avec succès des détachements de partisans. Nommé plus tard chef du 15^e lanciers, il prend part aux campagnes de 1813 et 1814. Colonel en 1814, il se distingue à la tête des krakus pendant la défense de Paris, notamment à la barrière de Clichy.

En 1815, il est nommé colonel du 2^e lanciers du royaume de Pologne, en 1826 général de brigade. Lors de l'insurrection de 1830, il organise les 3 divisions de cavalerie, gagne la bataille de Stoczek, est nommé général de division, mais est forcé de passer la frontière autrichienne. Après avoir été interné en Hongrie, il se retire à Paris en 1832, puis rentre en Galicie en 1848.

FISZER (Stanislas).

(Pl. II.)

Né en 1770, tué à Winkowo en 1812.

Ancien aide de camp de Kosciuszko, chef de bataillon à la légion du Danube en 1799. En 1807, général de brigade, inspecteur de l'infanterie de l'armée du duché; en 1809, chef d'état-major du prince Joseph Poniatowski pendant la campagne de Pologne. En 1812, il est nommé général de division, fait la campagne de Russie comme chef d'état-major du 5^e corps, a un cheval tué sous lui à Smolensk, est blessé à la Moskowa, cité à l'ordre du jour de l'armée, et est tué le 18 octobre au combat de Winkowo.

FREDRO (Comte Séverin).

(Pl. VI.)

Né en 1785 à Bienadowa (Galicie).

Entré comme sous-lieutenant au 2^e régiment d'infanterie du duché en 1807, il devient lieutenant la même année. Entré en 1808 au régiment des cheveau-légers de la Garde, il y est nommé capitaine, puis chef d'escadrons en 1811; en 1813, il se fait remarquer au combat de Peterswalde, puis quitte le service en 1814.

Fredro avait deux frères à l'armée : l'aîné, Maximilien, devenu colonel du 9^e régiment de lanciers français, fut blessé et fait prisonnier à Kulm en 1813; le plus jeune, Alexandre, chef d'escadrons à l'état-major de l'Empereur en 1814, a laissé d'intéressants mémoires militaires et de nombreux ouvrages littéraires.

GIEDROYC (Prince Romuald).

(Pl. V.)

Né en 1750 en Lithuanie, mort à Varsovie en 1824.

Ancien général en Lithuanie, il avait été à Paris l'ami de Bonaparte et de Joséphine de Beauharnais, à laquelle il avait sauvé la vie pendant la Terreur. En 1812, nommé général de division et inspecteur général chargé de l'organisation des troupes lithuaniennes, il établit son quartier général à Wilna; au mois de décembre, l'Empereur lui prescrivit de suivre la retraite de l'armée. En 1813, quand les troupes lithuaniennes furent versées dans les autres régiments polonais ou placées dans les places fortes, le prince Giedroyc se retira sur les derrières de l'armée, et ne prit aucune part à la campagne.

GRABOWSKI (Joseph).

(Pl. II.)

Né en 1791, mort en 1880.

Entré dans l'armée polonaise en 1811; l'année suivante, aide de camp du général Sokolnicki, puis attaché à l'état-major impérial; capitaine en 1813, chef d'escadrons en 1814.

En 1830, il prit du service dans l'armée insurrectionnelle comme lieutenant-colonel de chasseurs à cheval.

Grabowski a pris part à la dernière période des guerres de l'Empire, sur lesquelles il a laissé des mémoires très intéressants.

HAUKE (Comte Maurice).

(Pl. III.)

Né en Saxe en 1775, mort en 1830 à Varsovie.

Arrivé en Pologne avec son père en 1789, il entre comme cadet à l'école d'artillerie et devient lieutenant en 1794. Après le démembrement de la Pologne, il entre à la légion italique, commande une batterie à Terracine où il est blessé, et est fait prisonnier à Mantoue lors de la capitulation. Échangé, il est nommé capitaine d'artillerie et aide de camp de Dombrowski; en 1806 chef d'escadrons, en 1807 colonel et chef d'état-major de la 1^{re} division du duché; en 1809, général de brigade. En 1812, il est appelé comme général de division au gouvernement de la place de Zamosc qu'il défend vigoureusement contre les alliés en 1813.

Après 1815, il est directeur général de l'artillerie et du génie du royaume de Pologne.

JERZMANOWSKI (Paul).

(Pl. V.)

Né en 1779, mort en 1862.

Entré à la 1^{re} légion polonaise en 1800; sous-lieutenant, puis lieutenant en 1801, aide de camp du général Ordener, puis du maréchal du palais en 1805. En 1807, capitaine au régiment des cheveu-légers de la Garde, qu'il ne quitte plus; chef d'escadrons en 1811, il commande en 1814 l'escadron qui accompagne l'Empereur à l'île d'Elbe.

KAMINSKI (Henri).

(Pl. IV.)

Né en, tué en 1831 à Ostrolenka.

Entré jeune dans l'armée polonaise, chef d'escadrons en Espagne en 1808. En 1811, colonel du 10^e régiment d'infanterie du duché à Dantzig. En 1812, il fait partie avec son régiment de la division Grandjean, du corps de Macdonald; cité à l'ordre du jour après le combat de Labiau.

Il fut tué en 1831, à la bataille d'Ostrolenka.

KICKI (Louis).

(Pl. VI.)

Né en 1789, tué en 1831 à Ostrolenka.

Entré dans l'armée en 1809, il est aide de camp du prince Poniatowski en 1812 et 1813. Après 1815, il devient aide de camp du grand-duc Constantin, chef de l'armée du royaume de Pologne.

Général de brigade de l'armée insurrectionnelle en 1830, Kicki trouve la mort sur le champ de bataille d'Ostrolenka en 1831.

KLICKI (Stanislas).

(Pl. III.)

Né en 1770 mort à Rome en 1841.

Cadet au régiment du comte Potocki en 1791, il est capitaine en 1794. Il passe avec ce grade à la légion polonaise au service de France, et y est adjudant-major en 1799. En 1804, il est nommé chef d'escadrons des lanciers de la Vistule, puis major, et enfin colonel en 1807; il sert avec distinction en Espagne jusqu'en 1811.

En 1812, il est attaché à l'état-major général de la Grande Armée; général de brigade en 1813, il commande une brigade légère du 5^e corps de cavalerie de réserve, et est blessé à Dresde. En 1814, il commande la 1^{re} brigade de cavalerie de la division Pac. Démissionnaire le 19 juin 1814, après avoir demandé sans succès à rester au service de la France

Général de division, après 1815, dans l'armée du royaume de Pologne.

KNIAZIEWICZ (Charles).

(Pl. V.)

Né en 1761 en Courlande, mort à Paris en 1842.

Après s'être fait remarquer dans la campagne de 1794, il est fait prisonnier à Maciejowice. Libéré par Paul I^{er}, il passe en France et prend du service dans les légions d'Italie. Chef d'une légion polonaise, il sert à l'armée du Rhin sous les ordres de Moreau. Après le traité de Lunéville, il donne sa démission de général Français. En 1812, il reprend du service comme aide de camp du roi de Westphalie, puis commande une division du 5^e corps de la Grande Armée; il est cité à l'ordre du jour pour la part qu'il a prise aux batailles de Smolensk et de la Moskowa. Blessé grièvement à la bataille de la Bérézina, il quitte définitivement l'armée.

KOSINSKI (Antoine, dit Amilcar).

(Pl. III.)

Né en 1769 en Lithuanie, mort en 1823 à Targowa Gorka (Posnanie).

Blessé à Varsovie en 1794, sous les ordres de Kosciuszko, il émigre en France, où il change son prénom d'Antoine contre celui d'Amilcar, plus conforme au goût républicain du temps. En 1796, il sert en Italie comme capitaine d'état-major, entre dans la légion polonaise lors de sa formation, et y est chef de brigade en 1797; il commande ensuite la 2^e légion par intérim, puis à titre définitif à la mort de Rymkiewicz, et est fait prisonnier à Mantoue.

Démissionnaire en 1805, il reprend du service en 1806, assiste à la bataille de Friedland et à la prise de Dantzig. En 1809, il combat en Pologne à côté de Dombrowski.

Il rentre au service en 1811 comme général de division, commande en 1812 la 1^{re} division militaire du duché, constitue et commande le corps polonais de réserve qui surveille la frontière sur le haut Bug. En 1813, il se retire à Cracovie, puis rentre en France.

En 1817, il accepte du service dans l'armée prussienne comme lieutenant-général, mais donne bientôt sa démission et quitte définitivement l'armée.

KOZIELTULSKI (Jean).

(Pl. VI.)

Né en 1781 à Skierniewice, mort en 1825.

Entré en 1806 dans la garde d'honneur formée à Varsovie, il est nommé en 1807 chef d'escadrons au régiment des cheveu-légers polonais de la Garde. Envoyé en Espagne, il conduit l'escadron qui s'illustre à Somo-Sierra. Major au même régiment en 1813, il est appelé le 1^{er} janvier 1814 au commandement du 3^e régiment d'éclaireurs de la Garde et prend part à la défense de Paris.

Colonel en 1815 du 4^e régiment de lanciers du royaume de Pologne, il donne sa démission en 1820.

KRASINSKI (Comte Vincent).

(Pl. II.)

Né en 1783 à Borowel (Wolhynie), mort en 1858.

Entré tout jeune dans la cavalerie nationale, enseigne, puis lieutenant en 1793. En 1806, il est colonel du régiment de lanciers formé à Varsovie par Dombrowski; en 1807, colonel du 3^e régiment de cavalerie, commandement qu'il quitte presque aussitôt pour celui du régiment des cheveu-légers de la Garde impériale. Nommé général de brigade et chambellan de l'Empereur en 1811, il est nommé général de division en 1813. Après l'abdication de Napoléon en 1814, il prend le commandement des débris de l'armée polonaise qu'il ramène en Pologne.

Il fut plus tard nommé commandant de Varsovie par l'empereur Alexandre I^{er}.

LEDOCHOWSKI (Comte Ignace).

(Pl. IV.)

Né en 1789, mort en 1870.

Entré à l'École militaire de Vienne, il sert d'abord l'Autriche, et est fait prisonnier à Ratisbonne en 1809. Démissionnaire après la campagne, il entre en 1810 dans l'armée du duché de Varsovie comme lieutenant à la 1^{re} compagnie d'artillerie à cheval. En 1812, il se trouve dans la batterie du capitaine Ostrowski, en Courlande, dans le corps de Macdonald, et est nommé capitaine et décoré. Au mois de décembre, pendant la retraite sur Dantzig, il se distingue au combat de Labiau où il a une jambe emportée, et est cité à l'ordre du jour.

En 1814, il est lieutenant-colonel de l'artillerie du royaume de Pologne, directeur de l'École d'artillerie de Varsovie, puis colonel en 1823 jusqu'en 1830. A ce moment, le gouvernement insurrectionnel le nomme général et lui confie le commandement de Zamosc, qu'il défend vigoureusement, et il ne capitule que lorsque les débris de l'armée polonaise se sont réfugiés sur le territoire prussien.

LONCZYNSKI (Joseph).

(Pl. V.)

Né en 1777.

Élève de l'École militaire royale de Pologne en 1791, sous-lieutenant de cavalerie en 1792, lieutenant en 1794. En 1797, il entre avec ce grade dans la légion polonaise, devient capitaine, puis chef de bataillon et major en 1807. Il entre alors dans l'état-major du prince de Neufchâtel comme adjudant-commandant, puis, le 1^{er} septembre, est appelé au commandement du 3^e régiment de lanciers du duché de Varsovie. Nommé général de brigade le 27 février 1812, il est, en 1813, attaché à l'état-major du prince Eugène, commande le dépôt des troupes polonaises à Düsseldorf et prend part à la campagne de Saxe; blessé à Lützen, il a un cheval tué sous lui. En 1814, il passe sur sa demande au service de la France, commande la 3^e brigade de la division Pachtod, est blessé et fait prisonnier à La Fère-Champenoise.

Joseph Lonczynski était le frère de Mme Walewska.

LUBIENSKI (Comte Thomas).

(Pl. VI.)

Né en 1784 à Szczytnicki, mort à Varsovie en 1869.

Enseigne au régiment du Roi (cavalerie nationale) en 1792, il fait partie des gardes d'honneur de l'Empereur à Varsovie en 1806. Nommé en 1807 chef d'escadrons au régiment des cheuau-légers de la Garde, il est appelé en 1811 au commandement du 8^e régiment de lanciers français (2^e lanciers de la Vistule), avec lequel il fait la campagne de 1812: il est blessé à la Bérézina; à ce moment, il ne lui reste que 16 officiers et 77 hommes montés. En 1813, il prend part aux batailles de Lützen, Bautzen, Wurschen, Dresde et Leipsig. En 1814, il commande le nouveau 7^e lanciers (7^e et 8^e réunis), se bat à Champaubert, Vauchamps et Reims. Général de brigade le 15 mars 1814, il démissionne le 1^{er} juin.

MALACHOWSKI (Comte Casimir).

(Pl. III.)

Né en 1765, mort à Chantilly en 1845.

Chef de bataillon à la 1^{re} légion polonaise en 1801. De 1809 à 1812, il est colonel du 1^{er} régiment d'infanterie du duché, fait la campagne de 1812 dans la division de Dombrowski, combat à Minsk et est blessé à la Bérézina. Général de brigade en 1813, il commande la 2^e brigade (8^e et 15^e régiments) de la 26^e division (8^e corps). Le 9 septembre, il culbute à Lœbau et à Neustadt le corps de Langeron. Blessé et fait prisonnier à Leipsig.

PAC (Comte Louis-Michel).

(Pl. V.)

Né en 1780 à Strasbourg, mort à Smyrne en 1835.

Entré au service dans la garde à pied lithuanienne; il fait partie en 1807 de la Garde impériale à Paris, est nommé lieutenant en 1808, fait la campagne d'Espagne comme aide de camp du maréchal Bessières, est promu chef d'escadrons et décoré à la suite de la bataille de Rio-Seco. Nommé chef d'escadrons au régiment des cheuau-légers de la Garde cette même année, il démissionne à la fin de 1809. En 1812, colonel du 12^e lanciers, il est blessé à Mir; nommé en juillet général de brigade et aide de camp de l'Empereur, il assiste aux batailles de Smolensk, de la Moskowa, de Malo-Jaroslawetz, de Krasnoë et de la Bérézina, et accompagne l'Empereur de Smorgoni au Niémen. Encore aide de camp de l'Empereur en 1813, on le voit à Lützen, Bautzen, Wurschen et Dresde. Général de division au titre français le 12 janvier 1814, il commande le 1^{er} et le 2^e lanciers et le 3^e éclaireurs, et est blessé grièvement à Arcis-sur-Aube. Démissionnaire le 26 mai 1814.

PELLETIER (Jean-Baptiste).

(Pl. IV.)

Né à Eclaron (Haute-Marne), mort à Versailles en 1862.

Entré à l'École d'artillerie de Châlons en 1793, lieutenant, puis capitaine en 2^e au 2^e régiment d'artillerie à pied, il fait les campagnes de 1793 à 1796 à l'armée du Rhin et à l'armée du Nord, et celles de 1796 à 1801 à l'armée d'Italie. Chef de bataillon en 1804, lieutenant-colonel en 1806, colonel en 1807, il prend part à la bataille de Friedland, est nommé directeur d'artillerie à Varsovie, puis chef du 7^e régiment d'artillerie à pied. Le 4 mars 1809, il passe au service du duché de Varsovie comme général de brigade pour commander l'artillerie et le génie. En 1812, il assiste à la prise de Smolensk, à la bataille de la Moskowa, est fait prisonnier à Wiazma et interné à Astrakhan.

Rentré en France en 1814, il commande en 1815 l'artillerie du 2^e corps d'armée et se bat aux Quatre-Bras et à Waterloo.

Il dirige plus tard, en 1823, le siège de Pampelune. Lieutenant-général en 1836, inspecteur général d'artillerie, il reçoit en 1857 la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur.

Son nom est inscrit au côté nord de l'Arc de triomphe de l'Étoile.

PONIATOWSKI (Prince Joseph).

(Pl. II.)

Né en 1763 à Varsovie, mort à Leipsig le 19 octobre 1813.

Neveu du roi de Pologne Stanislas-Auguste, le prince Joseph entre à 16 ans au service de l'Autriche et devient colonel de dragons et aide de camp de l'empereur Joseph II. Rentré en Pologne en 1789, il commande en chef l'armée polonaise, puis se retire à Vienne à la suite des événements de 1794. En 1806, il est nommé ministre de la Guerre du nouveau duché de Varsovie, dont il organise et commande en chef l'armée; en 1809, il dirige les opérations de la campagne de 1809 en Pologne contre les Autrichiens. Commandant du 5^e corps (polonais) de la Grande Armée en 1812, il se distingue à Smolensk et à la Moskowa; blessé à la suite d'une chute de cheval à Wiazma le 6 novembre, il rentre en Pologne. En 1813, il commande le 8^e corps (polonais), se bat à Leipsig dès le 16 octobre, est nommé maréchal de France sur le champ de bataille, défend Leipsig à l'arrière-garde pour couvrir la retraite de l'armée le 18 et le 19 : couvert de blessures, il cherche à traverser à la nage l'Elster, où il est englouti. Son corps, retrouvé le 24, fut inhumé à Leipsig, puis ramené à Varsovie par les troupes polonaises en 1814, et enfin, plus tard, transporté à Cracovie.

POTOCKI (Comte Stanislas).

(Pl. II.)

Né en 1782, mort à Varsovie en 1830.

Colonel du 2^e régiment d'infanterie du duché de 1807 à 1811, il est à ce moment nommé général de brigade. En 1812, attaché d'abord à la personne du roi de Westphalie, il remplace bientôt au commandement de la 2^e brigade de la 18^e division du 5^e corps le général Grabowski, tué; il assiste à la bataille de la Moskowa, au combat de Winkowo, à la bataille de la Bérézina, où sa brigade est réduite à 300 hommes. Il ne prend pas part à la campagne de 1813.

Il fut plus tard général de division de l'armée du royaume de Pologne.

POTOCKI (Comte Wladimir).

(Pl. II.)

Né en 1789 à Tulczyn, mort à Cracovie en 1812.

En 1808, il organise à ses frais une batterie d'artillerie à cheval dont il reçoit le commandement. Chef d'escadrons en 1809, puis colonel d'artillerie.

PRZEZDZIECKI (Comte Charles).

(Pl. VI.)

Né en 1780, mort à Königsberg en 1832.

Après avoir organisé en 1812 le 21^e régiment d'infanterie lithuanienne dont il est nommé colonel le 13 juillet, il reçoit le commandement du 18^e régiment de lanciers — régiment lithuanien. C'est lui qui entre le premier avec son cheval dans la Bérézina pour chercher le gué de Studianka. Il prend part à la campagne de Saxe en 1813, est blessé et fait prisonnier à Leipsig.

En 1831, il émigre à la suite de l'insurrection, pendant laquelle il s'est fait remarquer en Lithuanie.

RADZIWILL (Prince Dominique).

(Pl. II).

Né en 1768 à Nieswicz, mort à Lauterecken en 1813.

En 1809, il organise à ses frais le 8^e régiment de lanciers du duché, dont il reçoit le commandement, et dont la bonne tenue attire sur lui l'attention de l'Empereur en 1812.

Il est nommé, au mois d'octobre 1812, second major des cheveu-légers polonais de la Garde. Déjà blessé à Witebsk, il est effleuré à la nuque par un boulet à la bataille de Hanau en 1813, et meurt quelques jours plus tard des suites de cette contusion.

REDEL (Jacob).

(Pl. IV.)

En 1799, commande, comme capitaine, l'artillerie de la légion du Danube. En 1807, chef de bataillon, il commande le 1^{er} bataillon de l'artillerie à pied du duché; major en 1809, colonel en 1810, en 1813 il est le chef de l'artillerie à pied.

SIERAWSKI (Julien).

(Pl. VI.)

Né en 1777, mort à Paris en 1849.

Combat comme volontaire avec Kosciuszko, prend part à la bataille de Raclawice, fait prisonnier à Maciejowice. Après avoir fait partie de la légion d'Italie et avoir été chef de bataillon à la légion du Danube, il donne sa démission en 1801. En 1807, il est nommé colonel du 6^e régiment d'infanterie du duché; en 1809, il se distingue à la bataille de Sandomir; en 1812, il fait partie de la division Dombrowski, est chargé de la défense de Minsk où il combat les 14 et 15 novembre, puis il défend énergiquement la tête de pont de Boryssow, et enfin est blessé à la Bérézina, où son régiment est anéanti. Général en 1812, il commande en 1813 une brigade (1^{er} et 16^e régiments) du corps polonais, prend part au combat de Lœbau et à la bataille de Leipsig où il est encore blessé. En 1814, il passe avec son grade au service de la France.

En 1816, il commande comme général de brigade le régiment de grenadiers de la Garde royale; en 1819, il commande la place de Modlin, puis plus tard celle de Zamosc. En 1831, il joue un rôle actif pendant l'insurrection de Pologne et se réfugie en France en 1832.

SKARZYNSKI (Ambroise).

(Pl. V.)

Né en 1787 à Gawlow, mort en 1868.

Entré au service de la Prusse en 1804 comme cadet au régiment de dragons du général Rukietty. En 1808, il est nommé lieutenant au 1^{er} régiment des cheveu-légers de la Garde, où il passe capitaine en 1809. En 1812, il est envoyé comme chef d'escadrons au 3^e régiment de cheveu-légers lithuaniens de la Garde, revient en 1813 au 1^{er} régiment; puis est nommé en 1814 au 3^e régiment d'éclaireurs, avec lequel il se fait remarquer à Berry-au-Bac.

Colonel au 16^e lanciers en 1830. Général de brigade en 1831.

Skarzynski avait trois frères, Maximilien, Casimir et Félix. Les deux derniers embrassèrent la carrière des armes: Casimir fut colonel de lanciers, puis général du royaume de Pologne; Félix, d'abord lieutenant aux cheveu-légers de la Garde, devint plus tard colonel.

SKRYNECKI (Jean).

(Pl. IV.)

Né en 1787 en Galicie, mort à Cracovie en 1860.

Sous-lieutenant d'infanterie en 1809, puis capitaine, il est nommé chef de bataillon à Leipsig en 1813. En 1814, à Arcis-sur-Aube, il commande le célèbre carré où se réfugie l'Empereur pendant les charges de la cavalerie ennemie.

En 1815, il est colonel et commande le 8^e régiment d'infanterie du royaume de Pologne. Général de brigade en 1830, il commande à Grochow en 1831 la 2^e ligne de l'armée insurrectionnelle, est nommé généralissime, mais forcé de se retirer sur Varsovie après la bataille d'Ostrolenka, il est destitué. En 1835, on le voit général de division au service de la Belgique.

SOKOLNICKI (Michel).

(Pl. II.)

Né en 1760 en Posnanie, mort à Varsovie en 1816.

Il sert dans l'armée polonaise de 1792 à 1794 comme colonel, puis comme général de brigade, chef du 19^e régiment d'infanterie et d'une brigade de chasseurs. Passé en France, il s'occupe du recrutement de la légion du Danube, dont il commande l'infanterie en 1799 comme chef de brigade; il ramène la légion en Italie et y sert jusqu'à l'embarquement pour Saint-Domingue, où une maladie l'empêche d'accompagner ses troupes. En 1807, il commande comme général de brigade la cavalerie de la 3^e division du duché de Varsovie; en 1809, il commande une brigade d'infanterie pendant la campagne de Pologne. Promu général de division en 1812, et attaché à l'état-major de l'Empereur, il est chargé du service de renseignements et est blessé à la bataille de la Moskowa. Rentré à Varsovie après la retraite, il y organise une division de cavalerie. Envoyé à Zittau en 1813 pour rejoindre le corps polonais, il commande la 7^e division de cavalerie légère de réserve, prend part aux combats de Lœbau et d'Enig, et exécute cinq charges à Leipsig. Rentré à Sedan et n'ayant pas d'emploi dans la nouvelle organisation de l'armée polonaise, il demande à reprendre auprès de l'Empereur le poste qu'il avait occupé en 1812. Revenu à Versailles où il prend le commandement de la 3^e compagnie de gardes d'honneur, il contribue à la défense de Paris contre les alliés en combattant, les 29 et 30 mars 1814, aux Buttes-Chaumont.

Sokolnicki fut tué le 20 septembre 1816 par le cheval d'un lancier, pendant une revue passée à Varsovie par le grand-duc Constantin.

SOLTYK (Comte Roman).

(Pl. IV.)

Né en 1791 à Varsovie, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1843.

Élevé en France et entré à l'École polytechnique en 1805, il entre en 1807 dans le corps de l'artillerie du duché. En 1809, il lève une batterie à ses frais; en 1812, il est attaché à l'état-major de l'Empereur; en 1813, il est fait prisonnier à Leipsig. Il devint plus tard général d'artillerie dans l'armée du royaume de Pologne.

Soltyk a écrit une relation de la campagne de 1809 en Pologne, et des mémoires sur la campagne de Russie en 1812: ces ouvrages sont écrits en français.

STUART (Cajetan).

(Pl. III.)

Né en 1774 à Varsovie, mort en 1824.

Descendant d'une grande famille écossaise émigrée, il entre à 15 ans dans l'artillerie polonaise et prend part comme lieutenant aux campagnes de 1792 à 1794.

En 1807, il fait partie de l'artillerie des légions, puis passe en 1801 dans l'infanterie.

En 1807, il revient en Pologne comme major du 2^e régiment d'infanterie, dont il devient lieutenant-colonel en 1808, puis colonel en 1809, remplaçant le colonel Godebski tué à Raszyn. Nommé commandant de Czenstochowa, il défend vaillamment la place contre les Autrichiens. Il prend part avec son régiment aux campagnes de 1812 et 1813, et a la jambe gauche emportée à Leipsig. En 1814, il entre dans le corps des Invalides.

En 1815, l'empereur Alexandre le nomme payeur-général de l'armée du royaume de Pologne, en lui donnant l'année suivante le rang de général de brigade.

SULKOWSKI (Prince Antoine).

(Pl. VI.)

Né en 1785 à Lissa, mort en 1836.

En 1807, il est nommé colonel du 9^e régiment d'infanterie avec lequel il est envoyé en Espagne où il se fait remarquer. Général de brigade en 1812, il commande la 20^e brigade de cavalerie légère (5^e chasseurs, 10^e hussards); général de division en 1813, il commande la 8^e division de cavalerie légère (1^{er} chasseurs, 6^e, 8^e et 16^e lanciers). Après la bataille de Leipsig et la mort du prince Poniatowski, l'Empereur lui confie le commandement en chef de l'armée polonaise qu'il ramène jusqu'au Rhin; arrivé là, il démissionne.

Général de division dans l'armée du royaume de Pologne, il se retire définitivement en 1818.

SZYMANOWSKI (Joseph).

(Pl. V.)

Né en 1777 à Varsovie, mort à Rome en 1867.

Entré dans l'armée en 1806 et attaché comme capitaine à l'état-major du maréchal Davout; nommé chef de bataillon en 1809, major en 1810, il est promu colonel en 1812 après la bataille de Smolensk et appelé au commandement du 2^e régiment d'infanterie.

En 1831, il était général de brigade.

TANSKI (Casimir).

(Pl. VI.)

Né en 1774 à Kowel, mort en 1853.

Entré à 14 ans dans la cavalerie de l'armée polonaise, il prend part aux campagnes de 1792 et 1794, puis entre en 1797 à la légion italique, dans l'infanterie; lieutenant en 1799; il passe avec ce grade dans la cavalerie de la légion en 1802, est promu capitaine en 1804, et blessé à Castel-Franco en 1805. En 1807, il revient en Allemagne et prend part au combat de Glatz, en Silésie. Blessé à Wagram en 1809, il est nommé major, avec rang de colonel, de la 2^e légion de la Vistule que l'on cherche à organiser. Il reste major du 4^e régiment de la Vistule qu'il conduit en Espagne, et est blessé à Benavente en 1810. En 1811, il est nommé major du 11^e régiment de lanciers du duché, puis en 1812 major du 3^e régiment de cheval-légers lithuaniens de la Garde, dont il ramène les débris à Friedberg après la surprise de Slonim. En 1813, à Dresde, l'Empereur lui donne le commandement du 7^e régiment de lanciers de la Vistule, en remplacement du colonel Stokowski fait prisonnier. Tanski prend part à la bataille de Dresde, et reste ensuite dans la ville assiégée, où il est fait prisonnier lors de la capitulation.

En 1815, il est nommé colonel du 3^e régiment d'infanterie du nouveau royaume de Pologne, et donne sa démission en 1818, quittant l'armée avec le grade de général de brigade.

Tanski a laissé des mémoires intéressants qui ont paru récemment.

TARNOWSKI (Comte Martin).

(Pl. VI.)

Né en 1778, mort à Cracovie en 1862.

Aide de camp du général Wawrzecki en 1794, il prend part à la défense de Praga.

En 1809, il organise à ses frais le 16^e régiment de lanciers dont il est nommé colonel, et à la tête duquel il prend part aux campagnes de 1809, 1812 et 1813. Faisant partie de la garnison de Dresde, il est fait prisonnier lors de la capitulation de la ville.

En 1815, il commande le 3^e régiment de chasseurs à cheval du royaume de Pologne.

TYSZKIEWICZ (Comte Thadée).

(Pl. II.)

Né en 1774 mort en 1852.

En 1807, il est nommé colonel du 2^e régiment de lanciers et conserve ce commandement jusqu'en 1812. Nommé général, il commande alors la 19^e brigade de cavalerie légère (1^{er} chasseurs, 12^e lanciers) et prend part aux batailles de Grodno, de Mir, de la Moskowa, de Winkowo et de la Bérézina. Au mois de décembre, il est fait prisonnier par les cosaques sur la route de Wilna.

UMINSKI (Jean-Népomucène).

(Pl. VI.)

Né en 1780, mort à Wiesbaden en 1851.

Aide de camp du général Madalinski en 1794, il commande la Garde d'honneur de Napoléon à Posen en 1806, se distingue à Dirschau et au siège de Dantzig, où il est fait prisonnier. Libéré en 1807, il entre au service de la France comme major de cavalerie, puis, en 1809, organise et commande comme colonel le 2^e régiment de hussards franco-galicieus, devenu le 10^e hussards de l'armée du duché. En 1812, ce régiment fait partie de la 3^e brigade de la 2^e division de cavalerie légère, avec le 11^e uhlands prussiens et le 3^e chasseurs à cheval wurtembergeois. Uminski prend part aux combats de Witebsk, de Roudnia, à la bataille de la Moskowa, où son régiment, presque anéanti, est réduit à 150 officiers et 160 hommes, et au combat de Winkowo. Général en 1813, il commande la 1^{re} brigade (1^{er} chasseurs, 6^e lanciers) de la 3^e division du 4^e corps de cavalerie de réserve. Grièvement blessé à Leipsig, il est fait prisonnier.

En 1816, il fait partie de l'armée du royaume de Pologne, mais à la suite de la conspiration de Lukasinski, il est emprisonné à Glogau, s'échappe en 1830, commande la cavalerie de l'armée insurrectionnelle, puis un corps d'armée. Condamné à mort et pendu en effigie à Posen, il se réfugie en France.

WEYSSENHOFF (Jean).

(Pl. V.)

Né en 1774 mort en 1848.

Prend part comme lieutenant de l'armée polonaise aux campagnes de 1792 et 1794. En 1808, il est nommé colonel du 8^e régiment d'infanterie du duché, puis en 1809 colonel du 12^e régiment d'infanterie. En 1812, il est chef d'état-major de la 16^e division du 5^e corps. En 1813, promu général, il commande la 2^e brigade de la 8^e division de cavalerie légère du 4^e corps de réserve. Détaché à Dresde, il est fait prisonnier lors de la capitulation de la ville.

Il fut plus tard général de division de l'armée du royaume de Pologne.

WIELHORSKI (Joseph).

(Pl. III.)

Né en mort en 1817.

En 1794, Wielhorski commandait une division polonaise contre les Russes et les Prussiens. Après la défaite de l'armée polonaise, il passe en France et commande en 1797 la 2^e légion polonaise en Italie, puis démissionne en 1802.

En 1812, il était général de division, directeur général de l'administration de la guerre; il remplace par intérim le ministre de la Guerre, prince J. Poniatowski, organise les gardes nationales et la levée en masse; en 1813, il se retire à Cracovie en y amenant ses services, et va rejoindre la Grande Armée en Saxe pendant l'armistice. En décembre 1813, il est nommé général de division au titre français.

WOJCZYNSKI (Comte de Skarbek).

(Pl. III.)

Né en 1776, mort en 1837.

Député de la Diète et chef d'escadrons de la cavalerie nationale, puis général de la milice en 1794. En 1806, il est membre du gouvernement provisoire. Général de brigade en 1808, il commande la cavalerie de la 1^{re} division de l'armée du duché. Nommé général de division en 1811, il commande en 1812 la place de Thorn et la 2^e division militaire du duché. En 1813, il est appelé à Varsovie pour former et commander la 1^{re} compagnie des Gardes d'honneur; il ne prend pas part à la campagne de 1813. Gouverneur de Varsovie en 1830.

ZAJONCZEK (Joseph).

(Pl. IV.)

Né en 1752 à Kaminich, mort à Varsovie en 1826.

Entré en 1768 dans l'armée polonaise, il y devient colonel en 1786, puis général-major et lieutenant-général; en 1794 il commande une division. Entré au service de la France en 1797 comme général de brigade, il sert en Italie avec Bonaparte qu'il accompagne en Egypte. Général de division en 1801, il commande la 18^e, puis la 21^e division, fait partie de l'armée d'Allemagne en 1805 et commande la légion du Nord en 1806. En 1812, il commande une division du 5^e corps de la Grande Armée, entre l'un des premiers à Smolensk où il est dangereusement blessé; il rejoint sa division à Moscou, combat le 26 et le 28 octobre à la Bérézina où il a une jambe brisée par un boulet et subit l'amputation. Prisonnier de guerre à Wilna, il est envoyé au fond de la Russie jusqu'en 1814.

L'empereur Alexandre le nomme en 1815 lieutenant du roi dans le nouveau royaume de Pologne.

ZALUSKI (Comte Joseph de Rivière-Zaluski).

(Pl. IV.)

Né en Ojcow en 1787, mort à Cracovie en 1866.

Page à la cour d'Autriche de 1798 à 1806, il entre en 1807 comme lieutenant au régiment des cheveu-légers de la Garde impériale, est nommé capitaine en 1811 et chef d'escadrons en 1813. En 1814, il passe au 3^e régiment d'éclaireurs de la Garde et est fait prisonnier à Brienne.

Après 1815, il est nommé lieutenant-colonel des chasseurs à cheval de la Garde royale et aide de camp de l'empereur de Russie. Général de brigade en 1830, commandant en chef de la garde nationale de Lemberg en 1848.

Zaluski a publié des souvenirs très intéressants sur le régiment des cheveu-légers polonais de la Garde impériale.

ZAMOJSKI (Comte Stanislas Kostka).

(Pl. V.)

Né en 1771 à Zamosc, mort à Vienne en 1856.

Chambellan et conseiller d'état autrichien jusqu'en 1809. En 1809 il crée et organise à ses frais le 6^e régiment d'infanterie de l'armée franco-galicienne (colonel Hornowski). En 1810, il est sénateur et woyewode du duché de Varsovie, et assiste, comme ambassadeur du roi de Saxe à Paris, aux fêtes du mariage de l'Empereur avec l'archiduchesse Marie-Louise.

Après 1815, il est président du sénat du royaume de Pologne, et ne prend aucune part à l'insurrection de 1830-1831; à partir de cette époque, il va habiter Vienne.

ZOLTOWSKI (Comte Edouard).

(Pl. III.)

Né en 1775 à Plock, mort en 1842.

Lieutenant d'artillerie en 1794, il se distingue à Praga. En 1797 il entre dans les légions d'Italie où il prend part à presque tous les combats et se fait remarquer.

Colonel du 3^e régiment d'infanterie en 1807, conserve ce commandement jusqu'en 1811. Pendant cette période, il assiste à 39 batailles, dont celles de Raszyn et celle de Sandomir et est plusieurs fois blessé. En 1812 il est nommé général; il commande la 2^e brigade de la 17^e division du 5^e corps, en remplacement du général Piotrowski appelé au commandement de Modlin; il est chargé de l'organisation du département de Minsk, et combat à la Bérézina à la tête du 20^e régiment lithuanien. En 1813, il prend le commandement des 2^e et 14^e régiments qu'il ramène à Wittenberg; il fait partie avec eux de la division Dombrowski et revient à Sedan. Passé au service de France en mars 1814, il commande à Lille une brigade du corps du général Maison et combat à Courtrai le 31 mars. Démissionnaire le 5 mai 1814.

Plus tard, en 1826, il est nommé général de division du royaume de Pologne.

Il se fait encore remarquer pendant l'insurrection de 1830-1831.

OUVRAGES CONSULTÉS

- BACHEVILLE. — *Voyages des frères Bacheville*, capitaines de l'ex-Garde, en Europe et en Asie. — Paris, 1822.
- BIALKOWSKI. — *Pamiętniki Starego Żołnierza* (Mémoires d'un vieux soldat). — Gebethner et Wolff, éditeurs, à Varsovie.
- BLAINÉY. — *L'Espagne en 1810*. Souvenirs de lord Blainey, prisonnier de guerre. — Collection historique illustrée.
- CHLAPOWSKI. — Général Désiré Chlapowski, baron de l'Empire. *Mémoires sur les guerres de Napoléon (1806-1813)*. — Traduction française de MM. Chelminski et A. Malibran. — Paris, 1908.
- CHODZKO. — *La Pologne littéraire, monumentale, etc...*, rédigée sous la direction de Léonard Chodzko. — Paris, 1839-1841.
- CHUQUET. — *Ordres et apostilles de Napoléon*, par A. Chuquet. — Paris, 1911.
- FALKOWSKI. — *Obrazy z życia Kilku ostatnich pokoleń w polsce* (Tableau de la vie des dernières générations polonaises), par Julius Falkowski. — Posen, 1886.
- FIEFFÉ. — *Histoire des troupes étrangères au service de France*. — Paris, 1854.
- FREDRO. — *Trzy po trzy. Souvenirs militaires de 1806 à 1814*, par Alexandre Fredro, capitaine à l'état-major de la Grande Armée (XI^e volume des œuvres complètes). — Varsovie, 1880.
- GRABOWSKI. — *Mémoires militaires de Joseph Grabowski*, officier de l'état-major impérial de Napoléon I^{er}. — Traduction française de MM. Chelminski et A. Malibran. — Paris, 1907.
- HOUSSAYE. — *1814-1815*, par Henri Houssaye, de l'Académie française. — Paris, 1894-1905.
- KIERZKOWSKI. — *Mémoires de Jakob Filipa Kierzkowski*, capitaine de l'armée française. — E. Wende et C^{ie}, éditeurs, à Varsovie.
- LELEVEL. — *Histoire de la Pologne*, par Joachim Lelevel. — Paris, 1844.
- MARCO DE SAINT-HILAIRE. — *Histoire de la Garde impériale*. — Paris, 1847.

- MARTINIEN. — *Les généraux du grand-duché de Varsovie de 1812 à 1815* (Carnet de la Sabretache, année 1906).
- MROZINSKI. — *Le siège et la défense de Saragosse en 1808 et 1809, au point de vue spécial du rôle du corps polonais*, par le général Joseph Mrozinski, ancien officier d'infanterie de la légion de la Vistule. — Cracovie, 1858.
- NAPOLÉON. — *Correspondance générale de Napoléon I^{er}. — Supplément à la correspondance de Napoléon I^{er}. L'Empereur et la Pologne.* — Paris, 1908.
- OGINSKI. — *Mémoires de Michel Oginski sur la Pologne et les Polonais de 1788 à 1815.* — Paris et Genève, 1827.
- REMBOWSKI. — *Sources documentaires concernant l'histoire des cheuau-légers de la Garde de Napoléon I^{er}*, par Alexandre Rembowski. — Varsovie, 1899.
- SADOWSKI (Henryk). — *Ordery i oznaki zaszczytne w polsce.* — Warszawa, 1904-1907.
- SCHÜRR-PEPŁOWSKI. — *Legionisci-Wspomnienie z przeszłości* (Histoire des légions polonaises). — Cracovie, 1897.
- SOLTYK. — *Relation des opérations de l'armée aux ordres du prince Joseph Poniatowski pendant la campagne de 1809 en Pologne contre les Autrichiens*, par Roman Soltyk, général d'artillerie polonaise. — Paris, 1841.
- SOLTYK. — *Napoléon en 1812.* — Mémoires historiques et militaires sur la campagne de Russie, par le comte Roman Soltyk, général de brigade d'artillerie polonaise, officier supérieur à l'état-major de Napoléon. — Paris, 1836.
- ***. — *Tableau de la campagne d'automne de 1813 en Allemagne*, par un officier russe. — Paris, 1817.
- STARZYNSKI (C^{te} B.). — *Polonais décorés de la légion d'honneur, 1803-1814.* — 1899.
- TANSKI. — *Quinze ans dans les légions*, Mémoires de Casimir Tanski, général de l'armée polonaise, publiés à Varsovie en 1905, par M. Stanislas-Albert Turowski.
- THIERS. — *Histoire du Consulat et de l'Empire.*
- TYSZKIEWICZ (Comte Joseph). — *Histoire du 17^e régiment de cavalerie polonaise* (lanciers du comte Michel Tyszkiewicz) 1812-1815. — Cracovie, 1904.
- WOYSKO POLSKIE. — *Costumes de l'armée polonaise.* — Chez Rittner, 1813. A Varsovie et à Dresde.
- ZALUSKI. — *Souvenirs sur le régiment de cheuau-légers lanciers polonais de la Garde impériale (1807-1814).* — Cracovie, 1860.
- ZIELINSKI (Sylv.). — *Woysko Polskie* (Costumes de l'armée polonaise). — 1811.
-

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS CITÉS

A

Albertrandi, 247.
Alexandre I^{er}, 20, 32, 110, 135, 165, 171,
172, 191, 235 à 240, 254, 288, 292, 294.
Areizaga, 57.
Arnoldi, 234.
Arrighi, 176.
Auersberg (Prince), 228.
Augereau, 20, 103, 157, 185, 187, 188.
Axamitowski, 8, 11, 13, 14, 27, 34, 68,
88, 99, 100, 107, 118, 217, 277.

B

Bachelu, 159.
Bacheville, 155, 241.
Badeni, 163.
Bagration, 110, 116 à 119, 121, 124, 125,
129, 132.
Baldauff, 16.
Balinski, 232.
Ball, 44.
Baraguay d'Hilliers, 216.

Barclay de Tolly, 110, 112, 117 à 119,
121, 124, 125, 127, 129, 130, 238.
Bartoszewicz, II.
Bassano (Maret, duc de), 85, 116, 158,
162, 170, 177, 186.
Bauermann, 106.
Beaumont (de), 24.
Bellegarde, 227.
Belliard, 212.
Benningsen, 187.
Bérenger, 135.
Berko-Josielowicz, 9, 77, 225.
Bernadotte, 27, 33, 181, 187.
Berthier (Alexandre), 27, 33, 109, 138,
139, 144, 154, 156, 170, 188, 216 à
218, 222.
Berthier (Léopold), 9.
Bertrand, 174, 175, 181, 184, 185, 196.
Bessières, 33, 42, 46, 47, 63, 107, 134,
136, 175, 226, 229, 289.
Bialkowski, 211.
Białowiejcki, 15, 36.
Bieganski, 34, 66, 68, 72, 88, 89, 99, 167

- Bielinski, 28, 40.
 Biernacki, 9, 126, 164, 165.
 Bignon, 112, 162, 165 à 167, 171.
 Biking, 70.
 Billing, 36.
 Biszping, 114.
 Blainey, 58, 59.
 Blake, 46, 48, 61, 62.
 Bléchamps, 191, 192.
 Blondeau, 57.
 Blücher (Feld-Maréchal), 181, 182, 185, 187, 189, 191, 196, 198, 206 à 209, 211.
 Blücher (Colonel), 182, 231.
 Blumer, 76, 132, 140, 150.
 Bninski, 217.
 Bogowouth, 127, 132.
 Boguslawski, 15, 76, 78.
 Bolesta, 17, 189, 191, 193.
 Bonaparte (Général), 6, 7, 10, 11, 216, 287, 294.
 Bonaparte (Lucien), 191.
 Bontemps, 36, 71, 97, 277, 281.
 Bordesoulle, 106.
 Bottali, 14.
 Bottet, 251.
 Boussard, 62.
 Brocki, 228.
 Bron, 233.
 Bronikowski, 60, 61, 77, 95, 100, 143, 162, 180, 186, 191, 192, 219.
 Bronisz, 58.
 Bronowacki, 70, 74.
 Broussier, 107.
 Brun, 50.
 Bruschi, 77.
 Bruyères, 107, 109, 111, 118, 126, 131, 132, 176.
 Brzechwa, 194, 237.
 Brzezanski, 202, 206.
 Brzozowski, 114.
 Bubna, 187.
 Bülow, 181, 207.
- ### C
- Cambacérès, 24.
 Carabajal, 60.
 Castaños, 45, 48.
 Castex, 106.
 Catherine II, 1, 19.
 Caulaincourt, 157, 212.
 Cedrowski, 28, 68, 76.
 Championnet, 9, 10, 13.
 Charles XII, 135.
 Charles (Archiduc), 65, 66, 82.
 Chastel, 107, 108.
 Chasteller, 194.
 Chelminski, 58.
 Cherling, 14.
 Chiecca, 15.
 Chlapowski, 22, 218, 219, 228, 231, 285.
 Chlebowski, 96.
 Chlopicki, 15, 36, 40, 42, 43, 48, 50, 52, 60, 61, 62, 99, 100, 107, 134, 285.
 Chluzewicz, 60, 97, 223.
 Chodkiewicz, 114, 164, 177, 194.
 Chojnacki, 195.
 Chuquet (A.), 157.
 Cichocki, 168.
 Cichowski, 3.
 Claparède, 107, 119, 120, 133, 136, 138, 285.
 Clarke, 84, 202, 210, 211.
 Compans, 102, 106, 210.
 Constantin (Grand-duc), 233, 234, 236 à 240, 292.
 Corbineau, 106, 147.

Coulon, 228, 230.
 Cuesta (de la), 46, 56.
 Cybulski, 14.
 Czacki, 286.
 Czaplic, 147, 148, 149, 158, 165, 171, 233, 234.
 Czapski, 114.
 Czarniecki, 26.
 Czartoryski (Adam), 171, 172, 239.
 Czartoryski (Constantin), II, 77, 87, 96, 286.

D

Daëndels, 148, 164, 177.
 Dareau (de), 108.
 Darewski, 14.
 Darowski, 145.
 Daru, 25.
 Dautancourt, 63, 226 à 232.
 Davout, 20, 22, 23, 24, 33, 37, 38, 41, 69, 71, 102, 103, 105, 106, 109, 110, 116 à 120, 123 à 126, 128, 129, 132, 133, 135 à 138, 141, 168, 176, 193, 217, 253, 278, 293.
 Decaen, 12.
 Defrance, 107.
 Delaitre, 53, 226 à 228.
 Delzons, 107.
 Dembinski, 126, 177, 183, 184.
 Dembowski, 14, 219.
 Denhoff, 139.
 Deroy, 107.
 Desey, 227.
 Dessaix, 102, 106.
 Dessolles, 50, 57, 128, 129.
 Dobrski, 97.
 Dobrzanski, 192.

Dobrzycki, 52.
 Doktoroff, 125, 127, 136, 165.
 Dolfuss, 96, 180.
 Dombrowski (J.-H.) II, 4, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 14, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 26, 27, 29, 30, 31, 33, 35, 37, 66, 68, 69, 70, 73, 74, 75, 76, 80, 81, 82, 83, 86, 88, 94, 95, 98, 99, 108, 119, 120, 129, 130, 137, 140, 142 à 151, 162 à 164, 167 à 169, 174 à 176, 180 à 182, 184 à 189, 191 à 193, 195 à 197, 200 à 203, 216, 234, 236, 238, 239, 277, 280, 281, 285 à 289, 291, 295.
 Dombrowski (Jean), 10.
 Dombrowski (Michel), 34.
 Dorsenne, 63.
 Downarowicz, 35, 67, 86.
 Drewiecki, 7, 10, 11, 12, 17.
 Dulauloy, 188.
 Dumer, 15.
 Dupont, 42, 45.
 Duroc, 69, 135, 158, 176, 222.
 Durutte, 187, 188.
 Dutailis, 163.
 Dwernicki, 202, 211, 286.
 Dzialinski, 3, 28, 40.
 Dziekonski, 179.
 Dziewanowski (Dominique), 36, 67, 77, 87, 95, 99, 100, 146.
 Dziewanowski, 23, 49, 226.

E

Eblé, 109, 128, 145, 147.
 Egermann, 70, 77, 78, 81.
 Ertel, 130.
 Estko, 61, 178, 193, 219.

Eugène (Prince), 102, 103, 105, 107, 113,
120, 128, 133, 136 à 138, 141, 161,
168, 174, 175, 217, 289.

Exelmans, 22.

F

Fain (Baron), 168.

Falkowski, 40, 111, 177, 201, 219, 238.

Falkowski (Julius), III.

Ferdinand (Archiduc), 66, 70, 71, 75,
76, 79, 80, 89.

Fersen, 3.

Fintowski, 232.

Fiszer, 11, 12, 13, 17, 27, 30, 34, 55, 56,
73, 74, 75, 83, 95, 99, 136, 286.

Flahaut, 201.

Foissac-Latour, 10.

Fonzielski, 36.

Fouché, 22, 25.

François II, 170.

Frédéric-Auguste, roi de Saxe, 2, 33,
37, 38, 186, 190, 245, 252, 253.

Fredro (Alexandre), [156, 202, 217, 218,
287.

Fredro (Maximilien), 181, 287.

Fredro (Séverin), 228, 229, 231, 286, 287.

Friant, 102, 106, 210.

Friedrichs, 135.

Frimont, 169 à 171, 210.

Fronsard, 14.

Funck, 108.

G

Gablentz, 108, 165, 166, 170.

Gagarine (Prince), 208, 232.

Galitzine (Prince), 79, 81, 83, 132, 140.

Gallo-Canta, 60.

Garcynski, 26.

Gasquet, 51.

Gawar, 126.

Gawronski, 12, 133.

Gazan, 50.

Gérard, 161.

Geringer, 81, 82.

Giedroyc (Prince R.), 114, 161, 225, 238,
287.

Gielgud, 30.

Girard, 100, 141, 148, 157, 161, 168, 181,
280.

Girardot, 152.

Giulay, 186, 196.

Gliszczynski, 26.

Godebski, 28, 35, 67, 73, 292.

Goloszewski, 213.

Gorajski, 226.

Gorski, 35, 67, 87, 97, 166, 277, 278, 280.

Gortchakoff, 77, 185.

Gosiewski, 217.

Gourgaud, 196.

Grabinski, 14, 28, 36, 40, 202.

Grabowski (Général), 4.

Grabowski (Étienne), 179, 193.

Grabowski (Georges), 5.

Grabowski (Joseph); 216 à 218, 287.

Grabowski (Michel), 34, 66, 68, 95, 99,
126, 290.

Grabowski, 280.

Grammont, 79.

Grandjean, 50, 100, 106, 110, 159, 280.

Grawert, 106.

Grenier, 174.

Gril, 14.

Grosser, 70.

Grouchy, 107, 208.

Gudin, 102, 106.
Gugenmus, 278, 280.
Gutakowski, 28.

H

Habert, 43, 50, 52, 61.
Harispe, 61, 62.
Hauerschilt, 97.
Hauke (Maurice), 21, 28, 31, 35, 66, 75,
88, 104, 177, 194, 239, 287.
Hauke (Joseph), 28.
Haxo, 127.
Hebdowski, 66, 69.
Hedrych, 16.
Hekkel, 246.
Hempel, 228.
Henriot, 45, 60.
Hesse-Hombourg (Prince de), 187, 190.
Heudelet, 159.
Hogendorp, 114, 116, 234.
Hohenzollern-Indelfingen (Prince de), 70.
Hollander, 247.
Hornowski, 74, 75, 87, 96, 149, 295.
Hurtig, 36, 67, 97, 277.

J

Jablonowska (Princesse), 235.
Jablonowski, 11, 14.
Jacqueminot, 147.
Jagellon, 116, 122.
Jakubowicz, 15, 57.
Jakubowski, 86.
Jankowski, 228, 231.
Jasinski (Général), 4.

Jasinski, 11, 16.
Jean (Archiduc), 66.
Jelski, 217.
Jérôme (Bonaparte), 31, 32, 103, 104,
105, 108, 116, 117, 129, 184.
Jerzmanowski, 41, 212, 226, 228 à 232,
287.
Jezewski, 217.
Jordan, 228.
Joseph (Bonaparte), 18, 41, 45, 46, 50,
55, 57, 210, 211.
Jourdan, 56.
Junot, 46, 47, 102, 120, 121, 124, 125.
Jupe, 44.

K

Kaisaroff, 210.
Kalinowski, 37.
Kamieniecki (Général), 34, 66, 68, 83,
94, 95, 98, 179, 199.
Kamieniecki, 158, 159.
Kamienski (Ignace), 226.
Kaminski (Général), 3.
Kaminski (Henri), 36, 66, 73, 75, 77, 78,
79, 88, 95, 96, 153, 159, 280, 287.
Kaminski, 277.
Karwowski, 9, 11, 13, 14.
Kellermann, 107, 108, 179, 183, 185, 198.
Kenszycki, 87.
Kicki, 126, 192, 193, 287.
Kierzkowski, 3, 59, 216, 218.
Kilinski, 225, 230.
Kirgener, 176.
Kleinau, 183, 187, 194.
Kleist, 106, 185, 187, 190, 207, 209.
Klicki, 16, 36, 40, 60, 97, 99, 107, 141,
217, 236, 288.

- Kniaziewicz, II, 3, 7, 8, 9, 10 à 14, 30, 99, 108, 126, 129, 131, 133, 135, 139, 140, 146, 149, 151 à 154, 163, 280, 288.
 Kobylanski, 163, 217.
 Koch, 225, 232.
 Kolasinski, 249.
 Komorowski, 140.
 Konarski, 189, 195.
 Konopka, 15, 40, 42, 115, 228, 233, 234.
 Konownitzine, 125, 126, 131.
 Konsinowski, 36, 48, 60, 97, 247.
 Kopec, 3, 5.
 Korff, 127, 128, 137.
 Kosciuszko, II, III, 2, 3, 5, 8, 9, 10, 12, 20, 22, 69, 172, 286, 288, 291.
 Kosicki, 10.
 Kosielski, 115.
 Kosinski (Général), 11, 14, 17, 30, 35, 80, 83, 108, 128, 142, 167, 215, 216, 288.
 Kosinski (Colonel), 203, 207, 208.
 Kossakowski, 217, 219.
 Kossecki, 11, 35, 68, 95, 99, 100, 142.
 Kostanecki, 12.
 Koulnieff, 117.
 Koutousoff, 130, 132, 134 à 137, 140, 145, 148, 169.
 Koziatulski, II, 36, 41, 48, 49, 110, 136, 138, 226 à 228, 231, 232, 239, 288.
 Kozmian, 100, 116, 163, 166, 172.
 Kralewski, 12.
 Krasinski (Isidore), 30, 35, 66, 68, 75, 88, 95, 99, 131, 132, 152, 153, 179, 193.
 Krasinski (Joseph), 74, 138, 139, 145, 148.
 Krasinski (Pierre), 49, 226, 228.
 Krasinski (Vincent), II, 21, 26, 36, 41, 46, 49, 63, 97, 107, 109, 110, 111, 133, 138, 154, 225 à 228, 230 à 232, 237 à 239, 288.
 Krukowiecki, 75, 95, 126, 154, 180, 182, 196 à 198, 202, 238.
 Krysinski, 278.
 Krzycki, 121.
 Krzyzanowski, 49.
 Kurnatowski, 96, 180, 184.
 Kwasniewski, 35, 66, 87, 95, 108, 180.
 Kwilecki, 217.
- ## L
- Laborde, 107.
 Lachnicki, 111.
 Lacki, 26.
 Lacoste, 43, 50, 52, 53.
 Lafferrière, 208.
 Lagrange, 48, 174.
 Lahoussaye, 107.
 Lambert, 142, 144, 145, 147.
 Langeron, 144, 145, 186, 189, 207, 208, 289.
 Lannes, 30, 33, 48, 51, 52, 53.
 Lardizabal, 61.
 Larrey, 150, 151.
 Lasalle, 42, 48.
 Latour-Maubourg, 108, 116 à 118, 176, 182, 185, 189.
 Lauriston, 174, 180, 185, 189, 190, 195.
 Laval, 50, 52, 56, 60.
 Lavaux (de), 85.
 Lecoq, 108.
 Ledochowski, 159, 289.
 Ledru, 102, 106.
 Lefebvre (Maréchal), 29, 30, 47, 103, 107.
 Lefebvre-Desnouettes, 42, 43, 48, 49, 120, 134, 137, 158, 176, 183, 230, 280.
 Legrand, 102, 106.
 Lemarois, 247.

- Léry, 136.
 Lettow, 28.
 Liberacki, 7.
 Lichtenstein (Prince de), 13, 231.
 Limouzin, 59.
 Linowski, 172, 173, 238.
 Lipski, 26.
 Llamas, 45.
 Lobau (Comte de), 184.
 Loison, 157 à 159.
 Lonczynski, 35, 67, 85, 87, 180, 217, 219, 289.
 Louy, 16.
 Lubienski (François), 226.
 Lubienski (Thomas), 36, 41, 62, 97, 106, 226, 227, 289.
 Lubomirski (M.), 78.
 Lucey, 68.
 Lukasinski, 293.
 Luszczewski, 223.
- M**
- Macdonald, 9, 10, 11, 105, 106, 110, 118, 158, 159, 168, 180 à 182, 185, 187 à 191, 195, 207, 209, 210, 289.
 Maczynski, 128.
 Madalinski, 3, 4, 5, 22, 293.
 Mahy, 61.
 Maison, 295.
 Malachowski (Casimir), 11, 15, 66, 86, 95, 144, 167, 179, 193, 289.
 Malachowski (Jean), 23, 24, 28.
 Malachowski (Stanislas), 2, 37, 146, 223.
 Malachowski (Stanislas, Colonel), 87, 96.
 Malczewski, 97, 189.
 Malet, 157.
 Mallet, 36, 71, 72, 79, 97, 277.
 Marchand, 106, 117, 126.
 Margaron, 185, 186.
 Markowski, 14.
 Marmont, 174, 175, 180, 185, 186, 189, 207, 209 à 212.
 Martinien, 202.
 Masséna, 11, 13, 31, 33.
 Massenbach, 106, 159.
 Matuszewicz (Th.), 85, 165, 171, 219.
 Mayer, 159.
 Mecklembourg (Prince de), 123, 124.
 Mencinski, 67.
 Merfeld, 70, 186.
 Merle, 42, 106.
 Metternich (Prince de), 170.
 Miaskowski, 87, 96, 126.
 Michel (Grand-duc), 240.
 Mielzinski, 26, 35, 67, 77, 86, 99, 126, 153, 154, 191, 219.
 Miosroszewski, 153.
 Mikulowski, 228.
 Milberg, 51, 217.
 Milhaud, 24, 35, 57.
 Miloradowitch, 134, 140, 145, 165.
 Mionczynski, 77, 78.
 Mionczynski (Ignace), 85.
 Mlokosiewicz, 58.
 Mohr, 70, 73, 75, 76, 79, 80, 84.
 Moncey, 42, 47, 50, 211.
 Mondet, 70, 80, 81, 83.
 Montbrun, 107, 118.
 Morand, 38, 102, 106.
 Morawski, 238.
 Moreau, 10, 11, 12, 13, 288.
 Moreau, 208.
 Mortier, 30, 31, 33, 47, 50, 51, 103, 107, 136, 196, 207, 210, 211.

Mostowski, 171.

Mouriez, 106.

Müller, 14.

Murat, 17, 23, 24, 39, 41, 69, 109, 110,
111, 118, 119 à 123, 125, 126, 129,
132 à 135, 156, 157, 161, 182 à 185,
198, 226.

Musnier, 50.

N

Nakwaska (Mme), 24, 37, 103, 238, 239,
240.

Nagrodski, 52.

Nansouty, 107, 118, 132, 182, 187, 208.

Napoléon, II, III, 18, 20 à 25, 27 à 29,
31 à 33, 37, 39 à 41, 47 à 49, 60,
69, 76, 91, 98, 101, 102, 104, 111 à
113, 116, 118, 119, 121, 123 à 125,
128 à 131, 133, 135, 136, 138 à 140,
144 à 147, 154, 155, 157, 158, 162,
165, 168 à 177, 181 à 188, 190, 194
à 200, 202, 206 à 210, 212, 213, 216,
222, 223, 225, 232, 235, 236, 240,
250, 254, 288, 293.

Narbonne (Comte de), 170.

Neipperg, 74.

Nemoiewski, 66, 68.

Newerowski, 120, 121, 123.

Ney, 31, 33, 47, 49, 102, 103, 105, 106,
112, 118 à 120, 122, 123, 125, 127 à
129, 132, 133, 135 à 138, 141, 152,
158, 174, 175, 180, 181, 182, 184,
185, 188, 190, 206, 208 à 210, 219.

Nicolas (Grand-duc), 240, 254.

Niegolewski II, 49, 217, 227.

Niemojewski, 35, 66, 68, 75, 88, 95,
100, 107, 118, 202.

Niesolowski, 202.

Nostitz (de), 165.

Nowicki, 99.

O

Oborski, 184, 203.

Obuchowicz, 114.

Ochs, 108.

Oginski (Prince Gabriel), 155.

Olsouwieff, 127, 207.

Orloff-Denisoff, 135.

Ornano, 211.

Orsetti, 193.

Oskierko, 96.

Ostermann, 127.

Ostrowski (Antoine), 37, 104, 164, 186,
188, 190, 198, 240.

Ostrowski (Ladislas), 159, 289.

Ostrowski (Thadée), 198.

Ostrowski (Thomas), 238, 240.

Otelli, 15.

Oudinot, 102, 105, 106, 112, 118, 128,
142 à 150, 152, 157, 181, 182, 187.

Ozarowski, 14.

P

Pac, II, 96, 111, 136, 203, 206, 208, 209,
211, 212, 219, 288, 289.

Pachtod, 219, 289.

Pahlen, 145, 147, 207.

Pajol, 106, 185.

Pakosz, 16, 26, 28, 35, 68, 69, 99.

Palafox, 42, 44, 45, 48, 49.

Palafox (François), 51.

Partouneaux, 103, 148.

Parys (M^{lle}), 38.

- Paszkowski, 34, 68, 69, 74, 99, 238.
 Paul I^{er}, 19, 20, 288.
 Pawlikowski, 12, 13.
 Pelletier, 36, 71, 72, 74, 76, 78, 79, 81, 95, 126, 127, 137, 277, 290.
 Perrot, 251.
 Petit, 213.
 Petrykowski, 16.
 Pflugbeil, 14.
 Pietka, 195, 200.
 Pino, 107.
 Piotrowski, 66, 75, 80, 88, 99, 193, 219, 237, 295.
 Piotrowski (Lieutenant), 232.
 Piré, 43.
 Platow, 117, 119, 137, 145, 183, 200.
 Pociewicz, 56.
 Podczaski, 141.
 Polentz, 73.
 Pongowski, 97, 107, 109, 111.
 Poniatowski (Stanislas-Auguste) roi de Pologne, 1, 2, 4, 24, 38, 69, 243, 251, 252.
 Poniatowski (Prince Joseph), 2, 21, 23, 28, 29, 30, 34, 37, 38, 57, 60, 66, 68, 69, 70 à 75, 77 à 85, 88, 91, 94, 95, 98 à 100, 102, 108, 118, 120, 124, 126, 128, 129, 131 à 137, 148, 154, 162, 164 à 173, 176, 177, 178, 180, 182 à 193, 195 à 197, 199, 216, 222, 223, 225, 226, 237, 245, 248, 250, 252, 253, 258, 277, 280, 290, 292, 294.
 Poninski (Général), 3.
 Poninski (Stanislas), 26, 35.
 Potkanski, 126.
 Potocki (Adam), II, 87, 96, 180.
 Potocki (Arthur), 118.
 Potocki (Félix), 34, 41, 66.
 Potocki (Ignace), 85, 104.
 Potocki (Stas.), 34, 66, 69, 78, 86, 95, 99, 149, 163, 290.
 Potocki (Stanislas), 28, 32, 40, 163, 166, 190 à 192.
 Potocki (Wladimir), 36, 84, 87, 278, 279, 290.
 Pradt (M^{er} de), 105, 162, 163, 167, 199.
 Pressing, 107.
 Prolowski, 96.
 Przebendowski, 34, 67, 87, 96, 141, 154.
 Przedziecki, 114, 142, 147, 290.
 Przyszychowski, 87, 96.
 Puchalski, 68.
- ## R
- Radolinski, 23.
 Radziminski (Woïewode), 24.
 Radziminski (Colonel), 68, 96.
 Radziminski (Capitaine), 46, 226.
 Radziszewski, 195.
 Radziwill (Prince Dominique), 96, 111, 118, 131, 225, 230, 231, 291.
 Radziwill (Prince Michel), 11, 28, 30, 35, 67, 69, 86, 95, 100, 106, 159, 168.
 Radziwill (Prince Valentin), 240.
 Raïeffski, 122, 124, 125, 211.
 Rajecki, 114.
 Rapp, 159, 193, 194, 222.
 Rautenstrauch, 68, 69, 75, 99, 139, 179, 193, 250.
 Razout, 102, 106, 132.
 Rechberg, 161.
 Redel, 12, 34, 67, 97, 137, 203, 277; 281, 291.
 Regulski, 14, 44.
 Reille, 47.
 Rejtan, 217.
 Reuss (Prince) de, 170.

- Reynier, 103, 108, 128, 129, 142, 163, 164,
 166, 181, 184, 185, 187 à 189, 195.
 Richepanse, 12.
 Robert, 61.
 Rogniat, 53.
 Roguet, 107, 161.
 Rohan (Duc de), 18.
 Rome (de), 106.
 Rosenfeld, 15.
 Rosolek, 152, 153, 155.
 Rostopchine, 134.
 Roustan, 158.
 Rowicki, 49.
 Rozniecki, 17, 28, 34, 36, 37, 66, 72, 77,
 78, 79, 81, 83, 84, 95, 100, 108, 117,
 179, 193, 280.
 Roztworowski (Lieutenant), 132.
 Roztworowski (Chef d'escadrons), 227
 à 229.
 Rozwadowski, 87.
 Rudowski, 49.
 Rupniecki, 1.
 Ruthie, 36.
 Rybinski, 131, 191, 193.
 Rymkiewicz, 10, 288.
 Rzuchowski, 179.
 Rzyszczewski, 87, 96.
- S**
- Sacken, 142, 165, 171, 189, 207, 208.
 Sadowski, 251.
 Saint-Cyr, 18, 47, 102, 107, 128, 130, 180,
 181, 182, 184, 193, 194, 247.
 Saint-Geniès, 117.
 Saint-Germain, 107.
 Saint-Marc, 45.
 Saint-Priest, 209.
 Sainte-Suzanne, 12.
 Salecki, 97.
 Sapieha, 111, 112, 115.
 Saulnier, 38, 72.
 Scerzel, 217.
 Schauroth, 70, 79, 81.
 Schérer, 10, 11, 215.
 Schill, 65.
 Schœnfeld (Comte de), 37.
 Schramm, 30, 102, 108.
 Schwarzenberg, 89, 128 à 130, 142, 165,
 169, 170, 181, 187, 192, 193, 207, 209
 à 211, 228.
 Sébastiani, 47, 50, 55, 56, 57, 58, 107,
 117, 119, 120, 133, 134, 138, 140, 185.
 Seidewitz, 107.
 Senfft (de), 163.
 Séras, 61.
 Seslawin, 158.
 Sibille, 216.
 Sielski, 56.
 Siemiontkowski, 87, 209.
 Sierakowski, 3, 193, 238.
 Sierawski, 67, 75, 76, 78, 86, 96, 144,
 179, 202, 219, 291.
 Sievers, 84.
 Sigismund III, 122, 124, 127.
 Skarzynski, 208, 228, 229, 232, 250, 291.
 Skorzewski (Paul), 35.
 Skorzewski (Valentin), 35, 68.
 Skowzonski, 232.
 Skzynecki, 201, 210, 291.
 Sobieski, 8, 26, 116.
 Sobolewski (Mathieu), 35, 41, 56, 59, 67.
 Sobolewski (Valentin), 28, 165, 171.
 Sokolnicki, II, 12, 30, 36, 66, 68, 72 à
 83, 88, 94, 95, 98, 109, 111, 112, 124,
 125, 127, 128, 171, 175, 179, 180, 183,
 186, 195, 202, 211, 213, 217, 236, 238, 292.

Sokolowski, 14.
 Soltan, 217.
 Soltyk, 71, 78, 80, 86, 109, 128, 131, 132,
 173, 193, 217, 292.
 Sorbier, 127, 188.
 Souham, 184 à 186.
 Soult, 33, 47, 48, 50, 56.
 Souwaroff (Feld-maréchal), 3, 10.
 Souwaroff (Général), 81.
 Stabicki, 217.
 Stahl, 51, 52.
 Starynski, 70.
 Stoffel, 76, 217.
 Stojowska (Mme), 1 (note).
 Stokowski, 36, 89, 157, 226, 293.
 Strowski, 237.
 Strzalkowski, 14.
 Strzelecki, 14.
 Strzyzewski, 79.
 Stuart, 74, 86, 96, 292.
 Suchet, 51, 59, 60, 61.
 Suchodolski, 76.
 Suchorzewski, 109, 111, 131, 132, 133,
 180, 217, 218.
 Suden (von), 173.
 Sulkowski (Prince Antoine), II, 25, 30,
 35, 41, 55, 56, 57, 62, 67, 86, 95, 99,
 120, 136, 146, 163, 180, 196 à 198,
 200, 238, 292.
 Sulkowski (Prince Jean), 37.
 Sulkowski (Joseph), 7, 216.
 Suminski, 280.
 Swiderski, 15, 36.
 Szeptycki, 226, 228, 230.
 Sznajder, 15.
 Szneider, 87.
 Szott, 36, 43.
 Szubert, 195.

Szulc, 15, 213, 232.
 Szumlanski, 149.
 Szwerin, 281.
 Szymanowski, 150, 200, 213, 236, 293.

T

Talleyrand, 245.
 Tanski, 61, 229, 230, 233, 239, 293.
 Tarnowski, 87, 96, 180, 239, 293.
 Tarnowski (Jean), 240.
 Tcharkoff, 120.
 Tchernischeff, 159, 162, 184, 200.
 Tchitchagoff, 128, 142 à 145, 147 à 149,
 153, 157, 158.
 Teste, 176.
 Thielmann, 108, 183, 231.
 Tolinski, 87, 96, 133, 168, 173, 180, 200, 219.
 Tormanoff, 3, 117, 128, 129, 142.
 Touczkoff, 132, 133.
 Tremo, 9, 14, 28.
 Trzceinski, 226, 228.
 Trzeciecki, 87, 96.
 Turno, 31, 36, 67, 69, 76, 87, 95, 100,
 117, 180.
 Tysenhaus, 114.
 Tyszkiewicz (Michel), 114.
 Tyszkiewicz (Thadée), 34, 67, 87, 95,
 99, 100, 120, 126, 237, 293.

U

Ulan, 230.
 Uminski, 22, 80, 87, 96, 117, 167, 168,
 180, 182, 193, 293.
 Uszynski, 278, 280.

V

Valence, 107.
 Valentini, 14.

Vandamme, 104, 108, 177, 181.
 Vénégas, 56.
 Verdier, 42, 43, 45, 46, 50, 102, 106.
 Verlet, 57.
 Victor, 47, 48, 57, 103, 130, 141, 143, 148,
 152, 157, 158, 168.
 Villa-Campa, 60, 61.
 Villata, 107.

W

Wahlen, 251.
 Walewska (M^{me}), 289.
 Walewski, 140, 211.
 Walther, 47.
 Wasilewski, 12, 95.
 Wasiltchikoff, 117, 137.
 Wathier, 107.
 Wawrzecki (Général), 4, 293.
 Wawrzecki (Joseph), 114.
 Weysenhoff, 28, 67, 85, 86, 96, 99, 180,
 193.
 Wellesley, 56.
 Wielhorski, 2, 8, 10, 11, 13, 14, 202, 219,
 238, 294.
 Wierbycki, 17.
 Wierzbinski, 86, 95, 167.
 Wittgenstein, 112, 142, 143, 148, 159,
 187, 190, 207.
 Witzingerode, 164, 166, 207, 208, 210.
 Wladislas IV, 122.
 Wodzycki, 166, 193.
 Wojciechowski, 37.
 Wojczynski, 34, 66, 68, 76, 86, 88, 202,
 294.
 Wollowicz, 240.
 Wołodkiewicz, 28.
 Wonsowicz, 111, 157, 158, 219.

Woronzoff, 208.
 Wrède (de), 107, 161, 207, 210.
 Württemberg (Prince de), 105.
 Württemberg (Prince Eugène de), 126,
 185, 207.
 Wybicki, 6, 8, 20, 21, 22, 24, 25, 26, 28,
 32, 116.

Y

Yermoloff, 145.
 York, 106, 159, 196, 207, 209.

Z

Zagorski, 16, 17.
 Zajoncsek (Général), 3, 4, 5, 28, 29, 31,
 33, 35, 66, 68, 70, 73, 74, 75, 79 à
 82, 86, 88, 94, 95, 98, 99, 108, 126,
 131, 137 à 140, 145, 146, 148 à 151,
 154, 216, 234, 238, 280, 286, 294.
 Zajoncsek, 211, 228.
 Zakrzewski, 95, 126.
 Zaluski, 11, 59, 138, 225, 227, 228, 232,
 252, 294.
 Zamoyski, 77, 80, 85, 171, 172, 240, 295.
 Zawadzki, 16, 87, 96, 126.
 Zayas, 61.
 Zdzarski, 152.
 Zdzidowiecki, 56.
 Zembrucki, 138.
 Zembrzuski, 146.
 Zembrzycki, 56.
 Zeschau, 108.
 Zielinski, 30.
 Zielonka, 230.
 Ziethen, 131.
 Zoltowski, 34, 66, 86, 95, 99, 219, 295.
 Zymirski, 96, 177, 194, 239.

ERRATA

- Page 8, ligne 21, entre le 3^e et le 4^e vers de la strophe, intercaler le vers suivant, oublié : To jã odbierzemy.
- Page 33, ligne 3, lire Siewierz, au lieu de Siewicz.
- Page 36, ligne 11, lire Mallet, au lieu de Malet de Granville.
- Page 45, ligne 2, lire Cosso, au lieu de Gosso.
- Page 61, ligne 31, lire Mahy, au lieu de Maby.
- Page 71, ligne 24, lire En effet, au lieu de En eftet.
- Page 72, ligne 34, lire passage, au lieu de passages.
- Page 98, ligne 35, lire vieillard, au lieu de veillard.
- Page 111, ligne 22, lire 8^e lanciers, au lieu de 6^e lanciers.
- Page 114, ligne 10, lire saccageaient, au lieu de saccagaint.
- Page 114, ligne 24, lire Przeddziecki, au lieu de Przedzdziecki.
- Page 126, ligne 16, lire Potkanski, au lieu de Putkanski.
- Page 126, ligne 18, lire Biernacki, au lieu de Biernawski.
- Page 131, ligne 21, lire le 8^e, au lieu de le 3^e.
- Page 139, ligne 13, lire 18^e division, au lieu de 13^e division.
- Page 170, ligne 4, lire François II, au lieu de Joseph II.
- Page 250, ligne 6, lire Ciemiężyc, au lieu de Ciemiężie.
-

TABLE DES PLANCHES ET GRAVURES

1^o PLANCHES EN COULEURS

(Reproduction des tableaux de M. J.-V. CHELMINSKI.)

PLANCHES.	PAGES.
1. Commandant en chef Prince Joseph Poniatowski..	1
2. Adjudant-commandant d'état-major..	4
3. Officiers : hussards, grenadiers, voltigeurs, fusiliers, 3 ^e lanciers de la Garde impériale, 4 ^e chasseurs à cheval..	8
4. Aide de camp de brigade..	12
5. 8 ^e Régiment de lanciers : officiers et cavaliers..	18
6. 5 ^e Régiment d'infanterie : officier, porte-aigle et grenadiers..	22
7. 11 ^e Régiment de lanciers..	26
8. Aide de camp du Prince Poniatowski..	30
9. Chirurgien en chef, médecin en chef, pharmacien, chirurgien de 3 ^e classe..	34
10. Colonel d'artillerie à pied..	38
11. Tambour du 13 ^e régiment, tambour-major de la Garde nationale, tambour-major et sergent du 1 ^{er} régiment..	46
12. Lanciers de la Vistule, 7 ^e régiment (Espagne)..	54
13. Guides du Prince Poniatowski..	64
14. Ecole d'application de l'artillerie et du génie : professeur et élèves..	68
15. 10 ^e régiment de hussards..	72
16. Officier d'artillerie à cheval..	76
17. Général de brigade (petite tenue), colonel du 17 ^e lanciers, voltigeur, aide de camp de brigade..	80
18. Général de brigade, colonel, officier et soldats de vétérans..	84
19. 16 ^e Régiment de lanciers : compagnie d'élite..	88
20. Génie : officier et soldat..	94
21. Aide de camp de division, colonel du 7 ^e lanciers et trompette..	100
22. Trompettes : cuirassiers et artillerie à cheval..	106
23. Ecole élémentaire de l'artillerie et du génie : élèves, professeur, aumônier..	112
24. 3 ^e Régiment de lanciers..	118
25. Commissaire des guerres, trains des équipages militaires..	128
26. Artillerie à pied..	132
27. Cheval-légers de la Garde impériale, officier en grande tenue (1 ^{re} formation)..	138
28. Sapeur et cornet de la Légion de la Vistule, tambours et sapeurs du 4 ^e régiment d'infanterie..	142
29. 2 ^e Régiment d'infanterie, vivandière et soldats..	146
30. Cuirassiers (14 ^e régiment)..	152
31. Lanciers de la Vistule, 8 ^e régiment (tenue d'hiver)..	156
32. 5 ^e Régiment : chasseurs à cheval..	160
33. Cavaliers en tenue de corvée : artilleur à cheval, cuirassier, chasseur, lancier..	164
34. Chasseurs à cheval : 4 ^e régiment..	168
35. Cheval-légers de la Garde impériale : timbalier et trompettes..	174

36.	Cheveau-légers de la Garde. L'escadron de l'île d'Elbe..	182
37.	8 ^e Régiment d'infanterie (Raszyn)	186
38.	Trompettes du 2 ^e régiment de lanciers..	190
39.	Krakus : officier et cavaliers	194
40.	Voltigeurs de la Légion de la Vistule	198
41.	Gendarmerie. — Maréchal des logis..	204
42.	Trompette du 13 ^e hussards. — Officier du 1 ^{er} chasseurs	208
43.	12 ^e Régiment d'infanterie (Bérézina).	214
44.	Commandant de place..	220
45.	Inspecteur aux revues..	224
46.	Garde nationale. Officiers et grenadiers..	228
47.	Tartares lithuaniens..	234
48.	Cheveau-léger de la garde impériale.	242

2^e PLANCHES HORS-TEXTE

I.	Portraits de l'empereur Napoléon et du roi Frédéric-Auguste de Saxe..	Frontispice.
II.	Portraits..	1
III.	Portraits..	60
IV.	Portraits..	124
V.	Portraits..	178
VI.	Portraits..	242
VII.	Aigles de régiments polonais..	250
VIII.	Drapeau et étendard polonais.	260
IX.	Étendard du 1 ^{er} régiment de chasseurs à cheval.	266
X.	Fanion du 1 ^{er} régiment de cheveau-légers de la Garde..	276

3^e GRAVURES DANS LE TEXTE

Aigle de drapeau polonais (Cathédrale de Notre-Dame de Kazan)..	1
Croix émaillée de l'ordre « Virtuti militari » (face) ..	III
Attributs militaires, d'après une gravure de Challiot.	1
Czapska et armes de lancier de la Vistule..	5
Czapska et armes de lancier du duché..	19
Schako et armes de voltigeur de la Vistule ..	39
Czapska et armes de fusilier d'infanterie..	55
Kolbach et armes de chasseur à cheval..	65
Schako et armes de hussard..	91
Casque et armes de cuirassier ..	101
Kolbach et armes de tartare lithuanien..	161
Chapeau et épée d'officier d'artillerie à pied..	205
Kolbach, armes et insignes d'officier d'état-major.	215
Czapska et armes de cheveau-léger de la Garde ..	221
Czapska, armes et insignes de général..	235
Czapska du 19 ^e lanciers..	245
Drapeau polonais (Rapperswyl)..	247
Aigle polonaise (Collection Kolazyuski)..	249
Fanion polonais (Rapperswyl)	250
Plaque de grand-croix de l'ordre « Virtuti Militari ».	251
Croix de chevalier (revers)..	254
Czapska du 17 ^e lanciers..	255
Mortier et bombes.	277
Renommée, d'après un dessin de Maurice Leloir.	285

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES.
AVANT-PROPOS	1
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I. Les légions	5
CHAP. II. Création du duché de Varsovie. — Première organisation de l'armée.	19
CHAP. III. Les Polonais en Espagne en 1808. — Saragosse	39
CHAP. IV. Les Polonais en Espagne de 1807 à 1812	55
CHAP. V. Campagne de 1809 en Pologne	65
CHAP. VI. L'armée polonaise de 1810 à 1812	91
CHAP. VII. 1812. Campagne de Russie	101
CHAP. VIII. Réorganisation de l'armée. Campagne de Saxe, 1813	161
CHAP. IX. 1814. Campagne de France	205
CHAP. X. Les officiers polonais aux états-majors.	215
CHAP. XI. Les cheveu-légers de la Garde impériale	221
CHAP. XII. Epilogue. L'armée polonaise après la chute de l'Empire	235
 APPENDICE.	
Aigles et drapeaux de l'armée polonaise.	245
L'ordre polonais du mérite militaire.	251
Règlement du 3 septembre 1810 sur les uniformes de l'armée polonaise	255
Note sur l'artillerie du duché de Varsovie	277
 NOTICES BIOGRAPHIQUES.	 285
BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CONSULTÉS	297
INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS CITÉS	299
ERRATA.	311
TABLE DES PLANCHES ET GRAVURES.	313
TABLE DES MATIÈRES	315



COMMANDANT EN CHEF PRINCE JOSEPH PONIATOWSKI.



ADJUDANT COMMANDANT D'ÉTAT-MAJOR.



OFFICIERS : HUSSARDS, GRENADIERS, VOLTIGEURS, FUSILIERS,
3^e LANCIERS DE LA GARDE IMPÉRIALE, 4^e CHASSEURS À CHEVAL.



AIDE DE CAMP DE BRIGADE.



8^e RÉGIMENT DE LANCIERS : OFFICIER ET CAVALIER.



5^e RÉGIMENT D'INFANTERIE : OFFICIER PORTE-AIGLE ET GRENADIERS.



11^e RÉGIMENT DE LANCIERS.



AIDE DE CAMP DU PRINCE PONIATOWSKI.



CHIRURGIEN EN CHEF, MÉDECIN EN CHEF, PHARMACIEN ET CHIRURGIEN DE 3° CLASSE.



COLONEL D'ARTILLERIE À PIED.



TAMBOUR DU 13^e RÉGIMENT, TAMBOUR-MAJOR DE LA GARDE NATIONALE,
TAMBOUR-MAJOR ET SERGENT DU 1^{er} RÉGIMENT.



LANCIERS DE LA VISTULE — 7^e RÉGIMENT (Espagne).



GUIDES DU PRINCE PONIATOWSKI.



ÉCOLE D'APPLICATION DE L'ARTILLERIE ET DU GÉNIE, PROFESSEUR ET ÉLÈVES.



10^e RÉGIMENT DE HUSSARDS.



OFFICIER D'ARTILLERIE À CHEVAL.



GÉNÉRAL DE BRIGADE (petite tenue) — COLONEL DU 17^e LANCISERS — VOLTIGEUR



Jan V. Ghełmowski

GÉNÉRAL DE BRIGADE — COLONEL, OFFICIER ET SOLDATS DE VÉTÉRANS.



16^e RÉGIMENT DE LANCIERS, COMPAGNIE D'ÉLITE.



GÉNIE : OFFICIER ET SOLDAT.



AIDE DE CAMP DE DIVISION — COLONEL DU 7^e LANCIERS ET TROMPETTE.



TROMPETTES : CUIRASSIERS ET ARTILLERIE À CHEVAL.



Jan Kubelinski

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE DE L'ARTILLERIE ET DU GÉNIE : ÉLÈVES, PROFESSEUR, AUMÔNIER.



3^e RÉGIMENT DE LANCIERS.



COMMISSAIRE DES GUERRES — TRAIN DES ÉQUIPAGES MILITAIRES.



ARTILLERIE À PIED.



CHEVAU-LÉGERS DE LA GARDE IMPÉRIALE — OFFICIER EN GRANDE TENUE (1^{ère} formation).



SAPEUR ET CORNET DE LA RÉGION DE LA VISTULE — TAMBOUR ET SAPEURS DU 4^e RÉGIMENT.



2^e RÉGIMENT D'INFANTERIE — VIVANDIÈRE ET SOLDATS.



Jan V. Chelmski

CUIRASSIERS — 14^e RÉGIMENT.



LANCIERS DE LA VISTULE 8^e RÉGIMENT (Tenue d'hiver).



5^e RÉGIMENT : CHASSEURS À CHEVAL.



CAVALIERS EN TENUE DE CORVÉE : ARTILLEUR À CHEVAL, CUIRASSIER, CHASSEUR, LANCIER



CHASSEUR À CHEVAL — 4^e RÉGIMENT.



CHEVAU-LÉGERS DE LA GARDE IMPÉRIALE : TIMBALIER ET TROMPETTES.



CHEVAU-LÉGERS DE LA GARDE IMPÉRIALE — L'ESCADRON DE L'ÎLE D'ELBE.



8° RÉGIMENT D'INFANTERIE (Raszyn).



TROMPETTES DU 2^e RÉGIMENT DE LANCERS.



Jan V. Chelminski

KRAKUS : OFFICIER ET CAVALIERS.



VOLTIGEURS DE LA LÉGION DE LA VISTULE.



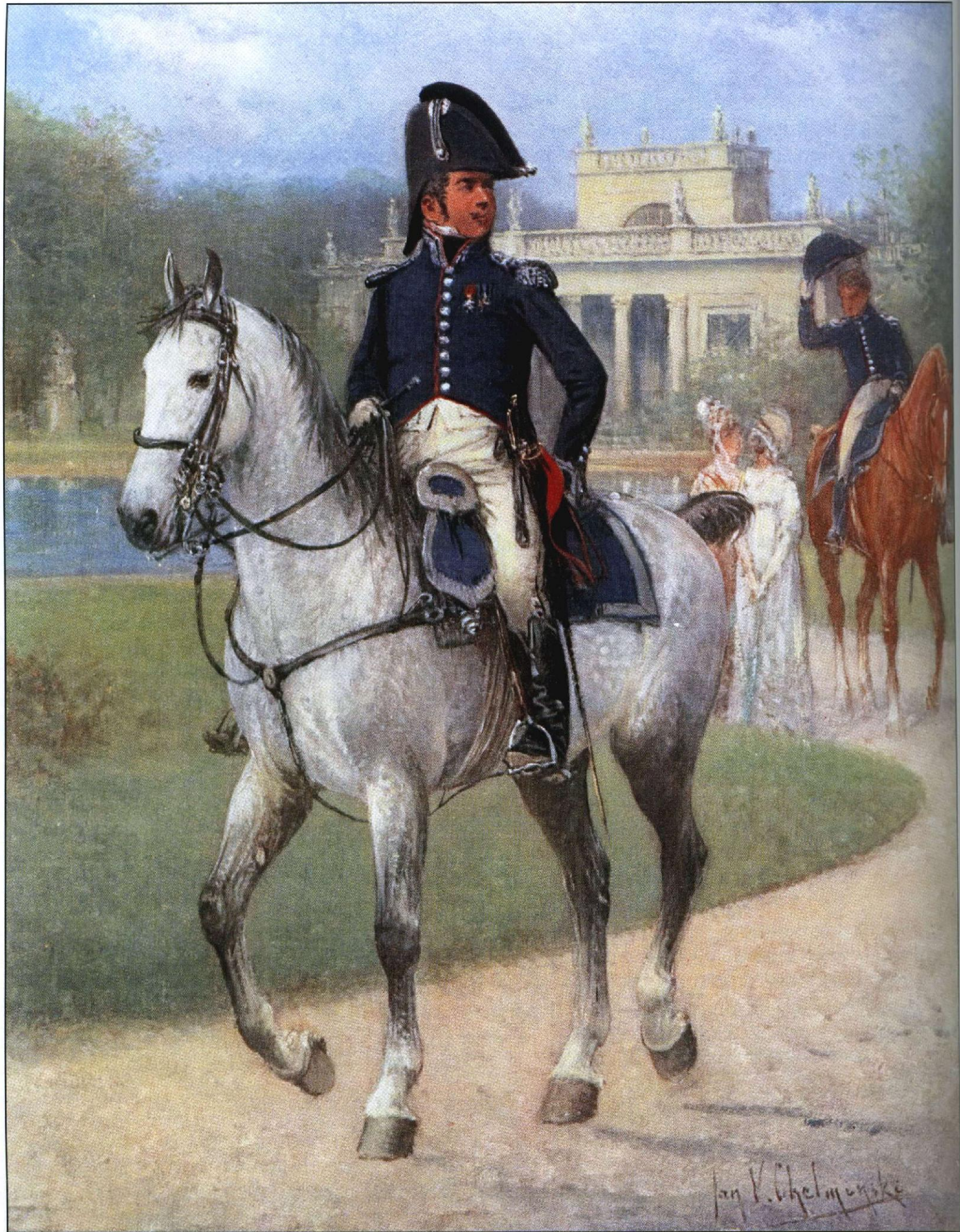
GENDARMERIE : MARÉCHAL DES LOGIS.



TROMPETTE DU 13^e HUSSARDS - OFFICIER DU 1^{er} CHASSEURS.



12^e RÉGIMENT D'INFANTERIE (Bérézina).



COMMANDANT DE PLACE.



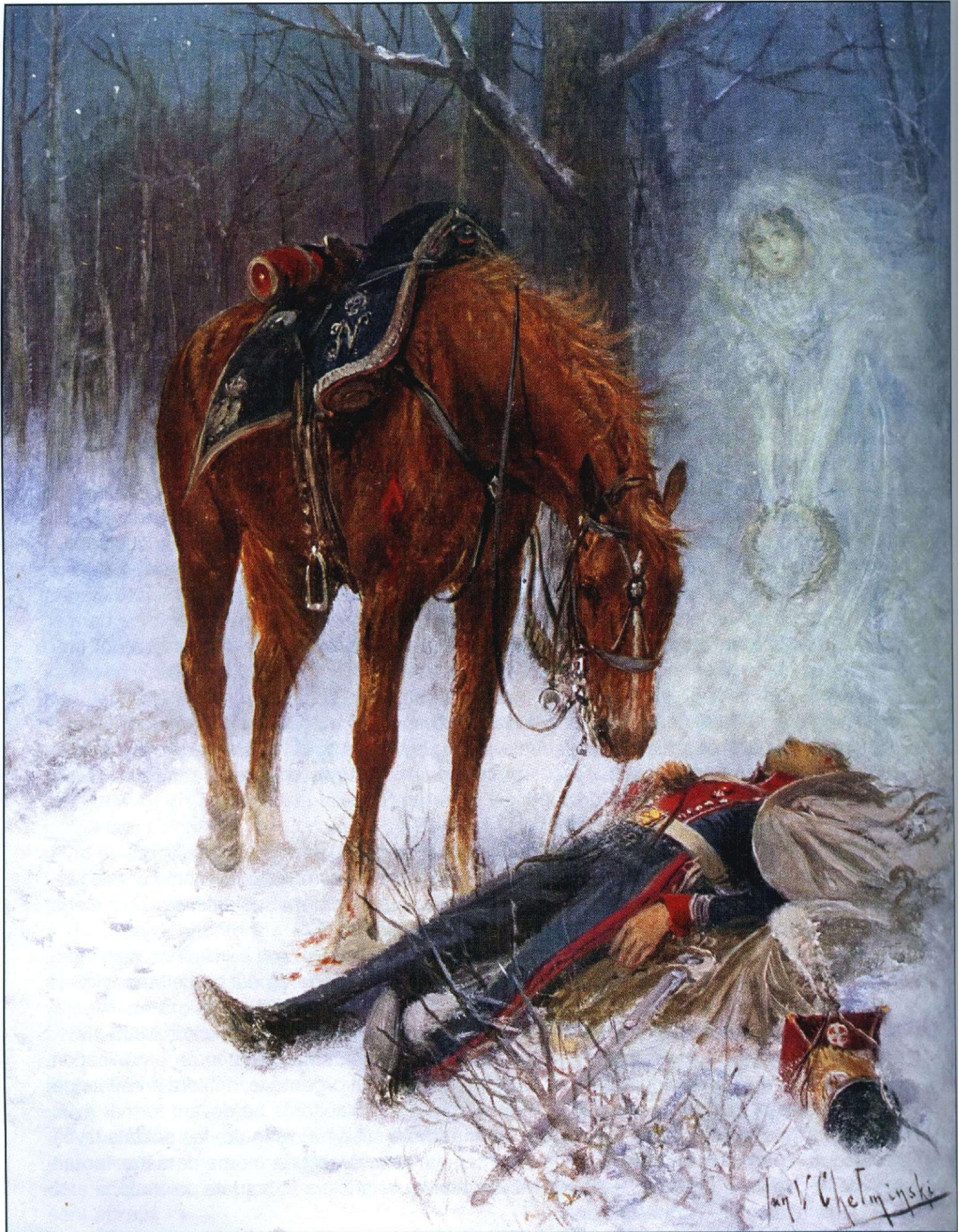
INSPECTEUR AUX REVUES.



GARDE NATIONALE : OFFICIERS ET GRENADIERS.



TARTARES LITHUANIENS.



CHEVAU-LÉGER DE LA GARDE IMPÉRIALE.